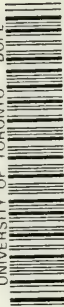


UNIVERSITY OF TORONTO DUPL

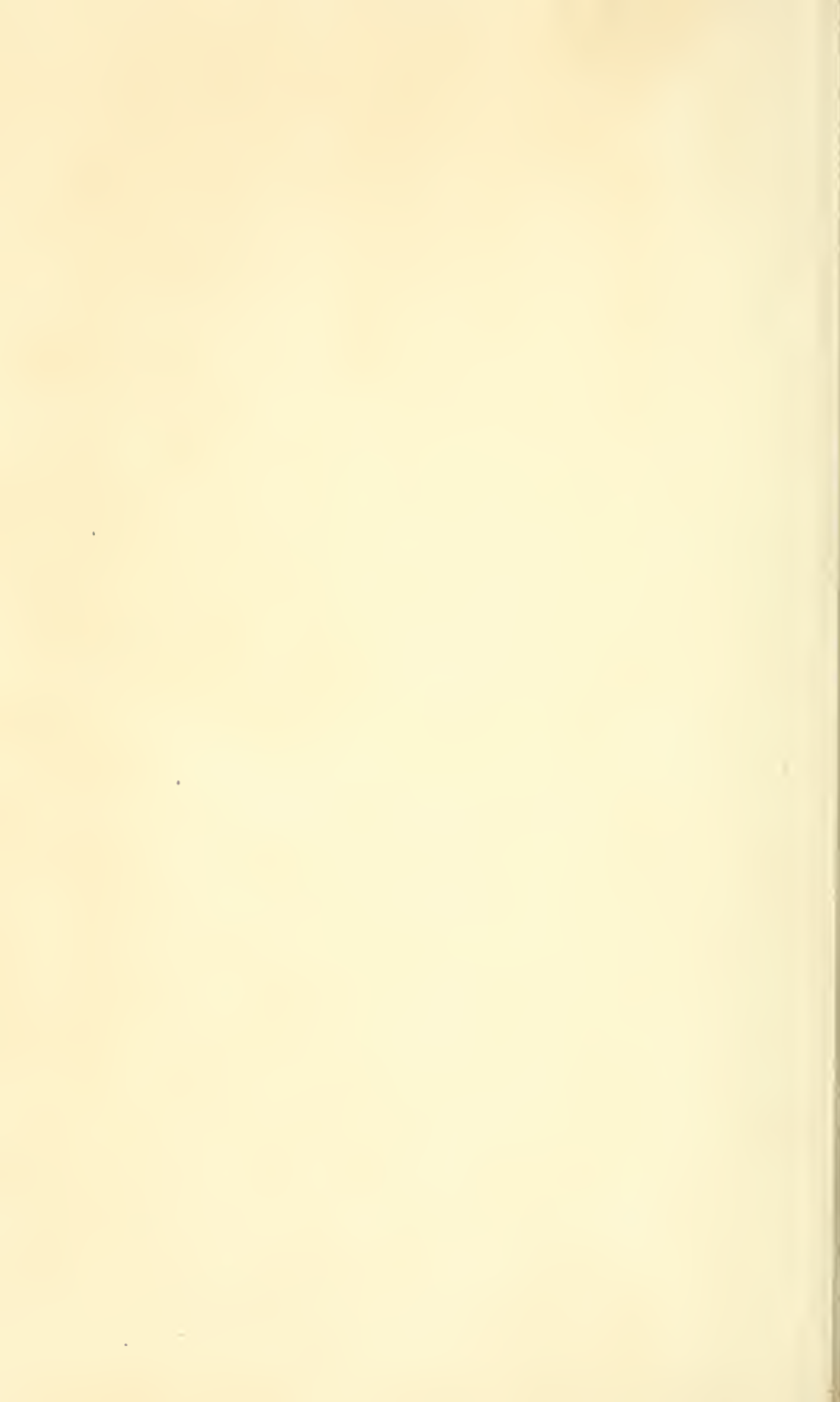


3 1761 0006715 7











LY
I

EVVRES EN RIME
DE
IAN ANTOINE DE BAIF

SECRETAIRE DE LA CHAMBRE DU ROY

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME SECOND



PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

—
M DCCC LXXXIII



LA

PLÉIADE FRANÇOISE

Cette collection a été tirée à 248 exemplaires numérotés
et parafés par l'éditeur.

230 exemplaires sur papier de Hollande.
18 — sur papier de Chine.

N^o 172.
A. L.

51525

EVVRES EN RIME
DE
IAN ANTOINE DE BAIF

SECRETAIRE DE LA CHAMBRE DU ROY

Avec une Notice biographique et des Notes

PAR

CH. MARTY-LAVEAUX

TOME SECOND



175147
51728

PARIS

ALPHONSE LEMERRE, ÉDITEUR

M DCCC LXXXIII

PQ

1665

A1

1881

t.2



LE PREMIER
DES METEORES

DE I. A. DE BAIF.

A TRESAVGVSTE ET TRESSAGE PRINCESSE
CATERINE DE MEDICIS

ROYNE MERE DV ROY.

LE chante la saison, le lieu, la cause & l'estre,
De tout ce que lon voit en mille formes nestre
De diuerfes vapeurs, sur terre, & dans les cieux,
Creé differemment (grand' merueille à nos yeux!)
Les grand's pointes de feu, les poutres flamboyantes,
Les lances & les dards : & les fosses beantes
Dans le ciel creuassé : les longs dragons fumans,
Iusqu'aux ardans folets sur les eaux s'alumans :
Les astres cheuelus, presages execrables
De meurdres & de peste, aux mortels miserables :
Et doù vient que voyons celle blanche clarté
Trauerfer tous les cieux d'un grand chemin laitté.

Puis ie diray l'humour, dont la terre arosee
Produit tant de beaux fruits : la pluye, & la rosee

*Douce mere des fleurs du Printems amoureux ,
Et la manne du ciel le sucre savoureux :
La nege & le frimas : & come les nuages
Paroissent enflamez de meslez peinturages :
L'arc-en-ciel piolé : les aires dont le tour
Enceint , or le Soleil or la Lune, alentour.*

*Après ie chanteray come l'air & la terre
Prement vn nouveau jour sous l'éclair du tonnerre :
Pour quoy se redoublant il deuance le bruit :
Coment le foudre aigu dans les nuës se cuit :
L'origine des vents, leurs demeures certaines ,
Les tourbillons rouans, les borasques soudaines :
Doù sont les branlemens de terre suscitez,
Qui souuent ont perdu Citoyens & citez.*

*Pourquoy la mer profonde a ses vagues salees,
Doù coulent les ruisseaux par les basses valees,
Les sources, les bouillons, les étans & les lacs,
Les fleuves qui jamais de courir ne sont las.*

*Et pourray dire après les venes des perrieres,
Et des metaux fouillez les maudites minieres,
Ce que la soif d'auoir ne pouuant s'étancher
Nous a fait aux boyaux de la terre chercher.*

*O TOY le Roy des Roys, la tressaincte pensee
Du Pere souuerain, par qui est dispensée
La Nature, & de qui elle a tout son auoir,
Son ordre limité, son estre, & son pouuoir,
Sans qui le foible esprit du mortel miserable
Se foruoye en la nuit d'vne erreur deplorable :
Aide moy de ta grace, & fay que de tes fets
Ie puisse decouurir la cause & les effets.*

*VOUS Mere de nos Roys, O ROYNE CATHERINE,
La colonne & l'apuy contre toute ruine
De l'Empire François : Vous, dont le sage soin
Sur tout ce grand Royaume aparoißt au besoin,
Animant la vertu par digne récompense,
Et rembarant le mal en sa pleine licence :
Et quand vous vnissez de nos Princes les cœurs
De douces amitez éfaçant les rancueurs,*

O MERE DE LA FRANCE, acheuez liberale
Cét ouvrage entrepris sous vostre main Royale :
Preslez vostre faueur à ce commencement :
Donez à ma fortune eureux auancement.
Ainsi la bone Paix, de son cor d'abondance,
Tous ses riches presens répande par la France,
Les Seigneurs tiene vnis, le peuple obeissant,
Sous vous & vostre race à jamais florissant.





TOUT ce qui est enclos dans le ciel de la Lune,
Créé par le grand DIEU sous vne Loy comune
D'estre & de prendre fin, naist des quatre Elemens,
Qui de tous corps meslez sont les commencemens :
Desquels tout est formé, dans lesquels tout retourne.
Nul d'eux en son entier pur & net ne sejourne,
Mais s'entrecorrompans engendrent tous les corps
Imparfais & parfaits, par contraires acords.

Ce sont la flame & l'air, l'onde avecque la terre :
La flame au lieu plus haut pres la Lune se serre,
Et l'air se range apres : l'eau sous l'air se plaça,
La terre deffous eux au milieu s'amassa.
La terre seche froide & massiue, s'afesse
Deffous la froide humeur qui flote moins espesse :
L'air qui monte leger tient du moite & du chaud :
Et le feu chaud & sec vole encore plus haut.

Chacun d'eux en son ranc demourroit immobile,
Simple entier pur & net, mais du tout inutile,
Si DIEU tant seulement pour eux les auoit fais :
Mais il voulut qu'ici tout s'en feist à jamais
Sous la cloison des cieux, ainsi que des semences
Qui doiuent engendrer les mortelles essences,
Arrétant que par ordre ensemble s'vniroyent
Pour se dissoudre apres, & puis se ralliroyent.

Il joignit par moyens le chaud & la froidure,
Le sec & la moiteur : avec la chose dure
La molle il acoupla, par contrainte faisant
Descendre le legier, & monter le pesant :
Depuis qu'il arondit les grans cieux où reluisent
Les astres attachez, qui les choses produisent,

*Changeans de leur vertu les simples elements,
Emportez & brouillez quand-& leurs mouuements.*

*Sur tous il ébranla pour iamais n'auoir cesse
Le ciel premier-mouuant, de si roide vitesse
Qu'en douze heures deux fois de la nuit & du jour,
Rauissant tous les cieux, il acheue son tour
De l'aube vers le soir. Or l'Archite&e sage,
Voulant perpetuer l'estre de son ouurage,
Poussa les autres ronds d'un branle differant
Ou legiers ou tardifs, leurs forces moderant :
Car s'ils eussent fuyui de pareille carriere
Le courir violant de la voute premiere,
Ils alloyent rebrouiller le Chaos ancien,
Et peut-estre la flame eust reduit tout à rien.
Et si i'ose parler du jour épouuantable,
La fin de l'uniuers, il seroit vray-semblable
Que DIEV laissant au feu le monde à l'abandon
Fera tourner les cieux d'une mesme randon.
Mais le soigneux Ouvrier, limitant sa duree
Iusque à son bon vouloir pleinement assuree,
Aux globes estoilez dona contraire cours :
Et du soir vers le jour les tournant au rebours,
Les vns tost, les vns tard, par telle resistance
Fcit de leurs mouuements vne belle attrempance,
A fin qu'en l'Vniuers d'un ordre moderé
Dessus & sous les cieux tout fust mieux temperé.*

*Pres du premier-mouuant la grand' Sfere estoilee
Va d'un contraire tour par son Ange ébranlee,
Ne pouuant se háter pour le cours violent,
Qui luy est trop voisin, & le fait le plus lent
De tous les autres cieux. Son allure est si tarde
Que l'homme ingenieux (combien qu'il y prin&st garde)
Viuant plus que Nestor, ne s'auiseroit pas
Au dernier de ses ans qu'il auance d'un pas.
Mais quoy qu'il soit tardif, les estoiles qu'il porte
Commandent icy bas en mainte & mainte sorte
Sus les quatre elements, varians dedans l'air
La pluye & le beau-tems, le tonnerre & l'éclair.*

*En ce rond, parfemé d'images diférentes,
Est merqué le chemin des estoiles Errantes,
Qui en écharpe ceint le cartier du Midi,
Et tranche de biais tout le ciel arondi.*

*Le vieil Saturne aupres du ciel estoilé torne
Le froid & sec rayon de son estoile morne,
Et va comme les cieux des terres alentour,
En six lustres entiers paracheuant son tour.*

*Plus bas regne en son rond Iupiter le bon Pere,
Qui des hommes heureux la naissance tempere,
Iupiter l'heur des Roys, astre doux & benin,
Qui en six fois deux ans acomplit son chemin.*

*Sous luy de Mars guerrier le planete flamboye,
Sec ardent & malin, qui n'a plus grande ioye
Que voir de sang humain vn large fleuve teint :
Et son terme prefix en l'an deuxieme ataint.*

*Aupres l'alme Soleil, le flambeau de l'année,
Doux pere nourricier de toute chose nee,
Roy des quatre elements, borne l'an de son cours
En six heures, trois cent & soiffante & cinq iours.*

*Prochaine du Soleil puis deuant puis derriere,
De la molle Venus l'estoile femenciere
En dix & sept jours moins à son tour donne fin,
Diète Vesper au soir, & Phosphore au matin.*

*Mercuré va sous elle, en douteuse inconstance
Chaud & froid, moite & sec, prenant son influence
De l'astre qui le joint : & legier il parfait
Son voyage en neuf jours moins que Venus ne fait.*

*Plus bas la claire Lune à nos manoirs prochaine
Entretient la moiteur, tantôt se montrant pleine,
Puis demie, & soudain cornué aparoiſſant,
En huit heures vingt jours avec neuf recroiffant.*

*Ce sont les propres Cieux & places diférentes,
Les retours & les noms des estoiles Errantes,
Dont les puissants rayons font diuers changements
Sus les corps composez des meslez elements,
Selon que poursuiuant leurs courses coutumieres
Elles se regarderont opofant leurs lumieres,*

*Ou les entrejoindront, deffous les animaux
De l'écharpe unagee, ores froids ores chauds :
Tost affechant les eaux, & creuassant la terre,
Et dans l'air alumant l'éclair & le tonnerre,
Tost enflant les torrents, & de ruines d'eaux
Rauageant par les champs le labour des toreaux.*

*Mais tousiours nous sentons les effets ordinaires,
Sur tous les autres cinq, des deux grands luminaires
Du jour & de la nuit. Cestuy-ci la moiteur,
Et cestuy-là soustient la vitale chaleur.*

*La Lune sur l'humeur exerce son empire :
La mer luy obeit, qui déborde & retire
Son flot & son reslot, se reglant à son cours,
Selon qu'elle est entiere en croissant ou decours.
L'huitre dans son écaille essaye sa puissance,
Ainsi comme elle croist prenant son accroissance,
Decroissant avec elle : & l'arbreuse forest
En sa sève cognoist combien puissante elle est.
Mesme tous animaux, iusques en leurs ceruelles
Couvertes de leur test, iusques en leurs moëllés,
Sentent bien son pouuoir dans le fond de leurs os,
Et iusques en leur sang dans leurs vénes enclos.
Sa boule remplissant, tandis que l'hyuer dure,
Sous les signes plus chauds, amollit la froidure :
Et lors que l'esté boust d'une excessiue ardeur,
Jointe aux signes plus froids en sa pleine rondeur,
Sa fureur afoiblit : & benine recree
De sa moite frescheur la nature alteree,
Rauigourant les fleurs qui s'en aloyent mourir,
Et grossissant les fruits pour au chaud se meurir.
Par elle le paisant, quand son Croissant eclere,
Cognoist pour tout le mois quel tems c'est qu'il doit faire :
S'il est rouge, le vent : s'il est blesme, de l'eau :
S'il est clair argenté, le tems serein & beau.
Elle en son char tiré par la course legiere
De deux cheuaux tou-blancs, d'une flame estrangiere
Sa face embellissant, ça puis là se fait voir,
Et de mere nourrice exerce le deuoir,*

Come compagne & sœur du pere du bas monde,
 Le Soleil nourricier, qui dardant à la ronde
 Ses rayons sur la terre, & sur la grande mer,
 En tous les animaux vient la vie alumer.
 Ceux, & qui dans le bois, & qui par les campagnes,
 Et qui ont leur repaire aux caueins des montagnes,
 Et qui rampent en bas, & qui nagent sous l'eau,
 Et qui volent en l'air, vivent par son flambeau.
 C'est luy qui conduisant les couples atelees
 De ses cheuaux ardents (qui non jamais foulees
 Tirant son char doré par le tortu chemin)
 Voit finir toute chose, & jamais ne prend fin.
 C'est luy qui maintenant nos manoirs illumine,
 Donant couleur à tout de sa clarté diuine.
 Qui maintenant sous terre à l'autre monde luit,
 Et chacun à son tour a le jour & la nuit.
 C'est luy qui alongeant la nuit & la journée,
 Départit aux humains les saisons de l'année.

Quand il tient enflamé de Phrixie le Mouton,
 Et le Toreau de Crete, & le signe Besson,
 Lors sous les soliveaux l'aronde, messagere
 Du printems gracieux, vient maçonner son ére :
 Le chantre Rossignol d'un frais ombre couuert
 Gringotte sa chanson dans le bocage vert.

Tout s'échauffe d'amour : & la terre amoureuse
 Pour plaire au beau Soleil prend sa robe odoureuse
 De fleurs damassée : aux vignes le bourgeon
 Défouffe le grapeau de son tendre coton :
 Et l'herbe par les champs reuerdit arosée
 En ses brins vigoureux de la douce rosée :
 De la manne du ciel le doux sucre descendant
 Dessus les arbres verds, les feuilles blanchissant.

Puis quand dedans le Cancre il aura fait entrée
 Pour passer au Lyon & dans la Vierge Astree,
 La Cigale enrrouée assise par les bois
 Choquant ses ailerons crie d'une aigre voix :
 La verdure jaunist, & Ceres espiee
 Trebuchera bien tost par jaelles ciee

Sous l'ousteron haslé, pour emplir le grenier
 De ses presens dorez au joyeux meslayer.
 Lors le gay pastourceau deffous vn frais ombrage
 Retire son bestail, contre l'ardente rage
 Du fieureux Syrien, pres le bruyant ruisseau
 Qui de la viue source amene sa claire eau.
 Là, remplissant de vent sa douce chalemie,
 Va jouër sa chanson de l'amour de s'amie,
 Autant pour adoucir l'ennuyeuse chaleur
 Come pour rafreschir la flamme de son cœur.
 Les tourbillons rouans les pierres & la poudre
 Font le gast par les chams : Souuent l'horrible foudre
 Rompt la nuë orangeuse, & la flambante main
 De Iupiter tonant palit le genre humain.

Quand Febus de la Vierge en la Balance passe,
 Puis entre au Scorpion, punisseur de l'audace
 D'Orion violeur, & de là dans l'Archer,
 En ce tems la chaleur comance à se lascher.
 Par les chams despouillez le portefruit Automme
 Montre son chef orné d'une riche couronne
 De fruitages diuers, quand le nuage epés
 Des étourneaux goulus mange l'honneur des céps.
 Le jeu lors & le ris, les libres chansonetes
 (Car tout est de vendange) & les gayeres sornetes,
 Regne entre les garçons, qui aux filles meslez
 Emplissent les hoteaux de raisins griuelez :
 Qui entone du vin la liqueur écoulée
 Sous le pié du fouleur de la grape foulée,
 Qui trepigne dessus, qui d'un bruit enroué
 Fait geindre sur le marc le pressoir escroüé.
 Alors plus qu'en nul tems dedans l'air vuide croissent
 Les feux prodigieux qui la nuict apparoiissent :
 Souuent en grosse pluye les nuans espanchez
 Rempliront les canaux des fleuves estanchez.

Mais quand hors de Chiron il passe au Capricorne
 Et s'éloigne de nous, puis dessus nous retourne
 Enflamant le Verseau pour monter aux Poissons,
 Les fleuves tout ce tems chariront les glaçons.

Alors d'un vol fourchu les grues passageres
 Fendent l'air, par leur cry certaines messageres
 Du champêtre labour, quand le soigneux paisant
 Retaille les guerets d'un coudre reluisant.
 Les champs sont pleins d'horreur : les forêts éfeuillées
 De verdure & d'honneur languissent dépouillées :
 C'est quand les vents hideux forceneront le plus
 Déracinant les troncs des hants chesnes branchus :
 Quand les bestes des bois, qui ont la peau plus dure
 Et le poil plus épais, frissonnant de froidure
 Sous leur ventre tremblant la queue ferrentont,
 Et de la Bize froide exemptes ne seront,
 Qui percera la peau du toreau dur, & celle
 De la cheure à long poil : mais la tendre pucelle
 Qui pres sa douce mere gardera la maison
 Seule ne sentira la mauuaise saison.

Alors la nege épaisse & les froides brouees,
 Le frimas, la gelee, & les noires nuees
 Couurent terres & cieux : & c'est quand les Ardans
 Luiront par les marêts & dessus les étans.

Tel est le cours de l'an que le Soleil nous borne
 Depuis s'estre cloigné jusqu'au point qu'il retourne
 Fraper à plomb nos champs de ses rais chaleureux,
 Rendant nostre séjour chaud & puis froidureux,
 Puis tiède & temperé, comme sa flâme bone
 Ou de loin ou de prés sur la terre rayone,
 Qui resouite dessous sa puissante chaleur
 De son sein jette en l'air vne double vapeur.

L'vne pesante humide à grand peine éleuee
 Par la tiède chaleur dont elle est échaufée,
 Se hauffant toutefois s'arreste haut ou bas,
 Et fait la gresle ou l'eau, la neige ou le brouillas,
 Et tout cela qui peut s'engendrer dans le vide
 En diuerses façons de la matiere humide,
 Tenant ou de la terre, ou de l'onde, ou de l'er,
 Ayant monté la sus pour apres deualer.

L'autre seche vapeur legiere & chaleureuse,
 Prompte s'élance en l'air, de nature fumeuse,

*Et va dedans le Ciel des flammes alumer
 Qu'on voit diuerfement leurs figures former,
 Selon que la matiere, ou gluante ou futile,
 Epandue ou serree, à s'enflammer abile
 Les déguise à nos yeux, ou longuement ou peu,
 En rondeur ou largeur faisant luire le feu.*

*Or sçachez deuant tout que la mere Nature
 N'a rien qui n'ait senti le chaud ou la froidure :
 Mesme tout ce qu'on voit se concreer là haut
 Ne se brasse sinon par le froid ou le chaud.
 La froidure étreignante, indiscrete & lourdasse,
 Les cors plus d'iferans pesle-mesle ramasse,
 Ioignant le mol au dur, le pesant au legier,
 Ce qui est tout diuers avecques l'étrangier :
 Et non pas la chaleur, qui gentille & discrete
 Fait bien son action plus entiere & parfète,
 Vnissant le semblable, & d'un cors separant
 Par certène vertu ce qui est d'iferant.*

*Le grand air, qui remplit le Ciel jusqu'en la terre,
 Où se forgent les feus, l'éclair & le tonnerre,
 Et la pluye & la gresle, en tous lieux n'est pareil
 Car où les chauds rayons du flamboyant soleil
 Se doublent reflechis pres de nostre contree,
 Icy l'air s'atiedit de chaleur temperee :
 Qui toutefois souuent s'enfuit deuant le frais,
 Quand la nuit ou l'hyuer il retire ses rais
 Hors de nostre sejour, & son grand luminaire
 Aux peuples bazanez de l'autre monde eclere.
 Mais où se débandans ils perdent leur ardeur,
 Ce cartier est enceint d'une extreme froideur,
 Et d'autant vn hyuer plus violent y dure
 Que dessus & dessous vn double chaud l'emmure,
 Dont il tient le milieu. Là des deux combatu
 Le froid se racueillant redouble sa vertu
 Sous la chaleur d'enhaut : soit que là soit la place
 Du plus chaud element qui l'air voisin embrasse.
 Ou soit que la roideur, dont se tournent les Cieux,
 Face bouillir le chaud excessif en ces lieux.*

Donc la seche vapeur & fumeuse & legere,
 Volant à mont dans l'air du ventre de sa mere,
 Si elle est forte assez, le froid ne la retient,
 Mais jusques au sommet de l'air chaud elle vient.
 Là prompte elle s'alume en la part où l'émorche,
 Plus propre à concevoir la flâme dans la torche,
 S'éprend d'un feu soudain : & la claire splendeur
 Compagne de la flâme acusera l'ardeur,
 Lors qu'en l'air de la haut que le Ciel voisin pousse
 Elle s'embrasera violemment secousse :
 Comme quand vn qui veut regagner sa maison
 Par vne noire nuit, leue vn brazeux tison
 Au foyer de l'ami, pour soigneux se conduire,
 Et le hochant menu au deuant le fait luire
 Jusqu'à tant qu'il l'alume, & l'ardente clarté
 A force de mouuoir enflamme l'obscurté :
 Ainsi des Cieux ravis la bouillante bouted
 Pourroit tant échauffer la matiere agitée
 Des fumeuses vapeurs, que le dru mouuement
 Seroit le seul motif du prompt embrasement :
 Ou bien comme lon voit vne éteinte chandelle,
 Si vne autre alumee on approche sur elle,
 Soudain se rallumer, tout ainsi la chaleur
 Brulant le hault de l'air atise la vapeur :
 Et comme elle sera esparse ou continuë,
 Egale ou non egale, ou grossiere ou menuë,
 Si tost qu'en la vapeur la flamme s'éprendra,
 De diuerses façons sa forme elle prendra.

Lors que l'Exalezon sera d'une matiere
 Faite inegalement & futile & grossiere,
 Ce qui sera futile en haut s'apointira,
 Le terrestre & pesant par bas s'élargira.
 Ainsi le voyageur, s'il voit ceste fumee
 A l'approche du feu tout par tout alumee,
 Ebaïra les siens, s'il jure qu'il a veu
 L'eguille d'un clocher dans le ciel tout en feu.

Mais si la fumiere est également épaisse,
 Et fine également, tant que ny l'un s'abaisse,

*Ny l'autre ne se hausse, ains d'un pareil compas
 Le gros & le menu tint le hault & le bas,
 Selon que la vapeur est ou grande ou petite,
 La flamme qui s'en fait de diuers noms est diëe :
 Si la longueur est mince, vn trait de feu volant :
 Si elle estoit plus longue, vn jaelot brulant :
 Si la matiere estoit en moyenne montance,
 Tu dirois auoir veu flamboyer vne lance,
 Si grosse elle s'étand, tu voudras estre cru
 Qu'un grand cheuron de feu te seroit aparu.*

*Vn brandon dans le Ciel te pourroit aparostre
 Par vne belle nuit, & le voyant tel estre
 Qu'une chandele ardent, & luire clair & beau.
 Tu voudrois luy doner le surnom de flambeau.*

*Possible que l'enfant à la belle Cyprine,
 (Las de genner les cœurs de la race diuine
 Et de l'humaine gent) a planté dans les Cieux
 Son flambeau, le vainqueur des homes & des Dieux,
 Ce dira quelque Amant, lors que leuant sa veue
 Ceste flamme il aura dans le Ciel aperceue,
 Alant veoir sa maistresse : & croira dans son cœur
 Qu'Amour par ce flambeau luy preste sa faueur.*

*O trespuissant Amour, propice fauorise
 Par l'ombre de la nuit ma segrete entreprise :
 Eclair moy propice, ô gratieux flambeau :
 La Lune ne luit point, montre toy clair & beau.
 Si par l'obscur nuit ie me suis mis en voye,
 Ce n'est pour dérober, ce n'est que j'eusse joye
 D'outrager le passant, c'est que suis amoureux,
 Et si j'ay ta faueur me voyla trop heureux.*

*L'Amant diroit ainsi. Le sage qui a cure
 De chercher par raison les segrets de Nature,
 Sçaroit qu'une vapeur (sutile egalemt,
 Vniment alongee, & dont le brulement
 Comence par le haut, & peu à peu deuale
 Se suiuant jusqu'en bas d'une descente egale)
 Formeroit ceste flamme : & pource qu'elle auroit
 D'un flambeau la semblance, ainsi l'apelleroit.*

Mais quand, ainsi que l'autre également doucée.
 Elle ne seroit pas vnement alongée,
 Ains forgetant son feu alecart flamboira,
 La figure & le nom de la Torche elle aura.

As-tu veu quelquefois, quand le labourcur sage
 Dessous vn vent serén deuant le labourage
 A son champ fourmentier done vn amendement,
 Afin d'y moissoner dans l'an plus grassement?
 Le feu se prend au chaume, & les flammes éparfes
 Gagnent en pétillant parmy les pailles arses
 Atrauers les sillons : Tout ainsi dedans l'er
 Tu verras çà & là des flammeches voler
 D'une suite de feux dans vne large nué,
 Seche épanduë & rare, & qui n'est continuë :
 De sorte qu'à la fois ne peut de bout en bout,
 De trauers ny de long s'enflammer tout par tout,
 Mais ard par cy par là. Lors des pailles brulantes
 Il te semblera voir, de mesme étincelantes
 Qu'un brazier d'une forge, si soigneux tu l'as veu
 Quand les souflets bruyans éparpillent le feu.

Qui te diroit aussi que des cheures sautassent
 Ardantes dans le Ciel, & qu'elles se creassent
 Des terrestres vapeurs, ne le croirois-tu pas?
 Et tu vois tous les jours tout le mesme icy bas,
 Quant le page malin, au flasque de son maistre
 Ayant robé la poudre, alecart se voit estre
 Auec ses compagnons pour y faire ses jeux,
 Par petits moncelets laissant des entredeux
 Il range son émorche, & choisit vne place
 Qu'il netoye deuant, où sa poudre il entasse :
 Et puis y met le feu, resouflant le charbon
 Qu'il auoit enfourché dans le bout d'un baston.
 Soudain la flamme prend, & dont elle comence
 De l'un en l'autre tas à sauts elle s'élance :
 Tu dirois à les voir que seroyent des moutons,
 Ou des cheures en feu qui se iettent à bons.
 Telles cheures aussi dedans l'air figurees
 S'enflamment de vapeurs d'entre elles separees.

Qui sont come en monceaux de pareille grandeur
 L'un pres l'autre rangez : Et si tost que l'ardeur
 Dedans l'une est éprise, elle à bons s'achemine
 Pour gagner de son feu l'autre cheure voisine.
 Alors qu'elle s'alume on la voit blueter,
 Et des flocons de feu dehors de soy jetter,
 Qui raportans autour vn long flammeux pelage
 Font ces houpeaux ardans ressembler dauantage
 Aux femmes à long poil des barbus étalous.

Mais de l'exalézon si les nuages lons
 Sont épars pres-à-pres en petites parcelles,
 De largeur & grandeur egales par entre elles,
 Quand la flamme les fait de suite étinceler,
 Les étoiles se font qui semblent sauteler.

Or d'enhaut la vapeur est par fois enflammee,
 Ainsi que sous vne autre vne lampe alumee,
 Et c'est lors que le feu contre mont bondissant
 Ne force sa nature, & qu'en bas ne dessand :
 Par fois de l'air gelé la pressante froidure
 Rembarre contre val le chault qu'elle n'endure :
 La chaleur se renforce, & le feu s'en éprand
 Qui des nuaux fumeux la matiere comprend.
 La flamme tand au ciel: le froid qu'elle rencontre
 La rabat violent, & la repousse contre
 Son enclin naturel qui la rejete à mont,
 Et fait que jalissant contre bas elle fond,
 D'un oblique sentier: l'enflamezon coulisse
 D'un long trait blanchissant atrauers l'air se glisse.
 Ce qui la fait si tost courir obliquement,
 C'est qu'assez prés de nous vn double mouuement
 Douteuse la distrait. Sa naïue boutee
 La pousse dans le Ciel, mais elle est dejettee
 Par le froid ennemi, comme jalir tu vois
 Vn noyau de cerise étreint entre les doigts.

Garde de t'abusser avecque ceux qui cuident
 Que les astres des Cieux aucunefois se vident,
 Quand ils se font soulez, come si leur repas
 Et nourriture estoit des vapeurs d'icy bas.

Non, ces feux immortels ne prennent nourriture
 Come tout ce qui naist de mortelle nature,
 Mais entiers & parfaits, sans d'ailleurs se nourrir,
 Voyent tout deffous eux se nourrir pour mourir.
 Et lon conoist assez par la course soudaine
 De ceste flamme cy, qu'elle nous est prochaine :
 Car d'autant qu'elle est prés, plus tost semble voler
 Que ne voyons la Lune ou le Soleil aller :
 Comme aussi font les traits qui de nos mains s'élancent,
 Combien que les hauts Cieux en course les deuantent
 De si vite roideur, que n'aurions le pouuoir
 D'en penser le chemin, tant s'en faut de le voir.

Mais par l'ombreuse nuit, ou soit que tu te jettes
 Aux perils de la mer, ou soit que tu te mettes
 Aux hazards de la guerre, si tu veilles dehors,
 Possible estant de garde à l'écoute, ou du cors,
 Leuant les yeux là sus d'une creuasse ardante
 Par fois tu cuideras voir la vouëte beante
 Du Ciel qui s'ouurira, l'autre fois dedans l'er
 Vn long dragon fumant te semblera voler,
 Ou tu verras la haut vne flamme courante,
 Tantôt estre cachee, & tantôt aparante,
 Ou des ardans folets deçà delà tourner :
 Ecoute les raisons pour ne t'en estoner.

Le Ciel ne s'ouure pas, mais vne grand' fumee
 De grasse exalazion luit dans l'air alumez
 Par les bords seulement, où se tient alié
 De l'épaisse vapeur tout le plus delié.
 La flamme s'y éprand, & soudain elle embrasse
 Espandant sa lueur celle grossiere masse,
 Qui s'assied au milieu, mal propre à concevoir
 Le grand feu qui la leche : & lon cuide à le voir
 Que le Ciel creuassé d'une large ouuerture
 Bâisfle effroyablement en sa grande vouture,
 Grand merueille à celui qui ne sçait la raison
 Du motif naturel de telle enflammaison.
 Quand le peintre en son plain te voudra faire acroire
 Qu'il t'a peinã vne fosse, il ceint la couleur noire

D'une proche blancheur : pren garde qu'en ceci
 Le feu ceignant l'obscur creuse le Ciel ainsi.
 Quand l'exalaison grande au large s'amoncele,
 S'il est desmesuré, bâislement on l'apelle :
 Mais s'il est plus petit, & ferré tellement
 Qu'il ne s'étande au loin, c'est vn muy seulement.

Lors qu'un Dragon volant tu verras aparostre,
 Tel qu'il te semblera ne le pense pas estre :
 Ce n'est point vn dragon, combien que tournoyant
 Il te semble ondoyer d'un repli flamboyant.
 C'est vne grand' vapeur inegale, tenue
 Autrauers d'une chaude & d'une froide nuë,
 Où elle a pris son feu, le milieu plus épais
 Sous la chaude étandu se courbe de biais,
 Et figure la pance : à l'un des bouts la teste,
 A l'autre paroistra la queuë de la beste.
 Il fumera par tout pour la proche froideur
 De la nuë ennemie irritant son ardeur,
 Come qui jeteroit de l'eau pleine vne éguiere
 Dans vn brazier ardent, vne grosse fumiere
 Se roulant dedans l'air soudain en sortiroit,
 Et de son ombre épais l'environ noirciroit.

Quand tu verras là sus vne flamme reluire,
 Qui s'avance vne fois, l'autre fois se retire,
 Come font les garçons au jeu du frapemain,
 Qui se mussent la teste & la monstrent soudain :
 Ou come quand lon voit les deux pointes cornues
 Du Croissant recourir sous les courantes nuës,
 Si la Bise les chasse, ou l'Auton pluuiieux
 Pour enfler les torrents les presse dans les Cieux.
 C'est vne exalaison qui futile & qui pronte
 Sur les nuaux volans pour y prendre feu monte :
 Elle semble s'éteindre, & puis elle reluit,
 Selon que le nuage ou reuient ou refuit.

On a veu maintefois des flammeches lechantes,
 Qu'on nomme des Ardans, flamboyer s'atachantes
 Aux piques des soudars, ou quand ils sont du guet,
 Ou quand le Capitaine en embusche les met.

Souuent on les a veu sur le fomét s'éprendre
 De ceux qui vont la nuit : mesme on les a veu pendre
 Alentour de leur barbe, & par flambeaux épars,
 Come larmes de feu, briller de toutes pars,
 Sans bruler toutefois, non plus que l'eau de vie
 Esprise en vn mouchoir, dont la flamme suiuite
 En rampant l'envelope, & perse & blanche luit
 D'vn feu tousiours montant qui au linge ne nuit.
 Ces Ardans si lon va, changent aussi de place,
 Se pouffent en auant : & si lon ne déplace
 Souuent ne bougeront : par fois en vn moment
 Les voyla sauteler volages follement :
 De cheual en cheual, de l'home dessus l'home,
 Saillans de place en place, ils volent ainsi come
 Les petits oisillons encor nouueaux à l'er,
 Qu'on voit de branche en branche à leur mere voler.

Volontiers ces folets ont coutume de naistre
 Où dans l'air éleuez on les voit aparoistre,
 Par les prez aualez, aux cimeties gras,
 Sur les croupiffes eaux, en tous lieux qui sont bas :
 Où le país est propre à jeter les fumees
 De ces grosses vapeurs, qui luisent alumees
 Prés d'icy, ne pouuant leur grasse pesanteur
 Lente ateindre de l'air la moyenne hauteur,
 Tant leur chaleur est foible. Or grandement n'admire
 Si tu vois ces Ardans sans qu'ils brulent reluire,
 Mais repense à par toy quelles choses tu vois
 Esclairer à nos yeux, ne bruler toutefois.
 Voy du poumon marin la baguete frotee,
 D'où part vne lueur en pleine nuit jetee,
 Si grande qu'elle sert à conduire celuy
 Qui en lieu de flambeau la porte deuant luy :
 Voy l'écarboucle fine, & regarde l'eau claire
 Que l'on distile à fin que de nuit elle éclaire :
 Voy le bois vermoulu, les mailles des poissons,
 Le petit ver qui luit bloti sous les buiffons.
 De pareille vapeur vne flamme aparante
 Esclaire aux mariniers quand ils sont en tourmante :

Ore alumee au Ciel contre bas elle fond,
 Ore du choc des flots elle s'esleue à mont,
 Tantôt elle s'assied come vne double étoile
 Sur le mast du nauire, ou saute sur la voile :
 Quelque fois elle est seule, ah ! ce n'est sans danger
 De faire le tillac sous les vagues plonger :
 Et si elle descend au ventre du nauire,
 C'est alors que brulante elle se montre pire,
 Et sans vn prompt secours les gents & le vaisseau
 Sont en peril de feu dans le milieu de l'eau.
 Quand seule elle aparoit, c'est la mauuaise Helene,
 Qui tousiours malencontre aux pauvres naufs amene,
 Si Castor & Pollux, les jumeaux bien-heureux,
 Ne viennent rassurer les matelots poureux.
 Que tousiours sur la mer ceste flamme jumelle
 Alors que la tourmente y fera plus cruelle,
 Et les vents plus hideux, se montre à mon ami :
 Que la seule tousiours luisse à mon ennemi.

De cent mille autres feux les formes diferantes
 Se peuuent engendrer, qui seront aparantes
 Non seulement en haut dans le pais de l'er,
 Mais encor si tu veux sous terre deualer,
 Tu en verras souuent aux caues des perrieres,
 Et dans les longs détours des profondes minieres,
 Où les ouriers qui sont à la peine atachez
 Y voyent tous les jours des flambeaux emorchez
 De diuerses façons, qui de mesme matiere
 Et qui s'alumeront de pareille maniere,
 Ou come deux cailloux qu'on voit s'entrefroisser,
 Ou sous le froid qui vient son contraire opresser.

Maintefois on a veu par vne nuit ombreuse
 Vne clarté chasser la noirceur tenebreuse :
 Elle descend du Ciel, & par ce bas sejour
 Au milieu de la nuit épanit vn nouveau jour.

On a veu quelque fois vne rondelle ardante
 Tout autrauers de l'air courir étincelante,
 Du soir jusqu'au matin le chemin despescher,
 Ainsi que le Soleil s'aloit desia coucher.

D'autres fois on a veu jalir vne bluete,
 Qui dehors d'une étoile encontre bas se jete.
 On la voyoit descendre : & tant plus descendoit
 S'aprouchant de la terre, & tant plus s'étendoit
 Toufours toufours croiffant : A peine fa lumiere
 Egalloit vne Lune en fa rondeur entiere,
 Qu'il fit clair come il fait, quand le Soleil ne luit,
 Quand la lumiere est nubie, & n'est ne jour ne nuit.
 Elle remonte apres là dont elle est venuë,
 Et regagnant le Ciel là fus est deuenüë
 Vne torche flambante : & lon n'a point connü
 Que plus de ceste fois cela soit auenu.

Mais euffe-ie cent voix, ie ne pourroy deduire
 Tous les brandons de feu que Nature fait luire
 Des terrestres vapeurs : cent mille elle en a fais,
 Et cent mille en fera qui ne furent jamais.
 Qui est l'home viuant d'ame si rebouchee,
 Si pesante & grossiere, en terre si fichee,
 Qu'il ne s'ëieue en haut de tout l'entandement
 Pour admirer de Dieu les faits euidentment,
 Au moins quand dans le Ciel quelque nouueau spectacle
 Flamboyant y rait nos cœurs de son miracle?

Tant que tout s'entrefuit d'ordinaire teneur,
 L'acoustumance éteint des choses la grandeur :
 Si quelque chose auient, tant petite soit elle,
 Outre l'acoustumé, pource qu'elle est nouuelle
 Des homes estoncëz sotement curieux
 Elle vient empeschier les penfers & les yeux.
 Nous somes ainsi faits : Nul des mortels n'admire
 La beauté du grand Ciel, qui tous les jours se vire
 Sur deux gons asfermis, roüant tant de flambeaux
 Qui luisans eternels font des astres si beaux.

Qui s'ébaüt de voir des deux grands Luminaires
 Du jour & de la nuit les courfes ordinaires?
 Mais s'il auient qu'un d'eux manque de sa clarté,
 Quand l'un est empesché par l'ombreuse obscurté
 De la terre entremise, ou quand l'autre s'éface
 Lors qu'entre nous & luy sa sœur étand sa face,

Tout le peuple fremit : vne douteuse peur
 Bat dans les cœurs humains, presage de maleur.
 Si tost que dans le Ciel quelque étoile aperçue
 Luifante alongera sa flamme cheuclue,
 Les peuples tu verras se troubler peins d'effroy,
 S'enquerir, la montrer, & palir pour le Roy :
 Tant l'erreur a gagné par toutes les prouinces
 Que les Cometes longs de quelcun des grands Princes
 Marquent la mort fameuse : on le tient assureé
 Come vn signe en tout tems par épreuue auéré.
 De peur que cet abus n'eust trop brieue duree,
 Les sauans imposteurs l'ont depuis assuree
 D'aparantes raisons : Mais telle fausse erreur
 Par superstition donne aux homes terreur,
 Que les vents forcenez ne démembrerent le monde,
 Ou qu'un pais entier en abyssine ne fonde
 Par tremblement de terre, ou qu'encor Faëton
 Du coche paternel ne soit fait le charton :
 On craint par la cherté que la pale famine
 D'une triste langueur les abitans ne mine,
 Ou que la peste affreuse, épandant ses poisons
 Dedans l'air infecté, né vuide les maisons :
 L'horrible guerre on craint des meres execree,
 Par qui la terre aux chams ne soit plus labouree,
 Et le peuple fuitif par les villes errant
 De maison en maison son pain aille querant :
 On craint que les citez dedans elles émués,
 De sang, las ! fraternel ruiffelant par les rués
 N'empourprent le paué. Quelles iustes rancueurs
 Allument, Citoyens, telle rage en vos cœurs ?
 Mais le sage & sçauant, qui ne se paist de bourdes,
 Qui au caquet du peuple a les oreilles sourdes,
 Ces soles peurs ne sent. Heureux l'home qui sçait
 Les segrets de Nature, & coment tout se fait !
 Il chasse de son cœur la frayeur miserable,
 Mesme il peut du Destin qui n'est point exorable,
 Dessous ses piez vaincueurs toute crainte fouler,
 Et le bruit d'Acheron qui ne se peut fouler.

*Il ne s'étonne pas de voir luire vn Comete
Dedans le Ciel, sçachant que toute chose est fête
Par vn ordre certain, & cherchant la raison
Trouuera que ce n'est rien qu'une exalaison,
Combien qu'au tems jadis la florissante Grece
Ait porté l'ornement de sçauoir & sageffe
Des homes excellents, qui tindrent des auis
Bien discreans du nostre, & n'ont esté suyuis :
Car depuis qu'un flambeau se monstra de Stagire,
Come deuant Febus le troupeau se retire
Des étoiles des Cieux qu'Hesper chasse deuant,
Leur clarté s'éteignit par ce Soleil leuant.*

*Les vns furent d'auis que là haut aparantes
Ces étoiles luifoyent, alors que les Errantes
Pour vn tems de si pres l'une l'autre aprochoyent,
Qu'on pensoit à les voir qu'elles s'entretouchoyent.*

*Les autres ont tenu que c'est vne de celles
Qui errant par les Cieux font leur course à par-elles :
Et que pour éloigner peu souuent le Soleil
Loin à loin se montroit, par vn retour pareil
Au cours Mercurien : Car l'astre de Mercure
Pres du luisant Febus tient sa lumiere obscure :
Et pour ne l'éloigner, vn long tems il fera
A se tenir couché, puis se releuera.*

*D'autres qui ont suyui la sentence derniere
Rendent autre raison de la longue criniere,
N'auoüans qu'elle soit dependante du corps
De l'étoile qui luit, mais qu'elle est au dehors :
Et que ce qui la fait aparôître crinüë,
C'est le rebrifement des rais de notre vüë
Contre ceux du Soleil, qui joints ensemble font
Les crins dans la vapeur que l'astre élue à mont.
Et tenoyent que iamais elle ne s'est montree
D'autre part que du Nort : & qu'en l'autre contree
Nulle moite vapeur ne peut monter en haut
Entre les deux arrêts où Titan est plus chaud.*

*Voyez coment ny l'un ni l'autre ne peut estre :
Si par autre moyen elle ne pouuoit nestre*

Que des Planetes joints, apres on les verroit
 Ainsi que peu-à-peu l'un l'autre lesseroit.
 On ne verroit ailleurs ceste flamme alongee
 Que des douze animaux en la route imagee
 Où les errantes vont : mais on la veu' fouuant
 Loin de là se former vers le Nort bien auant.
 L'autres ont aparu vers le Sur allumees
 Entre les deux retours, qu'on a veu consumees
 En l'une & l'autre part, deuant que se plonger
 Chés Ocean leur hôte où toutes vont loger.

Donc l'astre cheuclu n'a point d'autre naissance
 Que la cheure sautante, ou la flambante lance,
 Ou le chaume grillé : la mesme exalaison
 L'engendre dans le ciel par mesme enflamaison.
 Il faut qu'en la vapeur dans l'Ether amassée
 Par le mouuoir d'enhaut la flamme comancee,
 Ne s'asprisse si fort qu'elle deuore tout,
 Ne soit si morne aussi qu'elle s'éteigne à coup :
 Et faut que la matiere à la flamme raporte,
 Qui pour bruler en paix soit moyennement forte,
 Et que toujours d'endas la gardant de mourir
 Y monte vne fumee abile à la nourrir.
 Ainsi se concrera cet astre qu'on appelle
 Selon que la vapeur s'alonge ou s'amoncelle :
 On l'apelle Barbu, s'il étand son ardeur,
 Il sera Cheuclu s'il la presse en rondeur.

Mais les vnes se font en la region basse
 De l'element du feu : l'Estoile qui s'y place
 Ne montre que son cors soit en rien ataché
 A nul astre des Cieux, ni erant ni fiché :
 Et bien qu'avec le Ciel en rond elle se tourne,
 Toutefois en vn lieu son brandon ne sejourne,
 Ains delaisant d'enhaut le certain branlement
 Semble se retirer d'un rebours mouuement.

Encor il me souuient quand la tréue fourree
 Entre France & l'Espagne, fut malement iuree
 Sous HENRY le bon Roy, pour la voir rompre, exprés
 A fin que nous vissions mille maleurs après :

*Febus tint les Poissons : dans le chasteau d'Amboise
Le Roy tenoit sa court : la noblesse Françoise
Ses victoires soufloit d'un magnanime cœur,
Qui, las! devoit bien tost sous l'ennemi vainqueur
Defensier son orgueil. O qu'eust esté coupee
Celle maudite main qui nous dona l'espee,
Cause de tant de maux! mais sa malinité
A receu le loyer qu'elle avoit merité.*

*Il me souvient qu'alors vne étoile barbuë
Par neuf soirs bien serens dedans le ciel fut vuë
Du cartier d'Aquilon. L'astre qui regardoit
Le matin vers Boré, ses longs rayons dardoit :
Ie la vy d'une fuite au tour des Cieux rebourse
Chaque nuit clairement se retirer à l'Ourse,
Iusqu'à ce qu'à la fin sa clarté qui mourut
Evanouïe en l'air du tout se disparut.
Et pource que la flamme aux cieux jointe & prochaine
Par le branle denhaut se ravit & se meïne,
Mais d'un pas inegal : (car la plus haute part
Se meut plus vitement, & la basse plus tard)
Ce n'est hors de raison que par la grand' boutede
Du milieu des hauts Cieux l'étoile rejetee
Se pousse vers le Nort, là où le tournement
Come étant pres l'esseuil se fait plus lentement.
Où, peut estre, là sus la matiere alongee
Tirant deuers le pole est de fuyte rangee,
Et la flamme dans elle éprise par un bout
Gagnant tousiours se suit tant qu'elle brule tout.*

*Come au froid de l'hyuer vne jeunesse gaye
Par vne noire nuit va du long de la haye
Chasser aux oisillons : Qui tiendra le bouleau,
Qui portera le glu pour servir de flambeau :
La flamme dans le bout du feurre luit éprise,
Et rampant peu à peu feroit lâcher la prise
Au porteur, si n'estoit qu'il la fait reculer
Luy fournissant tousiours de la paille à bruler.
Si la chasse les tient si long tems que la paille
Loin de toutes maisons par les chams leur defaille,*

*Ils demeurent sans feu : il faut rompre le jeu.
 Les garçons vont en queſte & de feurre & de feu.
 Ainſi dans la vapeur vers la Biſe ordonnee,
 Qui pareille ſe ſuit d'une longue trainee,
 Le Comete ſ'alume, & ſemble reculer
 A meſure qu'on voit la matiere bruler.*

*L'autre forte ſe forme en la haute contree
 De l'element du feu pres la voûte etheree,
 Quand l'amas épaiſſi de foueuſe vapeur
 S'afſied en propre lieu pour ſe ioindre à l'ardeur
 D'une étoile d'enhaut (ſoit errante, ou ſoit elle
 De ce nombre infini que Fixes on appelle)
 Qui dans ceſte fumee ainſi qu'en vn miroir
 Sa lueur ſeulement, non ſa forme fait voir.
 Quand ſes rayons dardez en eux ſe reflechiſſent,
 Et redoublés entre eux à nos yeux reſplendiſſent,
 Vne queuë alonger l'étoile ſemblera,
 Ou bien d'une perruque elle ſ'afublera.*

*Or ces Cometes cy faiſans meſme carriere
 Que l'astre qui les joint, ni auant ni arriere
 Ne ſemblent l'éloigner, ou ſi peu qu'à le voir
 A peine en quatre jours on peut l'apercevoir :
 Et pource qu'au plus haut la vapeur eſt montee,
 Où de plus grand randon la flamme tranſportee
 Suit le branle des cieux, elle ſaus varier,
 Come ſon aſtre va, ſe laiſſe charier.*

*Mais deuant que deſcendre, ô deeſſe Vranie
 La fille du grand Dieu, deuers le Ciel manie
 Les refnes à clous d'or de tes cheuaux œlés,
 A fin que dans ton char à rayons étoilés
 Je ſoy porté là ſus, & rauy ie contemple
 Les hauts faits de ton Pere en ſon celeſte temple :
 P'ay deſir deſſus tout par raiſon de ſçauoir
 Le grand cercle laitë qui le fait tel à voir.*

*Bien qu'on ne puiſſe pas ſans longue experience,
 Qu'on acquiert avec ceux qui ſçauent la ſcience,
 Cognoiſtre les cerceaux qui partiſſent les Cieux,
 Ceſtuy-ci promptement ſe preſente à tes yeux :*

Ne le cherche long tems : car sa blanche lumiere
 Coupe le Ciel en deux, come vne double orniere
 Merque à trauers les chams vn long chemin rayé,
 Du charroy des rouliers à toute heure frayé :
 Come en la grande mer vne suyte chenuë
 D'écume blanchissant longue se continuë
 Derriere vn galiot, qui souflé d'vn bon vent
 Depart les flots ronflans, & s'en vole en Leuant :
 Ce long chemin aussi de sa lumiere blanche
 En deux egales parts tout ce grand monde tranche,
 Et claire aparoiſſant par vne noire nuit
 Dans le ciel étoilé sa longue bande luit :
 Là où contrimitant la biaize carriere
 Des sept flambeaux ardans, il étand sa lumiere
 Vis-à-vis de leur courſe, & luit d'astres ſi beaux,
 Qu'il porte peu d'enuie à leurs douze animaux.
 Et ce n'eſt ſans raiſon qu'ils ont creu, du vieil âge
 Que Febus y faiſoit ſon annuel voyage :
 Si qu'encore aujourd'huy la cendreuſe blancheur
 Remerque ſon chemin d'vne oblique longueur :
 Pourtant ne le croy pas : car ſi la flamme ardante
 Du Soleil rayonnant ſe tournoit ſi puiſſante
 Que d'alterer les Cieux, le ſentier du Soleil
 Tel que l'autre de nuit ſe montreroit à l'œil.
 Ce Lait comence aux pieds de Caſtore dolante
 Du Cancre ayant coupé la ceinture brulante :
 Et raçant de Cephé les flamboyans cheueux
 Se panche, & va courir du bas Cygne les feux.
 Retranchant de l'Eſté la ceinture, il traueſe
 L'Aigle qui dans le Ciel ſe pend à la renuerſe,
 Et rentrant au cerceau qui fait egaux les jours
 Et les nuits, du Soleil outrepaffe le cours
 Entre la gauche main de l'Archer auancee,
 Et du grand Scorpion la queuë retrouſſee :
 Doù cambrant ſon reply va l'Autel embraffer,
 Et de là ſous les flancs du Centaure paſſer.
 Puis cachant l'éperon de l'Argiue galee,
 Recomence à monter en la voute étoilee

*Pour y partir le monde : & laissant le grand Chien
 Puis le bras d'Orion, l'astre Laconien
 Et le front du Toreau il départ & cotoye :
 Doù passant au Charton, il prend sa droite voye
 Contre l'ælé Perfé. Là, sur le mesme point
 Dont il estoit parti son grand cerne il rejoint.*

*OR chantons maintenant la certaine origine,
 Doù blanchit dans le Ciel ceste voye Laitine :
 Je ne suis aprenti des fables que lon dit
 De ce lait qui jadis là haut se repandit.*

*Les vns vont racontant que, quand la bone Rhee
 La pierre presentoit pour estre deuoree,
 A son cruel mari qu'elle aloit deceuant,
 L'ayant emmaillotee au lieu de son enfant,
 Le Pere l'éprouua : comande qu'elle aléte
 Son enfant deuant luy. Elle presse sa tette
 Feignant de la doner au poupard : & soudain
 Vne ondee de lait luy echape du sein.
 Il coula par le Ciel : la tache depuis l'heure,
 Qui blanchit ce cartier pour jamais y demeure.*

*Les autres vont disant que c'est encor du lét,
 Dont Iunon aleta Hercule enfantelet,
 Surprise en son dormant. Iupiter qui l'aguete
 Vn jour luy vint dresser ceste embusche segrete :
 Marâtre qu'elle estoit son Hercule aleta,
 Qui haue goulument sa mammelle teta,
 En suçant de sa bouche vne telle abondance
 Qu'il ne la pust tenir dans sa petite pance,
 Mais la plus grande part en la place il rendit,
 Où du lait à jamais la blancheur s'étandit.*

*Qui ne sçait les horreurs de l'effroyable guerre
 Que menerent jadis les Enfans de la terre
 Aux abitans du Ciel? quand ils oferent tant
 D'aller contre les Dieux & leur Pere attentant.
 Ils ont (tant les pouffoit leur aueugle folie)
 Mis Offe sur Olympe, & sur Offe Pelie :
 Pour écheler les Cieux le chemin ils se font
 Obstinés entassant vn mont sur l'autre mont.*

Ils s'en voyent aux mains : déjà la foule grosse
 Des Géans s'ébranloit à l'assaut dessus Offe :
 Leur mere les voyant au grand pas y courir
 Par vn nouveau moyen les voulut secourir :
 Ses antres elle ouurit : vne épaisse poussiere
 Et de nuages noirs vne ombreuse fumiere
 Acoup vint ennubler les étoiles des Cieux,
 Et tant vn grand effroy dans la troupe des Dieux.
 Iupiter éperdu du combat se retire,
 Mars s'en retire aussi : l'arc de Diane tire,
 Mais c'est à coup perdu : car les brouillas montez
 Voiloyent deuant leurs yeux le jour de tous costez :
 Lors que voici Febus qui de la clarté pure
 De ses rayons ardans chassa la nuit obscure :
 Et le poussier épais & les brouillas épars
 Deuant les yeux des Dieux fuyent de toutes parts.
 Lors arrestant son vol la douteuse victoire
 Se planta dans le Ciel. Pour merque de memoire
 Iupiter ordona, tant que le Ciel seroit,
 Qu'une voye poudreuse en ce lieu se verroit.

On fait de Faëton encores vn vieil conte,
 Du jeune Faëton qui mal conseillé monte
 Dans le char d'Apollon, & menant son flambeau
 S'égayé solement par vn sentier nouveau :
 Qui mesprisant l'avis de son bien-voulant pere
 Aime mieux trebucher (tant il est volontere)
 Qu'aler droit le croyant. Les signes non appris
 A porter la chaleur furent soudain épris,
 Et le feu violent forcena par le monde.
 Sur terre tout brula : Thetis cacha son onde :
 Le ciel taché de blanc marque aujourd'huy l'endroit
 Par où se foruoya le Charton mal-adroit.

Quelcun lors que là sus les étoiles clignantes
 Par vne obscure nuit luiront etincelantes,
 Pour mieux les contempler ses yeux renuerfera,
 Et voyant ce baudrier en son cœur pensera
 La segrete raison & la cause cachée.
 Et peut-estre dira l'ayant long tems cherchée

Saisi de grand' frayeur : Mon Dieu, seroit-ce point
 Que la masse du monde en ce lieu se déjoit ?
 De l'vniuers vieilly l'ancienne machine
 Attend-elle déjà sa dernière ruïne ?
 Et le Ciel creuassé dans son vsé séjour
 Par sa playe d'ailleurs prend-il vn nouueau jour ?
 Mais ne seroit-ce point la durable couture
 Où ferme se reprend du monde la soudure,
 Et sont rejoints en vn les bors de deux demis
 A clous de diamant pour jamais afermis ?

Au vieil tems les premiers de la Grece sçauante
 Tenoyent que la lueur come lait blanchissante,
 De vrais astres étoit la naïue clarté,
 Qui n'estoyent rayonez du Soleil écarté,
 Pour l'ombre de la terre alentredoux jetée,
 Et que ceux-là luiisoyent de lumière empruntée
 Qui brillent par les Cieux, lors que de ses rayons
 Apolon loin-tirant alume leurs brandons.

Mais en nulle saison où que le Soleil tourne
 Des étoiles denhaut sa face il ne détourne :
 La terre est trop petite aupres de sa grandeur,
 Et le Ciel est trop loin de sa claire splendeur :
 Deuant que d'y venir, de son ombre la pointe
 Entre ses clairs rayons en chemin est rejointe,
 Et ne va plus auant, mais son grand œil ardant
 Aux étoiles bien loin sa flamme va dardant.

Autres ont soutenu qu'ainsi que du Comete
 La barbe & la criniere ils disoyent estre fete,
 Par le relancement des rais jettez de l'œil
 Contre l'éclair de ceux du flamboyant Soleil,
 Ceste blancheur se fait. Or il ne se peut faire :
 Car du miroir certain, tant que la glace claire,
 Et ce qui est miré, & l'œil ne bougeront,
 Les images qu'on voit jamais ne changeront :
 Si la chose mirée & du miroir la glace
 D'vn mouuement diuers aloyent muer de place
 Sans que l'œil remuast, l'œil ne pourroit plus voir
 Le mesme qu'il auroit veu peint dans le miroir.

*Tout le mesme se fait en la foule arrestee
 Des astres amassez dans la voye Laitee,
 Qui portez par le Ciel des terres alentour
 Se voyent remuer & n'auoir nul sejour :
 Et le Soleil aussi (contre qui nostre vuë
 Reploye ses rayons) de sa part se remuë
 Sans arrest sans repos : & par ainsi les deux
 Vont d'espace inegal s'éloignant par entr'eux,
 Encores que durant leur douteuse inconstance
 Ils soyent absents de nous d'une egale distance :
 Et toutefois ce Lait, qui trauerse les Cieux,
 Ne change, ains aparoißt tousiours mesme à nos yeux.*

*Outre tu pouras voir par la nuit la plus brune,
 Au tems le plus couuert sans étoile & sans Lune,
 Vne blancheur de lait treluire sur les eaux
 Et des étans cropis & des coulans ruisseaux :
 Qui montre clairement que ce Lait se peut faire
 Sans les rais du Soleil qui n'y est necessaire :
 Que peuuent ses rayons sur les nostres la nuit
 Lors que deffous nos pieds à l'autre monde il luit?*

*Mais le grand Aristote vne cause a trouuee,
 Qui n'est mesme des siens pour certaine aprouuee :
 O rare & merueilleux esprit, pardone moy
 Si j'ose en cet auis me débander de toy,
 Quand tu dis qu'il se fait ainsi que le Comete
 Formé de la vapeur à quelque astre sujete,
 Et que cela qu'on voit sur vne étoile, il faut
 Le penser fait ensemble à plusieurs de là haut.
 Or s'il estoit ainsi, pourquoy telle aparance
 Ne se fait elle ailleurs, avec la concurrence
 Et des astres épais & des propres vapeurs
 Pour y tacher le Ciel de pareilles blancheurs?
 Si deffous vne étoile elle se peut bien faire,
 Pourquoy en diuers lieux ne luit-elle ordinaire,
 Où les astres ferrez en des monceaux touffus
 D'y repandre ce lait ne feroient nul refus?*

*Donques nous penserons la ceinture Laitee
 Au cors Etherien d'ailleurs estre ajoutée,*

*Ou du nombre infini des étoiles que Dieu
Voulut amonceler pefle-mefle en ce lieu,
Qui ont fi peu de cors que noftre foible vue
Nulle d'elles à part n'a jamais aperçue,
Mais toutes leurs clartez confondans leurs rayons
Raportent la blancheur du Lait que nous voyons.*

*Ou peut eftre l'Olympe en fa grande vouture
Eft par certains endroits de diuerfe nature,
Eftant plus rare ici & plus épais de là,
Et la source du Lait viendroit bien de cela :
Pource que la lueur des étoiles fortie
Brilleroit redardee en l'épaiſſe partie,
Come quand le Soleil enflamme de fa feur
Par fa pure clarté la maſſiue epeſſeur.*

*Sous le ſigne du Cancre vne oſcurité ſombre
Noirciſſant dans le Ciel touſiours étand ſon ombre :
C'eſt du lieu la nature : & ſi le Ciel ici
Blanchit plus qu'autre part, c'eſt ſa nature auſſi.*

*IE CHANTAY iuſqu'ici, meü de gloire louable
A m'ombrager le front d'une branche honorable,
Deſſous CHARLE neuuieme : Et j'auois entrepris
Acheuer la chanſon, quand d'orage ſurpris
(De l'orage ciuil forcenant par la guerre),
Je perdi cœur & voix : come ſous le tonerre
Eclatant dedans l'air, le Roſſignol du bois
En la verde ſaiſon tronque ſa douce voix.*

*Que puiſſe mon bon Roy de faueur liberale
Ranimer ma parole : & ſa vertu Royale
Croiſſant avec ſes ans, tenir ſes ennemis
En auſſi grand' frayeur, qu'en ſeurté ſes amis.*



PREMIER LIVRE
DES POEMES

PRESAGES D'ORPHEVS

SVR

LES TREMBLEMENS DE TERRE

A IAN DE BELOT.

BELOT, à qui l'amour de la Muse atrayante
A peu faire oublier la Gironde ondoyante
Au gyron de Tethys, & l'agreable soïn
De ta chere maison, pour t'en venir bien loïn
Sur les riues de Sène aquerir l'acointance
De plus rares esprits, ornement de la France :
Ie ne pourroy souffrir, que t'en ailles reuoir
Ton haure de la Lune, & les tiens, sans auoir
Vn don qui flatera la iuste déplaisance
De ton épouse aimée, & pour ta longue abſance
Mollira ses regrets, alors qu'elle verra
Des Muses le present, qui nouueau luy plera :

Jean de Baif. — II.

*Present que ie vous done, où fouchantre d'Orfee
 Ie dy l'ame des vents dans la terre étouffee,
 Cherchante vn soupirail aux tremblis qui se font
 Sous les manoirs marins tels que les vôtres font.
 Et possible contant les merueilleux presages
 Que ie va rechanter, voire entre les plus sages
 Te feras admirer, qui de merueille épris
 Diront bien de Baïf dont tu les as appris.*

*RAMENTOX donc ces vers, quand tu voudras aprendre
 Si les hommes deuront eur ou maleur atendre,
 Lors que le hocheterre Neptune aux cheueux pers
 La terre ébranlera de mouuements diuers.*

*Quand le Soleil entrant la toison printannale
 Du mouton d'or fera la nuit au jour egale,
 Si la terre de nuit sent le coup du Trident,
 De rebelle cité c'est vn signe euident.
 Mais si c'est en plein jour, effroyable il adresse
 Vn domageux méchef fuyui de grand' detresse
 Qui court impetueux sur le peuple estranger
 Par la cité qui veut ses iniures vanger.*

*Si c'estoit, quand Titan dedans le Toreau monte,
 Qu'elle tremblât de nuit, le bien le mal surmonte :
 Le bon-eur chassera la triste auersité :
 Ioye & paix floriront par l'eureuse cité.
 Mais si c'estoit de jour, d'vne guerre bien forte
 Les fieres factions à la ville elle aporte,
 Pour tous les plus puiffans : donc il faut regarder
 A munir la cité, à fin de la garder.*

*Mais si, quand le Soleil sous les Iumeaux repasse,
 De tremblement nital la terre nous menasse,
 Les ennemis armez nos gens outrageront,
 Et gâtant le pais nos chams facageront.
 S'elle tremble de jour, alors par la prouince,
 Tous les plus grands Seigneurs & le souuerain Prince,
 Par le courroux vangeur des Dieux leurs ennemis,
 Seront de leurs honeurs honteusement démis.*

*Mais, lors qu'Hyperion marche sous l'Ecreuiffe
 Grim pant le haut fomet du chaleureux Solstice,*

*Si la terre trembloit, & que ce fût de nuit,
 Quelque facheux maleur ce grief prefage fuit.
 Fuyez les triftes maux de la fale chetiue
 Honteufe pauureté! Si de jour il arrive,
 Il denote du mal par des rebellions,
 Qui perdent les Citez & gâtent les maifons.*

*Si durant que Febus dans le Lion chemine
 La terre fe mouuoit, de nuit feroit un figne
 De dueil, plaintes & pleurs pour toute la cité :
 De jour il prediroit la même auerfité.*

*Si quand le grand flambeau deffous la Vierge paffe,
 Le tremblement fe fait fur le foir, il menace
 Les peuples de famine : & fi de jour il vient,
 Sur les fruits de la terre vn grand domage auient.*

*Mais fi, lors que Febus dans la Balance ordone
 La nuit pareille au jour en la faifon d'Autone,
 Neptune la mouuoit fous l'ombre de la nuit,
 Il menaffe les fruits que la terre produit.
 Et fi c'est en plein jour, cela nous amonefte
 Des dures faxions de guerre qui s'aprefte :
 Et la plus part de ceux que Mars y conduira,
 Abatus fur le champ la terre couurira.*

*Si lors que le Soleil par le Scorpion paffe
 De nuit vn tremblement de la terre fe braffe,
 Les œuures des humains vainement entrepris,
 Manques demoureront par leur mauuais auis.
 Et s'il s'êmeut de jour, lors alors il reuele
 A plusieurs force maux par la guerre cruelle,
 Qui les deffeins mortels viendra precipiter,
 Le tout par le confeil de ce grand Iupiter.*

*Mais fi, quand Apollon tournera fa lumiere
 Au cartier de l'Archer, le Dieu Perfe-criniere
 Par la nuit s'en venoit les terres é mouuoir,
 C'est vn figne de maux où beaucoup doiuent choir.
 S'il aparoiſt de jour, il denote au grand Prince,
 Qu'il faudra que laiffant fa terre & fa prouince,
 Son ſceptre, & fa courone & toute dinité,
 Il s'en aille étranger en vne autre cité.*

*Si, lors que le Soleil du frilleux Cheure-corne
 Au retour hyuernal sur nos manoirs retourne,
 Neptune s'en venoit d'un soufle véhément
 De la terre élocher le massif fondement,
 Et que ce fût de nuit : Ce sont guerres & larmes,
 Et la sedition mettra le peuple en armes.
 S'il auenoit de jour, c'est signe, que les fruits
 Seront du mauuais tems degâtez & détruits.*

*Mais si, quand du Verseau le Soleil nous éclère,
 De nuit la terre tremble, à la ville il declère
 Sac, perte de maisons, outrage, lâcheté.
 Si c'est de jour, l'état demeure en sauueté.*

*Si, lors que le Soleil sous les deux Poissons erre,
 Durant l'oscure nuit, le tremblement de terre
 S'éleuoit surfaillant, alors dans les citez
 Par tout s'emouueront les troubles fuscitez.
 Mais si c'estoit de jour, aux villes & villages
 Vne mortalié feroit de grands dommages,
 Aux troupeaux bien nourris des moutons & des bœufs
 Gros & menu bétail par les pâtis herbeux.*

VIE DES CHAMS.

*Si ce n'étoit qu'apres cette mortelle
 Nous attendons vne vie eternelle,
 Amy Neuville, & n'étoit l'assurance
 De nostre foy qui nous done esperance
 De viure mieux en un plus heureux monde
 Où nul ennuy, mais tout plaisir abonde,
 Je maudiray la marâtre nature
 De m'auoir fait nêtre en la race dure
 Des maleureux pauvres & foibles hommes,*

Qui plus chetifs que nulle beste sommes.
 La nature a doné dès levr neffonce
 Aux animaux leur arme & leur defañce :
 Les vns la corne, aucuns ont la viteffe,
 D'autres la pate, & d'autres s'on les blesse
 Frapent des pieds & deuant & derriere,
 Aucuns dentuꝝ d'vne machoire fiere
 Claquent leurs dents. Ils ont contre l'injure
 Du tems diuers vne épesse fourure :
 Et sont ils nés? La plus grande partie
 Trouue à ses pieds de quoy nourrir sa vie.
 Mais las! tou-nuds & sans armes quelconques
 Nous rechignons en naiffant, defadonques
 Montrant feulir par nos cris lamentables
 Que nous naiffons pour viure miserables
 Humant cet air. La pauure gent huméne
 Ne se nourrit qu'en fueur & qu'en peine.
 Nature non ne nous a pas fait être
 Mieux fortunés pour nous auoir fait nétre
 De la raifon ayans l'ame pourvuë,
 Que par trop cher elle nous a vendüë.

Des Animaux la race moins chetive
 Que n'est la nôtre, (à son mal inuentiue
 De mille foins) autre soin ne se done
 Que l'apetit que sa nature ou bone
 Ou bien mauuaise ainsi qu'elle est encline,
 Luy a doné : mais la raifon maline
 Qui nous gouuerne, outre ceux de nature
 Dix mille maux encore nous procure.

Nous faisons cas si quelcun eternuë,
 Pour vn feul mot nous auons l'ame emuë,
 Vn songe vain en dormant nous effraye,
 Nous paliffons du cry d'vne Freꝝaye.
 Les vains honeurs, les sottes bigotifes,
 De plus grands biens les palles conuoitifes,
 L'ambition que rien ne reffafie,
 Des fens troubleꝝ la fauffe fantaſie,
 Et les rigueurs des loix qui nous étonnent,

*Ce font les maux que les homes se donnent
 Par leur raison, outre ceux dont leur vie
 De sa nature est troublée & suiuite.
 C'est tout malheur que la vie de l'home,
 Que sa Raison ronge mine & consome.
 En quelque état que le chetif s'employe
 L'ennuy le suit : nulle bien nette joye
 Il ne reçoit : Mais si l'home peut estre
 Heureux, il l'est en la vie champestre.
 O trop heureux ceux qui par les chams viuent
 S'ils conoïssent tous les biens qui les suiuent !
 De son bon gré la bonne & douce terre,
 Bien loing bien loin des troubles de la guerre
 Tout ce qu'il faut pour leur vie raporte.
 Tous les matins s'ils n'ont deuant leur porte
 De courtisans vne importune presse,
 S'ils n'ont maisons d'ecceffiue richesse
 Qui soyent dedans & dehors reparees
 D'euures exquis & moulures dorees
 Et de tableaux & de tapisseries :
 S'ils n'ont abits couuerts de broderies
 De chaisnes d'or & pierres precieuses,
 Ils ont pourtant les delices heureuses
 Du doux repos loin d'ennuy loin de peine.
 La vie ils ont que sans fraude on demeine,
 Qui par les chams de diuers biens abonde.
 Au vif fourgeon ils puisent la clere onde,
 Ils ont des rocs les cauernes mouffues
 Et la verdeur par les riues herbues.
 Béler aux chams les doux moutons ils oyent,
 Les bœufs mugir, paitre aux chams ils les voyent,
 Et vont dormir s'il leur en vient enuie,
 Au bruit des eaux qui au someil couiue.
 Dedans leurs bois ils ont bestes sauuages,
 Et les oyseaux nichent dans leurs bocages.
 Lasser filets est leur plus grand finesse.
 Dedans les chams la modeste jeunesse
 Acoutumee à la peine se passe*

*Au peu qu'elle a, ny jamais ne se lasse.
 Sans trahison, sans bigotise feinte,
 Dedans les chams la religion sainte
 Se garde entre eux. Dame Justice, alheure
 Qu'elle quita des terres la demeure,
 Volant des cieux à la voûte étoilee,
 Print dans les chams sa derniere volée.*

*Mais tout premier les Muses amiables,
 Dont ie poursui les segrets venerables,
 Etant épris d'une afexion grande,
 Degnent sur tout m'auouer de leur bande,
 Et m'enseigner les astres & la voye
 Des cieux tournans, & quelle cause enuoye
 Au soleil manque & sa feur non entiere
 En certain tems defaut de leur lumiere.
 Doù peut venir le tremblement de terre,
 Que c'est qui fait que Neptune desferre
 Enflant sa mer, les ondes éleues,
 Qui noyent tout & rompent les leues.
 Qui fait apres que la mer se retire
 Dedans ses clos & plus loin ne va nuire.
 Qui fait l'hyuer que si tost le jour plonge
 Dans l'Ocean, pourquoy la nuit s'alonge :
 Pourquoy l'Esté le jour plus long tems dure,
 Et qui les fait d'une égale mesure.
 Mais si mon sang tenant trop de la terre
 L'esprit grossier me detenoit en ferre,
 Tant qu'il ne peust ces beaux discours aprendre,
 Ny les raisons de nature comprendre,
 Sur tout les chams & dedans les valees
 Ie chercheroy les sources receles.
 Loin loin de bruit j'aimeroy les riuieres
 Et les forests : & ne me chaudroit guieres
 Des grands honneurs. O qui dans les campagnes
 Où court Sperchie, ó qui dans les montagnes,
 Où folatrant les Lacenes pucelles
 Au chaud du jour hálent leurs faces belles,
 Me viendra metre, & dans un verd bocage*

Me courira d'un large & frais ombrage!
 Heureux celuy qui a bien peu conoistre
 De chaque chose & les causes & l'être :
 Qui foule aux pieds toute peur effroyable,
 Et le destin qui n'est point exorable,
 Et le vain bruit d'Acheron qui sçait prendre
 Tout ce qui vit pour jamais ne le rendre.
 Heureux aussi celuy la qui reuere
 Les Dieux des chams, Pan, Sylvain le bon pere,
 Palés, Pomon, les brunes Oreades,
 Les fraiches feurs, & les moites Najades.
 De voir des Rois celuy la ne s'effroye,
 Ny de leur guerre & discord ne s'émoye,
 Ny du grand Turc ny de ses entreprises,
 Ny des Citez qu'aux Hongres il a prises.
 Il n'a douleur voyant la triste vie
 Du souffreteux, & si ne porte enuie
 A vn plus riche. Aise il se reconforte
 Cueillant les fruits que son vergier raporte,
 Et que ses chams de leur bon gré luy donnent.
 Les Presidents d'une court ne l'étonnent,
 Ny leurs huiffiers, ny toute leur cririe,
 Qu'il n'ouit onc ny ne vit de sa vie.
 Les autres vont sur mer, ou dessus terre
 Pleins de furie ils s'entrefont la guerre.
 Qui fait la court aux Rois, qui veut deffendre
 Vne cité qu'il est contreint de rendre :
 Et qui l'assiege à fin qu'ayant la ville
 Il face vn riche apaurissant vingt mille.
 L'un palissant de grans tresors amasse
 Que le voleur tousiours tousiours menasse.
 L'autre forgeant des faux temoins acuse
 L'home de bien, & par mechante ruse
 Il le contreint luy doner vne place,
 Pour luy aider à recouurer sa grace
 D'un Roy tout bon duquel il a l'oreille.
 L'autre creignant ce qu'on luy apareille,
 Aime trop mieux s'enfuyant à l'Enuie

Quitter ses biens que de perdre sa vie.
 Le laboureur a til fait sa semance,
 De là de l'an tout le labour s'avance,
 Il entretient de là tout son ménage :
 Pour son betail de là vient le fourrage,
 Et tout du long de l'an n'a point de cesse
 Qu'il n'ait tousiours quelque fruit qui le presse :
 Ou ses fruitiers ont les branches chargees,
 Ou bien fouent ses portieres enslees
 De nouveaux fruits remplissent les etables,
 Ou de Cerés les presens profitables
 Couurent les chamis de planté si estrange
 Que les greniers en rompront & la grange.
 L'Autonne est il? la vendange se foule,
 Le moust fumeux épreint des pieds s'ecoule,
 Le vin cuué dans les muiꝝ on entonne,
 Et quand il a bouilli on le bondone,
 Pour puis apres aux caues le descendre,
 Ou aux marchans de la ville le vendre.
 L'hyuer vient il? Les noix lors on enoule,
 Et l'huile etreint hors de la presse coule.
 Les pourceaux gras retournez du glandage
 Sont egorgez, & mis pour le ménage
 En des saloirs durent plus d'une annee,
 Et font trouuer meilleure la vince.
 En cependant la petite jevnesse
 Se pend au cou de son pere, & le presse
 De la baiꝝer. La chasteté louable
 En sa maison se garde inuiolable.
 Leurs vaches ont les pis jusques en terre
 Creuant de lait, qu'en terrines on serre.
 Puis on en bat le beurre de la crème
 Et le fourmage on pressure du même.
 Force volaille au pailé se repeissent,
 D'autres aussi dans les mués s'engressent.
 Et les cochets reglissent leurs plumages
 S'entrejoutans dans la court : aux herbage
 Les moutons gras des cornes s'entrefrayent.

Et bondiffans sur la terre s'egayent.
Aux jours festez la jeunesse champestre
Passe le tems à mille jeux adestre,
Ou dans vn pré joué à la longue paume,
Ou dans le bourg sur vn rabat de chaume,
Ou dans la bute on decoche la vire
De l'arbalétre, ou la fleche lon tire
Entesant l'arc pour le pris qui demeure
A qui aura choisi d'vne main seure
Le papegaut dejuché de la sime
D'vn haut noyer, & qui aura l'estime
Du mieux tirant, tant que chacun le prise
Pour ne faillir à fraper ce qu'il vise.
Aucunefois on s'etand à la course
Non sans le pris qu'vn bon vieillard debourse :
Aucunefois à la lutte on s'epreuve,
Et pour gagner mille ruses lon treuve,
Où bien-souuent le plus fort, qui renuerse
Son compagnon, s'abat à la renuerse.
C'étoit icy la maniere de viure
Qu'au tems jadis nos ayeux fouloyent suiure,
Vn peu deuant que le Tyran de Crete
La roiauté de son pere eust defféte,
Lors que Saturne entretenoit en terre
L'âge doré : lors qu'encores la guerre
Ne se nommoit, ny encor les espees
Ne se forgeoyent sur l'enclume frapees,
Ny ne tonoyent lors les artilleries
Qu'a inuenté la pire des furies,
A fin qu'eussions nostre foudre en la terre
Ainsi qu'au ciel les Dieux ont leur tonnerre.

LE LAVRIER.

A MONSIEVR DE FIZES

Secretaire d'Etat.

IL me plaist, Muse mignonne,
 De lacer vne couronne
 De vostre rameau cheri,
 Que vostre sainte main donne
 Au chef de vous favori.
 Or qu'oy'sif ie me promeine
 Echeuant la chaleur vaine
 De l'astre Erigonien,
 Je veu faire vn chant sans peine
 Sous l'ombrage Daphnien.
 Sous ce Daphnien ombrage
 Mettons en oubli la rage
 Qui de Mastin me vengea,
 Quand mon forcené courage
 Contre luy se degorgea :
 Et d'vne chanson plus douce
 Au frapement de mon poulce
 Accordon. Mais quel sera
 Le trait, qui vuidant ma trouce
 Sur mon arc s'encochera?
 Iettant l'œil à la trauerse
 Mainte chose bien diuerse
 Cà & là ie puis trier,
 Mais rien mon ame ne perce
 Si bien que fait ce Laurier.
 Ce Laurier que de sa dextre,
 FIZES, le vertueux maistre
 De ce jardin, a planté

*Pres ce pourmenoir, pour estre
 Rampar encontre l'esté.
 Quelle louange premiere,
 Quelle seconde ou derniere,
 Laurier, te puis-ie donner,
 De ta branche couronniere
 Meritant me couronner?*
*Laurier, de qui tousiours dure
 La feuilleuse couuerture,
 Que, ny des vents la rigueur
 Ny la glaçante froidure
 Ne deuest de son honneur.*
*O gaye, ô bien-verte plante
 L'honneur des bois ie te chante :
 Sur tous arbres des forests,
 Ta gloire d'autant ie vante
 Qu'un pin passe les genests.*
*Toy maintenant plante ornee
 De verds rameaux, ô Daphnee,
 Verdoyante icy, jadis
 Fille au Theffalois Penee
 Tous amans tu escondis.*
*Bien que ta beauté contraire
 Maint amant te puisse attraire,
 Qui tes noçailles poursuit,
 Et bien que ton benin pere
 A l'alliance ne nuit :*
*Te disant souuent, Rebelle,
 J'auray, j'auray, fille belle,
 Un beau gendre si tu veux :
 Si tu n'es à tous cruelle
 J'auray de toy des nepueux.*
*Mais toy comme un grand outrage
 Haïssant le mariage,
 Ton doux pere tu blandis :
 Et vermeillant ton visage
 De grand simpleffe, luy dis :*
Donne moy pere amiable

D'une chasteté durable
 Pouvoir jouir : de ce bien
 Ma Diane inuiolable
 Ne fut dédiée du sien.
 Bien ie le veu (dit Penee)
 Bien que ta beauté mieux nee
 Empesche ce que tu veux,
 Bien que de graces ornee
 Toy-mesme tu romps tes vœux.
 Daphné ayant sa demande
 Se combla de joye grande,
 Et son destin ne pensant,
 En la Dianine bande
 Par les forests va chassant.
 D'un cerf ses crins elle lie,
 D'une blanche surquenie
 Hault trouffee elle se vest :
 L'arc au poing elle manie,
 Brossant dedans la forest.
 Vn jour la Nymphette lasse
 Du long trauail de la chasse
 D'un cerf long tems maumené,
 Des Nymphes perdit la trace
 Dans vn vallon détourné.
 Là sous vne roche viue
 Vne fontaine naïue
 Avec doux bruit ondoyant,
 Auigouroit sur la riue
 D'herbe vn tapis verdoyant.
 De coudres vne courtine
 Deffendoit l'onde argentine
 Contre le midy bruslant,
 Et la verdeur Printannine
 Contre l'esté violant.
 Lors estoit la mi-journee,
 Lors par toute la vallee
 Les grillons criquoyent au chaud :
 Lors estoit l'ombre esgalee

Sous le Soleil le plus hault :
 Quand Daphné suante & vaine
 Cherchant repos à sa peine
 Le ruisseau vint approcher,
 Et dans la fresche fontaine
 Son aspre soif estancher.
 Là prend d'un coudre vne branche,
 S'agenouille, & puis se panche
 Sa bouche adioutant sur l'eau :
 Et sa soif à-mesme estanche
 Au clair coulant du ruisseau.
 Quand sa soif elle eut esteincte
 Cuidant estre en lieu sans craincte
 De tout dommage estranger,
 Dormant elle fut contraincte
 D'attendre là son danger.
 Son arc du long d'elle pose :
 Son chef sur son bras repose :
 Son carquois sert d'oreiller.
 Bien tost sa paupiere close
 Va doucement sommeiller.
 Là s'estendit aupres d'elle
 Vne barbette fidelle
 Qui tout par tout la suiuoit,
 Don que Diane pucelle
 Premier donné luy auoit.
 Ainsi dormoit la Nymphette
 Sous la verdure fraichette,
 Quand Apollon de son œil
 Qui voit tout, ardent la guette
 Souffpirante vn doux sommeil.
 Peu-à-peu il s'en approche :
 Sur vne voisine roche
 Premier il surattendit :
 Puis la desirant, plus proche
 Jusques au val descendit.
 Daphné par l'ombre fueilluë
 Il apperçoit estenduë :

*Et si tost qu'il l'apperçoit,
Dans sa poitrine esperdué
D'amour la fleche reçoit.
De plus en plus dans son ame
S'accroist l'amoureuse flame,
Qu'à peine il peult maistrifer :
Tant de graces de sa dame
Viennent son cœur attifer.
La pauvre fille innocente,
Tandis à luy ne pensante
Dans luy darde mille traits,
Qu'à son grand mal cognoiffante
Elle doit payer apres.
Soit que lentement repouffe,
Tirant son haleine douce,
Ses tetins, comme en repos
La Zephirine secouffe
Meine à rive les doux flots.
Soit que sous l'aure mollette,
Sa cheueure volette,
De qui l'or clair blondissant
Esteint de sa lueur nette
Son carquois se palissant.
Soit qu'un cousin l'entr'éueille,
Baisant sa joue vermeille
Par grand amoureux desir,
Quand d'un ris plein de merueille
Elle entrerompt son plaisir.
Soit que dessus l'herbe verte
Sous la vesture entrouuerte,
Cherchant la fraischeur à nu,
Sa cuisse elle ait decouuerte,
Tendant son jarret charnu :
Decourant peu vergongneuse,
Ou plustost bien peu soigneuse,
Le marbre blanc arondi
De sa hanche vigoureuse
D'un embompoinct rebondi :*

Ne le sçachant mille fleches,
 Mille amoureuses flameches
 Au cœur du Dieu dardillant,
 De mille amoureuses meches
 Ses veines luy va grillant.
 Tandis le Dieu ravi pâme
 Et d'une croissante flâme
 Se laisse ardre peu-à-peu,
 Receuant dedans son âme
 Les amorces d'un grand feu.
 Comme quand la filandiere,
 Qui pauurement mesuagere
 Vit du labeur de sa main,
 Depesche sa tafche entiere
 Pour la rendre au lendemain :
 D'un tizon qui sous la cendre
 Estoit mussé fait éprendre
 Un feu pour luyre la nuit,
 Qu'on voit en un rien s'estendre
 Avec un petillant bruid.
 Par les flambantes buschettes,
 Qu'à coup il rend ses sujettes,
 Fait grand d'un petit tizon,
 Il remplit l'air de bluettes,
 Et de clarté la maison.
 Ainsi l'ardeur espanduë
 Prend prend plusgrand' estenduë
 Dans le brustant Apollon :
 Amour son ame a renduë
 Serue d'un brazier selon.
 Il ne peut plus surattendre,
 Mais pourpense de surprendre
 Daphné qui belle dormoit.
 Mallement t'y fait pretendre
 Le feu qui te consumoit !
 Dieu cruel que veux-tu faire ?
 Où guides tu ton affaire ?
 Ne te preuois tu confus,

Pour ofer ainsi défaire
 Celle que tu aimès plus?
 Où sont les trepieds de Clare,
 Les deuinoirs de Patare
 Où tu deuines de loing,
 Quand ce qui est pres s'esgare
 De ton esprit au besoing?
 Non, ta deshonneste enuie
 Ne sera pas assouuie,
 Si par vn cruel plaisir
 Perdant de Daphné la vie
 Tu n'assouuis ton desir!
 Que ferions nous race humaine
 Contre l'amoureuse peine,
 Puis que ce sçauant deuin
 Y sent bien sa force vaine,
 Perdant son sçauoir diuin?
 Apollon brusle & s'auance :
 La chienne oit comme il s'eslance
 Froissant des coudres le fort :
 Elle aboye à sa presence,
 Et la Nymphé descendort.
 Aussi tost qu'elle l'aduise
 Se leue, à courir s'est mise,
 Franchit ruisseaux, & s'enfuit,
 Gaigne le bois : son emprise
 Le Dieu forcené poursuit.
 Il la suit : mais la chetiue
 Hasté sa course fuitiue,
 En vain Diane appellant
 D'vne clameur, las! oisive
 Contre vn Dieu si violent.
 Plus soudaine qu'vne vire
 Deuant ses pas elle tire,
 Estant sourde à tous propos,
 Qu'Apollon luy puisse dire,
 Pour tenir ses pieds dispos.
 Nymphé demeure (si luy vie)
 Jean de Baif. — II

Demeure, tu n'es fuiuie
 D'un qui te soit ennemy :
 Hé! demeure ie te prie,
 Ne me fuy moy ton amy.
 Ah! moy chetif que i'ay crainte
 Que ta peau ne soit atteinte,
 Qui ne l'a pas merité,
 Et que sur moy soit la plainte
 D'une telle aduerfité !
 La part où tu fuis, maïstresse,
 Ce sont lieux tous pleins d'apresse :
 Va ie te pry lentement.
 Tien toy, ie te fay promesse
 Te fuïuir moins vïstement.
 Toutefois vueilles cognoïstre,
 O Nymphé, qui ie puis estre,
 A qui tant plaïsent tes yeux :
 Ie n'ay coustume de païstre
 Les troupeaux entre ces lieux :
 Ie ne fuis berger : mais mienne
 Est la terre Delphienne,
 Mienne est celle de Delos,
 Mienne est la Patarienne,
 Et Claros & Tenedos.
 Ie fuis, ô sang de Penec
 Le Dieu à qui est donnee
 La Iouence, eternal don,
 Et jamais la barbe nee
 Ne fait rude ce menton.
 Le Roy des Dieux est mon pere,
 Par mon art la chose à faire,
 Qui est faiçte, & qui se fait
 Diuinement se voit claire
 Ains que sortir son esseç.
 C'est moy qui sçay la nature
 Et des herbes la meslure.
 Ha, que par le jus espreinç
 Des racines, ne se cure

La playe qu'amour empreint !
 D'en dire bien plus il pense :
 Mais la Nymphe qui s'élançe
 Comme vn cheureul bondissant,
 De loing son chasseur deuançe,
 Halliers à bords franchissant,
 Et luy coupe sa parolle.
 Mais luy d'une ardeur plus folle
 Dont sa course s'enflammoit,
 Viste comme le vent vole
 Apres celle qu'il aimoit.
 En fuyant à la pucelle
 Son crin, qui d'or estincelle,
 S'estoit lasché de son nœud,
 Et comme en l'air il ventelle
 De l'amant accroist le feu.
 Le vent qui contre elle donne
 Dans sa vesture s'entonne,
 Laquelle au fuitif mouuoir
 Les jarrêts nuds abandonne,
 Sa chair blanche laissant voir.
 Ceste gracieuse fuitte
 Encourageoit à sa fuitte
 Le jeune Dieu chaleureux,
 Hastant sa course conduite
 Sous l'esperon amoureux.
 Comme vn leurier de Champagne
 Qui court le lieure en campagne,
 Dont l'un viuement poursuit,
 A fin que son gibier gaigne,
 L'autre pour sa vie fuit.
 Fuit, & fuyant ne s'assure :
 Toft atteint de la morsure,
 Toft repris, toft échapé
 D'une fuiarde glicure
 Coule sans estre hapé.
 Apollon & la pucelle
 Sont douteux en peine telle :

Luy pour l'esper de son heur
 Hastant sa course : mais elle
 Pour le soing de son honneur.
 Toutefois celuy qui presse
 Court de plus grande alegresse
 Que l'autre qui fuit deuant,
 Amour aislant la vitesse
 Du jeune Dieu poursuiuant.
 Tant soit-peu ne l'abandonne,
 Mais la chasse, & ne luy donne
 Vn seul moment de repos.
 Ains de pres de sa mignonne
 Fuiarde presse le dos.
 Comme courant il halette.
 Le crin de Daphne volette
 Et folastre sur son vent :
 Et de sa touffe blondette
 Sa sueur torche souuent.
 Tant le Dieu la Vierge meine,
 Que recreué de la peine
 Du país rude & du chaud,
 Ne peut rauoir son haleine,
 Et presque le cœur luy fault.
 Quand sa force fut faillie
 Soudain la Nymphé blesmie
 (Tournant les yeux vers les flots
 De son pere) à voix demië
 Hors de soy tire ces mots.
 O pere, ó aide moy, pere :
 Ma beauté que trop sen plaire,
 O terre, en m'endommageant,
 Ou dans toy vien la retraire,
 Ou la pers en me changeant.
 A peine de sa priere
 S'acheuoit la voix dernière,
 Que ses membres alourdis
 De roideur non costumiere
 Daphné sentit engourdis.

*Vne tenante paresse
 De racines déjà presse
 Ses pieds dans terre perclus,
 Qui de si prompte vitesse
 Fuyoyent naguere Phebus.*
*L'écorce des la racine
 Luy monte sur la poitrine,
 Et fait verdier à la fois
 Celle charnure negine,
 Jusqu'au conduit de la voix.*
*Acoup sa vermeille face
 Sous mesme verdeur s'efface,
 Et rien ne luy reste fors
 De son teint poly la grace,
 Qui luit aux feuilles dehors.*
*Ses bras en branches s'estendent,
 Ses doigts en rameaux se fendent,
 Ses blonds cheveux separez
 En des feuilles vertes pendent,
 Et ne sont plus si dorez.*
*Elle est Laurier : le Dieu baise
 Les rameaux, & son mesaise,
 La vaine écorce accollant,
 Pour lors comme il peut appaise,
 Avec dueil ainsi parlant.*
*Tu aimes donc mieux, Rebelle,
 Perdre ta face tant belle,
 Et de cest arbre vestir
 Ainsi l'écorce nouvelle
 Qu'à mon amour consentir?*
*Mais l'aduanture forçante,
 Qui ne permet qu'on te vante
 Mon amie à ceste fois,
 N'empeschera que ma plante
 Diëe à jamais tu ne sois.*
*Toufiours, Laurier, ta feuillee
 Ma perruque enuironnee
 De sa branche honorera,*

Et ma harpe entortillée,
 Et ma trouffe parera.
 Tu seras de la victoire
 Et la couronne, & la gloire,
 Quand le vainqueur pour guerdon
 De solemnelle memoire
 Receura ta fueille en don.
 La brigade Pieride
 Des sœurs, dont ie suis le guide,
 Qui tes rameaux aimera,
 De la source Pegafide
 Les eaux encourtina :
 Et qui de ta branche verte
 N'aura la teste couverte,
 Voulant boire de leur eau,
 Ne trouuera pas ouuerte
 La fente au diuin ruffeau :
 Mais qui de tes fueilles sainctes
 Portera les temples ceinctes.
 Le Deuin qui tentera
 De Morphé les vrayes feinctes
 Ta branche aussi portera.
 Et bien que de sa tempeste
 Iupiter frape le feste
 Des haults sapins verdoyans,
 Si ne doit craindre ta teste
 Ses tonnerres foudroyans.
 Comme ma teste immortelle
 Porte vne perruque belle
 Qui ne se coupe jamais,
 Ta fueille tousiours nouvelle
 Soit verdoyant deormais.
 Il dit ainsi : mais ingrate
 Tu ne sens pas qui te flate,
 Celle Daphné tu n'es plus,
 Dont la beauté delicate
 Raut le cœur de Phebus.
 Tu n'es plus rien qu'une plante,

*Et de ta beauté plaisante
Rien ne te demeure, fors
Laueur encor luisante
Au verd des fueilles dehors.
Laurier, le beau Dieu sans barbe,
Le Dieu qui porte en escharpe
L'arc & le doré carquois,
Et la dou-bruiante harpe,
Te garde, ô l'honneur des bois :
A fin que d'une couronne
De ta branche j'environne
Mon chef à Phebus voué :
Et que chantant je guerdonne
L'honneur de FIZES loué.
Nul ne fuit plus la malice
S'accompagnant moins du vice,
Nul ne fuit mienx l'équité,
Nul n'est amy plus propice,
Plus aimant la verité.*

FIN DV PREMIER LIVRE
DES POEMES.





LE SECOND LIVRE
DES POÈMES

A MONSIEUR

LE COMTE DE RETZ.

NE croy que le vers que je chante,
Moy qui boy de l'eau dou-coulante
Dont la Seine abbreuve Paris,
Pour estre joué sur la lyre,
GONDY, soit de si peu de pris,
Que du dard qu'enuieuse tire
La fiere mort il ne s'exemte.
Non, si des Muses la brigade
Me guigna d'une bonne œillade,
Quand ie dormy sous leurs lauriers.
Et quand j'eu d'elles assurencé
De marcher au ranc des premiers,
Me permettant parmi leur dance
Jeune encor mesler ma gambade.

*Mes chansons non mourir ne doiuent,
 Si les belles ne me deçoient :
 Mais immortellement viuans
 Doiuent mouffer la faux rebelle
 Du tems par les âges suiuaus,
 Quand déjà d'une gloire belle
 Moy viuant honneur ils reçoient :*

*Et les noms que ma Muse chere
 Vaincueurs du siecle vouldra faire
 Viuront aux graces de mes vers :
 Mais sur tous d'une clarté nette
 Tes honneurs luiront decouuerts,
 Ainsi qu'un rayonnant planette
 Sur les menus astres éclaire.*

*Celuy ne suis qui des pucelles
 D'Helicon les richesses belles
 Va prodigument repandant,
 Voire au plus ingrat par la France,
 Le pris de tels dons n'entendant :
 O par trop sacrilege offense,
 De profaner sainteteꝝ telles!*

*Non ne soit dit qu'ainsi je donne
 Mes dons à l'ingrate personne,
 Ne soit dit aussi que je sois
 Ingrat à qui bien les merite,
 Faisant preuue aux yeux des François
 Que la liberale Charite
 De loing la Muse n'abandonne.*

*Sur tous ma Muse fait estime
 Du sage, qui discret estime
 Ne se laissant pas abuser
 A ceux qui faulcement s'auouent
 Des Muses, alant amuser
 Les pauures ignorans qu'ils louent
 Béans apres leur vaine rime.*

*Rauaudeurs d'estranger ouurage
 N'ont seduit ton iugement sage,
 Quoy que les ignorans comme eux*

De leurs vaines chansons s'estonnent,
 Et qu'à leurs ourrages fumeux
 Ainsi qu'aux plus exquis ils donnent
 Dans Parnasse vn mesme auantage.
 Mais à qui ha l'oreille saine
 Ainsi que toy, leur chanson vaine
 Aupres d'vne exquisite chanson,
 Semble la rane qui coasse
 Contre le rossignol mignon,
 Ou bien le corbeau qui croasse
 Contre la voix d'vne Sereue.
 De ceux-cy l'vn par nostre France
 Ammanetele son ignorance
 D'vn vestement tout rapiécé,
 S'égayant en l'autrui plumage,
 Et folement aux sens blecé,
 Trop presomptueux s'encourage
 En son aueugle outrecuidance.
 L'vn, masqué d'aparence belle,
 De mille vains mots emnielle,
 En rimes coulans doucement,
 De l'écoutant la simple oreille,
 Qui pafmé d'ébahissement
 De ce qu'il n'entend s'emerveille,
 Et Prince d'Helicon l'appelle.
 L'autre, si quelques sçauans trouuent
 Vn chant que deux ou trois approuuent,
 Pensant gaiguer vn mesme honneur,
 D'vne seruite fingerie
 Imite le premier sonneur,
 Et sert en fin de mocquerie
 Aux sçauans qui ses vers reprouent.
 Mais radresse moy, Pieride,
 Et le train de ma chanson guide
 Par vn sentier qui soit tout mien,
 A fin que droict elle se range
 D'vn pied vrayment Aonien,
 A GONDÏ portant sa louange

*Du miel de vos douceurs humide.
 La vertu que lon tient cachee
 Est comme vne flamme empeschee
 Dessous vn brouillas espessi,
 Bien peu different de pareffe,
 Quand l'honneur demeure obscurci
 Sous l'oublimuet qui l'oppreffe,
 Si d'vn scauant poulice touchee*

*La corde qui sonne la gloire
 N'en eternise la memoire :
 Et si des neuf Muses l'ouurier
 En chanson brauement sonnee
 Ne fait par le monde crier
 Sa douce louange entonnee,
 Luy donnant sur l'oubli victoire.*

*Or il ne faut que je permette
 Que ma lyre reste muette
 A faire entendre ton honneur,
 Ne que par la pareffe oyfue,
 De moy qui en seray sonneur,
 Ainsi l'oubliance chetifue
 Ta vertu se rende sujette.*

*Tu es pourueu d'entier courage,
 Et d'vn sens également sage,
 Soit qu'en calme prosperité
 Tu leues ta modeste hune,
 Soit qu'en douteuse aduersité
 Nageast la nef de ta fortune,
 Pour te sauuer à bon riuage.*

*Iupiter de main liberale
 T'a fait vne largeffe égale
 Des biens du sort & de l'esprit,
 Et de ceux qui la vie honorent :
 Mais jamais ton cœur ne s'éprit
 Des biens que les hommes adorent,
 Se souillans d'auarice sale.
 Celuy ne se doit nommer riche
 Qui baaille apres ses thresors, chiche*

Seigneur des biens qui sont oisifs :
Bien que cent bœufs pour luy labourent,
Mille champs de greffe moisfis,
Si les biens l'amy ne secourent,
C'est vn bon champ qui est en friche.

GONDI, tu as double auantage,
 Tu as & les biens & l'ysage :
 Donc ne desire dans les cieux,
 Puis que la Muse te renomme,
 T'abreuuer du nectar des Dieux :
 Tu tiens le hault de l'heur d'vn homme,
 Si tu regles ton desir sage.

L'HIPPOCRENE.

A MONSIEVR DE VILLEROY

Secretaire d'Estat.

VERS BAIFINS.

FRANC de tout vice ne suis : mais j'ay mis toujours mon étude
 De sauuer mon cher honneur du reproche d'ingratitude.
 Ne pouuant rendre le bien, pour le moins ie ren temoignage
 Vers ceux qui m'ont obligé d'vn nêt & candide courage.
 O VILLEROY, Toy qui as tant auancé ma pauure Muse,
 D'estre mis au premier front de cet ouurage ne refuse.
 C'est l'Hippocrene qui doit par tous ses canauls se répandre,
 Pour honorant tes vertus dignes remerciements te rendre.
 MUSE Royne d'Elicon fille de Memoire, ô Deesse

*O des Poètes l'appuy fauorise ma hardieffe,
 Je veu donner aux François vn vers de plus libre accordance
 Pour le joindre au lut sonné d'une moins contrainte cadance :
 Fay qu'il oigne doucement des oyans les pleines oreilles,
 Dedans degoutant flateur vn miel doucereux   merueilles :
 Je veu d'un nouveau sentier m'ouuir l'honorable passage
 Pour aller sur vostre mont m'ombroyer sous vostre bocage,
 Et ma soif desalterer en vostre fontaine diuine,
 Qui sourdit du mont caue deffous la corne Pegasine,
 Lors que le cheual aisle bondit en l'air hors de l'ondee
 Du sang qui couloit du col de la Meduse outrecuidee,
 L'aisnee des trois Gorgons, qui d'un c il commun se seruirent,
 Et qui jamais vn Soleil ensemble   mesme tems ne virent :
 Les trois filles de Phorcis, Stenon, Euriale, Meduse,
 Meduse qui s'auueuglant en sa vaine beauté s'abuse,
 Bien que mortelle elle f t & ses s eurs ne fussent pas telles,
 Elle sujette   la mort, ses s eurs viuantes immortelles :
 Elle osa bien   Pallas de l'honneur de beauté debatre.
 Mais tost la vierge guerriere elle & son orgueil sceut abatre,
 Faisant d'ell' exemple   tous que ceux trop mallement m prenent
 Qui aux Dieux s'apareiller par outrecuidance entreprenent.*

*Au pied du grand mont Atlas, pres des jardins des Esperides
 Où reluisoit le fruit d'or, fut la maison de ces Forcides,
 Et là fut vne chapelle   la vierge Pallas sacree
 Où Meduse s'abandonne au Roy de la moite contree :
 La vierge ne put souffrir de voir si sille paillardise,
 Mais sa face retournant au deuant sa targue elle a mise,
 Cachant hors d'un tel forfait son chaste rougissant visage :
 Mais d'un si honteux peché conçoit vne ire en son courage
 Digne d'un cœur de Deesse : & fait dessus sa teste impure
 Grouler en serpens hideux son execrable cheuelure :
 Outre, fait que qui mal-caut ses yeux de la meschante approche
 Soudain se sentant roidir s'endurcisse en nouvelle roche.*

*Et non satisfaitte encore, en son cœur enflammé pourpense
 D'apaiser son fier courroux par vne derniere vengeance,
 Et par vn mesme moyen honorer son frere Persee,
 Que l'Acrifine Dan s conceut en pluie d'or forcee
 Sous Iupiter déguisé, bien que son rude pere Acrife*

*Dedans vne tour d'erain en garde la pucelle eut mise :
 Mais qui pourroit echeuer ce qu'un si grand seigneur desire
 Qu'il ne face son vouloir, luy qui tient du monde l'empire?
 En pluie d'or par le tét il se coule au sein de sa belle,
 Et deceinte, de son sang il fait enceinte, la pucelle.*

*Ia la Lune par neuf fois avoit monstré sa face pleine,
 Quand Danés se deschargea, apres longue & tranchante peine.
 De son desiré fardeau : La nouvelle en vint vers Acrise,
 Qui selon contre son sang machine vne cruelle emprise,
 Et sa fille & son enfant tirer de la tour il commande.*

*Desia Danés devant luy à genou pardon luy demande,
 Elle demande au Tyran pardon, he! de son innocence,
 Non soucieuse de foy, mais de la pitoyable enfance
 De son tendre fils Persé, de qui le gracieux sourire
 D'un Lion le plus cruel eust peu flechir & rompre l'ire,
 Et de qui les yeux diuins donnoient suffisant tesmoignage
 En son regard doufferam du haut fourjon de son lignage.*

*Lors, comme quand le serpent surprend au buisson la nichée
 Du rossignol bocager, quand à la pasture cherchée
 Vole au loïn pour abecher ses petis qui feulets pepient,
 L'oiseau soigneux reuenu trouue ses oiselets qui crient,
 Et le serpent qui dressé les petis sans plume menace :
 Tandis l'oiseau se plaignant devant son nid passe & repasse,
 Et ne craint pas piéteux mourir pour sa chere couuee,
 Qui en fin avecque luy du serpent souffre la hauee :
 Ainsi pour son cher enfant la pauvre Danés soucieuse
 Repand des yeux tristes pleurs recriant ceste voix piteuse :*

*Pere, je ven bien mourir, Pere, la mort j'ay desferuie,
 De mourir il ne me chaut, mais sauue a ton neveu la vie :
 Mon pere, viue mon fils, & si tu le veux, que je meure :
 Perdre la vie je veu si la vie à mon fils demeure.*

*Mais pour ce ne se desmeut Acrise de sa felonnie,
 Ains s'aeuglant de fureur rompt le frein à sa tyrannie :
 Et, s'il repandoit leur sang, fuyant la vengeance diuine,
 L'abandonne elle & son fils dans vne casse à la marine.*

*Ia la casse au gré des flots vagoit dessus l'onde salee,
 Et son cher fils embrassé tenoit la mere desolée
 Plorante vne triste pluye : & trempant le tendre visage*

*De l'enfant qu'elle baiſoit, n'attendoit qu'un commun naufrage
 Au premier vent tempeſtueux qui braſſeroit les eaux profondes.
 La le bois auoit flotté loin du bord ſur les calmes ondes,
 Et plus rien n'aparoifſoit fors l'eau deſſous, deſſus le vuide,
 Quand Danés dru ſanglotant, lauant de pleurs ſa face humide,
 Cria ſon dernier ſecours, ainſi qu'aux dernieres deſtreſſes
 Deſſus les flots perilleux, deuers les Nerines Deeſſes.*

*O Deeſſes de la mer, filles du bon vieillard Neree,
 S'il y a quelque pitié ſous voſtre demeure azuree,
 A ceſte fois monſtrez-la, monſtrez-la ſur la pauvre mere
 Et ſur ſon chetif enfant, de qui Iupiter eſt le pere,
 Iupiter le frere ainſné du grand Roy qui tient voſtre empire.
 O Nymphes, ne permettez voſtre renom ſe faire pire :
 Vous auez acquis le bruit d'eſtre Deeſſes pitoyables,
 Employant voſtre faueur aux pauvres meres larmoyables.
 De frais j'en ay pour teſmoin Inon de qui les triſtes plaintes
 Pour elle & ſon Palemon vos tendres ames ont atteintes,
 Vous les feiſtes Dieux nouueaux parmy voſtre immortelle bande :
 Nymphes, nobles de pitié, non ſi grand heur je ne demande,
 Nymphes, ſauuez-nous à bord, ſauuez ſeulement noſtre vie.*

*Ainſi Danés les prioit, & des Nerines fut ouïe :
 Soudain la race voicy de Doris & du bon Neree,
 Qui des eaux pouſſoient leur cheſ oyans la voix de l'eſploree,
 Juſque au deſſous des tetins decourans leur blanche poitrine
 Qu'elles monſtrèrent à nu deſſus les flots de la marine,
 Et la caſſe tout autour cinquante qu'elles ſont couronnent.*

*Comme par la calme mer les dauſins en flotte environnent,
 La nef s'egayant d'un vent qui fait boufer la voile pléne,
 Les vns lon voit ſe jouer contre les flans de la caréne,
 Les vns à la poupe vont, les autres deuant la proué,
 Grande joye aux Nautonniers, tandis la nef joyeuſe noué :
 Les Nereides ainſi pres la canoué ſ'amafferent,
 Et çà là la couſtoyans dedans les filets la pouſſerent
 D'un peſcheur Serifien qui gay de ceſte priſe heureuſe
 En ſon eſquif recueillit l'enfant & la mere pleureuſe :
 Et ramant ſoudain à bord les meine à Polydecte prince
 De Serif, qui gouuernoit la non encor friche prouince
 De l'Isle, qui fut depuis de fertile faite pierreuſe,*

Quand le peuple s'empierant regarda la face hideuse
 Que Persee le vangeur de la vergongne de sa mere,
 (Car tout le peuple aprouuoit de Polidee l'adultere)
 Leur fit voir à son retour de l'auanture de Forcide.

Dedans l'isle de Serif Persé la race Danaïde
 Hors d'enfance estoit sorti : desia la barbe crepeluë
 D'un premier poil blondelet friçotoit sa jouë veluë :
 Plus il ne pouuoit tenir enclose sa noble prouësse,
 Mais il brusloit d'esprouuer sa genereuse hardiesse,
 Quand Minerue, qui veilloit à prendre la digne vengeance
 Du peché de la Meduse, & de sa fiere outrecuidance,
 Au Tiran Seristen mit finement en la pensee,
 (Lors qu'en vn festin public du pais la gent amassée
 Le don que le Roy vouloit luy donnoit en signe d'hommage)
 De demander à Persé de la Forcide le visage,
 Cuidant ainsi l'estoigner de la vengeance de sa mere
 Qu'il forçoit au lit seruil de son violent adultere.

La race de Iupiter pleine de vertu ne refuse
 De s'efforcer d'accomplir l'entreprise de la Meduse :
 Mais qu'y pourroit sa vertu sans le secours de la Deesse,
 Qui vint pour l'accompagner ardent d'une ire vangeresse ?

Le vaillant Acrisien seul pourpensant à son voyage,
 A l'escart de la cité se pourmenoit par vn bocage,
 Les yeux fichez contre bas dans vne retraitte vallee,
 Quand soudain voicy venir Minerue du ciel deualee
 Qui dauant luy se presente, & donne des dons à Persee
 Pour voyager dedans l'air, de ces mots flattant sa pensee.

Ne te ronge de soucy, gentille race Danaïde
 O le sang de Iupiter, avec ces dons passe l'air vuide,
 Fais preuue de ta vertu contre Meduse l'execrable :
 Et m'ayant avecque toy pour ta compagne secourable,
 Moy Pallas, qui suis ta sœur, qui ton courage fauorise,
 Mesprise moy tout danger & poursuy ta braue entreprise.

Ce dit, luy baille les dons, Persé dont le cœur tressaut d'aïse
 Ioyeux de si beaux joyaux atard son grand plaisir apaise,
 Iettant ses yeux inconstans dessus les presans qu'il admire,
 Qu'en ses mains & qu'en ses bras il tourne, tournasse & reuire :
 Vn corselet ecaillé de mainte histoire surbossée,

*Que Vulcain feure des Dieux par bel art y auoit traſſee :
A Pallas il le donna pour don noſçal, lors que pour femme
Il eſpouſa dans les Cieux d'Amatonte la belle dame.*

*En la piece de dauant s'horribloit l'ancienne guerre
Des Dieux ſouſtenans au ciel l'aſſaut des enfans de la terre :
Trois montagnes les Geans l'vne ſur l'autre auoyent dreſſees,
Qui la terre dedaignoient, & cachoient leurs fines hauſſees
Dedans le vague des cieux. Par deſſus des Titans les tropes
Deçà delà ſurrampans preſſoyent des montaignes les croupes :
Et ia portans dans le ciel le vray courroux de leurs menaces
Aloyent joindre main à main encontre les dieux leurs audaces.*

*L'vn d'eux brandit comme vn dard, vn ſayin avec ſa racine,
L'vn arriere ſe vouſtant renfrongne ſa hideuſe mine,
Et dans ſes horribles mains ſur ſon col ployé renuerſees
Tient vn enorme rocher : du rocher deux ſources verſees
Coulent derriere ſon dos : tu dirois que l'eau ſeroit vraye
Tant bien l'art dedans l'acier les ondes creſpes tourne & raye.
Il tient le roc en ſes mains, & guignant d'vne fiere face
De tous ſes nerfs il s'eſleue, & ia de l'elancer menace :
L'vn en bas ſ'arme les poings d'vn mont que panchant il arrache,
L'autre vne Iſle dans la mer hors de ſes fondemens detache.*

*Les vns ſont ſur les ſommets, les vns au pendant des montagnes,
Les autres à michemin, les autres encor aux campagnes.
O terre, tes propres fils arrachent de toy tes entrailles,
Qu'à leur dommage trop grand trop liberale tu leur bailles !*

*En ſes bras ſe conſtant cette audacieuſe jenneſſe
Mit de ſon premier abord Iupiter en grande deſtreſſe.
Mais Tifee le Geant & Mimas au euilé de rage
Et le fier Porfirion à l'eſpouantable corſage,
Reté avec ſes rochers & le violant Enclade
Iet leur deſtroncs arrachez, qu'euffent-ils peu contre Pallade
S'aourſans contre l'eſcu qui brille horrible en ſa ſeſtre,
Et contre la hache roide armure de ſa forte dextre ?
Icy portraite elle eſtoit comme Pallante elle renuerſe
Qui vomit vn lac de ſang par où ſa hache le trauerſe.
Il tombe ainſi qu'il eſt grand tout alenuers pieds par ſus teſte,
Et là dans les Cieux ouuers Iupiter brandit ſa tempeſte :
A ſon coſté les Cyclops de foudres aiſlez le fourniffent :*

*Iupiter les darde : les vns les Geans de flammes saisissent,
 Les vns volent parmy l'air, les vns les montagnes foudroyent,
 Les vns voltent de sa main, les autres la terre poudroyent :
 De foudres ardent ses mains, la gauche flambante il auance,
 Et sa dextre hautcourbant déjà desja son foudre elance.
 L'air rougit d'esclairs ardens, la raieur au ciel s'en allume,
 La terre fume bruslant, la mer bouillonnante en escume.*

*Tout aupres du foudroyant Mars leue sa lame terrible
 Brillante vne palle peur. Bacchus de la machoire horrible
 Et des griffes d'un Lyon Reté tout de son long deschire,
 Et ses boyaux tressaillans de son enorme panse tire.*

*Apollon tient l'arc au poing d'où vient de voller la sagette,
 Qui le grand Porfirion renuersé piécontrément jette.
 Chacun des Dieux son Geant se choisit pour son aduersaire,
 L'étour se pellemellant s'eschauffé d'un effort contraire,
 Les Geansdonnent l'assaut, les Dieux soustienent & repoussent,
 Des deux parts les assaillans & les soustenans se courroussent.*

*Cecy fut bossé dauant en l'endroit où sous l'espauiere
 Du bras droit le corselet s'esleue esclatant sa lumiere.
 Sous le gauche en mesme endroit des Dieux menus vne autre ar mee
 Se viennent joindre au combat par les trois freres animee
 Cotte, Gige & Briaré : sur leurs espaules employab'es
 Sailloient de cinquante couls cinquante testes effroyables
 A chacun d'eux, d'oùpendoient cent bras & cent mains violantes.
 Cest trois freres d'un seul coup dardent trois cent roches volantes
 Sur les Titans accablez : l'air s'obscurcit du noir orage
 Des rochers s'entrepoussans, la terre noircit de l'ombrage.*

*Deffus les cuiffots pendans se herissonnoyent deux batailles
 De piques, haches & dards, & de corselets & d'escailles :
 Et desja couchans le bois au choc apprestoient leur courage
 Ardens leurs armes bagner au sang coulant de leur charnage.
 Sur l'une bataille Mars estinceloit dedans ses armes,
 Sur l'autre rayoit Pallas, tous deux les poussans aux alarmes.*

*En la piece de derriere au bas Athenes sont portrées
 La Citadelle & le port fait en arc, où les ondes fêtes
 D'azur calmes se crespoyent : Là viuoit la noise gentille
 D'entre Neptune & Pallas pour donner le nom à la ville.
 Deux fois six Dieux au plus haut esleuz pour juges de l'affaire*

*En sieges hauts sont assis, au milieu Iupiter le pere
 Se sied en grand'Majesté. Plus bas, le Roy des eaux marines
 Sous son trident fait saillir vn cheual, qui de ses narines
 Souffle viuant en l'acier vn alene feu-vomissante :
 Sous la hache de Pallas se pouffe l'Oliue naissante :
 Les Dieux en sont esbahis : d'Oliuier vn retors feuillage
 Entournant le corselet borde les bornes de l'ouillage.*

*Vn tel corselet vestit de Iupiter l'orine race,
 Qui gaillard s'estouïsoit en la beauté de sa cuirasse,
 Comme l'oyseau de Iunon, qui glorieux sa teste vire,
 Et de son pennache œillé fait la roué & dedans se mire.
 Puis d'un baudrier cloué d'or ceignit son espaule en escherpe,
 D'où pendoit vn coutelas luné en façon d'vne serpe,
 Vn coutelas portemort : de Iaspe verd est la poignée,
 Du long du fourreau brillant mainte estoille d'or est semée.*

*A ses pieds il attacha deux talonieres à deux aisles,
 Qui dans l'air sur terre & mer deuoient le soutenir isuelles
 Haut esléué par le vent : & d'vne Capeline aïflee
 De l'vne & de l'autre part il a sa perruque affublée.
 Elle a d'vn Hibou la forme : audauant il fanche la teste,
 Au flanc ses aisles estend, de son eschine il fait la creste.
 Puis apres le jouuenceau faisant sin de s'armer se charge
 Tout joyeux le gauche bras d'vne resplendissante targe,
 Ronde grande comme on voit vne Lune pleinement ronde
 Contre le Soleil couchant s'esleuer de l'Indienne onde.*

*De ces armes que Minerue apporta du ciel deualante
 Persee estoit tout armé, quand cette parole volante
 Elle luy dit l'enhortant de haster sa braue entreprise.*

*A quoy veu-tu plus musier, ô le noble neueu d'Acrise?
 Sus, il est tems de partir : me suiuant pour ta seure guide,
 Pouffe la terre des pieds & t'eslance dedans le vuide :
 Mais quand tu seras dauant la Meduse empierrante, garde
 De la guigner autrement, mais en ma targe la regarde,
 Et si tost que l'y verras ne crein, mais dés icy t'appreste
 A luy faucher d'vn bras fort dehors des espaules la teste.*

*Ce dit, la Deesse part. Persé que sa parole auance,
 Des pieds repouffant la terre apres elle dans l'air s'élance.
 Et comme l'oyseau niais qui n'a fait essay de ses aisles,*

*Après sa mere craintif bat l'air de ses plumes nouvelles,
Et n'ose encor l'esloigner, ainsi le volant Acrifide
Suit de pres le vol legier de Minerue sa bonne guide.*

*Quelque pefcheur l'auifant fillonner les pleines érines,
Qui de sa ligne jettoit ses ameçons aux eaux marines,
Ou quelque bergier penchant deffus sa houlette crochuë,
Ou le paifan appuyé fur le manchon de sa charruë,
Penfoit que ce fust vn Dieu qui fit ainsi par l'air sa voye,
Et le priant l'adoroit en fon cœur friffonnant de joye.
Perfé seul apparoiſſoit, non pas Minerue la Deeſſe,
Pour neant aux yeux mortels vn immortel voir ne ſe laiſſe.*

*La leur chemin s'auançoit, & ja la ville d'Ereçtee
A dextre ils abandonnoyent, à gauche Crete la peuplee,
Et paſſoyent ja d'affés loing d'Enomas l'eſclandreuſe ville,
Pendans en l'air fur la mer, qui eut le ſurnom de Mirtille,
Qui depuis ayant trahi de fon Roy la rouë meurtriere,
Receut noyé par Pelops de ſa trahiſon le ſalère.*

*Bien loin à dextre ils voyoyent de Cercire l'Iſle fruiteuſe,
Des Feaces le ſejour, gent des eſtrangers ſoucieuſe,
Et voir de loin ils pouuoient en Etne la Sicilienne
Rouler des torrens de feu la fournaiſe Cyclopienne.
A gauche ils auoyent laiſſé la grande & la Syrte petite
Mal-fameuſe de perils, que la ſage Pilote euite,
Quand les hauts ſommets d'Atlas qui peu-à-peu ſe decouvrirent,
Deſia deſia plus à plein à veuë d'œil ſurcroiſtre ils virent.
Là droit eſtendans leur vol tant de païs laiſſent derriere
Qu'ils viennent où les Gorgons ont leur maiſon : quand la guerriere
Minerue arreſta Perfé, mettant pied la premiere à terre,
Et Penhardit de ces mots : Or vuide de ton ſinetterre,
Perfé, vuide ton fourreau : l'affaire plus ne nous retarde.
Fiche l'œil en mon eſcu, comme dans vn miroir regarde,
Ce que voir tu ne pourrois autrement ſans triſte dommage :
Telle hideuſe vertu j'ay voulu mettre en ſon viſage :
Perfé, ſuy moy valeureux, & me ſuiuant ſay preuue au faire,
Que tu es frere à Pallas & vrayment du ſang de mon pere.*

*Ce dit, elle marche auant par vn vergier que les Forcines
Tout dauant leur antre auoyent. Quatre fontaincs argentines
Crefpoyent de diuers endroits maint ruiſſeau, qui d'un lent murmure*

Faisant gazouiller ses eaux mainte isle verdoyante emmure,
 Qui de Trembles & Peupliers & d'Aulnes aimans les rinages,
 Et qui de Saules brehains s'egaïoyent sous les frais ombrages.

Pres vne touche de bois verdoyoit de porteglans Chefnes,
 De Chasteigners herissez, d'Ormes ombreux, & de hauts Fresnes
 Propres au poin des guerriers. Dans ce bois auoit son repaire
 Mainte beste, & maint oyseau dedans ce bois faisoit son aire.
 Deçà delà s'y voyoit sans ordre mainte beste roide
 Qui la Meduse ayant veuë estoit durcie en roche froide :
 Viues on les penseroit, tant bien le geste encores dure,
 (Qu'ils auoyent au changement) empreint dedans la pierre dure.

Vne vigne surrampant ombrageoit la porte de l'antre,
 S'esgayant en maint raisin. Minerue dedans le creux entre,
 Et l'Acrisien la suit de l'escu ne bougeant sa veuë
 Où Meduse qui dormoit dans vn coin il vit estenduë :
 La Deesse l'y guida : tost de son courbe Simeterre
 Il luy trançonne le chef. Le corps sans chefchet contre terre,
 Vn estang de sang sourdit coullant de la gorge couppee,
 D'où saillit (miracle grand) Crisaor à l'orine espee,
 Et Pegase aïslé cheual : Crisaor d'Ibere eut l'empire,
 Pegase haut esleué hache l'air & des aïslés tire,
 Et volant dedans le ciel dedaigne les basses campagnes,
 Et se maniant leger franchit les fines des montagnes,
 Ainsi pennadant en l'air d'Elicon la jime il encaue,
 Et de son pied fontenier repoussant le mont il l'engraue :
 De là soudain vn fourjon d'vne onde nouvelle bouillonne.

Des Muses vierges le chœur qui voit fourdre l'eau, s'enestonne,
 Remarquant le pas fourceux, & béant en haut s'esfouante,
 De voir ainsi voyager dans le ciel la beste volante.
 Depuis autour de ces eaux les Nymphes leur bal demenerent,
 Et de Lauriers verdoyans tout le riuage encourtinerent :
 Et nulle beste depuis n'a touché cette onde argentine,
 Qu'en memoire du cheual ils furnommerent cheualine.
 Fors les chantres oyfillons qui par le Laurierin bocage
 Fredonnetans leurs chançons degoyent vn mignot ramage.
 Mais les Corbeaux croassans, ny les Corneilles jazereffes,
 Ny les criards Chahuans, ny les Agasses jangleresses
 Ne touchent à la belle eau, qui coulant de la nette source

*Sur vn sablon argentin crespé sa tournoyante course,
Alentour de cent preaux & cent verdoyantes iflettes,
Là où la fraische moiteur abreuve dix mille fleurettes.*

LES MUSES.

A MONSIEVR BELOT.

*P*VIS que, BELOT, des Muses tu embrasses,
Vn d'entre peu, les mielleuses graces,
Et que les vers tu ne tiens à mespris
Que j'ay chantez de leur fureur épris,
A l'amitié qui nos esprits allie
D'un doux lien ces chansons ie dedie,
Ces chansons cy qu'outré de leurs douceurs
Me font chanter les Pierides sœurs.

*Pauvretes Sœurs aujourdhuy reboutees
Presque de tous : las ! à qui sont ostées
Les dignitez qui d'honneur les vestoyent
Iadis alors qu'en terre elles hantoyent,
Quand leurs seruans estoyent chers des Princes,
Sous qui bransloyent les plus grandes prouinces :
Quand de ses dons la Muse cheriffoit
Les mesmes Rois, si quelque foy reçoit
Le bon viellard qui ceste voix sacree
Chanta jadis aux vmbrages d'Asree.*

*« Celle des sœurs qui se dit Belle-voix,
Et leur aînée, accompagne les Rois.
A qui des Rois de Iupiter la race,
De Iupiter les filles font la grace
De t'honorer : A celuy qu'ell' auront*

Regardé naistre, elles luy verferont
 Dedans la bouche vne voix sauoureuse :
 Tout doux propos sa langue doucereuse
 Est degoutant. Et quand selon les droictz
 Entre le peuple il ministre les loix,
 Chacun ravi sur luy ses yeux esclance :
 Luy cependant d'un parler d'assurance
 Soudain & bien appaise un grand debat.
 Des sages Roys aussi est-ce l'estat,
 Qu'en plein conseil de parolles aisees
 Du peuple soyent les noises appaisees :
 Le tort puni, le bien remuneré.
 Ainsi de tous humblement reueré
 Comme un grand Dieu par sus tous il excelle :
 Des Muses sœurs la sainte grace est telle
 Vers les humains. » Voyla ce que chantoit
 Ce bon pasteur quand la Muse hantoit
 La Court des Rois : quand les sœurs honorees
 De riches dons s'esgayoient decorees
 Par les heros, qui d'un los bien heureux
 Accompagnoyent leurs faictz cheualeux :
 Quand les plus grands ne dedaignoyent la lyre
 Pour la toucher, & l'honneur faire bruire
 De leurs yeulx, noble race des Dieux,
 S'encourageans par leurs faictz glorieux.
 Combien de fois, des guerres ce grand foudre
 Achill' horrible & de sang & de poudre
 Estant venu de l'estour, n'attendoit
 D'estre effuyé, que son lut demandoit ?
 Combien de fois jouat-il de sa Lyre
 Se consolant, quand digerant son ire
 Dedans sa tante, aux miserables Grecs
 De son bras fort il causa les regrets ?
 « Car si quelcun ayant l'ame offensee
 D'un dueil nouveau s'attriste la pensee
 Seichant son cœur : & des Muses seruant
 Chante les faictz des hommes de deuant,
 Ou des grands Dieux : en un rien il oublie

Tout son travail, & de melancholie
 N'est plus recors, & soudain tout ennuy
 Par leurs presens est escarté de luy.
 Telle douceur des beaux presens degoutte
 Des saintes Sœurs, à qui prompt les escoute,
 Defaigrissant tout rouge-cœur soucy
 Dans la liqueur de leur miel adoucy. »

Achill' adonc honorant ces Nymphettes
 Daiguoit cueillir leurs gentilles fleurettes,
 Et daiguoit bien retourné de l'estour,
 Les honorer de son lut à leur tour :
 La mesme main qui sur la gent Troyenne
 Auoit brandi la hache Peliene,
 Par fois touchoit sa guiterre d'un son
 Qui respondoit à sa douce chanson,
 Comme Chiron le bon fils de Philire
 L'auoit appris de chanter sus la Lyre
 Dedans son antre, où jeune il fut instruit
 A la vertu, dont aux Troyens le fruit
 Il feit sentir : Tant en bonne nature
 Du bon Centaure a peu la nourriture.

Ce Chiron mesme auoit en sa maison
 Auparauant nourri le fils d'Æson,
 Qui vint le voir quand la fleur de la Grece
 De toutes parts accouroit d'allegresse
 Dessous sa charge au port Iolkien
 Pour conquester le joyau Phryxien.
 Iason adonc à ce Centaure sage
 Se conseilla du fait de son voyage :
 Quand le Centaure accort & bien veillant,
 Son nourriffon dit ainsi conseillant.

Garde toy bien, ma nourriture chere,
 Hors de son port de pousser ta galere
 Dedans la mer, garde t'en bien deuant
 Qu'estre fourni d'un Poëte sçauant
 Qu'il faut auoir, soit aux diuins affaires
 Pour des grands Dieux ordonner les mysteres,
 Soit pour t'aider sagement au besoin

De son aduis, ou soit pour auoir foin
 Touchant le lut de seduire la peine
 Des Minyens raclans la moite plaine.
 Par son doux chant leur labeur adoucy
 Se trompera. Il aura le soucy
 D'eterniser en chanson immortelle
 De tels heros vne entreprise telle,
 Faiçde, ó Iason, sous ta conduicte, à fin
 Que vostre loz jamais ne prenne fin.
 « Le dur paisan qui laboure la terre
 D'un soc agu, celuy qui menant erre
 Par les pastiz les troupeaux, & celuy
 Qui par les eaux se donne de l'ennuy
 Trainant ses rets en sa fresle barquette,
 Pour le guerdon de son trauail souhaite
 Tant seulement d'auoir le ventre plein,
 Et de saouller son aboyante faim.
 Mais le vaillant qui braue se propose
 De mettre à fin quelque excellente chose,
 De sa prouesse alors le digne fruiçt
 Il receura, quand vn louable bruiçt
 Le fait cognoistre, & quelque part qu'il tire
 Ainsi qu'un Dieu tout le monde l'admire,
 Lors qu'esleué sur le char precieux
 Des Muses sœurs il vole dans les cieux. »
 O bien heureux qui d'une main certaine
 Des Muses sœurs la belle coche meine !
 Le nom de luy, ny de ceux qu'il conduiçt
 Ne souffrira la sommeilleuse nuicçt !
 « Vertu n'est pas la vertu, dont la gloire
 Viue ne luit en durable memoire.
 Autant voudroit n'auoir faiçt jamais rien
 S'il n'en est bruit quand on a faiçt le bien.
 Celle vertu qu'on ne voit apparente,
 L'oyfueté de bien peu differente
 Naiffante meurt, si le Poète sainçt
 Pour tout jamais sa memoire n'empreint. »
 Donc si tu veux, ma douce nourriture

O sang d'Eson, que la race future
 Parle de toy d'âge en âge suiuant,
 Louant ton nom à jamais suruiuant :
 Garde toy bien qu'orfeline d'Orphee
 Des Pins premiers ta galere estoffee
 Fende les flots. Iason, garde toy bien
 D'entrer en mer sans le Duc Thracien :
 Va le trouuer toy mesme en Pierie,
 Et le trouuant, de vous suiure le prie :
 Pour compagnon tel l'Poëte ayans pris
 Suiuez hardis le voyage entrepris.

Ainsi Chiron la race Philyride
 Dit son aduis : & le preux Æsonide
 Ne tenant pas son conseil à mespris,
 De luy congé courtoisement a pris,
 Et tira droit aux monts de Libethrie
 Deuers Orphé seigneur de Pierie,
 Le requerir ne vouloir dedaigner
 A la toison les preux accompagner.

Si le trouua tout auprès de son antre,
 Où le flot d'Ebre aux flots de la mer entre,
 Tenant sa harpe, adossé contre vn Pin
 Qui par son chant tiré du mont voyfin
 Là deualé luy prestoit son ombrage.
 Il allegroit tout le desert sauuage
 De sa chanson, que d'une douce voix
 Il marioit au toucher de ses doigts.

A son chanter les Nymphes & leur pere
 Ebre vieillard, hors leur moite repaire
 Pouffoyent leur chef : & les flots arrestez
 Et les poissons y sauteloient flatez.
 Là les Tritons & les Nymphes marines,
 Foulans cachez sous leurs vertes poitrines
 Les calmes flots, la riue cosloyoyent,
 Et sous son chant nouans s'esbanoyoyent.
 Là sous sa voix les cointes Orcades,
 Et les Satyrs accordoyent leurs gambades :
 Là les plus fiers animaux alliez

Sans faire mal se veautroyent à ses pieds.
 Le cerf fuyart ne craignoit la Lyonne.
 En oubliant sa nature felonne
 Le Loup rai sur le mouton beoit :
 Contre le Loup le mastin n'abboyoit.
 Pres de l'oiseau nuit-volant (grand merueille)
 Muette sied la criarde corneille :
 En mesme branche avec le doux ramier
 Se voit branché le faucon passagier :
 Là de son chant l'aronnelle alechee
 Deuant ses pieds laisse cheoir sa bechee,
 Qui s'oubliant & de plus loing voler,
 Et de son nid, pend surprise dans l'air.
 Les vents mutins amiables se taisent
 A ses acords, & leurs rages appaisent :
 Fresnes & Pins ententifs à son chant,
 Enclins à bas leur chef tiennent panchant
 Comme oreillés : en si forte harmonie
 L'Eagrien ses doux accords manié.
 « Tels sont les dons des Muses, rauiffans
 Mesme la chose orpheline des sens. »
 Encor on voit la riue Thracienne
 Pour monument de la voix Orphienne,
 Encointuree en grands Chesnes plantez
 Pres rang à rang, qu'il feit venir flatez
 De son doux jeu, du hault de la montagne
 Iusques au val que le flot d'Ebre bagne,
 Vne ceinture y dressant dès adonc
 D'arbres espés qui se suiuoient de long :
 Qui, comme en dance alloient les arbres, auec
 Iusque aujourdhuy, & se dit la ceinture
 Threïcienne, entre ceux qui en mer
 Pres ceste coste aujourdhuy vont ramer.
 Iason voyant si diuerse meslee
 Autour d'Orphee en vu rond assemblee,
 S'arreste coy, s'émerueillant de voir
 Rochers & boys d'eux-mesmes se mounoir,
 Et tout transi d'une telle merueille

*Presta long temps à son chanter l'oreille,
 Tenant ses pas tandis que s'acheuoit
 Le jeu qu'Orphé sur ses cordes mouuoit.*

*O premier né (disoit il) je te chante,
 Amour aîslé, dont la force alechante
 D'vn nœud fertile toutes choses conjoint,
 Et d'éguillon semancier les époint.*

*Astre luisant, auant qu'aucune chose
 Du vieil chaôs encore fust declose,
 Quand mer & feu, ciel & terre acroupis
 D'vn noir brouillas languissoyent assoupis,
 Quand en vn corps le chaud & la froidure,
 La chose molle avec la chose dure,
 Le sec au moite, & le lourd au leger
 Auoit debat : premier les arranger
 Tu entrepris : de gaillarde alegresse
 Saillant dehors de ceste mace épesse,
 Tu debrouillas ce desordre, ô bon Dieu,
 A chaque chose assignant propre lieu.*

*Au plus hault lieu des cieus la voûte ronde
 Tu lambriffas encourant ce grand monde :
 Tu y fichas les astres parfemez
 Comme flambeaux pour la nuit allumez :
 Tu feis le feu sous le ciel prendre place
 Comme élément de plus legere masse :
 Puis l'air tu feis sous le feu se ranger,
 Dessous l'air l'onde élément moins leger.
 La terre après en son poix compassée,
 Tout au milieu sous la mer embrassée,
 Gésir tu feis, de rebelles accords
 Ent'alliant les membres de ces corps.
 En hault sur l'air vn & vn luminaire
 (Dont l'vn la nuit, l'autre le jour éciaire)
 Tu suspendis : & sur deux fermes ronds,
 Faisant rouer tous les celestes ronds,
 Tu feis raurir chacun en sa boutee,
 A fin que par leur reuolte arrestee
 Diuersement l'vn & l'autre conduit*

Bornaſt l'an, mois, ſemaine, jour & nuit.
 Depuis, ó Dieu, de chaîne adamantine
 Ayant lié ceſte belle machine,
 Et ſur la terre ayant fait que les eaux
 Dorment en lacs, & coulent en ruiſſeaux :
 Et que les monts dans les nuës ſe dreſſent,
 Et que les champs eſtendus ſe rabaiſſent,
 Les champs d'herbage & des dons de Ceres,
 Les monts veſtus de fueilleuſes foreſts :
 Ceux-ci repaire aux mi-dieux cheure-teſtes,
 Ceux-là paſture aux hommes & aux beſtes :
 Ayant peuplé de poiſſons mts les eaux,
 L'air transparent de mille peints oiſeaux :
 Depuis porté deſſus tes aiſles gayes
 Par tout le monde hault & bas tu l'égayes.
 Ou tu te plais aux gouffres demenez
 De bouffemens par les vents forcenez :
 Et là plongé dans les eaux plus profondes,
 Puiſſant Amour, maugré leurs moites ondes,
 Du vieil Forcyn les filles dans leurs creux
 Tu vas bruſter de tes petillans feux :
 Ou traueſant l'air vague tu allumes
 Le genre aiſlé veſtu de peintes plumes :
 Ou deſcendu, de traits chauds & ſubtils
 Tous animaux, & nous hommes chetifs,
 Ici tu poinds, de ta flamme douc'aigre
 Grillant les cœurs : ou d'un vol plus alegre
 Montant hardy ſur les voutes des ciens,
 Là tu t'affiés au milieu des grands Dieux,
 Domteur de tous par tes fortes ſagettes,
 Que parmy eux deçà delà tu jettes :
 Voire & leur Roy ſous toy flechit contraint,
 Roy que le ciel & que la terre craint.
 Tout te craint, Dieu : à ta douce puiſſance,
 O premier-veu, tout rend obeiffance.
 Si tout le monde en toy ne s'aſſeuroit,
 Par le diſcord il ſe démembbreroit.
 Mais par tes dons, Scmencier, tout s'aſſeure,

*Se perpetuë, en son estre demeure,
 Et d'une paix immuable conioint,
 Suit volontiers ta force qui l'époint.
 Le te saluë, ô Dieu, qui sur ton aïfle
 Premier vuïdas la masse vniuerselle
 Du vieil chaôs, faisant éuanouir
 La vieille nuit, le jour épanouir.
 Le te saluë, Amour, de qui la grace
 Des choses tient en son estre la race,
 Par qui tout vit, par qui tout ce qui est
 Pour viure meurt, & pour mourir renaißt.*

*Cët hymne sainct le poëte Eagride
 Auoit fini, quand Iason Esonide
 Il apperçeut, qui n'auoit le pouuoir
 Tout épris d'aïse encor de se mouuoir :
 Si doucement ceste douce merueille
 Auoit rauï son ame par l'oreille.*

*Orphee adonc courtoisement humain
 Le bien-veigna, le menant par la main
 Dedans son antre. Vne voute naïue
 Là se haussoit deffous la roche viue,
 Qu'un grand pilier nay là du mesme lieu,
 Non façonné soustenoit au milieu.*

*Autour de l'antre vn long siege de pierre
 Saillant du roc toute la place enferre,
 Et dans le roc maint autel échancré
 Est en l'honneur des grands Dieux consacré.*

*Dedans cët antre Orphé prince de Thrace
 Conduit Iason, & luy fait prendre place,
 Et vient soudain pres de luy se ranger,
 Ayant enjoint d'apporter à manger.
 Incontinent deux filles recoursees
 Au deuant d'eux les tables ont dressees.
 Quand d'un bon vin, d'entremets & de pain
 Eteinte fut & leur soif & leur faim :
 De deuant eux les tables déchargees
 Sont de rechef en leur place rangees.
 Adonc Orphee à Iason demandoit*

Quel grand motif deuers luy le guidoit,
 En ces doux mots : bien que la renommee
 De la Toison déjà par tout semee,
 L'auertist bien assez quelle raison
 Vers luy pouuoit mener le preux Iason.

Iason (dit-il) d'Eson ó noble race,
 De qui les traits je remarque en ta face,
 Mais quel motif, dy moy, te meine icy ?
 Lors que plus fort te presse le foucy
 De tes apprests pour l'entreprise grande
 Du Mouton d'or : lors qu'une noble bande
 De toute Grece accouruë à ton fort,
 Prompte t'attend déjà dessus le bord,
 Pour pousser hors du Pagasois riuage,
 La nef d'Argon d'Arge le bel ouurage,
 Qu'Arge le fils d'Arestor, comme on bruit,
 A charpenté par Minerue conduit.

Mais pourroit bien quelque neufue surprise
 Auoir rompu ceste belle entreprise ?

« Comme lon voit des hommes les propos
 Ne pardurer en vn constant repos :
 Quand par vn rien ce que l'homme propose
 Tout au rebours la fortune dispose :
 Dessous tel fort sur la terre sont nez
 Pauures humains aux hazards destinez. »

Iason respond : Orphé, nulle surprise
 N'a, Dieu mercy, rompu nostre entreprise :
 Déjà les preux au Pagasien port
 Tous assemblez attendent sur le bord :
 Mais fils d'Eagre, ó Prince de la Thrace,
 Vne requeste accorde nous de grace,
 Que je te vien pour eux tous presenter,
 Et dont je croy tu ne veux t'exempter.
 Orphé, les Preux, qui sur le bord attendent,
 Tous d'une voix t'appellent & demandent,
 Et desfrans ton lut & chant diuin,
 Pour compagnon t'esperent du chemin
 Dessus la mer : & quittans le riuage

Ne veulent pas s'embarquer au voyage
 Si tu n'y viens : ny sans toy nauïger
 Par la grand mer au país cstranger.
 Car des enfers deffous l'ombre sans joye
 Hors de ce jour tu as trouué la voye
 Seul à par-toy, & seul tu as au jour
 De l'ombre icy retrouué le retour.

Doncques Orphè race de Calliope,
 Des preux Gregeois ne dedaigne la trope :
 Fay qu'il ne tienne à toy, je te supply,
 Que tost ue soit ce voyage accomply.

Bien tost apres la parolle ayant prise,
 L'Eagrien, Que tant belle entreprise
 O sang d'Eson (dit-il) ne vienne à chef,
 Ainsi par moy n'a.ienne tel mechef.
 Mais faut-il donc tout vieil que je suis ores,
 Cassé, recreu, que je voyage encores,
 Apres auoir passé tant de trauaux ?
 N'ay-je souffert encore assez de maux
 Iusques icy, courant de terre en terre
 Par les citez pour le scauoir acquerre,
 Dés que je fu retourné des enfers,
 Où mille ennuis vagabond j'ay soufferts,
 Quand je perdy ma femme tant aimée,
 Qu'un fier serpent de dent enuenimée
 Mordit au pié. Pour ma femme rauoir,
 Le fier Pluton j'osay bien aller voir :
 Et bien qu'il soit aux autres imployable,
 Si fei-je tant par mon chant larmoyable
 Ioint à mon lut, qu'Eurydice j'auroy
 Sous telle loy, que l'œil ne tourneroy
 Derriere moy, iusques à tant que j'usse
 Fait le voyage & sur terre ie fusse :
 Mais ie ne peu malheureux me garder
 A mi-chemin de ne la regarder :
 Et malheureux, par mon amour trop grande
 Ie la perdy : encor je la demande,
 Y retournant, mais tant ne puis ouurer,

*Essayant tout que de la recouurer :
Dont me conuint en complainte piteuse
Vomir mon dueil, & ma face moiteuse
Noyer de pleurs, entrant en la fureur,
Qui m'a contraint à si loingtaine erreur.*

*De ceste erreur en vain donques ma mere
M'a retiré loin de terre étrangere
En ma maison, pour attendre à sejour
La noire fin de mon destiné jour?
« Mais vainement l'home foible s'obstine
Contre le sort que la Parque destine :
Et je ne veu la Priere irriter,
Par ce qu'elle est fille de Iupiter. »
Auecque vous mon fier destin me presse,
Je le suiuray de cœur & d'alegresse,
Tout vieil encor que je suis, dans Argon
Des jeunes preux j'entreray compaignon.*

*L'Eagrien promettant le voyage,
Disoit ainsi : à Iason le courage
Dans son cœur gay treffaillant s'éjouit,
Quand à souhait tel propos il ouït.
Ainsi le Preux s'acompagnant d'Orphee,
Qui d'or portoit vne harpe estoffee,
Laiſſa pressé le rocher Thracien,
S'en retournant au port Pegasien,
Où des Gregeois l'attendante ieunesse
La s'ennuyant, de s'embarquer le presse.
Les Minyens par leuiers & rouleaux
Taschent pousser dans les marines eaux
La grand'Argon, mais la galee large
Se tient retifue en sa pesante charge,
Et leurs bras forts n'auoyent pas le pouuoir
Pour dans la mer du bord la démouuoir :
Voire eust esté ce renommé voyage
Adonc rompu dés le premier riuage,
Sinon qu'Orphé tu pinças de tes doigts,
Ta douce harpe : au son tu accordois
Vn chant diuin, dont la prouë flatee*

*Sur les rouleaux gliffa d'une boutee
 Dedans la mer, du flot la souleuant
 Son fust premier adoncques amboiuant.
 Déjà vogant la chourme Minyenne
 Faisoit nager la nef Pagasienne
 Au sein marin, & deffous écumer
 Les flots raclez de la ronflante mer :
 Argon déjà sous le vent, à la prouë
 Sa voile enflant, qui sur les vagues jouë,
 Estoit suiuië à l'Orphienne chanson
 De mainte Nymphë & maint dieu mi-poiffon.*

*On auoit ja laissé l'isle & la ville
 Là où regnoit la princeffe Hypsipile,
 Où les maris d'un féminin courroux
 Estoyent tuez par le peuple jaloux.
 Par toy Hercul sous tes seures sagettes,
 Que d'un roide arc les decochant tu jettes,
 Tombez a-dent les Géans montegnars
 Mordoyent dépits leur mere en maintes parts :
 Et les herôs repoussez d'un orage
 Auoyent ja fait de leurs hostes carnage,
 Cyzic fraudé par son hoste Iason
 Du doux retour à sa chere maison :
 Hylas sailly dans le Mysois riuage
 Avec son broc par la Nymphë sauuage
 Estoit rai : quand suiuant son ennuy,
 Quittant Iason, Alcide erre pour luy.
 Le preux Pollux de Iupiter la race,
 De gans plumbez auoit meurdry la face
 Du Roy Amyc, & de ses poings souillez
 Teste & ceruelle auoit écarbouillez.
 Zethe & Calais la chasse auoyent donnee
 A tire d'aisle aux oyseaux de Phinée :
 Et le deuin auertis les auoit
 Quelle autre gent recueillir les deuoit :
 Quand à leurs yeux les roches Cyanees
 Au gré des vents rudement demenees
 De chaque part s'entrecuiement heurter,*

N'ayant appris encor de s'arrester.
 Autour la mer pasflazant écumeuse
 Sous le choc brasse vne onde tortueuse,
 Et le grand bruit du flot qui se derompt
 Va iusqu'au ciel : tout le ciel en répond.

A voir ces rocs palit toute la bande,
 Mesme Tiphys au timon ne commande,
 Fors quand Minerue vn heron enuoya,
 Qui d'un bon signe atrauers auoya
 Des Minyens la ja-retifue troppe :
 Dequoy premier le fils de Calliope,
 Les auifant, leur donna cœur d'oser
 Ce fier peril des roches mépriser :
 Et pincetant sa flate-pierre lyre
 Amadoua d'un chant qu'il sceut élire
 Les rocs choquans, qui chacun de sa part,
 Sans rechoquer se planterent à part.
 Incontinent la marine bonasse
 Vnit ses flots : la nef parlante passe
 Par les rochers deslors enracinez,
 Comme ils estoyent à jamais destinez.

Mais quelle erreur, ô BELOT, me déuoye
 Tant égaré de ma premiere voye.
 Que d'entreprendre ceuvre de si grand pris
 Comme celuy que j'ay presque entrepris ?
 Oser ainsi sur ma petite lyre
 Du vieil Orphé les louanges deduire ?
 Oser verser dedans la mer des eaux ?
 Pres du Soleil allumer des flambeaux ?
 Pourrois tu bien dignement, Muse fresle,
 Son los diuin chanter de ta voix gresle
 Et ce qu'il fait sauuant la nef Argon ?
 Dirois tu bien l'affommeillé dragon,
 Qu'il assoupit, bien que sa vuë ouuerte
 Ne fust jamais de paupieres couuerte :
 Bien qu'à dormir sa vuë ne fillant,
 Il fust tousiours au guet de l'or veillant ?
 Et qui dira le pris de ce voyage,

La Toison d'or, d'Athamas l'heritage
 Pris de sur l'arbre, & les bœufs surmontez,
 Bœufs soufle-feux aux piés d'érein, domtez ?
 Diroy-ie bien les migardes Sirenes
 Tenir leurs voix pres de sa lyre vaines :
 Qui, tous passans noyoient à leurs chansons,
 Ellès suiuir d'Orphee les doux sons ?
 Pourroy-je bien assez dignement dire
 Comme des Dieux il sceut appaiser l'ire,
 Comme des Dieux molissant le courroux
 Se les rendoit fauorables & doux ?
 Et chanteroy-je assez bien le passage
 D'entre Carybde, & de Scyllle la rage :
 Carybde horrible en gouffres effroyans,
 Scyllle en mastins aux eignes aboyans ?
 Carybde douce aux acords de sa lyre,
 Ses flots hideux dans sa gorge retire :
 Scyllle slatee aux douceurs de sa voix,
 De ses mastins fait taire les abboys.
 Et rediroy-je assez bien l'hymenee
 Qu'Orphé chanta de sa lyre sonnee,
 Que de Iason aux nopces il sonna,
 Quand de Corfou les Nymphes estonna ?
 Diroy-je bien comme à penible alene
 Les Preux recreuz par la Libyque arene
 Portent leur mere, & les sileux ennuyés
 De soif & faim par Orphee seduis ?
 Mais, ô BELOT, de vent quelle bouffée,
 En pleine mer ma nef a resouflee,
 Lors qu'obstiné plus fort contre le vent
 Je veu tenir ma route de deuant ?
 Sus Muses sus, sans que le vent m'arreste,
 Calmez la mer, accoisez la tempeste,
 Et ma nauire auoyez d'un bras fort
 A mon souhait pour surgir à bon port.
 Ce n'est icy que de parole enflée
 Les grands vertus ie veu dire d'Orphee :
 Comme il prescha les mysteres des Dieux,

Que luy soigneux aprit des prestres vieux
 Egyptiens : comme plus par sa grace
 Que par rigueur se fait prince de Thrace,
 Les hommes durs de celle region
 Amolissant par la religion.
 Suffise moy que ie donne à cognoistre
 En quelle estime vn Poëte deust estre :
 Quand on verra des Grecs la noble fleur
 A vn Orphé rendre si grand honneur :
 A fin qu'aumoins vn rien d'honeste honte
 De nos plus grands iusqu'à la face monte,
 Quand ils verront que par eux l'honneur du
 Est si tres-mal aux Poëtes rendu :
 Quand ils verront combien le train de viure
 Des vicux herós ils ont laissé de suiure,
 Qui pour l'honneur pourchassoyent les dangers,
 S'auenturans aux país estrangers,
 Qui pour gagner (tant vne noble enuie
 Piquoit leur cœur!) vne eternelle vie
 Par les beaux chants que les poetes chantoyent,
 Leur fresle vie aux dangers presentoyent.

Je vous salue, ó race valeureuse
 Des demi-Dieux : vostre prouësse heureuse
 Comme vos corps ne se sentira pas
 Du long oubli compaignon du trespas,
 Puisqu', ó Herós, vostre cœur magnanime,
 De nos chansons a fait si grand estime :
 Vous ne mourrez, vostre heur ne se téra
 Tant que ce monde en foy se tournera.
 Mais vous brutaux, qui la durable vie
 N'estimez rien pres du bien qui varie,
 De vanité repaissez vostre cœur,
 Et vous aimez en vostre vaine erreur :
 Tous vous mourrez, & vostre renommee
 Auecque vous s'en ira consumee :
 Et vous mourans vos corps & vostre los
 Se pourriront dans vn cercueil enclos,
 Pour n'auoir eu la Muse fauorable,

Et pour n'avoir d'un guerdon honorable
 Acquis l'amour du cœur Aonien,
 Qui peut tirer du borbier Lethien
 Tous vifs les morts, quand vn sçauant poëte
 Vn noble nom entonne en leur trompette,
 Qui retentit vn honneur merité
 L'eternifant à la posterité.

Quel bastiment, quelle masse asseuree
 D'œuvre cousteux égale la duree
 D'un monument, dont l'ouurier des neuf Sœurs
 Sçait maçonner les fondemens plus seurs ?
 Et quoy plus beau pourroit échoir à l'homme
 Grand de tous biens qu'avoir qui le renomme,
 Et qui d'un bruit aux hommes épandu
 Chante par tout son renom entendu ?
 Ce bien seul reste aux Atrides de Troye,
 Troye la grand' apres dix ans leur proye,
 Et tout le bien par Priam detenu,
 Apres leur mort à rien est deuenu :
 Mais les beaux chants qu'en a sonnez Homere
 Viuent encor, restez pour le salaire
 Et seul guerdon de mille maux diuers,
 Que les Gregeois souffrirent dix yuers.

O pere saint, ne soit dit que ie passe
 Ta sainteté sans qu'honneur ie lui face :
 Je te saluë eternal guerdonneur
 Des Preux guerriers : par toy leur bel honneur
 Florit encor, & non fany pour l'âge
 De jour en jour florira dauantage :
 Et des vieux ans les siecles reuerez
 Tes chants rendront tousiours plus auerez.
 Je te saluë, ô lumiere diuine,
 Qui luyfant clair tous poetes illumine :
 O vif sourgeon, qui par mille ruisseaux
 Tous écriuans abbreuues de tes eaux !

Quand Alexandre alloit par la Phrygie
 Menant son ost contre le Roy d'Asie,
 On luy monstra le sepulchre d'Achil,

O jouvenceau trop heureux (ce dit-il,
 O valeureuse ains heureuse jeunesse,
 Que d'avoir eu de ta noble prouesse
 Vu tel chanteur. Ce disant, de ses yeux
 Il larmoya noblement enuieux.

O gardien fontenier de la source,
 Qui du sommet d'Helicon prend sa course,
 Et bien qu'aux champs Elysiens tu fois
 Reçoy l'honneur de ma deuote voix :
 Si Jean Dorat dès mon enfance tendre
 Par tes chansons m'enhardit de pretendre
 A m'ombroyer au bois Parnasien,
 Et m'abruuer du flot Pegastien.

Diuin vieillard pour ta noble naissance
 Sept villes sont encor en difference,
 Mais trop en vain se debattent ces lieux,
 Tu ne pris onc naissance que des cieux.

Et te teray-ie, ô l'honneur d'Italie
 Toy grand Virgil, dont la docte Thalie
 Encore bruit d'Énee les erreurs,
 Les pastoureux avec les laboureurs?
 Et vif & mort d'Auguste le bon Prince,
 Toy qui nasquis sur les riués du Mince,
 Tu as receu maint honorable don,
 De tes beaux chants recueillant le guerdon :
 De maints beaux dons il honora ta vie,
 Autorisant ta Muse fauorie :
 Car on l'a veu benin ne dedagner
 En son priué de toy s'accompagner.

Toy mort, encor ta volonté derniere
 Il enfreignit pour ta plus grand' lumiere,
 Ne permettant d'Ilion la cité
 Souffrir le feu non deux fois merité.
 Aussi viura d'Auguste la memoire
 Par ses beaux vers en eternelle gloire :
 Plus tost les cieux tourneront au rebours,
 Plus tost les eaux courront contre leurs cours,
 Les cerfs viuront par les vagues salees,

*Et les daulphins aux arbreufes vallees,
Que d'vn tel Prince amy des saintes Sœurs
Aux ans moisifs s'enrouillent les honneurs,
Puis que l'ouurier des chansons immortelles
Il a prisé prenant plaisir en elles :
Puis qu'il a sceu la faueur meriter
Des doctes Sœurs filles de Iupiter.*

*Puis que benin de Virgile & d'Horace
Les honorant il a gagné la grace,
Le clair renom du noble Mecenas
Pour le long cours des ans ne mourra pas :
Ains tout ouurier qui des doctes pucelles
Sçaura guider les saincts outils, les belles,
Par cet ouurier fera tant que son nom
Noble viura d'vn immortel renom :
Et Mecenas aux cordes de la Lyre
Des Poetes saincts on orra tousiours dire,
Et qui touché des Muses escrira
De Mecenas les honneurs publiera.*

*Mais, ô Brinon, ne faut-il que tu viues
Brisant le cours des heures trop hastiues
A nostre mort ! & tu viuras auffi
D'eternel los, puis que d'vn doux soucy
Tu m'as outré mon doux cœur en ta vie :
Or en ta mort meure toute l'enuie.*

*Qui est celuy qui venoit dans Paris
Ardant de voir ville de si grand pris,
Soit du país que bagne la Dunouë,
Soit doù ses flots le roide Rhosne rouë,
Soit des citez que le Pau laue, ou soit
De celle gent qui la Tamise boit,
S'il ha renom d'honorer le Parnasse,
Que tout soudain ce Brinon ne l'embrasse,
Ne le careffe, & ne trouue ahoison
De le traicter dans sa douce maison ?
Et qui s'est veu (comme le fort se jette)
Soit en prison, maladie ou souffrette,
Si tant soit peu s'aduouast des neuf Sœurs*

Qui n'ait senty ses benignes douceurs?
 Quel escriuant florissoit par la France
 De qui Brinon n'ait gagné l'accointance,
 Soit ou qu'en Grec, ou qu'en parler Romain,
 Ou qu'en François guide sa docte main?
 Tesmoings m'en font Ronfard, Belleau, Iodelle,
 Dorat, Duchat : en tesmoing j'en appelle
 Mesmes, Gorri, Sauuage, & cent aussi
 De grand renom, que j'outrepasse icy.
 Mais que BELOT qui les vostres embrasse,
 O saintes Sœurs, ne sentist vostre grace,
 Par maints beaux vers à jamais anobly,
 Son nom tirer du boubier de l'oubly?
 Non ne soit dict les Muses delicates
 Aux biens-faiçeurs estre jamais ingrates,
 Non ne soit dict que vostre guerdonneur
 Double guerdon ne prenne en double honneur.
 Sus, Muses, sus, sacrez à la memoire
 A tout jamais de mon BELOT la gloire :
 Guidez ma main, & venez l'asseurer,
 Puis que sans vous rien ne peult pardurer.
 Mais nul Auguste en ce malheureux âge,
 Nul Mecenas ne nous donne courage
 D'employer bien la grace & les beaux dons,
 O belles Sœurs, que de vous nous auons :
 Ronfard oy-sif son Francus abandonne,
 Ronfard, combien que tout chacun luy donne
 L'honneur premier qu'il a bien merité,
 Ne sent encor la liberalité
 D'aucun Auguste : & que fait de Iodelle
 L'esprit diuin pour l'ame qui excelle
 En luy si rare? O Iodelle, tu n'as
 Pour t'animer aucun bon Mecenas,
 Qui dignement ta vertu recompence
 Pour luy bastir vn œuvre d'excellence
 Contre la mort, tel que sçaurois choisir :
 Mais, ô pitié! lon te laisse moisir.
 Quant est de moy, O miserable Muse,

*Si quelque fois à tes dons ie m'amuse,
C'est seulement pour tromper les ennuis
De la fortune où trop pauvre ie suis ;
Et ie veu bien que l'âge à venir sçache,
Bien que vos dons, ô Muses, je ne cache,
Que nul seigneur qui en ait le moyen
Iusques icy ne m'a fait aucun bien.*

*Mais soit qu'un jour la largeesse ie sente
D'un grand seigneur, soit que jamais absente
Ne soit de moy la triste pauvreté,
Tant que viuray comme ie l'ay esté
Ie feray vostre, & vos merueilles grandes
Me rauiront entre vos gayeres bandes :
Toujours par tout avec vous ie feray
Et de vos dons ie m'accompagneray
Toujours par tout : & lairray tesmoignage
Que j'ay vescu en ce malheureux âge.
Mais guidez moy, mais venez m'asseurer,
Puis que sans vous rien ne peut pardurer.*

*Ie vous saluë, ô du grand Dieu la race ;
Oyez ma voix, donnez moy vostre grace,
Dames, à fin qu'estant des cieux recors
Mon origine, oublieux de mon corps,
Ravi d'esprit sans fin ie vous adore,
Foulant au pié ce que le monde honore,
Dames, à fin que l'oubly paresseux
Dans son bourbier ne noye, avecque ceux
Qui vos beaux dons mesprisent en ce monde,
Mon nom couuert sous la fange profonde :
Mais mais mon nom dontera le trespas,
Car vos beaux dons mesprisez ie n'ay pas.*

*Là, faites donc qu'à ceux ie puisse plaire
Que vous aimez, car vous le pouuez faire,
Si tant soit peu aux chants que j'ay sonnez
Vostre faueur, Deesses, vous donnez.*

DV MENIL

LA BELLE AGNES SORELLE.

AV SEIGNEVR SOREL.

SOREL, à qui pourroit venir plus agreable
 Cette rime qu'à toy, né du sang amiable
 Dont SORELLE fortit, qui me donne argument
 Quand je voy sa demeure apres son monument ?
 Je sçay, tu l'aimeras : car ta race honoree
 Reluit de la beauté d'un grand Roy desirée :
 Puis (si j'ay quelque force) on verra viure icy,
 Et Sorelle & Sorel dont ma Muse a soucy.¹

C'est icy le Menil, qui encore se nomme
 Du nom d'Agnes la belle, & qu'encore on renomme
 Pour l'amour d'un Roy Charle, & pour la mort aussi
 D'Agnes qui luy causa cet amoureux soucy.
 Icy l'air gracieux & les ombres segrettes
 Temoignent aujourdhuy leurs vieilles amourettes :
 Le manoir desolé temoigne un deconfort,
 Comme plaignant tousiours la trop hastiue mort,
 Quand le dernier soupir fortit d'Agnes Sorelle,
 Qui pour sa beauté grande eut le surnom de Belle
 Et peut tant meriter pour sa perfection
 Que de gaigner à soy d'un Roy l'affection.

Ce Roy comme un Paris affollé d'une Heleine,
 Du feu chaud de l'amour portant son ame pleine,
 Estimoit presque moins perdre sa Royauté,
 Que de sa douce amie éloigner la beauté.
 Ce Roy, bien que l'Anglois troubla tout son royaume,
 Jamais qu'à contre-cœur n'affubloit le heaume :
 Volontiers nonchalant de son peuple & de soy,

Pour mieux faire l'amour eust quitté d'estre Roy
 Contant d'estre berger avecque sa bergere :
 Ce qu'en troubles si grands ne pouuant du tout faire,
 Autant qu'il le pouuoit, fuyant toute grandeur
 Il se desrobe aux siens, & ne veut plus grand heur,
 Mais que sa belle Agnes ou l'embrasse ou le baise
 Ou d'amoureux deuis l'entretienne à son aise :
 Tant peut vne beauté depuis qu'Amour veinqueur.
 (Voire aux plus braues Rois) l'empreint dedans le cœur.
 Soudain vn bruit courut qu'une molle paresse
 L'attachoit au giron d'une belle maistresse,
 Par qui de son bon gré souffroit d'estre mené,
 Ayant perdu le cœur du tout effeminé.
 Agnes ne peut celer, en son courage digne
 De l'amie d'un Roy, reproche tant indigne :
 Mais (comme la faconde & la grace elle auoit)
 L'aduertit en ces mots du bruit qui s'esmouuoit :
 Sire, puis qu'il vous plaist me faire tant de grace
 Que loger vostre amour en personne si basse,
 Sire, pardonnez moy, s'il me faut presumer
 Tant sur vostre amitié que j'ose vous aimer,
 Vous aimant ie ne puis souffrir que l'on médise
 De Vostre Majesté, que, pour estre surprise
 De l'amour d'une femme, on accuse d'auoir
 Mis en oubli d'un Roy l'honneur & le deuoir.
 Douques, Sire, armez vous, armez vos gens de guerre,
 Deliurez vos sujets, chassez de vostre terre
 Vostre vieil ennemy. Lors bien-heureuse moy
 Qui auray la faueur d'un magnanime Roy :
 D'un Roy victorieux estant la bien aimée
 Je seray pour jamais des François estimée :
 Si l'honneur ne vous peut de l'amour diuertir,
 Vous puisse au moins l'amour de l'honneur auertir.
 Elle tint ce propos, & sa voix amoureuse
 Du gentil Roy toucha la vertu genereuse,
 Qui long tems comme éteinte en son cœur croupissoit
 Sous la flamme d'amour, qui trop l'assoupiissoit ;
 A la fin la vertu s'enflamma renforcee

*Par le meſme flambeau qui l'auoit effacee.
 Ainſi jadis Amour donta bien Achilles
 Et donta bien auſſi l'indomtable Hercules ;
 Mais apres les Troyens ſentirent leur puiffance :
 L'un de ſon amy mort fit cruelle vengeance,
 L'autre à Laomedon aprit qu'il ne deuoit
 Souiller la ſainte foy que promiſe il auoit :
 Auſſi l'amour du Roy n'empeschi que la gloire
 De l'Anglois ne periſt : car deſlors la victoire,
 Qui d'un vol incertain varioit çà & là,
 Se declarant pour nous plus vers eux ne vola.
 Et depuis qu'il s'arma, peu-à-peu toute France
 Se remit ſous le joug de ſon obeiffance.*

*Or ayant de nouueau deſſous ſa main reduit
 Les Normans reconquis, pour prendre le deduit
 De la chaffe & des bois, de ſon camp ſe deſtourne,
 Et retiré l'hyuer à Gemieges ſejourne.
 Là où la belle Agnes, comme lors on diſoit,
 Vint pour luy decourir l'empriſe qu'on faiſoit
 Contre Sa Majeſté. La trahiſon fut telle,
 Et tels les conjurez qu'encores on les cele :
 Tant y a que l'aduis qu'adonc elle en donna
 Fit tant que leur deſſein rompu ſ'abandonna ;
 Mais, las, elle ne put rompre ſa deſtinee
 Qui pour trancher ſes jours l'auoit icy menee,
 Où la mort la ſurprit. Las, amant, ce n'eſtoit
 Ce qu'apres tes trauaux ton cœur te promettoit !
 Car tu penſois adonc recompenser au double
 L'heur, dont t'auoit priué des guerres le long trouble,
 Quand la mort t'en fruſtra. O Mort, celle beauté
 Deuoit de ſa douceur flechir ta cruauté !
 Mais la luy rauiffant en la fleur de ſon âge,
 Si grand que tu cuidois n'a eſté ton outrage :
 Car ſi elle eut fourni l'entier nombre des jours
 Que luy pouuoit donner de Nature le cours,
 Ses beaux traits, ſon beau teint & ſa belle charnure
 De la tarde vieillieſſe aloyent ſentir l'injure :
 Et le renom de Belle auecque ſa beauté*

*Luy fust pour tout jamais par les hommes osté.
 Mais jusques à la mort l'ayant vu tousiours telle
 Ne luy peurent oster le beau renom de Belle :
 Agnes de belle Agnes retiendra le surnom
 Tant que de la beauté beauté fera le nom.*

AV ROY.

*Ce n'est pas d'aujourd'hui, ô grand Roy de la France,
 Que vous prouvez d'auoir en voz faits ressemblance
 A ce grand Hercules qui la terre purgea
 De monstres & de vice, & au bien la rangea.
 Vne fois recherchant quelque diuin presage,
 Comme souuent ie sen m'époinde le courage
 Repensant à mon Roy, quand j'en bien retourné
 Vostre beau nom Royal de nos Muses orné,
 Les lettres rassemblant d'une vraye rencontre
 Vn tiltre à vos honneurs ie trouuay, qui demontre
 L'enclin qu'auç du ciel heureusement fatal
 Conforme à Hercules surnommé Chassemal,
 Dict Alexicacos par l'ancienne Grece,
 Qui de ce beau surnom honora sa prouesse :
 Denotant qu'il auoit hors du monde chassé
 Le mal, le repurgeant, & le bien auancé.*

*Ainsi que vous ferez, quand par droicte Iustice
 Et vraye pieté vous banirez le vice,
 Osterez l'ignorance, & du bien guerdonneur
 Remettrez gentillesse en son entier honneur,
 Chassant la barbarie, auancant la science,
 Repolissant les arts, & prenant la defence
 Des bons contre l'enuie, & par honneur & pris
 Incitant à vertu les plus mornes esprits.*

Mais voicy de nouveau l'adventure admirable,

Qui mesme en vous jouant vous fait estre semblable
 A ce grand Hercules. Car entre ses labeurs
 Celle prise d'un cerf n'est pas de ses honneurs
 Comté pour le dernier : sa ramure doree
 Luit encores aux vers des Poetes honoree,
 Qui chantent Hercules, & nous viennent conter
 Comme c'est que ce monstr' il alla surmonter.
 Au mont Menalien Hercules si bien guette
 Comme dehors du fort l'estrange cerf se jette,
 Cherchant son viandis, que d'un trait non fautif
 Il trauerse le flanc de ce monstre fuitif :
 Mais vous non pas d'aguet, combien que d'embuscade
 Vous peussiez le tirer de seure arquebuzade,
 Trop plus juste tireur que ce vaillant archer,
 Mais tout ouuertement vous aimastes plus cher
 A course de cheual le poursuiuant à veuë,
 Vne chasse acheuer non encore cogneuë
 Ny faicte d'aucun Roy, sans leuriers, sans clabauts
 Auez forcé le cerf, & par monts & par vaux
 Maumené de vous seul, monstrant que la viteffe
 Ne sauue le couart quand le guerrier le presse.
 C'est le cheual guerrier, qui sous vn Roy vaillant
 Magnanime guerrier non vaincu bataillant,
 Orgueilleux de sa charge, & de course non lente
 Acconsuiuit la beste en ses membres tremblante,
 Et sous vostre esperon ligier obeissant,
 De la prise esperé vous rendit jouissant.

Que ne suy-ie Conon, maistre en la cognoissance
 Des astres du haut ciel ! Là haut vostre semblance
 En veneur estoilé, la trompe sous le bras,
 L'épieu dedans le poing, vostre cheual plus bas,
 D'estoiles flamboyroit. Orion qui menace
 La tempeste & l'éclair vous quideroit sa place,
 Non pour donner l'orage aux humains malheureux,
 Mais pour favoriser les veneurs bien heureux.

Moy donc (ce que ie puis) vous mon grand Roy ie chante
 Auecque le cheual, la beste trebuschante
 Au coup de vostre main : sur vn chesne branchu,

Vouant du chef du serf le branchage fourchu.
 LE ROY CHARLES neuvieme, & premier qui à-vuë,
 Sans meute, sans relais à la beste recruë
 Piquant & parcourant fait rendre les abbois,
 En consacre la teste à la dame des bois.

 EMBASSADE

 DE VENVS.

AV SEIGNEVR DE MONDREVILLE.

IE pourray bien, DV VAL, O Toy à qui la grace
 D'un lien d'amitié m'a saintement lié,
 Du grand Bembe suiuant l'Italienne trace,
 Te doner en François cet escrit enuoyé
 Aux rebelles d'Vrbín: et si quelque disgrâce
 Ta maistresse te fait, il luy est dedié
 Comme à la mienne aussi. D'une mesme secouffe
 Ce chant nous puisse rendre & l'une & l'autre douce.

VERS LE SOLEIL leuant en la terre odoureuse
 Deffous l'air plus serén du ciel micux temperé
 Dans le plaisant païs de l'Arabie Heureuse,
 Où rit tant que l'an dure vn printems moderé,
 Vne nation vit en plesance amoureuse,
 Qui toute à bien aimer a le cœur attiré:
 Telle est leur auanture & telle l'ordonance
 De la dame qui prit en la mer sa naissance.

A la douce Deesse, à qui du tout se vouent
 Ces deuôs bien heureux (& vrayment ils sont tels),
 Mains temples sont sacrez, où dançans ils la louent

Jean de Baif. — II.

*En cent belles chansons alentour des autels,
Là cent Prestres sacrez, que les peuples auoient
Dignes de maintenir leurs statuts immortels,
Ont le soin du seruice, & de la loy la garde
Qui la belle contree en amour contregarde.*

*Laquelle en somme dit qu'il faut que chacun viue
Suiuuant en tous ses faits d'Amour la sainte ardeur :
Et s'il y a quelcun qui mutin ne la suiue,
Luy remontrent combien est grande son erreur :
Et que du plus grand bien le malheureux se priue
Contre ce doux plaisir qui obsine son cœur :
Et sur tout que celuy fait vn forfait estrême
Qui cmé n'aime point la personne qui l'éme.*

*Enhortant à cela les cœurs du populaire,
Ils seruent leur Deesse avecques pure foy,
Et reçoient d'autant plus gracieux salaire,
Plus d'eux elle reçoit d'honneur selon la loy :
Et chacun sçait par tout son deuoir si bien faire
Que sans autre debat chacun repond de foy :
Or elle au temple auant que lon veist la lumiere
Aparoissant à deux dit en cette maniere :*

*MES FEAVX, qui auez aux gens de cette terre
Autant que lon pouuoit eleué mon honneur,
Comme on n'a plus besoin des toiles que lon ferre,
Lors que le cerf est pris en la main du veneur,
Aussi vous ne pouuez icy plus rien acquerre,
Tant vn chacun redoutte & prise ma valeur :
Tout ce qu'il faut est fait : & faire dauantage
Qu'on y fait, c'est porter du sablon au riuage.*

*Car si aucun d'entre eux des autres se debande
Quitant mon gonfanon me voulant delesseser,
Des bandes que j'ay tant, aux quelles ie commande,
Il sera le triomphe & ne pourra passer.
Maintenant il conuient qu'en d'autres lieux s'entande
Ma gloire par des gents, où faut vous adresser,
Qui n'ont jusques icy entendu ma puissance,
Et qui ne sont rangez sous mon obeissance.*

Comme là où le cours de la Sene azuree

Embrasse vne belle isle au milieu de Paris :
 Là deux pucelles sont dont l'audace assurée
 Mét de mon doux flambeau les flammes à mépris :
 Qui ne se contentant de me tenir serrée
 La porte de leur cœur, encor ont entrepris
 De faire que par tout toutes les damoiselles
 Autant comme elles sont soyent contre moy rebelles.

Difant pour leurs raisons qu'on doit plus que la vie
 Estimer & priser la fleur de chasteté :
 Et remonstrant combien de gloire est ensuiuie
 A LVCRECE d'auoir tel honneur merité,
 Qui aima beaucoup mieux se voir l'ame rauie
 Que viure sans l'honneur de sa pudicité.
 Ma gloire se va fondre ainsi qu'au feu la cire,
 Et si vous ne m'aidez, c'est fait de mon empire.

Allez, remonstrez leur, combien se trompent celles
 Qui ne me donnent point la fleur de leur printems :
 Aprestez vous soudain d'aler à ces rebelles :
 Je scay comme en chemin vous ferez peu de tems.
 Ne creignez de la mer les tourmentes cruelles :
 Vous les pourrez passer en ma nacre montans,
 Ou dans mon char doré les couples atelees
 Des Cygnes vous pot'rront par sus les eaux salees.

Ce dit el' disparut : & ses cheueux jetterent,
 Quand elle s'en alla, mille douces odeurs.
 Et ses petits Amours qui son beau nom chanterent
 Semerent tout le ciel de roses & de fleurs.
 Les prestres d'obeir à Venus s'aprestlerent
 Quand l'Aurore peignit l'air de jaunes couleurs :
 Auec l'aube du jour en chemin ils se mirent,
 Et par dessus le Nil droit en la France tirent.

Les Pyramides sont en arriere laissees,
 Et les murs surnommez du jeune Macedon,
 Sous lequel toutes gents se ployerent baissées,
 Se rendant à sa force ou creignant le seul nom.
 Rhodes, Crete, Sicile & Corse sont passées,
 Ils lessent à costé le Tibre au grand renom.
 Ils passerent le Rosne, & Loire ils traufferent,

Et droit deuers la Sene à Paris s'adresserent.

*Et les voicy venus, & tous deux ils demandent
Vous dire l'ambassade & la charge qu'ils ont :
Et parce qu'assez bien vostre langue ils n'entendent
Pour haranguer pour eux trucheman ils me font.
Donques ie vous diray ce que dire ils commandent,
Et pourquoy deuers vous transportez ils se font.
Si vous m'oyez tenir propos duquel ne s'yse
Entre vous, leur Deesse etrange m'en escuse.*

*O Damoiselle vniue au monde de nostre âge,
Qui n'eut onc ny n'ara sa pareille en beauté :
Qu'un bon bruit jusqu'au ciel renomme comme sage,
De sçauoir, de vertu, pléne d'honesteté,
Sur les autres ayant l'honneur & l'auantage :
Et si vostre douceur n'exerçoit cruauté,
Belle Ame qui seriez tresdine d'un empire,
Et qu'Homere entreprist vos louanges escrire.*

*Mais quelle opinion d'auoir sans Amour aise,
(Sans lequel l'homme n'a vne heure de plaisir)
Fait que suiure ses loix tellement vous deplaise,
Que le mortel venin plus ne pourriez fuir ?
Et seule vous suiiez comme chose mauuaise
Celuy que tout chacun poursuit d'un tel desir ?
Quoy ? faire d'un seigneur doux constant amiable
Un tyran inhumain dedaigneux variable ?*

*Amour est vne douce afexion plesante
Qui à l'honesteté les plus sauuages duit.
Amour les cœurs gentils de toute ordure exante,
Les deliure de peine, à joye les conduit.
Amour de s'eleuer les choses basses tante,
Le mortel eternise & fait que l'oscur luit.
Amour est de tout bien la semance feconde,
Qui entretient, regit & conserue le monde.*

*Car non seulement l'air, le feu, la mer, la terre,
Les animaux diuers, les plantes, tous les biens
Couuers ou decouuers que cette boule enferre
Dessous ta main, Amour, tu gardes & maintiens,
Et des feux aigredous que ton bel arc desferre*

*Faisant tout engendrer le tout tu entretiens :
Mais nul autre que toy ne tourne & ne manie
De ce haut firmament la machine arondie.*

*Amour non seulement les etoiles errantes
Regit de cercle en cercle & gouverne les cieux :
Mais encor les beautez sur toutes excellentes
Que sans mere engendra le Dieu de tous les Dieux
En tout heur & tout bien parfaites & contantes,
De la vertu qu'epand cet Amour gracieux
Prindrent leur premier être, & sont la nourriture
D'Amour qui done vie à toute la nature.*

*Cette grande vertu par voye plus qu'humaine
Deualant icy bas se fourre en nos esprits,
Qui sans elle seroyent dedans la masse vaine
De nos terrestres cors d'un lourd somme assoupis :
Mais elle les éveille & les hausse & les meine
Au ciel, les enhortant à choses de grand pris,
Pour gagner à jamais vne louable gloire,
Et contre le destin emporter la victoire.*

*Cette Vertu a fait que Lesbie immortelle
Vit encor aujourdhuy aux vers du Veronois :
Que lon estime encor Corinne comme belle
Pour s'estre fait aimer au Poete Sulmonois :
Que de Lydie on oit la louange eternelle
Aux chants que sur ton lut, Horace, tu sonois :
Et qu'on scait que Tibulle a chanté la Delie,
Galle sa Lycoris, Properce vne Cynthie.*

*Cette Vertu depuis a fait que pour sa Rose
Guillaume & Clopinel firent le beau Romant,
Où la gloire d'Amour & la force est enclose,
Pour instruire à aimer & l'amie & l'amant :
Elle a fait que les chants que Petrarque compose
Font que sa Laure vit belle immortellement,
Tant que mainte pucelle, étant toute rauie
Des louanges qu'elle a, luy porte grand' enuie.*

*Cette Laure cachee en éternel silence
Comme vne seche fleur seroit mise à mépris,
Si autant luy eust pleu cruauté que clemence*

*Vers celuy qui fut tant de son amour épris :
Et des autres aussi, de qui les noms j'avance
Qui ont jusqu'aujourdhuy vn honcur de grand pris,
Qui s'est jamais montrée enuers celuy cruelle
Qui pouuoit l'honorer d'une gloire eternelle ?*

*Cette belle vertu dedans vous s'est logee
Pour y choisir & faire vn bien heureux sejour :
En vous telle valeur ensemble s'est rangee
Qu'une de plus grand pris ne vint jamais au jour.
Qui a du-tout d'aimer sa rude ame étrangee,
Ou qui ne sçait encor la puissance d'Amour,
Qu'un seul petit regard à vos beaux yeux adresse,
Et qu'il essaye apres s'en sauuer de viteffe.*

*Vos deux joues ce sont des roses & vermeilles
Et blanches que lon vient de cueillir de nouveau,
Ces leures & ces dents sont des perles pareilles :
Et des rubis vermeils, doù part ce parler beau
Qui les hommes rauit de douceurs non-pareilles :
Les yeux sont deux soleils, le ris vn renouveau.
Mais vostre courtoisie honesteté prudance
Le monde combleroyent de parfaite plaifance,*

*Sans qu'une opinion cruelle detestable
Contre Amour d'un glaçon rempare vostre cœur :
Et tousiours vous detient en état miserable,
Vous ostant le plaisir de la plus grand' douceur,
Et à qui fuit de vous l'exemple dommageable,
Qui les fait égarer en vne mesme erreur,
Comme quand des brebis la guide se déuoie,
Il faut que du troupeau tout le reste foruoie.*

*Pour ce Amour me commande expressément vous dire,
Qu'à ses plaisirs heureux la porte ne fermiez :
Si le Ciel liberal vers vous, ami, se vire,
Que d'un cœur liberal il faut que vous émieꝝ.
Avoir vn champ fertile vous pourroit-il sufire,
Sans que le labourieꝝ, sans que vous le semieꝝ ?
Vn vergier non soigné deuient bois en peu d'heure,
Et se fait des oiseaux & bestes la demeure.*

C'est comme Avril & May le printems de votre âge,

*Et votre beauté semble vn jardin à la voir.
 Au printems, lors qu'il peut, le seigneur, s'il est sage,
 Ira dans son jardin pour plaisir en auoir.
 Mais apres que les fleurs auront senti l'outrage
 Du grand chaud ou du froid, ne daigne se mouuoir,
 Mais se tient en lieu frais tant que la chaleur dure,
 Ou passe aupres du feu de l'hiuer la froidure.*

*O combien de grands Rois de leur bonne fortune
 Sont indines du tout pour n'en pouuoir vser?
 Que sert garnir le mât de voiles & de hune,
 De cables. si au port la nef se doit vser?
 Si le Soleil qui luit & cette clere Lune
 Nous écleroient en vain, qui voudroit les prifer?
 La fleur de la beauté de laquelle on fait perte,
 Est vne belle perle enterree & couuerte.*

*Quel seroit le chetif qui se fermant la vuë
 Iamais à son besoin ouuirir ne l'oseroit :
 Ou se bouchant le sens, qui la voix entandue
 Raporte à nôtre esprit, rien ouïr ne pourroit,
 Ou qui le pié planté (qui nous porte & remuë)
 Pour demarcher d'vn lieu d'vn pas ne bougeroit?
 Telle est celle qui, belle en sa verte jeunesse,
 Nonchalante entre vous aneantir se leste.*

*Dieu ne vous a pas mis en la vie mortelle
 A fin qu'y vesquissiez sans amour en ennuy,
 Et ne vous a donné vne beauté si belle
 A fin que vous l'eussiez pour la peine d'autruy.
 Si contre toute amour eust esté si rebelle
 Chaque mere, en quel ranc fussiez-vous aujourd'huy?
 Celuy entant qu'il peut le monde veut detruire,
 Qui rompt les loix d'Amour ou leur veut contredire.*

*Comme lon blâmeroit vn qui feroit auare
 Vers vous qui luy auriez fait liberalité,
 Aussi à qui vous tient pour son tresor plus rare,
 Dames, vous ne deurieꝝ montrer seuerité :
 Autrement vous feriez pis qu'vn Scythe Barbare,
 Si vous guerdonnieꝝ moins qui a plus merité.
 Puis que si vous tombez soudain je vous releue,*

Tombant je doy trouuer en vous qui me fouleue.

*Le pris d'honesteté, que tant lon aime & prise,
Des Dames du vieil tems dont les liures sont pleins,
Tout ce que du commun l'ignorante sotise
Fait vice & deshonneur pour les cerueaux mal sains,
Toute l'opinion qui vient de sa bétise,
Et court par tous païs, n'est rien que songes vains
Des Romans controuueurs d'ombres & menteries,
Qui les simples esprits troublent de réueries.*

*Le miracle n'est grand qu'une ou deux fotes femmes
On ait veu quelque fois en l'un des siecles vieux,
Qui ne daignant sentir les amoureuses flammes
Sans plaisir ont passé tous leurs ans ocieux.
Comme vne Penelope entre les Greques Dames,
A qui son propre bien fut si fort odieux,
Qu'elle toutes les nuits détissoit ses journées
Tandis qu'elle attendit vn homme vingt annees :*

*Qui, errant çà & là par maint cartier du monde,
De côte en côte alloit vogant dessus la mer,
Et prenant les plaisirs desquels Amour abonde,
Se fit gaillardement à mainte dame aimer.
Car il sçauoit comment en raison mal se fonde
Celuy qui ne sçachant sa fortune estimer,
Ne fait voile tandis que le vent de la vie
Et le port qu'il a prest à voguer le conuie.*

*Dieu, la force d'Amour & la loy naturelle
Nous ayant mis au monde auroient peu de credit,
Si ce desir, suiui d'une lieffe telle,
Et qui plaist tant, étoit si méchant que lon dit.
Si quand le feu montant contre-mont étincele,
Le fleuue court à val, le Soleil de jour luit,
Nulle offence ils ne font, vous ne faites offence
D'aimer le doux plaisir doù vient vostre naissance.*

*Voiez, quand le Soleil sur nos testes remonte,
Et que tout le païs de verdure est couuert,
Si la vigne n'a rien où son pampre elle monte,
Pour dessus apuier son beau cepage vert,
Ni du jardin ni d'elle on ne fait point de conte,*

Et son ombre & son fruit toute sa grace perd :
Mais quand ou quelque treille ou quelque ormeau l'apuye,
Le Soleil à veu-d'œil la fait croistre & la pluye.

La brebiette paist la verdure nouvelle,
Et voit pour son amour les beliers se hurter :
Dans le milieu des eaux le gay Daufin sautele,
Qu'on voit humainement sa compagne acoster.
On voit le passereau dessus la passerelle
En vne heure cent fois lassuement monter,
Et vous prenez plaisir de rendre vôte vie
Solitaire alécart de toute compaignie.

Que sert d'auoir à foy beaucoup de grands domaines,
Et leuer des chateaux au ciel pour se loger?
Que sert d'or monoié tenir cent chambres pleines,
Et les tapis velus par la place ranger?
Brauer & s'orgueillir en richesses mondaines,
S'abiller de drap d'or, en or boire & manger,
Estre autant en beauté que le Soleil parfete.

Pour dedans son lit froid se morfondre seulete?

Mais combien plus il sert auoir amis fideles,
Et leur communiquer ce qu'on a sur le cœur,
Et desirs & courroux, simpliffes & cautelles.
La douleur, le plaisir, l'esperance & la peur :
Et par mille moiens de blandices nouvelles
Conuertir tout l'amer de la vie en douceur,
Et de lourdes qu'on est en propos ou en grace,
De toute honesteté se faire l'outrepasse.

Que vous deuez aimer vn homme qui desire
Vostre contentement beaucoup plus que le sien :
Qui pour vostre beau nom incessamment soupire,
Qui sans penser en vous ne reçoit aucun bien :
Qui se mourant en foy, vis en vous se retire :
Et qui au pris de vous ne creigne & n'aime rien :
Par qui de vos doux yeux soit la clarté suiuite
En ce mortel sejour pour guide de sa vie.

O le plaisir que c'est de sentir venir moindre
Son ame, tant Amour heureusement l'étreint!
Sçauoir comme vn seul teint deux visages sçait teindre,

Sçavoir comme vn seul mois deux volonteꝝ contreint :
 Comme vne belle glace vn doux feu sçait éteindre,
 Comme vn ciel tenebreux d'un air seren se peint :
 Et comme vn doux regard ne sçay quel heur enuoie,
 Qui fait que le cœur gay sautele de grand joie.

Celle se peut & doit estimer quasi morte,
 Dans le penser de qui nul feu d'amour ne luit :
 Ni jamais quelle elle est à son sens ne raporte,
 Ni ne profite au monde & à soi-mesme nuit :
 Ni ne s'aime soi-mesme, & n'aime en nulle sorte
 Celuy qu'une amour ferme à l'aimer a conduit :
 Ni ne conoist comment l'ame peinte (à qui éme)
 Sur le front cherche autruy & se trouue soi-mesme.

Car vous ni nous aussi ne sommes chose entiere,
 Mais chacun à par-soy d'un tout est le demi.
 C'est Amour qui nous rend nostre forme premiere
 Quand il lie & rejoint l'amie avec l'amy :
 Lors l'une & l'autre part goûte en telle maniere
 Les plaisirs mutuels, que si quelcun emmy
 Si grande volupté faisoit longue demeure,
 Parfaitement heureux il deuiendroit sur l'heure.

Ainsi cherchant autruy vous vous trouuez, & faites
 Vous trouuant que tout heur se trouue dedens vous.
 Et pourquoy est-ce donc que seules vous defaites
 L'ordonnance d'Amour, dont l'empire est si doux ?
 Vous-mesmes contre vous ennemies vous estes,
 L'empire vous ostant que vous auriez sur nous.
 Vous refusez d'auoir d'un seur ami l'empire,
 Lequel pour vous seruir deuers vous se retire.

Doncques je vous donray conseil bon & fidelle,
 De ne suiure le faux laissant la verité :
 Si vous ne la cueillez, comme la rose belle,
 De soi-mesme cherra vôtres fraiche beauté.
 La vieillesse ridee ameinant avecque elle
 Tout chagrin, tout ennuy, toute maleureté,
 Vient vous faire conoistre à vôtres grand dommage
 Combien se repentir de soi-mesme est grand' rage.
 Je vous en diroy plus sans que j'ay defiance

*Que mon parler trop long ne vous soit ennuieux :
Outre que i'aperçoy que plus en vain ie panse
Depeupler tout ce bois d'arbres deuant mes yeux,
Plus ie le voy peupler. Mais vôtre bienueillance,
Dames, nous donnera vn congïé gracieux,
Et ceux-ci le surplus vous pourront faire entendre,
Si tost qu'ils auront peu vôtre langage aprandre.*

FIN DV SECOND LIVRE
DES POEMES.





LE TIERS LIVRE
DES POEMES

A MONSIEVR BRVLARD

Secretaire d'Etat.

BRVLARD, qui vas brillant en ton âme feure
De l'amour du vray bien, qu'elle hausse & reuere,
Comme elle abat le vice, excuse mon erreur,
Où jeune me força l'aboïante fureur
D'un peruers médifant. Si ma nature douce
S'aigrift par le courroux enflammé qui me pousse,
M'en soit donné pardon. L'injure telle étoit,
Que n'ay peu la vanger comme elle meritoit.

DONC, trop douce Deesse, encor d'un tel outrage
Tu contiens en tes flancs la vengereffe rage
Contre ton blasphèmeur, qui vomit son venin
De son infette bouche, ofant ton cœur benin
Enflammer d'un courroux que le méchant s'appreste
Pour froiffer de mes traits son execrable teste?



LE TIERS LIVRE
DES POEMES

A MONSIEUR BRVLARD

Secrétaire d'Etat.

BRVLARD, qui vas brillant en ton âme feue
De l'amour du vray bien, qu'elle hausse & reuere,
Comme elle abat le vice, excuse mon erreur,
Où jeune me força l'aboïante fureur
D'un peruers médifant. Si ma nature douce
S'aigrift par le courroux enflammé qui me pouffe,
M'en foit donné pardon. L'injure telle étoit,
Que n'ay peu la vanger comme elle meritoit.

Donc, trop douce Deesse, encor d'un tel outrage
Tu contiens en tes flancs la vengereffe rage
Contre ton blasphèmeur, qui vomit son venin
De son infette bouche, ofant ton cœur benin
Enflammer d'un courroux que le méchant s'appreste
Pour froiffer de mes traits son execrable teste?

Puis que ce desloyal offençant mon honneur
 A osé de ma vie empescher le bon heur.
 Armons-nous contre luy. Si quelqu'autre fois, basse,
 Rampant d'un humble train, ô Muse, de ta grace
 Tu as ceint mon doux front de myrte gracieux,
 Sus, sus ! élève toy d'un pas audacieux,
 Démarche grauelement, enfle toy toute d'ire,
 Du creux de tes poumons ta voix grondante tire.
 Vien d'if & de cypres un chapeau torticer,
 Fais-en mon poil rebours horrible herisser :
 Et puis que luy premier de cette aigreur première
 Ose bien dépiter ta douceur coutumière,
 Fay qu'il sente combien d'un Poète irrité
 Peut le felon courroux justement dépité :
 Fay qu'avec tel effet en vers irez je chante
 Indigné justement, la trahison méchante
 De ce traistre cruel : que, s'ayant en horreur
 Pour son lasche forfait, chagrin en sa fureur,
 Repentant de son tort, soy-mesme il se punisse,
 Criminel & bourreau de son enorme vice.
 Il m'a donc outragé, le traître, s'efforçant
 Souiller de son venin mon honneur innocent ?
 Il a donc bien voulu noircir de ma jeunesse
 Par un blasme songé l'innocente simpleesse ?
 Il a doncque tasché d'abbattre & de troubler
 Mon bruit & mon repos, & ma vie combler
 (Si le méchant l'eust peu) de honte & de detresse ?
 « Qui veut blesser autruy, le premier il se blesse.
 Tout ce qu'il brasse à tort contre moy de méchef
 A bon droit recherra sur son parjure chef,
 Sur sa méchanceté luira mon innocence :
 Mais en luy seul témoin de sa propre méchance
 Un regret luy rongeannt la moëlle en ses os,
 Ne luy laschera prendre un moment de repos.
 Dessous deux yeux meurtris en face marmiteuse,
 Quelque part qu'il se monstre une paleur plombeuse
 Montrera que son cœur enflé de trahison
 Se paist incessamment d'une aueugle poison :

*Monstrera deuant tous que par sa calomnie
 Il tâchoit voir ma vie honteusement honnie,
 Controuuant ce mechef contre moy mechamment :
 Mais moy (qui sçay mon cœur autant juste, que toy
 Tu sens le tien méchant) je veu mon innocence
 Estre vuë de tous : je veu que ta méchance
 Te face chagrigner ton visage blesmi,
 Ainsi justifié par toy mon ennemi.*

*Ennemi, que je hay d'une haine si forte,
 Que plustost le Soleil sa matinale porte
 Pour éclaircir les cieux sur les Gades fera,
 Où l'Aube se declost, le jour se couchera :
 Et plustost le Lyon cessera de poursuiure
 Le daim fuyart : plustost en alliance viure
 Se verront sous un teç les brebis & les loups,
 Qu'en-contre ce Mastin s'appaïse mon courroux.*

*Ce Mastin aboyeur de mon entiere vie,
 Grincetant de ses dents escumeuses d'enuie
 Traïstrement contre moy, bava sur mon renom :
 Et j'ay en tel dédain son execrable nom
 Que j'aurois en horreur de ma bouche le dire.
 Comment pourroy-je donc deuant tes yeux l'écrire,
 O Muse, & te souiller d'un nom tant odieux?
 Or Mastin soit nommé ce méchant enuieux :
 Toutes ces maudissons contre Mastin jettees
 Les sente mon haineux à son chef souhettees :
 Et sous le nom Mastin, s'entende le méchant
 Sur qui j'enten vomir ce maugreable chant.*

*O ciel, ô mer, ô terre, ô beau jour, ô nuit brune,
 O deux flambeaux de l'an toy Soleil & toy Lune,
 O vous astres ardents lumineux des cieux,
 Vous la troupe plus grande, ô redoutables Dieux
 Des celestes manoirs, ô vous les populaires
 Des Dieux superieurs, Faunes, Satyres, Laïres,
 Race des demi-Dieux : ô forests, ô ruisseaux :
 O vous Nymphes des boys, ô vous Nymphes des eaux,
 Oyez, oyez ma voix, ça prestez vos pensées
 A mes aspres furcurs justement eslancees :*

*Entant qu'il est en vous permettez auoir foix
Et mon vengeur courroux & ma valable voix.*

*O vous Dieux infernaux, Princes des peuples palles,
Dieux & Nymphes d'embas, de qui les ondes sales
Tournoyent emmurans les manoirs tenebreux :
Toy plein de dueil Cocyt, toy Phlegeton souffreux,
Lethe palud d'oubli, Stige treshonoree,
Stige qui n'es jamais des Dieux en vain jurce,
Venez de vos enfers à ce joyeux festin,
A vous, j'immole à vous ce deuoué Mastin,
Ce Mastin execrable à vous je sacrifie :
Çà, faites que mon vœu non vain se ratifie :
Faittes que ce méchant de malheur accablé
Le sente sur son chef grieuement redoublé.*

*Tandis que mon courroux & ma douleur ensemble
Mauditent en mes vers ce condamné qui tremble
Sentant son damnement : venez, bourrelles Sœurs,
En vos mains secouez vos fouets punisseurs,
En vos mains brandissez vos torches petillantes,
En vos testes groufflez vos couleures sifflantes,
De vos flambeaux puans ses yeux esblouissez,
De vos fouets sifflans ses joues depecez :
Quoy qu'il face ou qu'il soit, soit que le jour rayonne,
Ou les astres au ciel, que vostre horreur l'étonne,
Toufours vous rencontrant soit de vous tourmenté,
Deuant ses yeux toufours son tort représenté,
Luy remorde son cœur : accompagnez sa vie
De vos tristes hideurs sans relasche suiuite.
Talenez-le sans fin, suiuez-le pas à pas :
Prendre ne luy laissez ne repos ne repas,
Sinon entant qu'il puisse estre icy miserable
Pour fournir en partie au tourment deplorable
De son lasche forfait, par ses tant griefs malheurs,
De mes yeux ennemis faisant couler des pleurs :
Mais des pleurs tresheureux de moy plus souhettables
Qu'autre ris le plus doux : pleurs, o pleurs delectables,
Ce jour marqué de blanc bien-heureux me fera,
Et par ces plaisans pleurs d'aise me comblera.*

Non non que pour ces pleurs ma haine s'affouisse :
 Non non que ma rigueur pour ces pleurs amollisse :
 Non que pour ses ennuis me par force à pitié
 Je lasche en rien les nerfs de mon inimitié,
 Qui obstinee en moy, non, quand de main haineuse,
 (Comme vn Athlete fit en la luitte saigneuse)
 Son cœur encor mouuant de son ventre arraché,
 Paurois enragément en mes dens remaché,
 Ne se souleroit pas : non, si comme Tydee
 De son haï cerueau sa teste ayant vuidee,
 L'auoy soulé ma faim, pour ce maudit repas
 La faim de ma fierté ne se souleroit pas.

Tandis que les Daulphins dans les ondes fallees,
 Les cerfs repaireront aux arbresuses valees,
 Tant que le ciel flammeux sa grand' masse roura,
 Encontre toy Mastin, ma sureur ne mourra,
 Soit que premier ie meure ou que premier tu meures
 Si m'enuoyant premier aux obscures demeures,
 La Parque detranchoit la toile de mes ans,
 Ces jours à moy derniers me feroient bien plaisans.
 Tant te voir me déplaist, ne fust que ie creindroye
 Que mon trespas premier te donnast quelque joye,
 Qui me pourroit causer, voire aux enfers là bas,
 Trop plus de creuecœur que cent mille trespas.
 Mais si premier ie meur, ma rancune enragee
 Dans l'estang oublieux plongee & replongee
 Pour tous les flots Lethois n'ira pas en oubly :
 Ou soit que dans mon lit d'vne fieure affoibly,
 Ou soit que par le fer d'vne mort violente,
 Ou soit que perillé d'vne ondeuse tourmente,
 Je quitte la clarté de ce jour gracieux,
 Oflu hideusement tousiours deuant tes yeux
 Je me presenteray. Mais si je doy suruiure
 Ta malheureuse fin : si ma Parque doit suiure
 Ton trespas defastré, puisse le triste cours
 De ces malheurs brouiller les ombres de tes jours :
 A fin qu'icy viuant mes yeux rians je puisse
 Des maux que je te vouë, & de ceux que je laisse,

*De plus de maux encor te voyant tormenter
Que mon esprit troublé n'en sçauroit inuenter.*

*Les éléments dépités puissent contre ta vie
Conjurer, conspirans vne immortelle enuie.
Ton heur soit empesté d'innombrables ennuis,
Tous te puissent nier leurs desirables fruits :
La Terre sous tes piés sans relasche tremblante,
D'une éternelle peur ton repos detroublante
Te face tremblotter douteux qu'entrebeant
Elle ne t'engloutisse en son gouffre effroiant :
Parmy l'air orageux sur ta poreuse teste
Se traîne horriblement vne longue tempeste,
Te menaçant ta mort, & te brouille le sens,
Quand par toy condamné coupable tu te sens
Avoir pour ton forfait mérité non pas vne,
« Mais mille & mille morts. La peur est importune
« A qui se sent coupable : où qu'il fuyé caché,
« Le criminel attend le fruit de son péché.*

*Tremble toujours, Maslin, où que ton œil s'élançe,
Pense y voir les apprests pour punir ta méchance :
Soit qu'un acier tranchant tu aïses driller,
Crain qu'il ne soit voué pour dans toy se souiller :
Soit qu'un feu deuant toy ardre un peu grand se voye,
Crain que pour te brusler vengeur il ne flamboye :
Soit qu'un fleuve profond tu voyes tournoyer,
Crain qu'il roule ses flots pour dedans te noyer :
Soit qu'un tombereau tourne encrouté tout de bouë,
Crain que pour te trainer au supplice il ne rouë :
Soit qu'un cheſne sur toy se branchoie étendu,
Crain que pour tes meffaits tu n'y soyes pendu.*

*Tout te soit plein de fleur, tout te puisse déplaire,
La clarté du Soleil, Maslin, ne te soit claire :
La Lune ne te luise, & les astres des cieux
Par la plus claire nuit se cachent à tes yeux :
Et le beau te soit laid, & la lumière obscure,
Et le miel te soit fiel : du Printems la verdure
Te soit un triste hïuer : le gazouil des ruisseaux
Te donne autant d'horreur que les ruines d'eaux :*

*Des mignôs oifillons le gringoté ramage
Sous vn beau jour poignant, t'effroye le courage,
Comme te l'effroiroient au soir le plus ombreux
De mille chahuans les cris mal-encontreux.*

*Nu de biens, nu d'amis, banny, pauvre, malade,
Reuestu de haillons, d'huis en huis ta passade
Puisses-tu mandier : puisses-tu quemandant,
Au plus gelant hiuer tout vn jour attendant
Pour vn morceau de pain craquer la dent tremblarde :
Ne puisses-tu trouuer qui benin te regarde :
Nul ou soit homme ou femme ait de ton mal pitié :
Telle soit contre toy de tous l'inimitié.*

*Puisses-tu malheurer en ta fortune trouble :
De moment en moment ton enuuy se redouble.
Soit soit tousiours ton corps de douleurs tourmenté,
Soit soit tousiours ton cœur de dueil agrauanté.
Plus que les jours tardifs des nuits les tristes ombres
Te puissent encombrer, & plus que les nuits sombres
Puissent les jours ombreux pires maux atreiner,
Qui puissent rengregez au double te genner.*

*Le sommeil point ou peu sa molle aisle tremouffe
Dessus tes yeux meurdris : mais si sa force douce
Te les charme par fois, Morfé te face voir
Les songes plus hideux qu'il pourroit émouuoir.
Mille meurdres cruels, mille monstres horribles,
De Scyllés mille effrois, mille Harpies terribles
S'offrent deuant tes yeux, mille fantosmes d'os
Par l'huis le moins obscur te troublent ton repos.*

*Sois-tu chetiument languissant, miserable,
Mais ne soit ta misere enuers nul deplorable :
Plus tu seras chetif, plus ta chetiueté
Gaigne de mal-talent sur ta méchanceté.
Et bien que tes ennuis d'heure en heure s'accroissent,
Bien que se rengreger tousiours ils apparoiſſent :
Nul, tant soit-il benin, ne voye ta langueur,
Qu'encor il ne te juge à plus griue rigueur.*

*Souuent de mort la cause à tes yeux se presente,
Mais le moyen de mort à ton besoin s'absente :*

*Ta vie outre ton gré retenuë au dedans
 Tes sens par force anime à mourir pretendans.
 En fin l'esprit chagrin pour t'arracher la vie,
 S'estant fort debattu dans ton cœur plein d'enuie,
 Laisse tes membres las d'un long tourment trainé,
 T'ayant ains que partir cruellement gesné.*

*Deffous defastre tel (& les Dieux le voulurent)
 De ta mere, Mastin, les tristes couches furent :
 Nul astre qui rayonne avec heur ou sans mal
 Ne te favorisa ton trouble jour natal :
 Ny Venus dou-luisant n'œillada ta naissance,
 Ny le bon Iupiter en paisible influence
 Ne te guigna d'enhaut : le Soleil radieux,
 La Lune aux crins d'argent, Mercure ingenieux,
 En bon regard tourneꝝ alors ne t'eclairerent :
 Mais bien Saturne & Mars contre toy conjurerent,
 Brouillans de ta naissance en leurs plus tristes lieux,
 Et plus troubles regards, le moment ennuyeux.
 Le jour que tu naquis du ciel la torche claire,
 (A fin que rien ne fust qui ne te fust contraire)
 Obscure s'ennublant d'un brouillas épeffi,
 Par ce morne sejour troubla l'air obscurci :
 Voire & lors que ta mere apres maintes & maintes
 Importunes douleurs & cruelles épreintes,
 Son ventre déchargea de toy, méchant Mastin,
 Son execré fardeau, sous tant triste destin :
 Le nuit-volant hibou d'une aisle malheureuse
 Vola sur ta maison, en voix malencontreuse,
 Du plus haut de ton teã huant ton chant natal,
 A tes jours auenir mortellement fatal.*

*Les Eumenides lors en leurs fenestres salles
 T'enleuans tout soudain, dans les eaux infernales
 Plongerent tristement ton maudiffable corps,
 Du bourbier Stygien fouillant tes membres ords :
 Elles te recueillant, de baue Cerberine
 Et d'Hydrien venin, te frottent la poitrine :
 Elles de lait cheuin te venans alaitter,
 D'une chienne te font les tetasses tetter.*

*Ce fut là de Mastin la premiere pasture,
De là le nourriffon embut sa nourriture,
Pour apres contre moy de sa maline voix
Faire en vain éclatter les enragez abboys.*

*Elles des vieux haillons des sepulchres osterent,
Et ses membres maudits dedans emmailloterent :
Elles les ont posez en ce point reueftus
Au lieu de lit mollet sur des cailloux pointus.*

*Après auoir fini leurs tristes commerailles,
Qui passoient en tristeur les tristes funerailles,
Ne laissant aucun point du mystere sacré
Au naisstre d'un enfant en la sorte execré :
Ia dresseant leur retour, leurs torches enflammees
Contre ses yeux chetifs elles ont allumees,
Par l'amere fumee issant de leurs flambeaux
Attirans de ses yeux deux larmoyans ruisseaux.
L'enfant né malheureux, meslant vn piteux braire
A ses pleurs marmiteux, contre leur flâme amere
Se ridoit renfrongné, quand l'une sœur des trois
Esclatta contre luy ceste deuine voix,
Que Clothon conferma, qui despote tournasse
En vn rouillé fuseau vne noire filasse,
Tandis que l'autre sœur son noir brandon fuant
Sur la face à Mastin toujours va remuant.*

*POUR NE TARIR IAMAIS de larmes eternelles
En toy nous esmouuons ces sources perannelles,
Te dresseant vn estat à jamais douloureux.*

*Tor malheureux fuseau, tor ce fil malheureux.
Croy malheureux enfant sous malheureux presage,
Croy pour estre la honte & l'horreur de ton âge.
Car depuis que le ciel en son branfle eslançé
Tournoye ce manoir en rondeur balancé,
Et tant qu'il roulera la grand boule en son estre,
Sous sa voute il n'a peu ny ne peut faire naisstre
Vn autre à meilleur droit en malheur plantureux.*

*Tor malheureux fuseau, tor ce fil malheureux.
Qu'est-ce qui aujourdhuy en trouble malencontre
Pour ton naisstre ennuyeux son horreur ne demonstre?*

La Lune cette nuit n'a telle pas deteint
 En jaunastre palleur l'argent de son teint ?
 Le soleil n'a til pas plus grand horreur monstree
 Que jadis, quand il vit par l'inhumain Atree
 Le banquet inhumain à son frere appresté,
 Reguidant au rebours & son char arresté
 Et ses cheuaux retifs ? les eaux contre leur source
 N'ont elles reflaté d'vne ondee rebource
 Et d'vn boubrier soudain troublé leurs flots poureux ?

Tor malheureux fuseau, tor ce fil malheureux.
 Vi en malheure né : Iupiter qui t'appreste
 Son tonneau de malheurs, le panche sur ta teste,
 Et prodigue à ton mal les verse à grans monceaux,
 Tournant la gueulle en bas du chetif des vaisseaux,
 Qu'il a deux des deux pars sur le sueil de sa porte,
 Dont il puise ses dons heurant en double forte
 Les humains, comme il veut, ou mal ou bienheureux.

Tor malheureux fuseau, tor ce fil malheureux.
 Voicy, voicy venir la Pandore fatale,
 Qui de sa boisle en toy ses pires dons estale,
 Et des maux par les dieux à l'enui derechef
 Donnez, vient accabler ton detestable chef,
 Pour malheur les jours de ta chetiue vie,
 Qui de mort ne sera seulement qu'vne enuie,
 Sans l'esperoir des chetifs seul confort doucereux.

Tor malheureux fuseau, tor ce fil malheureux.
 Esperoir fuira ta vie, & despoir coste à coste
 D'enuie dans tes flancs soit ton importun hoste,
 Qui leurs griffes dans toy à l'enui cacheront,
 Et ton cœur tenaillé par pieces hacheront,
 Toy souffrant plus de mal qu'en sa negeuse roche
 Ne souffroit le larron du feu, qui au bec croche
 De l'aigle furnissoit vn poumon vigoureux.

Tor malheureux fuseau, tor ce fil malheureux.
 Tant d'encombres diuers, tant d'angoisses profondes
 Ta vie engloutiront au gouffre de leurs ondes,
 Qui, comme flots enslez s'entrepoussans de ranc
 Battent d'vn rude choc du nauire le flanc

Plongé dans la tormente, ainſin entrepouſſees
 Troubleront coup ſur coup tes lieſſes froiſſees :
 Tant d'ennuis te fuiuront : ne crein, non que tes jours
 Par tels & tant de maux te puiſſent eſtre cours :

« Aſſez & trop long tems vit celui qui deſire
 « La mort pour ſeul remede à ſon ſelon martyre,
 « Et ne la trouuant point ſe traîne malheureux.

Tor malheureux fuſeau, tor ce fil malheureux.
 Voire à ſin que tes maux avecque ta meſchance
 Par le tems abolis ne ſouffrent l'oubliance,
 Vn Poëte vangeur à tes faits deſtiné
 Dans l'iſle d'Antenor doit bien toſt eſtre né,
 Qui traitement eſpoint de ta langue mal-caute
 Encontre ſon honneur par ton énorme faute,
 Son courroux enſtera contre toy rigoureux.

Tor malheureux fuſeau, tor ce fil malheureux.
 Ce Poëte offencé par ton malin outrage
 A grans flots contre toy va deſgorger ſa rage,
 Vengeant de traits portans ſa vengeance & ta mort,
 Pour ce qu'à ſon honneur tu tâchas faire tort :
 Et ce Poëte empraint telle marque en ta race
 De ta meſchanceté, que nul tems ne l'efface,
 Muant en cri tragic ſon chanter amoureux.

Tor malheureux fuſeau, tor ce fil malheureux.
 AINSI L'VNE DES SŒVRS parloit echeuelee
 Hochant ſa chevelure hideuſement meſlee
 De ſiſflans couleureaux : quand Clothon arreſtant
 Son fuſeau deuallé deſia pirouétant
 En terre le peſon, de l'Eumenide folle
 Begayante en fureur arreſta la parole :
 Et fit ſigne, beſſant ſon venerable chef,
 De quitter le Maſtin en ce natal meſchef.
 Lors la bande s'empart, & là s'empartant laiſſe
 De ſes flambeaux cuiſans vne ſumiere épaiſſe,
 Qui, depuis ce deſtin en malencontre dit,
 Et de cris & de pleurs comble l'enfant maudit :
 Qui maintenant fait homme, en mon ire obſtinee
 Des Parques doit ſentir vraye la deſtinee,

Mais, mais à son grand dam : si l'oreille des dieux
 Ne dedaigne le vœu de mon chant furieux
 Si le pere des Dieux, quand il fit le partage
 Des estats establiꝝ en son grand heritage,
 Engraua des trois sœurs l'auant chanté deslin
 Irreuocablement en œuvre adamantin :
 Qui fermement planté, fondé seur en sa place
 Ne craint le rude effort de rien qui le defface :
 Ny des cieux desmembrez la cheute, ny la dent
 Du tems qui domte tout, ny le tonnerre ardent.
 Mais, si de Iupiter la parole promise,
 Rompue ne peut estre en son entier remise,
 A ton dam à ton dam par mon vers irrité
 Sentir des Parques seurs la grieue verité,
 Tu dois, tu dois Maſlin : à ton dam sur ta teste
 Doit selon leurs deslins se ruer ma tempeste,
 Te forçant confesser par tes maux, que ma voix
 Aura contre ton heur assez & trop de pois.

Que tout cela d'ennuis que les âges passées
 Ont peu veoir encombrer d'angoisses amassées
 Les plus chetifs humains : tout cela de malheurs.
 Qui les tirans Gregeois combla de tant de pleurs,
 Se rue contre toy. La Tantalide race
 Te quitte aux malheurtez que le deslin te brasse :
 Que les troubles tombez sur le sang Cadmien
 Aupres de tes trauaux ne semblent estre rien,
 Ny tout ce que jadis aux larmoyables Scenes
 Dans les Tragiques jeux des sçauantes Athenes
 On vit représenter, tiedes pleurs attirant
 Par l'horrcur des malheurs d'un peuple souſpirant,
 Pres tes maux ne soit rien. La Deesse diuerſe
 Si mallement ton heur abbattu bouleuerſe,
 Au plus bas de sa rouë enſondrant sans mercy
 De ton viure troubleux le deslin obscurcy.

T'aienne pour loyer de ton jangler infame
 Ce qui jadis auint au blasmeur de la femme
 De l'Atride puisné : mais pour ton dechanter
 Comme à luy ton malheur ne se puisse absenter.

Puisse tu de tes doits tes saigneuses paupieres
 Repentant de ton tort veuuer de leurs lumieres,
 Comme fit le mari de sa mere, à taston
 Qui ses aueuglez pas conduisoit d'un baston.
 T'auienne comme à luy que tes yeux execrables
 Des Dieux soyent confermez sur tes fils miserables,
 Lesquels, bien qu'innocens de tes commis forfaits,
 Sur leur dos porteront & la peine & le fais.
 Puisse autant dessus eux ta felonnie priere,
 Que sur le chaste fils d'Hippolite guerriere
 Eut de cruel effet des trois le pire vœu
 Que son pere luy fit de sa femme à l'aveu.
 Tes fils ne soyent meilleurs que le Roy de Megare
 Cogneut traistre son sang en la justice rare
 De son mesme ennemy, quand il perdit le crin
 Qui luisoit en son chef fatalement pourprin.
 Meilleur ne soit ton sang qu'au vieil tyran de Gnoffe
 Fut Ariadne lors qu'en la torteuse fosse
 De son frere mibœuf le meurdrier reguidé,
 Traitresse, elle sauua par le lin deuidé.
 Soit ton sang moins seal qu'à son pere Medee,
 Par qui folle d'amour, enleua l'or guidee
 La force de Iason, quand avec l'estranger
 De son frere la mort elle put eschanger.
 Quelle du violeur de la forest sacree
 A Cerès, fut la faim, en ta gorge execree
 Telle faim se campant, dans tes boyaux goulus
 Engloutisse tes biens à tes enfans tolus.
 Qu'en ta plus aspre faim comme à l'aveugle guide
 Des preux par la coulombe, auolans par le vuide
 Les oyseaux importuns te souillent ton repas,
 Ny prendre un repas sain ne te permettent pas.
 Qu'en ta plus aspre faim, à fin qu'encor s'arreste
 Le Soleil d'une horreur, un repas lon t'appreste
 De l'un de tes enfans, pour te souler, Mastin,
 D'un & Thiestien & Terien festin.
 Au lieu de l'escarlatte, en ton dos noircissante
 De ton bien triste dueil une robbe se sente,

Avec pire meſchef, que Theſé n'éprouua
 Quand pour la voile rouge vne noire il leua.
 Ainſi que le douteur de l'empenné l'égaffe,
 Qui pour taſcher plus haut que n'atteint noſtre race
 Trebuchâ renuerſé, renuerſé puiſſes-tu
 Plaindre par ton orgueil tout ton heur abbattu :
 Et comme luy boiteux vagoit rongéant ſon ame,
 Solitaire echeuant ſon encouru diffame,
 Par les chams Aliens, dans vn deſert recoïn
 Banni ronger ton cœur puiſſes-tu ſans témoin.
 Puiſſes-tu forcené courant de terre en terre
 Durant ta vie errer, pour ton abſoute querre,
 Comme vn qui ſe ſouilla, domeſtic eſtranger,
 Dans le ſang maternel pour ſon pere vanger.
 Quand tu voudras partir ourdiſſant vn voyage,
 Chopant deſſus le ſueil preſentir le preſage
 Puiſſes-tu d'un malheur, qui, au malheur eſchu
 Ne quitte pres Pithon dans le chemin fourchu.
 Au milieu de ta voye vne tempeſte telle
 Et de pluye & de greſle à grans flots te martelle,
 Comme, par leur deſtins aux nopces appellez,
 Le porc & le Lyon noiſerent martelez :
 Soit ton chemin troublé comme eſtoit de Træſene
 Le dangereux paſſage à la ville d'Athene
 Deuant que l'autre Hercule eut encor abbattu
 Les monſtres & brigans, montre de ſa vertu.
 Soyent tes hoſtes plus doux, Cercyon d'Elcuſine,
 Le Geant porte maſſe, ou le courbepin Sine,
 Ou Procuſte tyran, ou le bourreau Sciron,
 Qui les rocs mal-nommez diffama de ſon nom.
 Si tu vogues en mer, vn tempeteux orage
 Face perir ta nef, & du profond naufrage
 Les flots te vomiffans de leur gouffre tiré
 A tard ainſi qu'Vlys, te ſauuent déchiré.
 Ains qu'eſtre à bord pouſſé la Carybde gourmande,
 Qui par trois fois le jour dedans ſa gorge grande
 Aualle & reuomiſt la fange de ſon eau,
 Aux vagues rote encor ton englouti vaiſſeau :

Qui de Scylle à six chefs rasant la roche creuse
 Perde six matelots de sa chourme poureuse,
 Toy restant effroyé par sa monstrueuse voix,
 Qui de mille mastins entonne les abbois.
 A ton tardif retour trouver non moins brouillée
 Puisses-tu ta maison de tes biens despoillée
 Que le Duc Itacois : mais ton lit paillardé,
 Comme à luy ne te soit chaste contregardé.
 Telle ta femme soit que le mal-caut Egide
 Remonté des enfers trouua sa Minoïde,
 Qui morte éperdument, de son beau fils à tort
 (Pour couvrir son forfait) brassa l'injuste mort.
 Ou, quelle à Præte fut celle, qui desesperante
 De pouvoir mettre à chef son amour forcenante,
 L'auanture appresta du monstre, qui Lyon
 Deuant, Cheure entre deux, derriere fut dragon :
 Ou plustost quelle fut au fils aîné d'Atree,
 Ilion mis à sac, la race à Tyndaree,
 Chaste ainsi puisses-tu & ta couche trouver
 Et de mesme heur que luy par ton mal l'esprouuer.
 Vn tel desir paillard suiuant l'amour brutale,
 Qui pour se contenter ait besoin d'un Dedale,
 Ta femme aille eshontant, quel celuy qui toucha
 La niepce du Soleil qui d'un monstre accoucha.
 La race qu'elle aura nul trait de ton visage
 N'ait tracé ny du sien, ains donne temoignage
 Escrit dessus le front du peu de chasteté
 De sa mere paillarde, en son estrangeté.
 Rien n'ayent tes enfans, rien qui de toy retienne
 Fors les cœurs qui tiendront de la meschance tienne,
 A fin qu'en leur meschance, ô meschant malheureux,
 Se venge meschamment ta meschance par eux.
 Le grain que les fillons de ta sterile plaine
 Prendront du laboureur penant de sueur vaine,
 Ne profite non plus, que le grain qui grillé
 Fut aux chans d'Athamas en vain eparpillé.
 De membres & de bras cloué sur vne roche
 A cloux adamatins. repaistre le bec croche

D'un aigle puiffes-tu, d'un poumon renaiffant
 Comme vn qui sur Caucas gïst l'aigle repaiffant.
 Meur meur d'une faim lente en geshie autant cruelle
 Que celuy qui par trop aux parjures fidelle
 Prodigue de sa vie en mespris de ce jour
 De ses captifs soldats empescha le retour.
 Sois-tu vif escorché comme le fol Satyre
 Dont la fluste assaillit la Phœbienne lyre,
 Qui fleuve en Phryge sourd des racines d'un pin
 Siffant encor les plains de sa piteuse fin.
 Sois-tu, comme jadis le trop chaste Theïde
 Entre ses fiers cheuaux mal-croyans à sa bride,
 Des traits l'enueloppans pelle-melle tiré,
 Par ronces, par cailloux en lopins deffiré :
 Et comme par les chiens deffous la nuit muette
 Mourut cruellement le coturné Poëte
 De leurs felonnes dens à l'enui détaillé,
 Mastin, ainsi fois-tu des mastins tirailé.
 Et mourir puiffes-tu, comme de Calliope
 Le trainebois enfant (qui par la folle troppe
 Des Bistones mourut en piéces detranché)
 En torments inhumains membre à membre arraché.

Mais quoy? cuiday-je bien pouffer dehors les peïnes
 Qu'en courroux ie te voué, egalant en mes veïnes
 La haïne qui bouillonne, egallant la rancueur
 Qui m'enfle contre toy de rage tout le cœur?

On ne conte de nuit les estoilles menues
 Quand les Zefirs de l'air ont balié les nues :
 Le nombre on ne dit point au renouveau des fleurs,
 Qui les prez piolez bigarrent de couleurs.
 Qui dira par les chams combien d'espis ondoient,
 Quand des dons de Cérés les campagnes blondoyent?
 Et qui pourra les grains de l'arene sommer
 Que l'eau de l'Ocean laue aux bords de la mer?

Tels & tant de malheurs, Mastin, ie te desire,
 A qui mille & mille ans ne pourroyent pas suffire
 Pour d'ordre les nombrer : non quand j'aurois encor
 Aussi puiffante voix que celle de Stentor :

*Non quand j'auroy de fer cent bouches & cent langues,
Qui fissent tout d'un cri cent diuerses harangues,
Pour desgorger dans moy mon courroux estouffé,
Portant de double acier l'estomac estouffé.*

*Tel soit le triste cours de ton malheureux viure :
Tels ordres de malheurs se puissent entresuiure
Jusqu'à ta mort, chassans par tourmens impiteux
De son orde prison ton esprit despiteux.
Nul ne se trouue adonc, qui, comme aux autres, rende
A ton cors execré la mortuaire offrende :
Soit ton cors rebouté de la terre & du feu,
Veuf du dernier honneur qui aux moindres est deu.
Entre les lous gloutons pour ta charongne infette
Esparsée par les chams soit vne guerre faite.
Les milans charongniers & les goulus corbeaux
Souillent leurs haues becs dans tes maudits boyaux.
Soient tes os decharnez exents de sepulture,
De la pluye & du vent, nuds de toute vesture,
Dedaignement battus : cependant que là bas
Dans les palles enfers, sans espoir d'un trespas
Qui mette encore fin à tes peines cruelles,
Ton esprit tormenté de gennes eternelles
Seul autant souffrira de griefts punissements
Que tous les vieux damnez y souffrent de torments.*

*Là tu seras banny des brigades heureuses
Du champ Ely sien, aux ombres langouereuses
Où bannis par Eac les malheureux damnez
En eternels torments languissent condamnez.
Là Sisyfe obstiné d'une espaule voustee
Par le roide pendant d'une haute montee
Pousse en vain son caillou, qui du mont le plus haut
La ja presque monté luy eschappe & luy faut :
Là Titye alongé sous sa masse foulante,
Neuf arpens de país du sommet à la plante
Empesche de son long, au couple rauissant
Des vautours acharnez son foye fournissant.
Là les Belides sœurs vainement amusees,
En vain cuident remplir leurs cruches pertuisees*

De l'onde qui se pert, qui des trouëz vaisseaux
 Et se prend & se rend dans les prochaines eaux.
 Là sans fin Ixion se tourne & se retourne,
 A sa rouë attaché qui jamais ne séjourne :
 Et d'éternelle volte en soy-mesme conduit
 Esbranlé roidement, & se suit & se fuit :
 Là Piritois craintif aguigne sur sa teste
 Vne pierre pendante à tomber ja ja preste,
 Sur vne table ayant des tasses & des plats,
 Mais la Furie auprès luy trouble son repas.
 Là Tantale beant sur les fruits & sur l'onde
 Languist neccssiteux de ce dont il abonde :
 Pour sa bouche mal close, à bouche bee en vain
 S'efforeant d'appaiser & sa soif & sa faim.
 Là, ton esprit aussi en ces peines souffertes
 De ton parler mal-caut recevra les desertes.
 Car Eac rigoureux les torments, qu'il ostra
 Aux plus punis dannez, dessus toy remettra.
 Sisyf, tu luy lairras ta meule culbutante
 Et ta rouë, Ixion, roura vireuoltante
 Autre cors que le tien : d'un foye tout nouveau
 Se repaistra le bec du Tityen oyseau.
 Cestui-cy, Piritois, sous ta pierre incertaine
 La teste bessera pallissant de peur vaine :
 Tantale, cestui-cy de tes moqueurs repas
 En ton lieu poursuiura les reculans appas.
 Voire & si ces tormens n'egallent la vengeance
 Que merite, Mastin, l'excez de ton offence,
 Eac pour te genner justement inuentif
 Nouveaux tourmens contreuue à ta peine ententif.
 Que des bourrelles sœurs l'une son flambeau jette
 Tes paupieres grillant, l'autre tes flans fouëtte
 De courgets serpentins, l'autre aïlle tout joignant
 De ses ongles crasseux ta face egratignant.
 Qu'il rechauffe là bas le toreau, dont l'espreuue
 Se fait par son ouurier, & d'une frayeur neuue
 T'y contraigne mugler, & dedans gemissant
 Les ames estonner de ton cry mugissant.

Qu'il dresse le mortier, en qui jadis le Sage
 Du Tyrان inhumain constant souffrit la rage,
 Et face d'un pilon tous tes membres froisser
 Toujours frais aux tortmens sans pouvoir se casser.
 Qu'il renouvelle en toy les peines les plus dures
 Qu'onques peurent songer pour vanger leurs injures
 Les tyrans les plus durs : & genné sans sejour
 Te face martyrre de chacune à son tour.
 Qu'il te pousse à chef bas dans les flammeuses ondes
 De Phlegeton roulant, ses souffrieres profondes,
 Puis en feu t'en ostant (mais pour t'y rebruller)
 Pour t'eteindre en Cocyt te face deualer,
 Qu'il te jette deuant la monstreuse Chimere,
 Qu'il te face là bas par le trechef Cerbere,
 Qui fera ses trois couls en serpens heriffer,
 De son triple dentier aspriment peliffer.
 Brief, desirer cela (pour toute ma vengeance)
 Que tu calomniois contre mon innocence
 Pouvoir estre autant vray comme il est du tout faux,
 Forcé de le vouloir par tes felons trauaux.

Ces maux & vif & mort en griefts torments te troublent,
 Voire & plus mille fois rengregez se redoublent
 Que n'en puis desseigner. Et non toy seulement,
 Non toy, meschant Mastin, mais soit également
 D'ennuis agrauanté, quiconque ma simplesse
 D'un machineur engin époin faussement blesse
 Ou bien cuide blesser par controuuez propos
 De mon viure innocent troublant le doux repos.
 Soit-il en mesme nef pour endurer l'orage
 Que mon courroux degorge, esneu d'une aspre rage
 A vanger mon honneur, remplissant de mes cris
 De ma Seine les bords au sejour de Paris :
 Paris ma nourriciere, où desores ie jure
 Par les Sœurs & leur Dieu ne laisser telle injure,
 Sans vengeance couler, tant que de leur fureur
 Elles à leur Poète enflammeront le cœur.

Mais la voute du ciel, qu'un tour d'erein embrasse
 Ciel l'ancienne peur de la mortelle race

*M'accable de son fais, si doux à mes amis,
Ma rigueur ie n'obstine enuers mes ennemis.*

AMYMONE.

A PIERRE DE RONSARD.

*D*ESIA l'astre tempesteux
D'Arcture l'yuer amene :
Desia parmi l'air moiteux
La rage des vents forcene,
Qui la branlante forest
De son fueillage deuest.
Du renouueau florissant
L'arondelle messagere,
Ne volera plus froissant
Nostre air de plume legere,
Fors quand elle annoncera
L'autre Printems qui fera.
A Dieu les plaisirs des champs :
Plus à l'abri de l'ombrage
Des oyselets aux doux chants
On n'oit le caquet ramage :
Les tristes prez ne sont plus
De verdeur gaye vestus.
Mais les debordez ruisseaux
Sur les détruietes prairies
Noyent sous leurs troubles eaux
L'honneur des herbes fanies,
Et rauissent à nos yeux
Leur regard solacieux.

Plus la Nymphette n'ira
 Piller les fresches herbettes :
 Plus elle n'en ourdira
 Des chapelets de fleurettes,
 Pour en couvrir honorez
 En rond ses cheueux dorez.
 Plus la vendange ne geint
 Sous l'abrier, qui de sa charge
 Criant enrouré l'estreint :
 Plus dedans la cuue large
 Le paifan d'un pas coulant
 Le raisin ne va foulant.
 Le vin n'est plus desja moust,
 Qui ferré dedans la caue
 Par le bondon plus ne boust,
 Sifflant sa fumeuse baue :
 Mais en son tonneau raffis
 Sur les chantiers est affis.
 Maintenant le laboureur
 Tenant sa femme embrassée
 Cueult le fruiçt de son labeur,
 Et de la chose amassée
 Durant l'autonne & l'esté
 S'esjouit en gayeté,
 N'abandonnant sa maison :
 Telle pluye respendue
 Et telle neige à foison
 Des champs la joye a perdue :
 Tel vent sifflant orageux
 Empesche les plaisans jeux.
 Mais, doux Ronsard, ny du tems
 La trop fascheuse inconstance,
 Ny des amis t'attendans
 L'attrayable souuenance,
 N'ont encore le pouuoir
 Dehors des chams te rauoir.
 Quelque autre amoureux flambeau
 Te brusle t'il point ton ame,

Allumant d'un œil nouveau
 Dedans toy nouvelle flâme ?
 Amour te retiendrait bien
 Estreint d'un nouveau lien.
 Ronfard, la nouvelle amour
 D'une simple paisante
 Te regentant à son tour,
 A ta joue rougissante
 Ne face le sang monter
 S'elle t'a bien peu domter.
 Apollon au chef orin
 Admire en sa beauté simple
 Cyrene, bien que son crin
 Non couuert d'un dougé guimple
 En l'air pendille tremblard
 Et ne soit agencé d'art.
 Voire & Neptune, le Roy
 Qui brasse la mer cruelle
 A senty premier que toy
 L'ardeur d'une flamme telle,
 Et ne peut à tout son eau
 Noyer d'amour le flambeau.
 CUPIDON vn jour lassé
 De meurdrir la gent humaine,
 Apres vn cerf pourchassé,
 Auoit mis toute sa peine,
 De Diane ayant les chiens,
 Qui pour vn jour furent siens.
 La vierge les preste enuis
 Premier le forçant qu'il jure
 Que de ses attraitz lascifs
 Ne fera jamais injure
 Aux filles, qui par les boys
 Suiuront des chiens les abboys.
 Amour apres grand labeur,
 Ayant mis à chef sa chasse,
 D'un chaud degout de sueur
 Arroloit sa tendre face,

Quand il alla de Cypris
Se rafraeschir au pourpris.
Au pourpris delicieux,
Que les Graces jardinières
Cultiuent à qui mieux mieux
De mille & mille manières
De compartimens dressez
Au parterre entrelassez.
Où les odorantes fleurs
En bel-esclatant meflange
De cent diuerses couleurs,
D'un gracieux entrecange
Font que tout y rit, d'un flair
Ambrosin embasmant l'air.
Là maint clair-coulant ruisseau,
Avec un soüef murmure,
Roule mainte diuerse eau
Argentine, belle, pure,
De qui la douce vapeur
Eteint toute eau de senteur.
Dans ce Cyprien jardin
Amour vint trouuer sa mere,
Comme pour son chef diuin,
Auecque sa troupe chere,
Un tortis elle tissoit
Des fleurs qu'elle choissoit.
Les triant dans un monceau,
Qui en son giron éclate.
Mais de son ouvrage beau
Le doux soucy tant la flate,
Que plusloft se voit tenir,
Qu'elle ne le sent venir.
Comme un passereau drillant
Dans vne seiche poussiere,
S'égaye dru fretillant
De sa double aïfle legiere :
Ainsi l'enfant qui s'ébat
Menu des aïfles se bat.

Et les fleurettes gaflant
 Infantinement s'y touille,
 Par son giron se veautrant,
 Et tout son ourage brouille :
 Mais pour sa mere appaiser
 La vient tendrement baiser.
 Et d'un bras maistre des Dieux
 Ployé de façon mignarde,
 Lace le col gracieux
 De sa mere, & la regarde
 D'un dru clignetant regard
 Meulé d'un rire flatard.
 Venus pointe des douceurs
 D'affection maternelle,
 Baise ses yeux rauisseurs,
 Et d'une parolle telle
 Ses deux coraux defermant
 Elle va l'air embasmant.
 Doù viens-tu, mauuais garçon,
 Qui deurois estre mes joyes?
 Mais faux petit enfançon,
 Tout le rebours tu m'enuoyes :
 Par toy pour quelque bon heur
 Je n'ay que tout deshonneur.
 Bien que, petit éfronté,
 Tu m'ays tousiours fait du pire,
 Si faisant ma volonté
 Tu veux mettre à chef mon dire,
 Je te promets desormais
 De t'aimer mieux que jamais.
 Et si, mon fils Cupidon,
 Le plaisir que ie demande
 Tu ne feras sans guerdon,
 D'une recompense grande,
 Si le gain ne te suffit,
 L'honneur suiura le profit.
 Honneur dy-ie bien plus grand,
 Qu' (ó trop peruerse nature!)

*De ta mere il ne te prend,
Quand par ta folle blessure,
(O honte) d'amour humain
Tu me naures de ta main.
Mais c'est tout-vn, faux enfant,
Si tu veux ne m'écondire,
Tu es defia triomphant
Sur vn & sur vn empire
Des trois, que par sort jadis
Les trois freres ont partis.*

*Iupiter prince des cieux
De tes traits s'est senti poindre,
Voire & Pluton furieux
Au jour tu as peu contraindre
Monter ses retifs cheuaux
Hors des brouillas infernaux.*

*Neptune seul dans sa mer
Se tient franc de ta sagette,
Dont tu peux tout enflammer :
Mais demain vole & la jette
Où les flots Inachiens
Lauent les murs Argiens.*

*Inache fait vn festin
Dedans ses palais humides
Aux Dieux du manoir marin
Et aux blanches Nereides :
Là le Roy Neptune ira,
Qu'Inache aussi conuira.*

*Tu l'aguetteras veillant,
Comme du long du riuage
Il ira se soleillant
Alecart de son bernage :
Fiche vn trait dedans son cœur,
Te faisant de luy vainqueur.*

*Pour l'honorable guerdon
D'une si haute victoire
Je te donray, Cupidon,
Vn don témoin de ta gloire.*

Comme tu as surmonté
 Le monde sous toy domté.
 Je te donray le jouet
 Qu'à Jupiter Adraſtee,
 Bien fait, beau, riche à ſouhait,
 Donna ſous la roche Idee,
 Lors que petit il étoit
 La Nympe qui l'aletoit.
 C'eſt vn fetis moulinet
 De ce grand monde l'image,
 Que j'ay dans mon cabinet
 Vn des plus exquis ourrage,
 Conſtruit de cerceaux diuers
 Mis de long & de trauers.
 Deux croiſez en meſnes pars
 L'ourrage quarrent & bornent,
 Peints d'azur, où ſont eſpars
 Mille aſtres d'or qui les ornent :
 Vn eſſeuil d'argent les joint
 D'vn gon double en double poinç.
 Au milieu de cet eſſeuil
 Vne boule eſt ſuspendue
 De Iaſpe, par qui à l'œil
 Double couleur eſt rendue :
 D'vne part vn palle-verd,
 De l'autre vn teint plus couuert.
 Cinq cercles mis de trauers
 Eloigneꝝ d'egal eſpace,
 Embrassent le rond diuers
 De la tournoyante maſſe.
 Sous les trois vn eſtendu
 Eſt de biais ſuspendu.
 Au deſſous par ſon contour
 Mainte figure étoilee,
 S'entrefuiuant tout-au-tour,
 Marque les mois de l'annee :
 D'argent vn bel aſtre blanc
 Plus bas trauerſe en ſon ranc.

Soudee à l'effeul d'argent,
Comme vn Soleil, la voliere
D'or & d'azur se changeant,
Sureclate vne lumiere
Plus brillante que par l'air,
Ne luit l'astre le plus clair.

Deffous le geant Atlas
Roidit son épaule large,
Et planté ne flechit pas
Deffous si pesante charge,
Bien qu'au col & qu'aux jarrets
Ses nerfs tendent sous le faix.

Ce joyau tel que Vulcain
Vn plus beau ne pourroit faire,
Je te donneray demain,
Si tu daignes me complaire :
Si de Neptune vainqueur
Tu luy sagement le cœur.

Ainsi la gente Cypris
L'amadouoit de promesse :
Luy de conuoitise épris,
Déjà de donner la presse
Le moulinet bigarré,
Dont el' l'auoit assure.

Et veut sur le champ l'auoir
A tout rompre, & se courrouce,
Et ne veut s'en demouuoir,
Sinon quand d'une voix douce
Sa tendre jouë pinsant
Venus vient l'adoucissant,

Et le baise, & d'un sou-ris,
O sang aimé (ce dit-elle),
Si de ta flamme surpris
Le Roy de la mer cruelle
(Et Styx j'en jure) ie voy,
Je te garderay ma foy.

Ce dit-elle. Et Cupidon,
Meu de si grande assurance,

Fremilloit apres le don ,
 Et s'animant d'esperance
 Depuis l'heure n'a cessé,
 Que Neptune il n'ait blessé.
 Déjà le flambeau du jour
 S'estoit éteint dans les ondes :
 Déjà du moite sejour,
 Quittant les vagues profondes,
 La nuit au ciel tenebreux
 Tendoit son pennage ombreux :
 Quand la Deesse Venus
 Enjoint à ses trois compagnes
 Coupler ses oiseaux chenus
 Au char, qui par les campagnes
 De l'air au ciel étoilé
 Porte elle & son fils aîslé.
 Tost que l'aube pourprissant
 Du Soleil auant-couriere
 A l'atlage grauissant
 Eut debaclé la barriere,
 Quand la terre porte-fruit
 Se décache au jour qui luit.
 L'oiseau Cyprien recors
 De la promesse accordee ,
 Veillant s'élance dehors
 De sa couche d'or brodee,
 Brodee d'or bien choisy
 Sur vn satin cramoisy.
 Au col il pend son carquois
 De son écharpe doree,
 Il prend au poing l'arc Turquois,
 Et sans longue demouree,
 Passant les manoirs des Dieux
 Va droit aux portes des cieux.
 Que de diligente main
 Les belles Heures portieres
 Luy ouvriront tout soudain,
 Dou les fertiles jachieres

*Des hommes laborieux
 Apparurent à ses yeux.
 De là se jette à chef bas,
 Entonnant l'air dans ses aïfles :
 Et plane alongeant ses bras,
 Et de secouffes ifnelles
 Fond, tirant d'Arges aux champs,
 Que d'Inach les eaux lechans
 Bagnent. A peine au milieu
 De fon entrepris voyage,
 Lors estoit le petit Dieu,
 Qu'il vit en bel equipage
 Neptune, faire la mer
 Soublanchiffante écumer.*

*La bonne mere Tethys,
 Neree & les Nereides,
 Et les Tritons mi-partis
 Fendoyent les plaines humides,
 Les Tritons en bel arroy
 Trompetans apres leur Roy.*

*Les Nerines par les flots
 De la marine bonace,
 Des Daufins preffoyent les dos,
 Les guidans de bonne grace,
 Autour du vieillard raffis
 Sur vne baleine affis.*

*Six mi-poiſſons hanniffans,
 Faisans jalir l'eau marine
 Deſſous leurs piés peſtriffans
 La grand' campagne azurine,
 Trainoyent vn char azuré
 Sur vn rouage doré.*

*Ce char haut affis portoit
 Le Dieu des manoirs liquides,
 Vn Triton deuant estoit
 Gouvernant les molles brides,
 Mille Dieux marins en rond.
 Et mille Deeffes vont.*

Amour qui des aïfles pend
 Comme l'oifeau fur la proye,
 En bas regarde suspend
 Où s'adreffera leur voye,
 Et dans l'air l'empenmé Dieu
 Tient œil & corps en vn lieu.
 Iufqu'à ce qu'il voit les Dieux
 Entrer dedans l'onde coye
 Où Inache gracieux,
 Que mainte Nymphé conuoye
 Pour bien veigner le grand Roy
 Des eaux, l'attend de pié coy.
 Adonc l'enfant Cyprien
 Leger reprend fa volée
 Droit au cours Inachien,
 Qui fous la cofte aualee
 Se heriffante en forests,
 Flotte alecart des guerets.
 Là comme fait l'esperuier,
 Qui fa proye au boys aguette,
 Dans vn fueillu chaftaignier
 Au guet fe branchant fe jette,
 Attendant l'heur oportun
 De naurer le Dieu Neptun :
 Qui au feftin cependant
 Entre dans la fale afconfe,
 Deffous l'onde s'épendant
 Sur vne voufte de ponce.
 Là déjà pour le repas
 Sur les tables font les plats.
 Du ciel les hautes roideurs
 Titan auoit furpaffees,
 Quand les plus afpres ardeurs
 Seichent les plaines baiſſees,
 Quand fous les ronceaux buiffons
 Le grillon meut fes chansons.
 Lors que le pastoureau cault
 Son beftail faoulé de paifre,

Retire, écheuant le chaud
 Du pasturage champestre,
 A l'ombre d'un orme frais
 Où le ruisseau coule auprès.
 Là soufflant ses chalumeaux,
 Ou bien enflant sa musette,
 Il éjouit ses toreaux
 De sa gaye chansonnette,
 Qui remaschent peu à peu
 L'herbage qu'ils auoyent peu.
 A l'heure Amour qui guettoit
 Caché dans l'épés fueillage,
 Ententif par tout jettoit
 Sa vuë atrauers l'ombrage,
 Et loing vne Nymphé voit,
 Qu'un Satyre poursuiuoit :
 Vn Satyre que pièça
 De la beauté de la belle
 L'archier Pasten bleça,
 Comme la jeune pucelle
 Suiuant des chiens les abois
 Chassoit vn dain par les bois.
 Tant ce mi-bouc a guetté,
 Que sa Nymphé il a trouuee,
 Qui fuit le chaud de l'esté
 Dessous l'ombrage : & leuee
 La suit de si viste pas,
 Qu'il la saisit en ses bras.
 De Danas Roy' Argien
 C'estoit la fille Amygone,
 Qui sentant ne pouuoir rien
 De force, à crier se donne,
 Et du cry qu'elle entonnoit
 Toute la riue étonnoit.
 Neptune apres le repas
 Seul du long du beau riuage
 Se promenoit pas à pas,
 Quand du dedans du bocage

Le cry de la fille il oit,
 Que le Satyr violoit.
 Meu de la pitense voix,
 Droit au cry Neptune tire,
 Et les trouuant dans le boys,
 Va deffaisir le Satyre,
 Qui étriuant ne veut pas
 Lascher ne prise ne bras.
 Amour son heur oportun
 Voyant, trie vne sagette,
 L'encoche, & dedans Neptun
 D'un coup assure la jette :
 Neptune au fond de son cœur
 Tout à coup receut l'ardeur.
 A coup à plein poing pressant
 Le Satyre aux cornes ferre,
 Et ja sa proye laissant
 Le renuerse contre terre :
 La Nymphé fuit : là tous deux
 Frustréz demeurent honteux.
 Et comme quand l'aubereau
 Affuit la race de Nise
 L'empiétant : le fauperdreau
 Suruient, fait lascher la prise :
 Scylle échappe : & pour tout gain
 A tous deux reste la faim.
 Ainsi des flots l'Empereur
 Et le corne-bouc perdirent
 Tous deux leur proye, & leur cœur
 D'amour la proye rendirent :
 Leur proye ils perdirent bien,
 Mais non le trait Cyprien.
 Amour se moquant des deux,
 De Neptune & du Satyre,
 Se prend (ayant veu leurs jeux)
 Eufantinement à rire :
 Et se repouffant en l'air
 Va vers sa mere voler.

Amour à ses dons vola :
Neptune que son feu domte
Vers sa bande s'en alla
Coupable en soy de sa honte :
Mais où qu'il voise le Roy
Son mal traine dedans soy.
Et comme le cerf fuyart,
Qui au flanc la fleche porte,
Fuit tousiours : tousiours la part
Qu'il fuit, la traine : en la sorte
Où que Neptune s'enfuit
La fleche d'Amour le fuit.
La fleche d'Amour le poind
Dans le plus vif de son ame,
Et l'amant ne laisse point
Auoir répit de sa flame,
Qui maistresse de son cœur
L'ard d'importune rigueur.
Suiuant la flamme qui l'ard
Neptun quitte son Empire
Sans en auoir nul égard,
Et droiçt deuers Arges tire,
Dés que l'Aube au l'endemain
Tendit sa rofine main.
D'Arges les murs tant vantez
D'eaux adoncques estoyent vuides
Encor n'estoyent inuentez
Les puyz par les Danaïdes,
Et qui lors de l'eau vouloit
Dans Inache la puisoit.
D'vne cruche se chargeant
Aymone estoit venue
Au bord, & se soulageant
De sa cruche, à jambe nue
Recoursant son simple habit
Au gay d'Inache se mit.
Et contre le cours de l'eau,
L'eau doucettlement rebelle,

Demarchoit tout beau tout beau
 La Danaïde pucelle.
 Qui d'un gracieux debat
 Contre les doux flots s'ebat.
 Le Dieu la voit en ce point :
 Quand il la voit c'est à peine,
 Que la fureur qui l'épouint
 Droit vers elle ne l'emmeine :
 Tant est l'amour violant,
 Qui Neptune est affolant !
 Mais du jour d'hier recors,
 Et de sa vaine entreprise
 Retient ses roides efforts,
 Pourpensant vne surprise,
 A quoy l'assiette du lieu
 Donnoit faueur pour le Dieu.
 Espais & drus arbrisseaux
 Sur le sourcil du riuage,
 Voire iusque aux claires eaux
 Noircissoyent vn long bocage :
 Là Neptune pas à pas
 S'embusche & se mussé bas.
 Comme vn loup quand vn troupeau
 Il voit dans vn pasturage,
 Se traîne tout beau tout beau
 Costoyant quelque bocage,
 Et du pastoureau le soin
 Trompe, s'aprouchant de loing :
 Ainsi le Dieu se mussoit
 Pendant que la pauvre fille,
 Que l'eau clair-coulant deçoit
 Sur le bord se deshabelle,
 Ne sçachant le danger prest,
 Dont Neptune fait l'aprest :
 Ains se pensant à seurté
 De tout estrangé dommage,
 Des eaux foule la clairté
 A nu de son blanc corsage,

Froissant les flots de son flanc
 Plus que freche neige blanc :
 Vn poil plus qu'un or brumy
 Sous le Soleil étincelle,
 Luissant sur le lis vny
 Du beau sein de la pucelle,
 Tel que l'or resplendissant
 Sur vn satin blanchissant.
 Ores à coup étendant
 Bras & jambes, elle nouë,
 Ores haut se suspendant
 Alenuers sans mouuoir joué,
 Ores dedans l'onde foud
 Se plongeant iusques au fond.
 O qu'adonc Neptune craint
 Que la pauurette perisse,
 Toft Amour qui le contraint
 Luy rompt cette crainte nice,
 Tantost la crainte à son tour
 Refroidist la folle amour.
 L'amour qui le forceroit
 De faire dans l'eau sa joye,
 Sans le danger qui seroit
 Qu'Amymone en l'eau se noye :
 Parquoy retient son effort
 Pour mieux la surprendre au bord.
 Elle lasse de noüer
 S'en reuint prendre ,a buie,
 Et faisant fin de jouer
 Dans le courant l'a remplie,
 Puis de la riuiera fort
 Pour se rabiller au bord.
 Amymone se vestoit
 Encore de sa chemise,
 Quand du Dieu qui la guettoit
 Elle se sentit surprise,
 Ayant & les yeux bouchez
 Et bras & mains empeschez.

Neptune au cors la surprend,
 Et de ses bras forts l'enferre,
 Sous soy la baiſſe & la rend,
 La renuerſe contre terre :
 La vierge rebelle geint
 Sous le grand Dieu qui l'eſtreint.
 Elle a beau jetter des pleurs,
 Pour pleurs amour ne s'alente :
 Car le Dieu ſuit ſes ardeurs,
 Et la fille violente,
 Qui, nice, vn ſi grand bon heur
 Met apres vn vain honneur.
 Mais l'amoureux jouiſſant
 De ſon joly pucelage
 Cueult le fleuron verdiſſant
 Sur le verdoyant riuage,
 Oû preſſant la Nymphe en bas
 D'Amour l'aprit aux ébas.
 Au cry qu'Amymone feit
 Quand Neptun la depucelle,
 Le Satyre qui l'ouit
 Vint pour ſecourir la belle :
 Le Dieu marin l'entendant
 Saiſit au poing ſon tridant.
 Et contre luy le brandit
 Qui euſt blecé le Satyre,
 Qui fuyart ne l'attendit
 Ains peu vaillant ſe retire :
 Le tridant ſans rien toucher
 Se fiche dans vn rocher.
 La fillette cependant
 Son pucelage regrette,
 Et deux ruiſſeaux répandant
 De pleurs, ceſte plaincte a faiçte,
 Hors ſon eſtomac declos
 Pouſſant des piteux ſanglots :
 O moy pauurette, ô mon heur
 Perdu avec moy chetiue !

Faut il qu'en tel deshonneur
 Toute ma vie ie viue?
 Las, vn joyau j'ay perdu
 Qui ne peut m'estre rendu!
 J'ay perdu le beau fleuron
 De ma jeunesse honoree !
 O pleust aux Dieux qu'au giron
 De la riuere azuree
 Dauant le somme oubliex
 De mort eust fillé mes yeux !
 Maintenant ie ne plaindroy
 Ma beauté se stetriffante,
 Maintenant ie ne craindroy
 La cruauté menassante
 De mon pere rigoureux
 Contre son sang malheureux.
 Ie ne respandroy ces pleurs,
 Pour ne pouuoir me contraindre,
 Deuant les yeux de mes sœurs,
 Où ma face j'iray teindre
 D'vne honteuse couleur,
 Coupable de mon malheur.
 Mais bien que dauant leurs yeux
 De honte ne fusse teinçte,
 A la longue, hélas, trop mieux
 Hélas si ie suis ençeindte,
 Mon ventre qui grossira
 Ma honte decourrira !
 Tandis que j'ay ma beauté
 Ie veu des bestes cruelles
 Requerir la cruauté,
 Dauant que mes joués belles
 Perdent leur fraiche couleur
 Par vne maigre palleur.
 Pleust aux Dieux que d'un Lyon
 Ie peusse estre la pasture.
 Pour m'oster la passion
 Que de grand' honte j'endure !
 Jean de Baif. — II.

O terre, avec mon esmoy
 Dans ton ventre englouty moy.
 Vn tourbillon tempesteux
 M'enuelopant toute viue
 Vienne dedans l'air venteux
 M'enleuer de ceste riue,
 En ce país écarté
 Où ne luit nulle clarté.
 Là deffous les longues nuits
 Entre les Cimmeriennes,
 Je cacheray mes ennuis
 Et toutes les hontes miennes,
 Sans soupçon : car ces manoirs
 D'ombre eternelle sont noirs.
 La vierge se plaint ainsi
 Bagnant de larmes sa face,
 Quand le Dieu marin voicy
 Qui flateusement l'embrasse,
 Et meslant vn doux baiser
 Va de ces mots l'appaiser :
 Mé fin à tes tristes plaints,
 O la Danaïde race,
 Apaise tes sanglots vains,
 Essuie ta moite face :
 En ton heur ne te deçoy,
 Et plus gayment le reçoÿ :
 Chetive, tu ne sçais pas
 Que tu es femme à Neptune?
 Tes regrets mé doncque bas
 Pour bien veigner ta fortune,
 Espouse d'vn des grands Rois
 Qui ne sont qu'au monde trois.
 Moy Roy des manoirs moiteux
 Sur toutes eaux ie commande.
 Ton cœur ne soit point honteux
 De me faire vne demande
 A ton choix, pour le guerdon
 De ton doux amoureux don.

*Ainsi Neptune disoit
Adouciſſant la ſimplette,
Qui ſes ſanglots appaiſoit :
Et luy demande nicette,
Qu'Arges qui eſt ſans ruiſſeaux
Puiſſe foifonner en eaux :
Et qu'encores pour temoing
De ſon raiſ pucelage,
Fiſt ſourdre non gueres loing
Vne eau, de qui d'âge en âge
Le non-tariſſant ſourgeon
Fuſt ſurnommé de ſon nom.
Le Dieu qui raiſ ſa fleur
Luy accorde ſa demande,
Pour don de telle valeur,
D'vne valeur bien peu grande :
Tant peu la ſimple ſçauoit
Ce qu'à demander auoit !
Le Dieu (ce qu'elle a voulu)
Des puis luy monſtre l'vſage,
Et du lieu qu'elle a eſlu
Faiſant ſourdre vn neuf oudage,
De ſon trident donne vn coup
Au roc, qui vomit à coup
Vne onde à foifon roulant,
Qui de la pierre bouillone :
La ſource aujourdhuy coulant
Porte le nom d'Amymone,
Et bruit encor tous les jours
De Neptune les amours.*

REMONSTRANCE

SVR LA PRINSE DE CALAIS ET GVINE.

AINSI Fortune change, & jouant à sa guise
 Son jeu cruel, ceux-cy maintenant fauorise
 Et maintenant ceux-là. Nous que nos ennemis
 Les Espagnolz naguere en grand' route auoyent mis,
 Ayans perdu contre eux, nous auons à ceste heure
 Contre les fiers Anglois la Fortune meilleure :
 Et nous auons repris les Villes & les Forts
 Dont ils auoyent jadis mis nos ayeulx dehors.
 Nous contraignons l'Anglois de tenir son empire
 A part dans l'Ocean, faisans qu'il se retine,
 En nous abandonnant, auèques larmes d'yeux,
 Le pais detenu long tems par leurs ayeulx.

Car selon le destin, CALAIS ne deuoit estre
 Remis entre les mains de son ancien maistré,
 Sinon quand on verroit leur Royne se ranger
 A prendre le party d'vn espoux estrangeur :
 Alors que mesprisant des Rois l'antique race,
 Elle mettroit vn Roy de dehors en leur place.

MERLIN long tems deuant aduertis les auoit,
 Que du sang de VALLOIS viendroît vn, qui deuoit
 Vanger la mort de ceux qui à Creci moururent
 Quand nous fusmes deffaictz, lors que nos forces furent
 Esteindes pour long tems : quand des jeunes François
 La fleur fut presque toute abatuë à la fois.
 Mais le deuin Merlin (bien qu'il fust veritable)
 N'a esté creu non plus, que Troye miserable
 Creut la voix de Cassandre. Encores tellement
 Le cœur leur estoit creu : en tel contemnement
 Encore ils nous auoyent : pour la double victoire
 Gaignee contre nous si pleins de vaine gloire,

Qu'au portail du chasteau escrit lon a trouué
 Dedans le marbre dur ce dicton engraué :
 Les François à Calais viendront mettre le siege
 Quand le fer & le plomb nageront comme liege.
 O parole barbare ! ô folle confiance,
 Prise trop hardiment pour l'humaine puissance !

Mais ny tous les marests qui les enuironnoyent,
 Ny tous les forts aussi qui les chemins tenoyent,
 Garniz d'hommes dedans, n'empeschent nostre armee
 De passer jusqu'aux lieux où elle est destinee.
 Le grand LORRAIN luy mesme amenant ses souldarts
 Qu'il auoit assemblez braues de toutes parts,
 Monté sur vn coursier ils ont veu comparoistre
 Pour assieger leur ville, auant que de cognoistre
 Ou penser seulement, qu'il eust peu trauerfer
 Tant de fascheux destroiés qu'il auoit à passer.

Là vn autre labeur de nouveau le trauaille
 Plus grand que le premier : vne forte muraille
 De brique est alentour ceinte d'vn bon fossé,
 Mais derriere elle n'a nul rempar amassé.
 Elle est loing de la mer presque d'vn jeté de fonde :
 La riue est entre deux, que Neré de son onde
 Bagne deux fois le jour, quand d'vn reslot rampant
 Sa maree ordinaire aux terres il respand.
 Qu'on ne me voye pas lors que la mer s'esleue,
 Des coquilles trier, ou jouër sur la greue,
 Mais bien quand le sablon à sec elle lairra,
 Bien que malaisément s'y tenir on pourra.
 Le lieu n'y peut porter : souuent, si on la charge,
 La terre y obeïst, & fond deffous la charge.
 Ce fut par cest endroiét que furent amenez
 Tous les doubles canons sur des clayes traïnez,
 Outre à coups de mousquets, vne Tour haute & grande
 Du long de ce riuage & sur le port commande :
 Mais nos braues soldats, & du Chef la vertu,
 Tout cet empeschement ont soudain combatu.
 On a gaigné Rifban : la forteresse forcee
 Du chasteau nous donnoit dedans la ville entree.

*On les prend à mercy : Le peuple & le soldart,
Leur vie sauue, on fait retirer autrepart.*

*O toy GVINE trop fiere, il t'eust mieux valurendre
A vn prince clement, que de vouloir apprendre
Combien nostre grand Roy en armes est puissant.
Ton rempar renuersé ne s'iroit tapiissant
En terre, comme il fait : tes maisons abatuës
N'endureroient le soc des maistresses charruës
Aux laboureurs François, qui n'oseroient penser
De te mettre en labour, ny de t'ensemencer.*

*Quelle fureur cruelle est-ce icy ? quelle rage,
De n'estre pas content de faire le carnage
Des hommes, si ensemble on ne rue à l'enuers
Villes & Citoyens, si aux dieux des enfers
Tout n'en est deuoué ? Nous auons veu naguier
Du chasteau de Hedin la forteresse fiere,
Et Terouane aussi : presques on n'y voit plus
Les merques seulement des logis abatus.
Encores lon pourroit à l'ennemy permettre
De razer les citez : mais de voir ainsi mettre
Le feu dans ses maisons au mesme Citoyen,
Et ruiner ses murs, & ne pardonner rien
A son propre pais, auquel l'ennemy mesme
Vainqueur pardonneroit, quelle fureur extreme
Pensez vous que ce soit ? Des hommes sont-ce icy
Les œuures, ou plustost des bestes sans mercy ?*

*Tant y a, qu'aujourdhuy aux Chefs de nostre armee
La victoire deuant impossible estimee,
Est venuë d'enhaut de la grace de DIEV.
Bien que le froid hyuer, & la mer, & du lieu
La grande renommee, & la honte soufferte,
Et toute fraische encor pour la derniere perte :
Et bien que la Fortune à nous trop longuement
Ennemie, eussent deu y mettre empeschement,
Et detourner alors de nos Chefs l'entreprise,
Quoy qu'ils fussent hardis : Toutefois on te prise,
O vaillant Roy HENRI, pour constamment n'auoir
De ton premier desseing voulu te demouuoir :*

*Et pour auoir donné à tes gens l'assurance
D'exécuter l'aduis de ta sage conffiance :
Apprenant aux humains, que Dieu comme il luy plaist
Tire & pouffe des Rois, par vn celefte arrest,
Le courage & le sens, fans qu'on doyoue pretendre
Le motif de leurs faictz par la raison entendre,
Ny s'esmaier pourquoy ils auront faict cela :
Car l'esprit des mortels n'atteint pas jusques là.*

*Mais ce Dieu qui premier de ce conseil t'aduise,
O sage Roy, luy-mefme a conduit l'entreprife,
Voire a guidé tes Chefs, jusqu'à ce que le tout
Ait esté par les tiens parfaict de bout en bout.
Luy-mefme quand on vit, que les bandes émeuës
Leurs payës demandans, qui leur estoyent bien deuës,
Vouloyent abandonner leurs enseignes, alors
Que la guerre trop longue espuiſoit nos tresors,
CHARLE, ce mesme Dieu te meit en la penſee
(A fin d'auoir soudain la finance amassée
Qu'on deuoit aux soldats) d'estre lors respondant
Plege pour le public, & d'aller demandant
Des emprunts à Paris. La finance requise
Par les bons Citoyens entre tes mains fut mise,
Et par toy enuoyée à ton frere, & soudain
Par entre les soldats partie de sa main.
Cela depuis les fait prests defireux de viure
Et mourir deuant luy, pour sa volonté ſuiure :
Et tous ces moyens cy les Anglois ont chasséz,
Qui loing de nostre coste oultre mer ſont passéz.*

*Donc, quel remerciement faudra til que lon rende
A DIEV, qui nous a faict cette largeſſe grande
Et de joye & de biens? pour luy gratifier,
Cent bœufs & cent brebis faut il ſacrifier
Sur des autels ſacrez? ou faire la huee
D'io Triumphe io, à la mode vſitee?
Ou dire des chansons & des brocards joyeux,
Comme on faiſoit jadis pour les victorieux?
Ce ſeroit trop ſuiuir la couſtume Payenne :
Mais nous deuons pluſtoſt (car la gloire en eſt ſienne)*

*Laisser l'honneur à DIEU invincible, puissant,
 Qui foule aux pieds le chef du Roy s'orgueillissant,
 Et qui jusques au Ciel d'en bas leue, & supporte
 Le Roy qui humblement tous ses faits luy rapporte.
 Qui, quand l'heureux succez nous hausse trop le cœur
 S'en vient nous chastier d'une douce rigueur
 Comme vn pere son fils, nous donnant des trauerfes,
 Et nous touchant par fois de fortunes diuerfes,
 A fin que ne pensions que l'heur vienne de nous
 Si de grace il nous est plus favorable & doux :
 A fin qu'en vn seul DIEU, Princes, & populaire,
 Nous fondions de nos faits tout l'espoir salutaire :
 Ny ne perdans le cœur pour le faix du malheur,
 Ny l'esleuans aussi si nous auons de l'heur.*

A MONSIEVR DE FITTES

TRESORIER DE L'EPARGNE.

FITTES ami d'un cœur entier
 De ceux que l'honneste mestier
 Des Muses gentiles contente,
 Ly ces vers que de toy recors
 Suiuant les Calabrois accors
 Au bord de la Sene ie chante.
BIEN heureux qui d'affaires loing
 N'ayant de nulles debtes soing,
 Et ne mettant la vieille guise
 De la gent d'or à nonchaloir,
 Avec ses toreaux fait valoir
 La terre par son pere acquise.
 Ny par les tentes guerroyant

Le terrible bruit entr'oyant
 Du fier cleron il ne s'esueille :
 Il n'a frayeur des flots ireux,
 Il n'est du Palais desfireux,
 Ny ne fuit des Princes l'oreille.
 Mais en sa maison il a soing
 D'auoir du plant exquis de loing
 Des vignes les plus excellantes :
 Ou bien dedans vn val estroict
 Il regarde, & par fois entroit,
 De loing ses bestes mugissantes.
 Mais bien d'une serpe trenchant
 Les fruiçiers sèueux esbranchant
 Y met meilleures entelettes,
 Ou ferre le miel espuré
 Dans vn vasselet bien curé,
 Ou tond ses ouailles foibles.
 Puis quand l'Autonne retourné
 Monstre son chef de fruiçs orné,
 Qu'il est aise en cueillant la poire,
 Au fruiçier mesme qu'il enta,
 Et la grappe au sep qu'il planta,
 Qui combat du pourpre la gloire.
 Tantost estendu s'il luy plaist
 A l'ombre d'un vieil chefne il est
 Alenuers sus l'herbe coquine :
 Les oyseaux tandis par les bois
 Gringottent en doucettes voix
 Mainte & mainte chanson diuine.
 Tandis d'enhaut glissent les eaux :
 Au garouillis de leurs ruisseaux,
 L'onde fuit d'une onde suiuite,
 De qui le doucereux accord
 Par un murmure qui endort
 Le berger au sommeil conuie.
 Et quand l'yuernale saison
 Reuient jettant grande foyson
 D'eaux & de neiges respandues :

Ores avecque son limier
 Il enceint le felon sanglier
 Au dedans des toiles tendues :
 Ores en des perches il tend
 Les filets, ausquels il attend
 De pied coy les griues goulues :
 Ores prend le lieüre conard
 Au collet qu'il tend alecart,
 Ores les passageres grues.
 Quel fascheux trauail, quel soucy,
 N'est de ces joyes adoucy ?
 O si tant fortuné ie fusse
 Que là parmy tant de plaisirs,
 Pour le sommet de mes desirs,
 O bons Dieux, la maitresse j'usse !
 Auroit bien des Rois la grandeur
 En sa grandesse vn plus grand heur ?
 Si m'en reuenant de la chasse
 Du courir penible lassé
 Ie fusse à l'heure soulassé
 Rencontrant sa riante face ?
 Si le foyer à mon retour
 Serenoit la chambre alentour
 Pour me seicher vne chemise :
 Si force mets non acheptez
 Par elle m'estoyent apprestez,
 Dessus la blanche nappe mise.
 Ny le turbot, ny le phaisant
 Me feroit manger si plaisant
 Comme la cicoree, ou comme
 La blanche asperge, ou le lapas,
 Ou des mauues le sain repas,
 Ou la poire, ou la franche pomme :
 Ou comme le tendre aiguelet,
 Ou comme le cheureau de lait,
 Ou bien l'oyson tout blanc de greffe.
 Quel plaisir durant ce manger,
 Voir ses troupeaux repeus renger

Dedans sa court en grande presse!
Voir assis les toreaux venans ,
Et le coulre enuers amenans
Le trainer d'un col vain & lasche :
Voir les laboureurs de retour
Couronner la table alentour
Chacun aquitté de sa tasche?
Et quel plaisir est plus plaissant
Que voir le deliure paisant
Aux jours chomables d'une feste
Trepigner au pied tout soucy,
Et sous le rebec adoucy
Gayement secouer la teste?
Ou bien de voir sur l'herbe assis
Le vieillard follement rassis
Hochant sa perruque grisonne,
Quelque joyeux brocard jeter
Aux garçons qui font éclater
Vn ris de qui tout l'air resonne?
Heureux, heureux le laboureur,
S'il pouvoit cognoistre son heur!
Sa vie n'est pas vie humaine,
Mais bien, FITTES, telle qu'és cieux
La race bien aise des Dieux,
Vne plus gaye ne demeine.

AMOVR VANGEVR.

A MONSIEVR DE POUVNI.

HONORANT mes amis des presents de ma Muse,
 DANGENNES, ie seroy dehors de toute excuse
 Si j'aloy t'oublier : car c'est toy (ie le sçay)
 Qui defens le party de mon nouuel essay

De mesurer les vers en la langue Françoÿse
 A l'antique façon & Romaine & Gregeoise.
 Là ie te payeray quelquefois mon deuoir :
 Cependant vien icy l'auance recevoir
 En ces vers vſitez, où du Grec Theocrite
 D'un malheureux amour l'histoire j'ay transcrite.
 Que ta Maitresse vn jour par ébat y lisant
 Creignant l'Amour vangeur t'alât faucrisant.

DAMES, oyez vn comte lamentable
 D'un pauvre amant & d'une impitoyable,
 Qui, pour n'auoir voulu le secourir,
 Sentit combien on doit creindre encourir
 L'ire des Dieux, en se monstrant cruelles
 Contre la foy des seruiteurs fidelles.
 De cet exemple, ó Dames, apprenez
 De faire grace à ceux que vous gennez :
 Et n'irritez la diuine vengeance,
 Qui de bien pres accompagne l'offence :
 Si vous ſauez quelcune de bon cœur
 Apprenez d'elle à fuir la rigueur :
 Si d'autre part vous en ſcauez quelcune,
 Qui contre Amour s'emp'isse de rancune,
 Remonstrez luy & la faites changer,
 Luy racontant cet exemple estrange.
 A fin qu'à voir cette auanture grande
 Chacune ait peur de forfaire, & s'amende,
 « M'en ſcachant gré : Bienheureux est celuy
 « Qui se fait sage à la perte d'autruy.

AV TEMS IADIS en vn país de Grece,
 Vn jeune amant seruit vne maistresse
 Bien accomplie en parfaite beauté,
 Mais endurcie en toute cruauté :
 De son amant elle estoit ennemie,
 Et n'auoit rien de douce courtoisie,
 Ne cognoissant Amour, quel Dieu c'estoit,
 Quel estoit l'arc, qu'en ses mains il portoit,
 Ny comme grief par les fleches qu'il tire
 Aux cœurs humains il donne grand martyre :

*Mais de tous points dure en toute rigueur,
 Ne luy monstroit nul semblant de faueur :
 N'en doux parler, n'en douce contenance,
 Ne luy donnant d'Amour nulle allegeance :
 Non vn clin d'œil, non vn mot seulement,
 Non de sa leure vn petit branlement,
 Non le laissant tant approcher qu'il touche
 Tant soit petit, à sa main de sa bouche,
 Non luy laissant prendre vn petit baiser
 Qui peult d'Amour le tourment apaiser.
 Mais tout ainsi que la beste sauvage
 Fuit le chasseur se cachant au bocage,
 Elle farouche & pleine de soupçon
 Fuiroit cet homme en la mesme façon.*

*Luy cependant cuidant venger l'injure
 Que luy faisoit cette cruelle & dure
 Par vn courroux, chagrin & despiteux,
 Contre soi-mesme, hélas, fut impiteux :
 Car en vn rien ses deux leures tant belles
 Se vont secher : il rouoit ses prunelles
 Dedans deux yeux enfoncez, comme atteint
 Jusqu'à la mort : il perdit son beau teint :
 Vue jaunisse enuironna sa face :
 Mais cependant pour tout cecy l'audace
 De sa cruelle en rien n'adouciroit,
 Ny sa fureur de rien n'amointriroit.
 Tant qu'à la fin ayant son ame outree
 De desespoir, il s'en vint où l'entree
 On luy auoit refusé tant de fois,
 Ne luy faisant qu'vn visage de bois :
 Et deuant l'huis maudit de sa meurdriere
 Il sanglota sa complainte derniere,
 Et larmoyant donne vn baiser dernier
 A l'huis ingrat : puis se met à crier :
 Ingrate, ingrate, ô inhumaine, ô dure,
 D'vne Lionne ô fiere nourriture,
 Toute de fer, indigne d'amitié,
 Puis que tu as en horreur la pitié.*

*Je suis venu deuers toy pour te faire
 Le dernier don d'un cordeau, dont j'espere
 Plus de confort que de toy : car l'ennuy
 Que j'ay par toy se guerira par luy.
 Je ne veu plus dorefenauant estre
 Tant importun, parlant à ta fenestre :
 Mais ie m'en vas où tu m'as condamné,
 Au lieu d'exil, que tu m'as ordonné,
 Par le sentier qu'on dit qui achemine,
 Là où se prend la seule medecine,
 Qui reste plus aux amans langoureux,
 Dedans le lac de l'oubly bienheureux.
 Mais, las, j'ay peur (tant d'une amour extrême
 Je brusle tout) que, bien qu'estant à mesme
 Jeusse en boiuant tout ce lac épuisé,
 Mon chaud desir n'en soit point apaisé.
 Je va mourir : par la mort desiree
 Ma bouche ira bien-tost estre serree :
 Mais cependant qu'encor je puis parler,
 Je te diray deuant que m'en aller.*

*La Rose est belle, & soudain elle passe :
 Le Lis est blanc, & dure peu d'espace :
 La Violette est bien belle au Printems,
 Et se vieillist en vn petit de tems :
 La neige est blanche, & d'une douce pluye
 En vn moment s'écoule euanouïe :
 Et ta beauté belle parfaitement
 Ne pourra pas te durer longuement.*

*Le tems viendra (si le destin te laisse
 Jouir vn tems de ta belle jeunesse),
 Le tems viendra qu'aprement à ton tour,
 Tu languiras comme moy, de l'amour.
 Je va mourir, & de ma mort cruelle
 Tu n'entendras par autre la nouvelle :
 Mort à ton huis icy tu me verras,
 Et sur moy mort tes yeux tu fouleras.
 Puis qu'en viuant je n'ay pu si bien faire,
 Qu'en vn seul point je t'aye pu complaire :*

Quelque plaisir, je croy, je te feray
 Quand pour t'aimer tué je me feray.
 Au moins au moins, si mon trespas t'apporte
 Quelque plaisir, si en ouvrant ta porte,
 Pour ton amour si tu m'aufes mort,
 Que j'ay' de toy ce dernier reconfort.
 De ce cordeau, dont tu me verras pendre,
 Deslië moy : aide à me descendre.
 Au moins des yeux répan moy quelque plcur :
 Quelque sousspir tire moy de ton cœur.
 Si ta rigueur se peut faire tant molle
 Pers à moy sourd quelque douce parolle :
 Et donne moy pour ton dueil appaiser,
 Et le premier & le dernier baiser :
 Non, ne crain point qu'il me rende la vie,
 Ne laisse pas d'en passer ton enuie,
 Et si tu as de moy quelque soucy,
 Sur mon tombeau fais écrire cecy :

AMOUR tua celuy qui se repose
 Icy deffous : vne belle en fut cause,
 Demesuree en grande cruauté,
 Comme l'amant le fut en loyauté.

Quand il eut dit, vne pierre il ameine
 Au sueil de l'huis, & la dresse à grand' peine :
 Monta deffus, & la corde attacha
 A vn crampon, que bien haut il ficha :
 D'vn neu coulant son gosier il enferre,
 Puis de ses piés il rejette la pierre :
 Et se debat demeurant là pendu,
 Tant qu'à la fin l'esprit il a rendu.

Au bruit qu'il fit frappant contre la porte,
 Comme la mort à sa jeunesse forte
 Se debattoit, vn seruant qui fortit
 Vit ce mechef, & la dame auertit.
 Qui venant là sans estre en rien émuë,
 Eut bien le cœur de repaistre sa vuë
 Du pauvre cors, qui pour elle estoit mort,
 Et ne monstroit en auoir nul remord :

*Nulle douleur sa dure ame ne perce,
De ses yeux fiers vne larme ne verse :
Vn seul soupir ne tire de son cœur :
Tant la meurdriere est pleine de rancœur.*

*Ce mesme jour celle femme inhumaine,
Qui ne deuoit bien loing trainer la peine
De son forfait : à fin qu'il fust vangé,
Vint droit au Dieu qu'elle auoit outragé :
Car en passant aupres d'une coulonne
(Dessus laquelle en beau marbre Dione
Tenoit la main de sa fille Venus
Qu'accompagnoyent Plaisir & Desir nus)
Plaisir s'ébranle & chet sur la cruelle :
Et de son pois ecrazant sa ceruelle
La terrassa : la pauure sous le coup
Perdit la vie & la voix tout à coup.*

*Riez. Amans, puis que cette ennemie
De tout Amour, est justement punie :
Filles, aimez : puis que pour n'aimer point
Vne cruelle est traittee en ce point.*

A IAN DORAT.

*DORAT, d'une certaine main,
Ofant emprises malaisees,
Dans le pré Gregeois & Romain,
Tu triras les fleurs mieux prisees
Pour t'en lier vn chapeau rond,
Ornement à ton docte front.
Moy que l'Apollon étranger
Autant que toy ne fauorise,
Me chargeant d'un faix plus legier
Je fuiuray ma basse entreprise,*

Sans mes nerfs lasches employer,
 A ce qui les face ployer.
 Peut estre qu'avec l'âge vn jour
 Les neuf Sœurs me feront la grace,
 Que de me donner à mon tour,
 DORAT, non la dernière place,
 Entre vous qui d'vn ofer beau
 Vous ceigneꝝ d'étranger chapeau.
 Tandis ma force cognoissant,
 Non le dernier de nos Poètes,
 Ains de pres les premiers pressant,
 Les chansons que jeune j'ay faittes
 Par les François ie chanteray,
 Et tes honneurs ie ne teray.
 A peine estant hors du berceau
 Ie ne teray qu'en mon enfance,
 Au bord du cheualin ruisseau
 J'allay voir des Muses la dance,
 Par toy leur saint Prestre conduit
 Pour estre à leurs festes instruit.
 Là tour à tour les saintes Sœurs,
 Qu'ainsi comme Apollon leur guide,
 Sous tes rauissantes douceurs,
 Du long de l'onde qui se ride,
 Tu conduis cueillans des rameaux
 En leurs lauriers tousiours nouueaux :
 En vindrent aplanir mon chef,
 Deslors m'auouant pour leur prestre,
 Que guarenti de tout mechef,
 Fait grand depuis ie deuois estre :
 Car puis le tems que ie les vy
 Autre mestier ne m'a rauy.
 Tousiours franc depuis j'ay vescu
 De l'ambition populaire,
 Et dans moy s'est tapy vaincu
 Tout ce qui domte le vulgaire :
 Et constant aupres de leur bien
 Ie n'ay depuis estimé rien.

*Pres de leurs dons j'ay méprisé
 Tout ce que le commun honore,
 L'honneur & le bien tant prisé
 Et tout ce que le monde adore :
 Pauvre & libre j'ay mieux voulu
 Pourfuiure leur mestier eslu.
 Volant par le Gaulois pais,
 Jeune de ma louable emprise,
 J'ay mieux voulu rendre ébahis
 Ceux-là dont la voix m'autorise,
 Desquels si gloire ie reçoÿ,
 La plus part, DORAT, est à toy.
 Et que sert monceaux amasser
 D'or & d'argent, quand nostre vie
 Frefle & verrinz à se casser
 N'en permet jouyr? quelle enuie,
 Aueugles auaricieux,
 Vous ronge vos cœurs vicieux?
 Ah chetifs! ne sentes-vous pas
 La pale mort triste-riante
 Qui vous talonne pas à pas,
 Et de tous vos biens vous absente?
 Et que porterez-vous au cercueil
 Fors vn miserable linceuil?
 Seul linceuil, que le fossoyeur
 Ne lairra pas pourrir ensemble
 Quant & vous! sur qui, ô douleur!
 Vn tas de vers desia s'assemble :
 Mais qu'auous au monde acquesté,
 Qui témoigne qu'ayez esté?
 O que l'homme est bien plus heureux,
 Qui tient à mépris vos richesses :
 Et jouit du bien doucereux
 Qu'élargissent les neuf Deesses.
 Tardis que du jour jouissez
 Semblables à l'or palissez.
 Mais nous pendant que nous arons
 Respit de la Parque gloutonne,*

*Vaincueurs malgré les ans larrons,
Nous nous tordrons vne couronne,
Dont le feuillage verdissant
Pour l'âge n'ira fletrissant.*

FIN DV TIERS LIVRE
DES POEMES.





LE QUATRIÈME LIVRE
DES POÈMES

LE MEVRIER,
OU
LA FABLE DE PYRAME ET THISBE

A MADAME CLAUDE CATHERINE DE CLERMONT

COMTESSE DE REES.

P VIS que l'enfant qui m'a fait longue guerre,
Relâche un peu l'attache qui m'enferme,
Ne me laissant de ses faits écarter :
Je veu, COMTESSE, en vers tristes chanter
Pyrame & Thisbe, attendant que deliure
Du laqs d'Amour, je te batisse un liure
Plein de ton los, orné des belles fleurs,
Du saint pourpris des Pierides sœurs,
Que ie tiray (s'il auient que m'égaye
Dans leurs jardins, sain d'amoureuse playe)

*A fin que rien n'en soit paré, sinon
L'antique honneur de CLERMONT & le nom.
Tandis à gré pour les arres te vienne
Cette chançon d'un autre toute tienne :
Et cependant de ce Meurier le jeu
A tes honneurs serue d'un auant-jeu.*

*CHANTE Decesse, & l'amour mutuelle
De deux amans, & la fin trop cruelle
Pour telle amour : qui teignit de leur sang
Le fruit d'un arbre à l'heure encore blanc.
Ces deux amans en la grand' ville antique,
Que Semirame enuironna de brique,
Prindrent naissance : Où l'un d'eux fut nommé
Pyram pour lors dessus tous renommé,
Tant pour beauté de face, que pour estre
De cors agile, à tous ébas adextre,
Ausquels la fleur des jeunes s'exerçoit,
Et s'effajant par ébat s'adressoit :
Fust à domter le poulain tout farouche,
Le façonnant aux voltes par la bouche,
Fust à luitter entre les mieux apsis,
Fust à leuer de vitesse le pris.
L'autre c'estoit Thisbee la pucelle,
Qui de rien moins ses compagnes n'excelle
En double honneur & de cors & d'esprit :
Pallas l'aimant sur toutes luy aprit
A bien ouurer : de beauté la Dceffe
De ses presens luy fit grande largesse :
Mais de tous deux la grace & le sçauoir
Heureuse amour ne luy firent auoir.*

*Las, leur amour eut trop piteux issue,
Bien qu'en enfance heureusement conçue,
Quand leurs parens n'empeschoyent leur plaisir,
Et les laissoyent s'entre voir à desir.
Mais aussi tost que l'enfance simplette
Eut fait son cours en petis jeux completette,
Lors que déjà leur âge fait plus meur
Epanissoit de jeunesse la fleur :*

Lors que Venus, de rire coutumiere,
 Aux jeunes cœurs fait sentir sa lumiere,
 Les allumant du petillant brandon
 Que porte au poing le raillard Cupidon.

De Thisbe alors la mere trop soigneuse
 Fit reserrer sa fille vergongneuse :
 Cuidant ainsi de ce feu l'empescher,
 Mais elle fit la belle trebucher

« En plus grand feu. La chose deffendue
 « Plus áprement est tousiours pretendue :

Ce qui n'estoit qu'amitié simplement
 Se fait Amour, qui brusle egallement,
 Deux cœurs d'un feu, qui Thisbe de Pyrame,
 Pyram de Thisbe ard d'une egalle flamme :

« Et ces feux font, entre eux n'estant ouverts,
 « D'autant plus chauds qu'ils sont moins decouverts.

D'un clair argent la Lune auoit comblees
 Six fois déjà ses cornes rassemblees,
 Que ces amans bruslez segrettement
 Ne se voyoyent l'un l'autre nullement,
 Quand leur ardeur croissant avecque l'âge
 Est presque presté à se tourner en rage :
 Tant l'un & l'autre atteint d'un aigre soin
 De plus en plus s'enflamme sans témoin.

Or leurs maisons se joignans, de fortune
 Un trou se trouue en la paroy commune,
 Que nul deuant n'auoit encores sceu,
 Mais tout soudain ils l'eurent apperceu :

« Car est il chose au monde tant couuerte,
 « Qui par Amour ne soit bien tost ouuerte ?
 Ce de quoy nul ne peut s'appercevoir

Par si long tems, tost vous peustes le voir,
 Soigneux amans : premiers vous l'apperceutes,
 Par là le cœur l'un de l'autre vous sceutes :
 Par ce doux lieu vous eustes le moyen
 D'asseurer mieux le mutuel lien

Qui vous couploit, de maint secret murmure,
 Vous sians bien en sa seure ouerture

*Souventesfois Thisbee on demandoit,
Que de ce lieu beante elle pendoit :
Souventesfois de toutes pars cherchee
Auec Pyrame elle estoit empeschee :
Souuent Pyrame estoit aussi cherché,
Qu'auec sa Thisbe il estoit empesché.
Là mainte nuit, bien qu'elle fust tardiuë,
Pour leur deuis leur sembloit trop hastiuë,
Et sans ennuy maint souhetable jour
S'est écoulé dans cet heureux sejour.*

*L'Aube souuent les cieux reblanchissante
Vous y trouuoit dés la nuit brunissante :
Souuent la nuit les cieux rebrunissant,
Vous y trouuoit dés l'Aube blanchissant.*

*O vostre amour saintement fortunee,
Si de ce trein vous l'eussiez demenee !
Heureux vraiment on vous pourroit vanter,
Si le deuis vous eust peu contenter.
Mais, hé ! vouloir tousiours plus entreprendre
Auec malheur vous fit ainsi méprendre :
« O que souuent par trop haut esperer
« Pour malheurer on laisse à prosperer !*

*Premier Pyrame, en son bouillant courage,
Esperdüment épris de chaude rage,
De jouissance à sa Thisbe entama
Le doux propos : elle ne l'en blasma :
Ains, qui dans soy tout le mesme desire,
Souffrant au cœur non moins aspre martyre,
N'estoit moins prompte à ce deuis ouyr,
Que son Pyram desiroit de jouir.
Et fut cent fois d'en parler toute preste,
(Tel fut son feu) sans la vergongne honneste,
Qui, quand plus fort Amour la palissoit,
D'vn teint honteux sa face rougissoit,
Au pale lis meslant la rouge rose :
Si que la flamme en sa poitrine enclose
Ne pouuoit plus son ardeur contenir,
Quand ce propos Pyram luy vint tenir.*

O toy qui es & ma flamme premiere,
 Et qui luiras en mon cœur la derniere :
 O toy, qui m'es plus chere que mes yeux,
 Jusques à quand, sans gouster rien de mieux,
 Languirons-nous en cet' amour cruelle,
 Gesnez ainsi d'angoisse mutuelle?
 Jusques à quand nous de nous égarez
 Bruslerons-nous en langueur separez?
 Si cet' amour tant pressante & si forte
 A peu coupler nos ames en la forte,
 Pourquoi nos cors avssi ne couplons-nous
 Ensemble joints d'un couplement plus doux?
 Que vaut cent fois remourir la journee
 De mainte mort coup sur coup retournee,
 Lors que lon a de viure le moyen
 Sans detourbier dans un aisé lien?
 Quoy? par les chams les douces tourterelles
 Font librement leurs amours mutuelles,
 Et, sans perir comme nous languissans,
 En doux baisers sont d'amour jouissans?
 Quoy? ne vois-tu que le brassu lierre
 De longs fueillars son chesne aimé reserre,
 Et que la vigne en ses pampreux rameaux
 A tout souhait enlasse ses ormeaux?
 Nous éloignez, chetifs amans, à peine
 Recueillon-nous l'un de l'autre l'aleine,
 Heel tant s'en faut que puissions appaiser
 Nôtre langueur d'un allegeant baiser!
 Mais si Venus peut tant dessus ton ame
 (Ma chere Thisbe) enuers ton cher Pyrame :
 Mais si le feu qui m'éprend vivement
 Brusle ton cœur d'un mesme embrasement,
 (Ainsi ne soit mon ardeur refusee,
 Comme de moy tu n'es point abusee)
 Cherchon, mon cœur, par un commun plaisir
 De rafraeschir nostre bruslant desir.
 Ainsi disoit Pyrame : & sa paroile
 Perça le cœur de la pucelle foile,

Qui luy répond, ayant en foy repris
 Apres long tems ses égarez esprits :
 O doux pillier sur qui mon heur s'appuyé,
 A qui ie doy ce tout que j'ay de vie :
 Car en ce jour pour moy tant je ne vy,
 Puis le moment que premier je te vy,
 Comme je fay pour rendre obeissance
 A ton vouloir de toute ma puissance.
 Mé-moy sous l'Ourfe, où la frilleuse nuit
 Epeffist l'air & le Soleil ne luit :
 Mé-moy Pyrame aux bouillonnantes plénes
 Dou le Soleil desseche les arens,
 Promte j'iray, mais que j'aye l'espoir,
 (O mon seul heur) seulement de te voir.
 Mais or que j'ay, non l'esperance vaine,
 Ains de jouir l'assurance certaine,
 Si d'un tel bien tu me veux affeurer,
 Combien plustost me doy-je auanturer ?
 Or pense donc dès cette heure, & t'aïse
 Où tu voudras guider ton entreprise :
 Si grand peril tu ne scaurois trouver,
 Que ton amour ne me fist l'éprouver.

Ces mots finis acertenant son dire,
 Trois doux soupïrs de son cœur elle tire :
 Et lors Pyrame en aïse tout confit
 Telle réponse à son amante fit :
 Puis que je voy si preste ton enuie
 D'essayer tout pour jouïr, ó ma vie,
 D'un cœur si prompt : puis qu'il te plaïst, entens
 Pour nostre amour & la place & le tems :
 Tu scais où est le vicil tombeau de Nine :
 Aupres tu scais la fonteine argentine,
 Qui par le val de deux tertres jumeaux
 Sus des caïlloux cresse ses claires eaux :
 Au bas pendant bien pres de la vallee
 Du tertre droit, tu scais bien vne allee
 De Romarins, qui par vn plein sentier
 Conduit tirant à l'ombre d'un Meurier.

*Sous ce Meurier, par la nuit plus muette,
Ren toy t'emblant d'une alleure segrette
Hors ta maison : & là, mon doux soucy,
Ne failliré de me trouver aussi.*

*Mais n'y fû point : or contraint je te laisse
Pour retourner où la creinte me presse :
Bien que cent jours sans repos, sans repas
Parlant à toy je ne m'ennuiroy pas :
Mais ton honneur dessus tout je reuere,
Et le courroux de mon pere feuere :
Parquoy voulant plus grand bruit euter
Le va le voir de peur de l'irriter.*

*Toy attendant que l'heure ditte vienne,
Pense de moy, & de moy te souuienne,
Comme en mon cœur la part que je seray
Sans autre soin de toy je penseray.*

*Ainsi dit-il, & les accords se firent
Selon qu'il dit : puis ils se departirent,
De chauds baisers de l'une & l'autre part
L'accord seellé parauant leur depart.
Luy vers son pere, & Thisbe se retire
Dedans sa chambre, où l'amoureux martyrre,
Qui s'étoit creu par ce dernier propos,
Ne laisse prendre à son ame repos.*

*Mais tout ainsi que la nef ébranlée
Entre les flots, ore en bas auallée,
Ores en haut s'élevant, roide & court
Au gré des vens deçà delà recourt :
Sa douteuse ame entre joye & tristesse
Soudain se haulse & soudain se rebaisse :
Et de l'accord, dont elle est en suspend,
Tost se contente, & tantost se repend.
Mais bien que foible à peine elle s'affeure,
Toujours amour d'elle vainqueur demeure :
Et tant ne peut la frissonneuse peur
Comme son feu cruellement trompeur.*

*En ces débats de douteuse pensèe
Du jour tardif la plus part fut passée,*

Quand ar amour ce qu'elle auoit promis
 Lui est toujours deuant les yeux remis :
 Si bien qu'en fin quoy qu'elle se tempeste
 De n'y faillir pour certain elle arreste :
 Et ja le tems luy deuient ennuyeux,
 Ia le Soleil elle appelle enuieux
 Contre son bien, qu'il n'esteint la lumiere
 Trainant trop tard sa course journaliere.
 Elle se pleint que la Lune ne luit
 Luy ramenant la desirable nuit,
 Mais triste nuit, que la pauvre simplette,
 Las à son dam ! trop chaudement souhaite,
 Nuit qui trompeuse en lieu de doux confort
 Ces deux amans doit conduire à la mort !

Le jour couché, desja par la nuit claire
 De son œil plein la double Lune esclaire
 Au ciel serein, & desja l'heure estoit
 Que chacun d'eux tant ardant souhaittoit,
 Lors que le somme eunte de son aïste
 Des animaux la race viiuerfelle.
 Lors les valets, qui laschement souffloyent,
 D'un profond somme en leurs chambres ronfloyent,
 Quand la pucille à guetter bien-veillante
 Trompe sans bruit la bande sommeillante,
 Et seule part d'un pas sourd se feignant,
 Par la maison quelque embusche creignant :
 Si ne peut elle aller de telle sorte
 Qu'el' ne choysist sur le sueil de la porte,
 Qui luy estoit presage malheureux
 Ne fust son cœur plus que trop amoureux.
 Pour ce meschef de rentrer to te preste
 Au sueil de l'huis trois fois elle s'arreste,
 Et par trois fois se remet en chemin,
 Qu'elle poursuit s'asseurant à la fin.

Quand elle fut hors la ville renduë,
 Au loïn deuant elle jette sa vuë
 Pour decourrir si Pyrame est deuant :
 Puis comme plus elle marche en auant,

*A chaque pas se retournant regarde
Deuers la ville, à chaque pas retarde :
Mais en chemin son amy ne voyant
Elle sospire en son cœur s'esmoiant
Si rien ne s'offre ou deuant ou derriere.
Et prenant cœur, d'une course legiere
Haste ses pas, pensant à l'arriuer
Sous l'arbre dit son Pyrame trouuer.*

*Mais au Meurier la pucelle arriuee
En lieu desert seulette s'est trouuee,
Et son Pyram que si fort souhaittoit
Party pour lors à peine encor estoit,
Pour n'auoir peu, suiuant son entreprise,
Se desrober, sans qu'elle fut surprise :
Car les seruans n'estoyent pas endormis,
Et retardoyent ce qu'il auoit promis.*

*L'amante adonc seulette deffous l'ombre
En foy les pas de son amy denombre,
Disant, il peut s'empartir maintenant,
Puis il viendra, dit-elle, incontinant.
Au premier bruit qui frappe ses oreilles
Ou d'un oyseau ou d'un vent par les fueilles
Ne l'entroyant soigneuse qu'à demy,
Voicy venir, dit-elle, mon amy.*

*Mais, se voyant par plusieurs fois trompee,
Elle s'escrie en voix entrecouppée
De drus sanglots hors d'un cœur affoibly :*

*O faux Pyrame, as-tu mis en oubly
L'accord fraudé de tes vaines promesses?
Aa, donc tu dors? aa, doncque tu me laisses,
Amy cruel, en des lieux pleins d'effroy,
Conduitte ainsi sous ta parjure foy?
Que di-je ainsi? mais si ne puis-je croire
Que mon amour ait trompé ta memoire :
Ainçois (ie croy) les vallets seulement
A ton partir ont mis empeschement.
Haste toy donc sans plus longue demeure,
Si tu ne veux que de languir ie meure :*

Vien, vien Pyram, j'ay trop foible le cœur
 Pour endurer vne telle langueur.

Thiſbe crioit mainte telle parole
 Qui vaine en l'air avec le vent s'enuolle,
 Sans qu'elle puiſſe à Pyram paruenir
 Qui ſon accord à tems ne peut tenir.

Tandis d'amour la vierge mal raffiſe,
 Ores ſous l'arbre en bas eſtoit aſſiſe
 De ſon manteau ſon viſage preſſant,
 Or ſe leuoit deſſus pieds ſe dreſſant :
 Et ſon eſprit qui maint diſcours balance,
 Tantoſt icy, tantoſt de là s'eſlance :
 Comme lon voit vne lueur qui part
 D'un baſſin d'eau ſous le rayon tremblant
 Du clair ſoleil, par le planchier treluire :
 Thiſbe ainſi promte à maints propos deduire,
 Ores deçà, ores diſcourt delà,
 Toſt à cecy, toſt penſant à cela :

Quand elle entend vn fier Lyon, qui froiſſe
 Les Romarins. Dauant qu'il apparoiſſe
 Le bien pour mal à gré ſe promettant
 L'œil & l'oreille ententiuë elle tend :
 La folle au bruit qui de joye s'eſpaſme,
 Cuide premier que ce ſoit ſon Pyrame :
 Mais ſon abus elle cognut apres
 Que le Lyon elle apperceut de pres,
 Qui murmurant ſelonnement grommelle,
 A qui chaque œil d'une flamme jumelle,
 Comme deux feux, terrible rougiſſoit,
 Dequoy premier la vierge s'apperçoit.

Lors de frayeur ſon pas viſte elle preſſe,
 S'encourt, s'enfuit : de ſes eſpaulles laiſſe
 Choir ſon manteau : & d'un galop poureux
 Se va ca:her deſſous vn antre creux.
 L'ireux Lyon (qui venoit d'un charnage
 De bœufs tueꝝ, tout alteré de rage
 Comme il fouloit, dans le ruiſſeau chercher
 L'eau fres-coulant pour ſa ſoiſ eſtancher)

Le manteau treuve, & tout flamboyant d'ire
 En cent lopins escharpi le deffire :
 Et quelque part que de sa dent l'atteint
 Il l'ensanglante, & du meurtre le teint :
 Puis il passe outre : & Pyrame sur l'heure
 Apres l'ennuy d'une lente demeure
 Vient arriuer, pensant le malheureux
 Cueillir le fruit du desir amoureux :
 Mais se hastant à la joye amoureuse
 Il se hastoit à sa mort douloureuse,
 Pour faire, mort, son amante mourir.

Lois desireux se mettant à courir
 Tant loïn qu'il peut droit au Meurier adresse
 Ses yeux fichez pour y voir sa maistresse :
 Mais quoy que l'arbre il approche plus pres
 Il ne voit rien : & remarquant apres
 En bas les pieds de sa Thisbe passee
 Et du Lyon mainte pate tracee,
 Transy soudain de creinte d'un malheur,
 Il se blemît d'une triste paleur.
 Mais quand il vit le manteau par la terre
 Souillé de sang, un dueil le cœur luy serre
 Tant asprement, que sans l'iré dedain
 Qui l'animoit, il fut pery soudain.
 Premier cuidant degorger sa destresse,
 Il perd la voix qui sa gorge luy presse :
 En fin son dueil en despoir ramassant
 Il fit ces cris la despouille embrassant :

Ha ! ie voy bien, ó Pucelle innocente,
 Que tu es morte ou que tu sois absente,
 Et moy meurdrier ie vy, qui ay soubmis
 Ton cors trahi aux Lyons ennemis

Ont bien les dieux inhumains peu permettre
 Un meurtre tel par Lyons se commettre ?
 Telle douceur en si grande beauté
 S'endommager par telle cruauté ?

Ont doncques eu ces bestes le courage,
 Ha ! d'employer leur excessiue rage

*En tel honneur? ton parler adoucy
 Ne les a point attiré à mercy,
 Dont la douceur de pleurs vne riuiere
 Eust peu tirer hors d'une roche fiere?
 Quoy? ton regard confit en amitié
 Ne les a point incité à pitié?
 He! des Lyons l'outrage n'est coupable
 Tant que le tort de moy trop miserable,
 Qui t'ay contrainte, insensé de fureur,
 De venir seule en ces lieux pleins d'horreur.
 Tu deuois donc mourir, pauvre *Thisbee!*
 Entre les dens de ces felons tombee,
 Et celuy-là qui t'aimoit le plus fort
 Deuoit brasser la cause de ta mort?
 O cruauté! les Lyons t'ont mangée,
 Mais par ma mort ta mort sera vannée:
 Mon sang coupable à ton sang meslié,
 Me lauera de ce meurdre expié.*

*O doux manteau, doux & chere despouille
 Que tristement de mes larmes ie mouille!
 Au moins que j'eusse, au moins que j'eusse l'heur
 De voir ma *Thisbe* en ce piteux malheur,
 A fin que morte encores ie la peusse
 Tenir mourant : à fin que ie receusse
 Quittant ce jour, des deffunts le repos
 Pour tout confort dedans vn mesme clos!
 Mais où prendray-ie, où prendray-ie à telle heure,
 Par tel desert, parauant que ie meure,
 De ton cher cors quelque aimé demourant,
 O *Thisbe*, à fin que le tinsse en mourant?*

*Mais vous Lyons, qui l'auiez deuoree,
 Lyons oyez cette voix esploree,
 Puis que ie n'ay ce seul piteux confort
 Que de la voir toute morte à ma mort:
 Faites de moy, faites vostre pasture,
 Vos gorges soyent au moins la sepulture
 De deux amans, & vos ventres comblez
 Soyent le cercueil de nos cors assemblez.*

*Que vaut ce dueil, puis qu'en vain ie desire
Par eux la mort? donc encor ie respire,
Et ma Thisbee est au nombre des morts?
O doux manteau! rien d'elle ie n'ay fors
Toy seulement : à toy faut que ie die
Ces derniers mots : Reçoy ma triste vie,
Reçoy cette ame : en toy ce triste cœur
Perde sa vie avecque sa langueur.*

*Faisant ces plains mainte larme roulee
Sur cet habit il auoit escoulee,
Et l'auoit ja rebaisé mainte fois
Quand il mit fin à sa dolente voix :
De son fourreau il tire vn fimeterre
Qu'il auoit ceint, & le fichant à terre
La pointe amont sous le pied du Meurier
Tombe dessus luy de soy le meurdrier.
Le fer pointu luy perce la poitrine.
De sang ondeux vne source pourprine
Coule du long, & Pyrame le beau
Chet sur le flanc embrassant le manteau.*

*Desia la vie en la source sanglante
L'abandonnoit par la playe coulante :
Son teint vermeil desia se palissoit,
Et la vigueur de ses yeux fanissoit :
Lors que voicy l'amante malheuree
Venir courant, encor tout espouree
De la frayeur du Lyon ennemy :
Et s'apprestoit de dire à son amy
De ce danger l'auanture écheuee :
Mais la chetiue à sa triste arriuee
N'a qui l'escoute, & trouue (ô desconfort!)
Son palle amant qui tiroit à la mort.*

*Thisbe, quel fut le maintien de ta face,
Quand esperdue estendu par la place
Tu vis Pyrame? à l'heure tu n'as pas
Vaincu ton dueil le voyant au trespas.
De coups de poing tes mammelles meurdries,
Battant à l'heure aigrement tu t'eseries :*

Jean de Baif. — II.

*D'ongles dépités ta face egratignant,
Brisant ton poil, tu dis en te plaignant.*

*Pyram demeure, encor vn peu demeure,
A fin Pyram que premier que ie meure,
Et que premier que mort aussi tu fois
Thisbe te baise pour jamais cette fois.
Parle Pyram : ta Thisbe t'y conuie :
Si pour parler tu n'as assez de vie,
Voy donc ta Thisbe. Au nom de Thisbe alors
Il redressa ses doux yeux presque morts :
Et tout soudain que sa Thisbe il ut veü
En resillant piteusement sa veüe,
Ses membres froids par la terre estendit,
Et d'vn sousspir sa chere ame rendit.*

*Elle tandis de ses moites paupieres
Versant de pleurs deux ondeuses riuieres
Lauoit la face à Pyrame, & du clos
De ses poumons pouffoit tristes sanglos :
Et recueillant d'vne leure dolente
Ce qui restoit de l'ame s'escoulente
Dessus sa bouche, en pitié la baisoit
D'vn baiser, las ! qui bien peu luy plaisoit.*

*Or aussi tost que la fille esperdue
Le vit tout froit son ame auoir rendue,
Le fer meurtrier hors de la playe oslant
Le prit au poing depite sanglotant.*

*Comme en Hyrcargne vne lyonne esmeüe,
Quand, cependant qu'en queste elle se ruë,
Le caut pasteur ses petis a tirez
De leurs taniers, les trouuant adirez,
Single en courroux ses flans, son dos, sa teste
De sa grand' queüe : & rugist & tempeste :
Comme la tourtre en regrets perissant
Son mary mort veue va gemissant.
Ainsi Thisbee en sa douleur despite
Toute en fureur encontre soy s'irrite,
Se bat, se plaint, & sa mort desseignant
En ces laments alla se complaignant :*

Pourquoi Pyram, pourquoy m'as-tu laissée,
 Seule sans toy, d'ennuis tant oppressée,
 En te mourant? quel mal doy-ie penser?
 Doù doy-ie, ô moy, mes regrets commencer?
 Que deviendray-ie? où sera ma retraite?
 Retourneray-ie en ma ville, pauvrete?
 Où, si ie va, la honte auoir ie doy
 D'estre, ô douleur, la meurdriere de toy?
 Qui fus mes sœurs estois autorisée,
 Voir me pourray-ie entre elles mesprisee,
 Par qui tousiours pour le moindre peché
 Tu me seras à bon droit reproché?
 Quand me monstrant coupablement blesmie
 Quelquun dira : Voila la belle amie,
 Dont la beauté fut cause de la mort
 Du beau Pyrame. O trop triste remord!
 Seroit-il bien possible que j'endure
 Sans me creuer, vne si juste injure?
 Plustost, plustost qu'en ce malheur ie soy
 S'ouure la terre, & m'estouffe dans soy.
 « Il faut mourir : bien chetive est la vie,
 « Qui pour jamais de reproche est suiuite.
 Thisbe, ce cœur féminin abbatu,
 Arme ton bras d'une masle vertu :
 Et par ta mort veinquereffe surmonte
 D'un triste viure & le ducil & la honte :
 La pointe encor toute tiede du sang
 De ton amy cache toy dans le flanc.

O ciel, ô terre, oyez ma voix dernière,
 Adieu beau jour, adieu belle lumière,
 Dont la douceur tandis m'éjouïssoit
 Que mon Pyram de vos dons jouïssoit :
 Mais où qu'il soit pour en mourant le suiure,
 De franc vouloir ie quitte vostre viure.

O Lune adieu, qui verras deux amis
 En ceste nuit, l'un pour l'autre à mort mis :
 Ceux dont l'amour fut si bien alliee
 Que sans la mort n'eust esté desliee,

En la mort mesme accouplez s'allier,
 Sans que la mort les puisse deflier.
 Mais, ó vous Dieux, ó vous saintes Deesses
 Qui presidez à ces forests épeffes,
 O si d'amour la cognoissance auez,
 Si comme il poind chaudement vous sçauetz :
 Ne laissez pas de nostre amour fidelle
 S'esuanouir la souuenance belle
 Auec la vie : au moins ne laissez pas
 Nostre renom se sentir du trespas.
 Que ce Meurier, de qui le triste ombrage
 Nous tient couuerts, repeigne son fruitage
 Pour tout jâmais (qui est encores blanc)
 Du pourpre aimé de nostre rouge sang.

Vous nos parens, qui sçachans la nouvelle
 De ce meschef, ferez mainte querelle,
 Pour nostre mort demenez moins de dueil,
 Et nous joignez en vn mesme cercueil :
 A fin que nous, qui d'vne mesme flame
 En mesme tems & d'vne mesme lame
 Serons tuez, des deffunts le deuoir
 Puiissions rejoints en mesme tombe auoir.

Ces cris finis, sa poitrine elle enferre,
 Et l'enferrant, quand elle chet à terre
 Chaste rabat son plissé vestement,
 Se donnant soin de choir honnestement,
 Et se mourant la pucelle témoigne
 D'vn cœur bien né la modeste vergongne :
 Voire & prend garde en ce piteux meschef
 Que son chef pose auecque l'aimé chef
 De son Pyrame : & face contre face,
 Iouë sur jouë, ainfin elle trespasse.

De ces amans les visages pallis
 Ensemble joints sembloient deux blefmes lis,
 Dont les blancheurs de long tems espanies
 S'entrapuyans se detaignent fanies,
 Quand les fleurons en leurs tiges blessez
 Se vont baisant l'vn sur l'autre blessez.

Or ne fut pas de *Thisbe* la priere
 Par les bons Dieux repouffee en arriere,
 Qui pour marquer cet infigne malheur
 Firent muer à ce fruit de couleur.
 Le sang pourprin, qui de leurs playes roule
 Sous le *Meurier*, dans la terre s'escoule,
 Et tiedement aux racines s'emboit
 Comme dessus goute à goute il tomboit.
 Puis remontant par tout le tige encore
 De sa rougeur la seue recolore,
 Qui jusqu'aux fruits de branche en branche atteint,
 Et leur blancheur en son vermeil reteint.

L'aube defia de sa clairté luisante
 Auoit esteint la presse estincellante
 Des feux du ciel : la nuit s'eparpilloit
 Deuant les raiç du Soleil qui failloit
 De l'Ocean : quand les terres couuertes
 Sous l'obscurté, font au Soleil ouuertes :
 Au frais matin quand les gays pastoreaux
 Partent chassans aux pastis les taureaux :
 Lors quelqu'un d'eux tenant la droite sente
 Qui passoit là, du premier s'espouuante,
 Tant loing qu'il voit les Meures auoir pris
 Vn autre teint, qu'elles n'auoyent apris.
 Puis fait plus pres blefny d'horreur friffonne,
 Et de frayeur le poil luy heriffonne
 Voyant ainsi par la terre ces cors
 L'un pres de l'autre estendus roides morts.
 Qui tout soudain courant d'un pas habille
 Son bestail laisse : & retourne en la ville
 Dire l'esclandre, & les faits apparens
 Des puiffans Dieux, à leurs pauvres parents :
 Lesquels scachans l'auenture piteuse
 Accourent voir cette couple amoureuse,
 D'Amans tueç l'un sur l'autre (ó pitié!)
 Pour s'estre aymeç d'excessiue amitié :
 Sous le *Meurier* leurs parens s'amasserent,
 Et d'un vouloir un Sepulchre y dresserent

*A double front, sur pilliers esleué,
Dans les deux flancs de ces vers engraué :*

VNE AMOVR FIT TOVS-DEVX MOVRIR ENSEMBLE
THISBE ET PYRAM : VN TVMBEAV LES RASSEMBLE,
PAS VN DES DEVX SANS L'AVTRE NE POVVANT
NY ESTRE MORT, NY SANS L'AVTRE VIVANT.

HELENE.

A MADAME DE LA TOVR.

*T*oy la bonne Helene de France,
Vien t'ébatre à voir la deffence
De la Gregeoise que les Grecz
Font sourse de tant de regrets:
Rejetans la cause sur elle
De celle sanglante querelle,
Doù sourdirent cent mille maux,
Qui fit equiper mille naux.
Cette Helene abondroit ie done
A toi qui es HELENE BONE,
HELENE de nom & beauté,
BONE de furnom & bonté.

*Voicy le grand fleuve du Nil,
Qui trempe le pais fertile
D'Egypte, debordant son onde
En lieu de la pluye feconde
Que les cieux repandent d'enhaut
Quand la nége se fond au chaud.
Proté tint sous sa signeurie
Ce pais tant qu'il fut en vie,*

*Et l'isle de Fare abitoit
Prince d'Egypte qu'il étoit.*

*Or Pfsamathe, l'une de celles
Nymphes, delicates pucelles
Qui hantent le marin sejour,
Après auoir quitté l'amour
D'Eolus le seigneur des vents,
Fit à Proté deux beaux enfans
En bon mariage & loyal,
Acouchant au palais royal.*

*Le mafle eut nom Theoclymene,
Qui toute fa vie a mis pene
D'un cœur bon & deuocieux
De maintenir l'honneur des Dieux.*

*La fille agreable & bien nee,
De beautés & graces ornee,
Tout le tems de la fimple enfance
Fut l'honneste rejouiffance
De fa mere & son doux foulas.
Mais la mignone ne fut pas
Si tôt en celle âge ariuee
Qui est des maris defiree,
Que Theonoë on l'apela
Pour ce que la science elle a
De deuiner & presagir
Tant le passé que l'auenir,
Etant d'un tel don honoree
Par son ayeul le vieil Neree.
Quant à moy. mon pere, mon nom,
Et mon païs, font de renom.
Sparte c'est ma natiuité,
Le Roy Tyndare est réputé
Mon pere, combien que lon face
Vu autre conte de ma race:
Car il est bruit que Iupiter
Dans le giron se vint geter
De Leda ma mere, en la forme
D'un Cygne auquel il se transforme,*

*En feignant de fuir la chasse
 De son égle qui le pourchasse,
 Et qu'ainsi par fine surprise
 Acomplit l'amour entreprise
 Avec ma Mere, si la fable
 Que lon a fête est veritable.
 Le nom que j'eu ce fut Helene :
 Or ie raconteray la péne
 Que j'endure, & doù sont venus
 Les maux qui me sont auenus.*

*L'origine de mes detresses
 C'est le debat des Trois Deeesses,
 Quand elles prennent la querelle
 D'estre chacune la plus belle,
 Lors que s'en étant raportees
 A Paris, se sont transportees
 Aux caueins cachés du mont d'Ide,
 A fin que le pastoureau vide
 Leur diférant de la beauté.
 Or Venus, ayant présenté
 Ma beauté (s'il faut qu'on apele,
 La cause de tant de mal, belle)
 A son juge le pastoureau :
 Pour vn mariage nouueau,
 De sa cause emporte le gain.
 Paris Alexandre soudain
 Quite les Idiens bordages
 Son betail & ses paturages :
 S'en vient à Sparte en esperance
 D'auoir de moy la jouissance.
 Mais Iunon, qui est indignee
 De se voir ainsi condannee
 Et n'auoir emporté le pris,
 Frustre le desir de Paris,
 Et son attente deceuant
 Tourne tout son espoir en vent.
 Au fils de Priam elle donne,
 Non moy-mesme en propre personne,*

Mais vn fantôme à moy semblable,
 Mouuant, viuant (chose admirable)
 Qu'au ciel elle auoit composé
 Pour estre pour moy soupôsé.
 Et Paris pense bien m'auoir
 Me tenant ce luy semble à voir,
 Mais il tient ma semblance véne
 Non moy qui suis la vraye Heléne.
 Or tous ces malheurs font suiuis
 D'autres malheurs. Ce fut l'auis
 De Iupiter, qui par la guerre
 Veut aliger la mere Terre
 De la foule & pesante presse
 Des chetifs hommes, qui l'oppreffe :
 Et fait armer par ces moyens
 Les Grecs encontre les Troyens,
 Pour faire aparoir la prouësse
 Du plus braue preu de la Grece.
 Ainsi pour le pris de la lance
 Des Gregeois, & de la vaillance
 Des Phrygiens, lon me propose
 Non moy, mais mon nom qu'on soupôse.
 Car Iupiter eut quelque soin
 De me garder à mon besoin,
 Qui, conoissant la preuâhomie,
 Et de Proté la bonne vic,
 Me fit enleuer par Mercure,
 Couuerte d'une nuë obscure,
 Et me rendre en cette maison
 Pour fuir toute occasion
 D'offenser au lit nuptial
 Menelas mon mary loyal.

Cependant qu'en ce lieu je suis
 Mon pauure mary plein d'ennuis
 Assemble vne armee, qu'il passe
 Aux murs d'Ilion : & pourchasse
 De me rauoir ardentement,
 Par vn autre rauissement.

*Là plusieurs ames font peries
Dessus les ondes Scamandries :
Et moy de tous maux miserable,
Suis maudite & suis execrable
A tous eux : car ils croyent tous,
Qu'étant traitresse à mon époux
I'ay allumé cette grand' guerre.
Pourquoy vi-ie encores sur terre ?
Aussi j'ay sceu du Dieu Mercure
Vne parole, qui m'assure
Qu'encores te retourneray,
Et qu'encores séjourneray
En la noble ville de Sparte,
Sans que jamais plus ie m'écarte
De mon mary, sçachant adoncques,
Que dans Troye ie ne fus oncques,
Pour ne honir point deloyale
De son lit la foy nuptiale.
Or tandis que le Roy Proté
Voyoit du Soleil la clarté
Nul n'attentoit mon mariage :
Mais depuis que le noir ombrage
De la terre le tient caché,
Le fils du defunct a tâché
De m'épouser. Mais honorant
Mon mary, j'ay pris à garant
Proté, faisant sa sepulture
Ma franchise, à ce qu'il ait cure
De preseruer de tout outrage
L'honneur de mon saint mariage :
A fin que si ma renommee
En Grece est à tort diffamee,
Au moins icy en ma persone
Ie ne souffre aucune vergogne.*

CARTEL DES TENANS

POVR AMOVR.

A MONSIEVR D'ENTRAGVES.

POVR honorer les noces de ta sœur
 Je composay ces vers en ta faueur,
 Sur les combats qui par jeu s'y dresserent,
 Les vns louans, les vns blamans l'amour.
 Puisse ma rime, ENTRAGVES, dire vn jour
 Que tes vertus dans le cœur me passerent.

NOVS QUI PORTONS les armes nuit & jour
 Pour maintenir la magesté d'Amour,
 A qui rendons tout seruice fidelle,
 En ce Perron auons ouuert le pas,
 Où cheualiers s'offriront aux combas
 Sur le deffi de si juste querelle.

Nous ne voulans manquer à tel deuoir,
 Mais ayans tous ce bon heur que d'auoir
 Chacun Maitresse en vertus acomplie,
 Pour soutenir l'excellente valeur
 Au mesme fait & d'Amour & la leur,
 Cy presentons & l'honneur & la vie.

Nous maintenons qu'Amour jeune & gaillard
 Ne vieillist point. Des jeunes ne depart,
 Jeune s'aimant avecques la jeunesse.
 Qu'il est tousiours le plus jeune des Dieux :
 Qu'il rajennist le courage des vieux :
 Que delicat il fuit toute rudesse.

Pour ce il choisit sa demeure dedans
 Les doux espris, de bon desir ardans

- A la vertu : ce sont eux qu'il aprouche.
Si quelque esprit dur sauvage & retif
Rejette Amour, luy benin & creintif,
Fuit le sejour de telle ame farouche.*
- Il est tout beau : l'ennemy de hideur,
Luy gracieux : Amour & la laideur
Ont par entre eux guerre perpetuelle.
Beauté le suit : il aime la beauté:
Où qu'il s'affiét la gaie nouveauté
Des belles fleurs du printems renouvelle.*
- Il est tout bon : les hommes ne les Dieux
Ne luy font tort. En terre ny aux cieux
Il ne reçoit ny ne commét outrage :
Entier & droit il tient ce qu'il promet.
La violence (où c'est que s'entremet
Ce juste Dieu) n'exerce point sa rage.*
- De gré à gré parfait ses beaux desirs :
Mais il refraint tous les sales plaisirs,
Leur commandant par bonne Temperance.
Il est vaillant : Mars le Dieu des vaillans,
Sous qui flechit le cœur des bataillans,
Donté d'Amour témoigne sa vaillance.*
- Il est sçauant : il sçait tout. Qu'ainsi soit
Nul, si dans l'ame Amour il ne reçoit,
Ne parfait rien en nul art qu'il exerce.
C'est luy qui rend les hommes inuentifs :
Grans Maistres fait de nouveaux apprentifs,
Maistre parfait en science diuerse.*
- Amour grand Dieu donne aux humains la paix,
Vnist les cœurs, redouté des mauuais,
Cherché des bons, aux heureux agreable :
Pere de joie, amy de vray plaisir.
C'est luy qu'il faut seul & suivre & choisir
Pour conducteur en tout acte louable.*
- Marchans sous luy, conduis de sa faueur,
Nous maintiendrons à preuue de valeur,
Qu'Amour fleurist en plaisante jeunesse :
Tresbeau, tresbon, temperant, droiturier,*

*Sage, sçauant, magnanime guerrier,
 Qui joint en vn & Sageffe & Prouesse.
 Quiconq loyal son enseigne suiura,
 Ferme & constant, à la fin receura
 De ses trauaux l'heureuse recompense.
 Voire oubliera tout le mal enduré,
 Prenant heureux en repos assuré,
 D'vn rare bien la sainte iouissance.*

CARTEL

DES ASSAILLANS

CONTRE AMOVR.

*M*oy, qui portant les armes pour l'honneur,
 De nos trauaux le certain guerdonneur,
 Me suis aquis du vray bien cognoissance,
 Protesteray pour l'honneur, contre Amour
 Et ses tenans, prest de montrer au jour
 L'abus de ceux qui luy portent creance.
 Mon poil chenu le témoin de mes ans,
 Deuroit gagner les cœurs des jeunes gens
 Pour se regler à nostre long vsage :
 Si quelcun d'eux par sa temerité
 De l'âge vieil foule l'autorité,
 Vieillard je suis de poil, non de courage.
 Venons aux mains. S'aucun se peut trouuer
 Si mal conduit, qu'il me force à prouuer
 Qu'Amour n'est rien qu'une aparence vaine
 D'vn bien trompeur, qui naist d'vn fol desir,

Par mille maux cherchant vn faux plaisir,
 Je luy promé la prouue tres certaine.
 Je maintiendray que les hommes deceuz
 Pour se flater en leur mal, ont mis sus
 D'vn Dieu d'Amours la miserable idole :
 Amour n'est rien qu'une poison d'esprits
 Enforcelez iusques au cœur surpris
 Par le regard qui la raison afole.
 Amour n'est rien qu'une aueugle fureur :
 Et qu'ainsi soit, qui tombe en telle erreur,
 Fuit & poursuit : il supplie & menasse :
 Il se traueille & cherche le repos :
 Il est muet forgeant mille propos :
 Il se courrouce & se remet en grace.
 Signe vraiment d'vn courage mal sain.
 Nul doncque plus n'adore ce Dieu vain,
 Qui des humains est la peste & la rage.
 Lon chet par luy en mille auersitez :
 Par luy souuent Royaumes & citez
 Sont mis à sac & jettés en seruage.
 Donque fûiez ce mauuais guerdonneur
 Qu'on nomme Amour. Ne suiuez que l'honneur.
 Le saint honneur luy-mefme se guerdonne :
 Qui le suiura par penible sentier,
 Sur le haut mont recevra pour loyer
 De la vertu, l'immortelle couronne.

SALMACI.

AV SIEVR MANDAT.

MANDAT, il ne faut pas que de ta courtoisie
 L'aye cueilly du fruit, sans de ma poësie
 Te donner quelque fleur, par qui soit confesseé

Que tu m'as le premier en plaisir dauancé.
 LES Najades jadis deffous les caues d'Ide
 Nourrissent vn enfant, que la belle Cypride
 Et Mercure auoyent fait : dans sa face le trait
 De la mere & du pere estoient en vn portrait :
 Des deux il eut le nom. Apres que cinq années
 Furent au jour natal par trois fois ramenees,
 Les lieux de sa naissance ardant abandonna,
 Et Ide sa nourrice : & du tout s'adonna
 A courir le pais par terres inconnuës,
 Et passer mons nouveaux & riuieres non vuës :
 Le desir & plaisir qui de voir luy venoit
 Amoindrissant tousiours le trauail qu'il prenoit.
 Il va par les citez de Lycie, & tant erre
 Qu'il arrive en Carie, vne voisine terre
 Du labour Lycien, où il auise vne eau
 Claire jusques au fond argenté, net & beau.
 Là ny le jonc pointu, ny la canne estulee,
 Ny le gresle roseau de l'onde reculee
 N'entoure le bassin : l'étang est découuert,
 Et le jet est paué d'vn gazon tousiours verd.
 Vne Nymphe s'y tient : mais qui le tems ne passe
 Ny à tirer de l'arc, ny à suiure la chasse,
 Ny à courre à l'enuy. Seule Najade elle est,
 Qui de Diane viste en la court ne se plaist.
 On dit que bien souuent ses sœurs l'ont auertie :
 Salmaci, pren le dard, pren la trouffe garnie,
 Pren l'arc dedans le poing : le loisir que tu as
 Employ'-le de la chasse aux honnestes ébats :
 Mais étant, Salmaci, de tes sœurs auertie,
 Tu n'as pris ny le dard ny la trouffe garnie,
 Ny l'arc dedans le poing, ny ton loisir tu n'as
 Employé de la chasse aux honnestes ébats.

Mais tantost dans son eau son beau cors elle baigne,
 Tost d'vn buys dentelé sa chevelure peigne :
 Par fois en se mirant au transparant sourjon,
 S'y conseille que c'est qui luy sied bien ou non.
 Puis de cresppe subtil sur le nu habillee

*S'étend sur l'herbe drue ou l'épesse fueillee.
Souvent cueille des fleurs : & lors mesmes auint
Qu'elle cueilloit des fleurs quand le garçon y vint.
Elle le voit venir : & le voyant sur l'heure
Desire d'en jouïr : mais quelque tems demeure
(Bien que bouillant d'amour) à ses cheueux tresser,
Agencer sa vesture, & sa face dresser,
Tant qu'elle merita vraiment de sembler belle.*

*Beau fils, pour ta beauté tresdigne (ce dit-elle)
Qui fois estimé Dieu, ou soit que Dieu tu fois,
Le beau Dieu Cupidon tu peux estre & le dois :
Ou soit que fois mortel, heureuses les personnes
De qui fus engendré pour l'aïse que leur donnees :
Bien-heureuse ta mere, & ta sœur si en as,
Et la nourrice à qui les mammelles suças :
Mais sur toutes la mieux & la mieux fortunee
Celle qui te sera pour épouse donnee :
Celle que daigneras combler de tant d'honneur,
Que de luy departir de ton lit le bon heur.
Or s'aucune est déjà de tant d'honneur comblee,
Qu'aumoins le don d'Amour je reçoïue à l'emblee :
Ou si nulle ne l'est, que celle là je soy,
Et dans ton lit noffal seul à seul me reçoïy.*

*Ce dit, elle se teut : vne honte naïue
Les jouës du garçon peignit de couleur viue,
Qui les ruses d'Amour encor ne comprenoit :
Toutefois le rougir ne luy mesauenoit.
Vne telle couleur sur les pommes éclatte,
Qu'à demy le Soleil a teint en écarlatte :
Tel est l'iuoïre peint de sanguin vermillon :
Telle est la Lune aussi, quand le haut carillon
Du resonant érein n'a puissante efficace
Pour rendre clair-bruny l'argenté de sa face,
Lors que les charmes forts de sa trouble paleur
Ont taché la clarté de vermeille couleur.*

*La Nimphe requerant au moins d'estre baïsee
Du baïser dont la sœur ne seroit refusee,
Déjà tendant les bras, à fin de se jetter*

A son col iuoirin : Veux-tu point arrester :
(Dit-il) ou je m'en fuy & te quitte la place.
Lors Samalci creignant, Non, non, amy, de grace,
(Dit-elle) je t'y laisse en toute liberté :
Et par feinte reprend vn chemin écarté :
Mais elle tourne court, & ne s'eloignant guiere,
Met vn buisson épais deuant elle : & derriere
Des arbrisseaux branchus s'embuchant se plia
Sur vn genoil en terre, & l'enfant épia.
Tandis, comme celuy qui ne se donne garde
Pour le happer d'aguet qu'on le guette & regarde,
En enfant qui n'a foin, le voicy le voila :
De là reuient icy, d'icy reua delà,
Par l'herbe se jouant : dessus la riue humide
Mouille le bout du pié, puis là où l'onde ride
Trampe la plante entiere : & gagné tout soudain
De la trampe de l'eau se propose vn doux bain :
Et de son cors douillet la jointiffe vestlure
Il dépouille & met bas sur la molle verdure.
Lors Salmaci s'éperd & brusle de desir
De celle beauté nuë, esperant la saisir :
Ses yeux estincelloyent comme vn miroir éclairé,
Qui du Soleil serein reçoit la flamme claire :
Et ne peut delayer, ne se peut contenir :
Le plaisir qu'elle attend est trop long à venir.
Luy de ses creuses mains bat ses flancs & ses hanches,
S'élançant dans l'étang : là où ses cuisses blanches
Et ses bras sous l'eau claire à secouffes jettoit,
N'étant non plus caché, que si quelcun mettoit
Des images d'iuoire ou des lis sous vn verre,
Qui net & transparant sans les cacher les serre.
Viديوire, tu es mien (dit la Nimphe en huant)
Sans robe ny chemise emmy l'eau se ruant.
Son gré maugré le tient : & quelque resistance
Qu'il face, luy rault plus d'vn baiser d'auance :
Met les mains deffous luy : de ses tetins étreint
Son estomac douillet qu'ardante elle contreint :
Et tantost d'vne part, puis de l'autre s'attache
lean de Baif. — II.

*Alentour de l'enfant, qui au contraire tafche
 D'échapper, mais en vain : car elle le retient
 Empetré, comme on voit vn serpent que fouslient
 En l'air l'oifeau royal, & qu'amont il emporte :*
*Il luy ceint des replis de fa queuë retorte,
 Iambes, aifles & col : ou comme court laçé
 Le lierre importun fur le chefne embraffé :*
*Ou comme les pefcheurs fouuent prennent le poupe
 Dans le fond de la mer, qui veincueur enueloupe
 Son ennemy furpris jettant de toutes pars
 Les liens étreignans de fes fouets efpars.*
*Le jouenceau s'obftine : & plus elle s'abufe
 De l'efpoir du plaifir, d'autant plus la refufe :*
*Elle tousiours le presse, & fe laiffant aller
 Sur luy de tout fon cors, fe met à luy parler :*
*Deba-toy fort, Mauuais : tu as beau te debattre,
 Si ne pourras-tu pas d'aucc moy t'ecombattre :*
*Dieux, ordonnés-le ainfi : que depuis ce jourdhuy
 Iamais ne nous laiffions, ny luy moy, ny moy luy.*
*Ce veu fut exauffé : leurs cors mefleç ensemble,
 Des faces de tous deux vn vilage s'affemble,
 Comme qui deux rameaux d'vne écorce enceindroit,
 Et nourris d'vne feue en vn tronc les joindroit :*
*Ainfi les membres pris d'vne étroite meflee,
 Ils ne furent plus deux : leur forme fut doublee,
 Si qu'on ne pouuoit dire ou fils ou fille il eft :*
Car où l'vn feul n'eft pas, l'vn & l'autre apparoit.
 Or s'étant apperçu que l'eau de force étrange
 Auoit fait dedans luy fi merueilleux échange,
 Qu'homme entier y entrant n'en fortoit que demy,
 Et fon cors émâflé s'y eftoit afemmy,
 Tendant les mains en haut d'vne voix agrelie :
 Hermaphrodite dit, Vofre enfant vous fupplie,
 Vous fon pere & fa mere, eftant nommé d'vn nom,
 Que tous deux vous portez, luy ottroyer vn don :
 Quiconques abordant dans cette source forte
 Homme entier entrera, que demy-homme en forte,
 Et depuis qu'il fera teint de cette liqueur,

*Sente amollir soudain sa premiere vigueur.
 L'un & l'autre parent émuꝝ de la priere
 De leur biforme fils, l'accorderent entiere :
 Et par venins segrets cette prompte vertu
 Verferent dans les eaux, que depuis ell' ont u.*

LES ROSES.

AV SIEVR GVIBERT.

*GVIBERT, qui la vertu cheris,
 A fin que l'âge à venir sçache,
 Que ma Muse ingrate ne cache
 Le nom de ses plus fauoris,
 Pren de ces Roses le chapeau,
 A qui ne chaleur ne gelee
 N'ostera ce qu'il a de beau
 Pour honorer ta renommee.*

*AV mois que tout est en vigueur,
 Vn jour que la blanche lumiere
 Poignoit, comme elle est costumiere,
 Soufflant la piquante frescheur
 D'un petit vent qui deuançoit
 Le char de l'Aube ensafranee,
 Et deuancer nous auançoit
 Le chaud prochain de la journee :*

*L'un chemin puis l'autre prenant
 Autour des planches compassées,
 Atravers les sentes dressées
 Je m'en alloÿ' me pourmenant,*

Au point du jour m'étant leué,
 A fin que me regail'ardise
 Dans vn jardinet abreuué
 De mainte rigole fetisse.
Je vy la rosee tenir
 Pendant sous les herbes penchantes,
 Et sur les fines verdissantes
 Se concreer & contenir :
 Je vy dessus les choux fueillus
 Iouster les gouttes rondelettes,
 Qui de l'eau tombant de là-sus,
 Se faisoient déjà grosselettes.
Je vy les rosiers s'ejouïr
 Cultivez d'une façon belle :
 Je vy sous la clarté nouvelle
 Les fresches fleurs s'épanouïr :
 Des perles blanches qui pendoyent
 Aux raincelets rosoyans nées,
 Leur mort du Soleil attendoyent
 A ses premieres rayonées.
Les voyant vous eussiez douté
 Si l'Aurore son teint colore
 De ces fleurs, ou si de l'Aurore
 Les fleurs leur teint ont emprunté.
 Sur la belle étoile & la fleur
 Venus pour dame est ordonnée,
 Vne rosee, vne couleur,
 Et vne mesme matinee.
Peut-estre qu'elles n'ont qu'un flair :
 Nous sentons celuy qui est prouche,
 A nostre sens l'autre ne touche,
 Car il se perd là haut dans l'air.
 De la belle étoile & la fleur
 Venus la Deesse commune,
 Veut que l'odeur & la couleur
 En l'une & l'autre soit tout-vne.
Entre peu d'espace de tems
 Les fleurons des Roses naissantes

*Diuerfement s'épaniffantes,
Par compas se vont departans :
L'un de l'étrouit bouton couuert
Se cache fous la verde fueille,
L'autre par le bout entrouuert
Pouffe l'écarlatte vermeille.*

*Cetui-cy plus au large met
La haute fine de fa pointe,
Et l'ayant à demy déjointe
Decouure fon pourprin fommet :
Cetuy-là se defafubloit
Le chef de fa tenue coiffure,
Et déjà tout prest il sembloit
D'étaller fa belle fueillure.*

*Bien toft apres il a declos
Du bouton riant l'excellence,
Decelant la drue femence
Du faffran qu'il tenoit enclos.
Luy qui tantoft resplendiffant
Monftroit toute fa cheuelure,
Le voicy palle & fletriffant,
Qui perd l'honneur de fa fueillure.*

*Je m'emerueilloys en pensant
Comme l'âge ainfi larronneffe
Rauit la fuitiue jeunefse
Des Roses vieilles en naiffant :
Quand voicy l'incarnate fleur,
Ainfi que j'en parle s'efueille :
Et couuerte de fa rougeur
La terre en éclatte vermeille.*

*De toutes ces formes l'effet,
Et tant de foudaines nuances,
Et telles diuerfes naiffances,
Vn jour les fait & les defait.
O Nature, nous-nous pleignons,
Que des fleurs la grace eft fi breue,
Et qu'auffi toft que les voyons
Vn malheur tes dons nous enleue.*

*Autant qu'un jour est long, autant
 L'âge des Roses a duré :
 Quand leur jeunesse s'est montrée,
 Leur vieillesse accourt à l'instant.
 Celle que l'étoile du jour
 A ce matin a vu naissante,
 Elle-même au soir de retour
 A vu la même vieillissante.
 Un seul bien ces fleurettes ont,
 Combien qu'en peu de tems périssent,
 Par succès elles res fleurissent,
 Et leur saison plus longue font.
 Fille, vien la Rose cueillir
 Tandis que sa fleur est nouvelle :
 Souvien-toy qu'il te faut vieillir,
 Et que tu fletriras comme elle.*

AV SEIGNEUR

BERTELEMI.

*ICI, BERTELEMI, tu verras la complainte
 Qu'Amour tyran tira d'une ame au vif atteinte
 D'un Prince qui parmi les desseins turbulents
 Pratiqués en son nom par esprits violents :
 Lors que pleins de fureur enflés d'outréculdiance
 Atentoyent renverser les vieux droits de la France)
 Sent les feux amoureux, quand Amour elansa
 D'une tirade un trait qui deux cœurs offensa.
 L'en teray ce qu'on sçait. Par ma Muse empruntée
 En faueur de l'amant cette rime dictée*

*S'aland montrer au jour dira, BERTELEMI,
Que tu me fus courtois & gracieux ami.*

*SI IE NE PVIS ASSEZ comme ie le desire,
O mon vniue foing, decourir le martyrre
Que j'ay de ton ennuy, aux larmes dont verras
Cest escrit effacé, mon dueil remarqueras:
Et cognoissant ma main ie ne fay point de doubte
Qu'une pluie de pleurs de tes yeux ne degoute:
Mais n'en verse pas tant qu'ils t'empeschent de voir
Ce discours douloureux temoing de mon deuoir.*

*Las! si tost que j'ouy la piteuse nouvelle
De ta triste aduerture, vne marrisson telle
M'environna le cœur, que ie cheus esperdu
Ayant avec l'esprit tout sentiment perdu.
O moy lors trop heureux si mon ame sortie
Sans jamais reuenir fust de moy departie.
Hé doncques ie reuy, si me vanter ie doy
Que ie vy, puis qu'il faut que ie viue sans toy.
La vie n'est pas vie où tant de mal abonde,
Qu'on souhaitte sans fin d'aller en l'autre monde.
Et j'iroy volontiers si ce n'estoit l'espoir
Qu'en mourant ie perdroy d'encores te reuoir.
La vie n'est pas vie où l'ame separee
S'enfuit cent fois le jour de son corps egaree,
Tellement qu'il me faut tous les jours encourir
Cent morts pour ne pouuoir d'une mort bien mourir.*

*Entre tous les tourmens qu'absent de toy j'endure
Nul me tourmente tant, ma belle ie t'en jure,
Que penser à ton mal, lequel ie sens autant
Que tu peus le sentir, me le representant.
O que ie sceusse bien quelques oublieux charmes
Pour appaiser les plains & retenir tes larmes:
Ie sçay que si pouuoy tes peines aliger,
Le faix de mes ennuis me seroit plus leger.*

*Mais de quelles raisons, Maistresse, est-il possible
Que j'aille consoler ta douleur indicible,
Quand moy-mesme dolent, abbatu, desolé
Ne puis trouuer de quoy puisse estre consolé?*

Au moins que j'usse à qui mes travaux pouvoir dire :
 Mais faute d'en auoir, ma langueur qui s'empire
 Avec tous les ennuis, seul me faut digerer
 A par moy, pour n'auoir à qui me declarer.
 O pauvre reconfort, ie n'ay d'autre alegeance
 Que de penser comment de ceste doleance
 L'accompagne la tienne! ô souldas trop cruel
 Qu'ainsi comme l'amour le mal est mutuel!
 Aucunement heureux lors que la douleur tienne
 L'estime de beaucoup moindre que n'est la mienne,
 D'autant que ton ennuy naist d'un tout seul malheur,
 Mais de plusieurs malheurs ie souffre la douleur.
 Car tous les maux passez deuant mes yeux reuiennent
 Et d'angoisse oppressé, tout douteux me retienent
 Lequel ie doy plus plaindre : & tout bien repensé,
 De ce dernier mechef ie suis plus offensé.
 Lors mesme que ie voy qu'à l'instante poursuite
 De mon ardente amour en ces maux t'ay conduide :
 Et si l'amour lon doit grande faute estimer,
 J'ay commis grande erreur, ô belle, de t'aimer :
 Et failliray tousiours, n'estant en ma puissance
 Me garder de t'aimer ayant ta cognoissance.
 Car faudroit que ie fusse ou de roc ou de fer
 Si ie ne me sentoy, ie ne dis échauffer,
 Mais tout brusler d'amour, puis que j'ay peu cognoistre
 Tes beautez & vertus, & te faire paroistre
 Qu'elles m'auoyent faict tien, si bien que ta douceur
 D'un mutuel desir me donna gage seur.

Maintenant j'ay grand peur que durant mon absence
 Lon charge griefuement vers toy mon innocence,
 Et qu'aussi mon bon droit pour n'estre defendu
 Comme il peut meriter, ne s'en aille perdu.
 Mais ie me trompe fort si ta bonté naïue
 Et ta ferme amitié demourant tousiours viue,
 Ne mesprise l'effort du defastre enuieux,
 Plus m'aimant, plus lon fait pour me rendre odieux.

Las! soit jour, ou soit nuit sans cesse en toy ie veille :
 Souuent de mon dormir en sursaut ie m'esueille,

Après t'auoir songee en l'estat quelque fois
Que belle, propre, & gaye en la Court triomphois :
Quelque fois te voyant avecque triste mine,
Nonchalante d'habits, pale, sombre, chagrine,
Comme vne qui auroit perdu sa liberté
Resserree en prison hors de toute clairté.
Or quand tu m'apparois en ce gracieux songe
Je me pay quelque peu d'vne douce mensonge :
Puis ie me lâche au dueil, & dolent & despit
D'vn sur l'autre costé ie me tourne en mon liç :
Et quand la vision à mes yeux represente
En quel ennuy te tient ta fortune presente,
Helas c'est faict de moy ! ie suis comme au trespas,
Et ie hay le repos, & ie hay le repas.
Nul plaisir ne me plaist : ny par les frais ombrages
Ouir des rossignols les babillars ramages,
Ny les chants musicaux, ny du fleury printems
La gaillarde verdeur, ny tous les passetems
Des armes & cheuaux n'appaisent ma tristesse :
Mais où que puisse aller, vne griefue detresse
Me poise sur le cœur : de mon cœur ennuyeux
Sortent mille souspirs, mille pleurs de mes yeux.
Cependant cet ennuy ne sert que d'vne amorce
A mon affection qui tousiours se renforce,
Et l'amour qui jamais ne fut mince en mon cœur
Au milieu du tourment redouble sa vigueur.
Ainsi de ton costé ie m'ose bien promettre
Que tu ne veux souffrir ton amour se remettre
Ny flechir sous les maux : mais comme l'or fondu
Et refondu au feu plus sin en est rendu :
Ainsi nostre amitié plus lon en fera preuue
Dans les plus griefs tourmens plus nette se retreueue :
Et recuicte au fourneau de toute aduersité,
Sorte pure tousiours nostre fidelité.

CONTRETRENE.

A NICOLAS VERGECE,

CANDIOT.

FEE, ces mignardises laisse,
 Je ne puis entendre à tes jeux :
 Lachons un peu couer nos feux,
 A fin que m'acquite à Vergece,
 Qui m'a mis en soucy plaisant,
 M'étrenant d'un mignard presant
 Que la Muse avec la Charite
 Ont ourdi de fleurons d'eslite.
 Ces beaux vers en langue Latine
 Confits au miel Catullien,
 Vers de bon heur, meritent bien
 Que beusse de l'eau Cabaline :
 Mais verse-moy de ce bon vin
 Plein ce verre, qui tout diuin
 M'echauffe de fureur non vaine,
 Pour n'estre ingrat en Contretréne.
 Amy, qu'en la prime jeunesse
 J'acointay chez le bon Tufan,
 Voicy cinq fois le cinquieme an
 Tout nouveau venu de la Grece :
 Lors que j'estoy si jeune d'ans
 Que venoy de muer les dents,
 Et mon Printems n'entroit qu'à peine
 Dedans la deuxieme semaine.
 Compagnons d'une mesme escole,
 De mesme estude & mesmes mœurs,

*Et presque de pareils malheurs,
 Pareille amitié nous affole.
 Bien jeune tu vis escumer
 Dessous toy la ronflante mer
 Tiré de l'Isle ta naissance
 Qui vit de Iupiter l'enfance.
 Moy chetif enfantelet tendre,
 Ce croy-ie, encore emmailloté,
 En des paniers ie fus osté,
 Pour dur à tout ennuy me rendre,
 Hors la maternelle Cité :
 Où la noble posterité
 D'Antenor dans le fons de l'onde
 (Miracle grand) ses manoirs fonde.
 Depuis auoué de la France
 Mon aimé pais paternel,
 Par quinze ans d'heur continuel
 L'accompagnay ma douce enfance.
 Mais dés que mon pere mourut
 L'orage sur mon chef courut :
 Pauvreté mes espaulles presse,
 Me foule & jamais ne me laisse.
 Je suis pauvre, & tu n'es pas riche :
 Vien-t'en me voir, Amy tresdoux :
 Embrassons-nous, consolons-nous :
 Le ciel ne sera tousiours chiche
 Enuers nous du bien qui des mains
 De fortune vient aux humains :
 Or viuons vne vie estroite
 En pauvreté, mais sans souffrette.
 Nature, mere charitable,
 De ses factures n'a mis loin
 Ce qu'à leur estre fait besoin,
 A qui est de façon traitable :
 Le bien croissant ne le fait tant
 Estre ny riche ny contant
 Que la conuoitise, qui franche
 Tout desir superflu retranche.*

LA FVRIE.

MEGERE.

ENTREMETS DE LA TRAGEDIE

DE SOPHONISBE.

OR ay-ie bien raison d'auoir le cœur en joye
 Moy qui ris des malheurs qu'aux hommes on enuoye
 De nos hideux manoirs. Sus serpens sur ce chef,
 Sus sifflez sautelans joyeux de ce mechef:
 Sus sus flambeau fumeux en signe de lieffe
 Ta flamme noire espan pour la grande tristesse
 Qui tient toute l'Afrique : & sur tout pour les Rois
 Aufquels j'oste l'Empire, & leurs braues arrois.

Cecy me meine icy, moy hideuse Megere,
 Qui suis des infernaux sergente & messagere:
 Car aux tristes enfers le plus de leurs esbas
 C'est quand quelque malheur ie rapporte là bas.

Syphax qui pensoit bien d'un plaisant mariage
 Recueillir le doux fruit, de Roy mis en seruage,
 Esclau est enchainé de pieds, de bras & mains,
 Pour mener en Triomphe au plaisir des Romains.

Sophonisbe sa femme aujourdhuy s'est donnee
 (Dessous condition de n'estre point menee
 Captiue dedans Rome) à son plus grand amy,
 Mais qui se doit montrer son plus grand ennemy.

C'est Masniffe Roy, qui luy a fait promesse,
 Qu'il ne pourra tenir, car il faut qu'il la laisse
 Emmener aux Romains, & de la secourir

Il n'a plus beau moyen qu'en la faisant mourir :
 Mafniſſe aujourd'hui fait à ſa mieux aimée
 Preſent d'une poiſon : la poiſon eſt humée :
 Sophoniſbe aime moins la vie que l'honneur :
 L'amy de ſon amie eſt fait l'empoifonneur :
 Le mary de ſa femme. A moy toute la gloire,
 A moy ſeule appartient de tant belle victoire :
 L'honneur en ſoit à moy, puis que ſeule j'ay mis
 Les amis en rancueur au gré des ennemis.
 Puis que j'ay rebrouillé tout le bon-heur & l'aiſe
 De ces Rois, les tournant en malheur & malaiſe :
 Puis qu'en ſi piteux point ſeule ie les ay mis,
 Que leur pitié fera pleurer leurs ennemis.
 Seule de Cupidon ſeule j'ay fait l'office,
 De ma rage empliffant Syphax & Mafniſſe
 Avec ce flambeau meſme : & ſeule on m'a peu voir
 De ce meſme flambeau faire tout le deuoir,
 Enſemble de Iumon & du bel Hymenee
 Le jour que Sophoniſbe à Syphax fut mencee :
 Car l'un & l'autre Dieu ſur moy ſe repoſa
 A l'heure que Syphax Sophoniſbe eſpouſa.
 Telle eſt toujours la fin de ceux que la furie
 D'un nœu malencontreux hayneufement marie :
 Or puis qu'en cet endroit ie voy fait mon vouloir,
 Il faut qu'en autre lieu ie me face valloir :
 I'irois à nos enfers en porter la nouvelle,
 Mais tout ce qui en eſt ils ſçauront bien toſt d'elle :
 Parquoy plus d'une part adreſſer ie me veux,
 Toujours en plus d'un lieu Megere fait ſes jeux.

A NICOLAS NICOLAI.

I'AY grand' pitié de nôtre race humaine,
 Nicolaï, quand ie pense à la peine
 Dont nous troublons nous mesmes nostre vie,
 Faits malheureux, soit par nostre folie,
 Soit par destin, auquel dès la naissance
 Nous a sommis la diuine ordonnance.
 Mais ie ne puis que ie ne m'esmerueille
 Considerant cette ame nompareille
 Qui de tant d'arts nous a fait ouuerture
 En renforçant nostre foible nature.
 Lon a domté mainte beste farouche :
 Mettant à l'vne vn mors dedans la bouche,
 A l'autre on a sous le joug qu'elle porte
 Lié le front d'vne courroye forte :
 L'vne nous sert en tems de paix & guerre,
 L'autre d'vn soc ouure la bonne terre :
 Lon a trouué le soigneux labourage,
 Et du fourment & des vignes l'vsage :
 Lon a cherché dans le terrestre ventre
 Le dur acier. Dessus la mer on entre
 Dans les vaisseaux : & à rame ou à voile
 Lon yogue ayant l'œil fiché sur l'estoile
 S'il fait serein : s'il fait nuble, en la carte
 Par le quadran lon voit si on s'écarte.

Mais de cecy rien si fort ie n'admire,
 Ny de cent ars que ie delaisse à dire,
 Comme ie suis rauy de l'escriture
 Que tu as jointe avecque la peinture,
 Quand ayant vu tant & tant de contrees
 Tu nous en as ces figures monstrees :

Où ton burin & ta plume naïve
Nous font de tout voir la nature viue :
Soit que par art au vif tu representes
En tes portraits les personnes viuantes,
Le Turc hautain, le triste Iuifauare,
L'Arabe caut, le Perse moins barbare :
Soit que l'habit de mainte & mainte sorte
Tu faces voir comme chacun le porte,
L'homme ou la femme, à la mode Gregeoise,
A la façon Persienne ou Turquoise,
Le tout tu as par ta main bien apprise
Sceu imiter d'une peinçure exquise,
N'oubliant rien de ce qu'on peut comprendre
Entant qu'on voit l'art du Peintre s'étendre.
Puis par escrit les meurs tu viens depeindre
Que ton burin ne pourroit pas ateindre.
Ayant depeint comme toute contree
D'habillements tu trouuois acoustree,
Tu viens apres raconter leurs polices,
Leur naturel, leurs vertus & leurs vices.
Du grand seigneur la court tu viens decrire
Et sa maison, & quel est son Empire,
Et quels estats il a sous sa puissance,
Et quel tribut, & quelle obeissance
Par ses pais de lointaine estendue
A ses Bachas est des peuples rendue :
En quel arroy il fait chaque voyage,
Quel en est l'ordre, & quel est l'equipage :
Puis tu écris quelles ceremonies
Sont en leur Loy : & de quelles manies
Aucuns enclins à meschante luxure
Aux yeux de tous la font contre nature :
Aucuns leur honte en des boucles enferrent,
Et demi-nus dedans les villes errent :
D'autres hachez de taillades sanglantes
Ont par le cors mille playes coulantes.
Tu dis apres des pais les montagnes,
Les eaux, les bois, les deserts, les campagnes,

Les habitants : les biens que lon y serre,
 Quels animaux vivent en chaque terre,
 Et de quoy plus chacune à part se vante,
 Comme tout est en cet âge presente.
 Et cependant tu ne laisses arriere
 Ce qu'ont escrit de leur race premiere
 Les anciens, qui parlent des Barbares :
 Mais les suiivants du vray tu ne t'egares,
 Nicolai, car non contant de suiure
 Ce que lon voit escrit dedans le liure,
 Tu as voulu voir tout, à leur science
 Fidèlement joignant l'experience :
 Que tu acquis au danger de ta teste,
 Par mille morts que le sort nous appreste
 Dessus la terre & la mer : Les naufrages
 Dessus les eaux, les perilleux passages
 Et les aguets des inhumains corsaires
 Font aux passants embusches ordinaires :
 Et d'autre part mille voleurs sur terre
 Aux voyageurs font sans mercy la guerre,
 Et de serpents vne enjance infinie
 De ses venins aguettent nostre vie.
 Mais animé d'un desir de cognoistre
 De quelles mœurs la nature fait naistre
 Chacune gent, aux terres plus lointaines
 En eprouvant ces hazars & ces peines
 Toy seul pour nous, des dangers tu rapportes,
 (Ayant passé de périls mille fortes)
 Hors des dangers tu rapportes ce liure
 Où chacun peut de tout danger deliure
 Sans voyager auoir la jouissance
 De ton labeur & de ta cognoissance.
 Qui à couuert regarde du riuage
 En pleine mer le nauire en naufrage,
 Il est heureux : qui tes escrits veut lire
 Il voit du bord aux vagues la nauire.
 Mais, las, j'ay peur qu'à la peine bien grande
 Que tu as pris, dignement on ne rende

*La recompence : O siecle detestable !
 Auquel on voit la vertu miserable
 Sans nul honneur, sans loyer mesprisee
 Estre du peuple, & des grands la risee.
 Age peruers, qui se veautre en ordure !
 Vne putain, vn monstre de nature,
 Vn nain, vn fou, vn mataffin emporte
 Tout ce qu'il veut : la vertu demi-morte
 Pleure & se plaint de voir trainer leur vie
 En pauureté à ceux qui l'ont fuiue.
 Age peruers ! ny Vertu ny Iustice
 Ne regnent plus : Tout ploye sous le vice.
 Que pleust à Dieu, ou qu'il nous eust fait estre
 Deuant ce siecle, ou long tems apres naistre.*

DITHYRAMBES A

LA POMPE DV BOVC

D'ESTIENNE IODELLE.

1553.

AV SEIGNEVR IAN DE

SADE SIEVR DE MAZAN.

*Q*uand Iodelle bouillant en la fleur de son âge
 Donnoit vn grand espoir d'vn tout diuin courage,
 Apres auoir fait voir marchant sur l'echaufaut
 La Royne Cleopatre enfler vn stile haut,
 Jean de Baif.— II

Nous jeuneſſe d'alors deſirans faire croiſtre
 Cet eſprit que voyons ſi gaillard aparoître,
 O SADE, en imitant les vieux Grecs qui donnoyent
 Aux Tragiques vn bouc dont ils les guerdonnoyent,
 Nous cherchâmes vn bouc : & ſans encourir vice
 D'Idolâtres damnez, ſans faire ſacrifice,
 (Ainſi que des peruers ſcandaleux enuieux
 Ont mis ſus contre nous pour nous rendre odieux)
 Nous menâmes ce bouc à la barbe dorée,
 Ce bouc aux cors doréz, la beſte enlièrée,
 En la ſale où le Poete auſſi enlièré,
 Portant ſon jeune front de lierre entouré,
 Atendoit la brigade. Et luy menans la beſte,
 Peſte meſte courans en ſolennelle feſte,
 Moy recitant ces vers, luy en fiſmes preſent,
 Le pris de ſon labeur honorable & plaiſant.
 Ces vers ſans art ſans loy ie te dedi', ô SADE,
 De nom Sade & de cœur : & qui n'es ami fade.
 Mais qui ſçauras treſbien rembarrer & tanſer
 Les mechants qui voudroyent nos honeurs offenſer.

Av Dieu Bacchien ſacron ceſte feſte
 Bacchique brigade,
 Qu'en gaye gambade
 Le lierre on ſecouë
 Qui nous ceint la teſte :
 Qu'on jouë,
 Qu'on trepigne,
 Qu'on face main tour
 Alentour
 Du bouc qui nous guigne,
 Se voyant enuironné
 De noſtre eſſain couronné
 Du lierre amy des vineuſes carolles.

Iach iach ia ha.

Le bouc ne ſçait pas
 Où ſes fourchus pas,
 Se guident ainſi de nos dextres folles :
 Mais ſa fiere trogne

*Assez nous temoigne,
 Gourmant son maintien,
 Que rogue il sent bien
 Son poil aualé d'un or riche teint.
 Et le reply jumeau
 De ses cornes peint,
 Se biclant si beau.*

*Euové iach ia ha,
 Crion d'une voix
 Trois & quatre fois,
 Sentans la fureur
 Du Dieu conquereur
 Des gemmeux riuages d'Inde :
 Monstron qu'il nous guinde
 Hors de la terre au ciel
 De sa gaillarde liqueur
 Nos veines bouillantes enflant.
 Crion recrion soufflant resoufflant
 Le joyeux fumet
 De son miel,
 Qui du fond du cœur
 Remonte au sommet
 Flater la ceruelle.
 Ha ha ha rion
 Crion recrion
 La chanson nouvelle
 Iach iach ia ha
 Euové iach ia ha.*

*C'est ce doux Dieu qui nous pousse
 Espris de sa fureur douce
 A resusciter le joyeux mystere
 De ses gayer Orgies
 Par l'ignorance abolies,
 Qui nous pousse à contrefaire
 (Crians iach ia ha
 Euové iach ia ha)
 Ses Satyres antirsez :
 Qui vers de pampre & de lierre*

Les tigres presseꝝ
 Folastrans suiuoient à costé
 Retrepignans la terre :
 Quand il eut domté
 Celle gent haslee
 Qui loing reculee
 Voit de pres
 Ce soleil
 Apres
 Son reueil
 Tirer ses cheuaux
 Aux nazeaux flammeux
 Hors des flots gemmeux
 A leurs journaliers trauaux :
 Quand du ciel vousté
 Grimans la roideur,
 Haletans d'ahan,
 Vne epeffe haleine
 De feu toute pleine :
 Leur fumeuse sueur
 Au creux Ocean,
 Degoutent laborieux
 Du plancher des Dieux.
 Iach iach ia ha,
 Euoé iach ia ha.
 Sur cette gent noire
 Le Dieu foudrené gaigna la victoire.
 Ce Roy triompheur,
 Ores ores commande,
 Que d'vn deuot cœur
 La raillarde bande
 Son chantre guerdonne
 Du bouc merité,
 Pour auoir de voix hardie
 Reueillé la tragedie
 Du somme oublieux
 De l'antiquité,
 De lierrine couronne,

*Audacieux,
En un gay rond
Verdoyant
Son jeune front
Ombroyant.*

*Iach iach ia ha,
Euoé iach ia ha.*

*O pere Euien
Bacche dithyrambe,
Qui retiré de la soufreuse flambe
Dedans l'autre Nyfien,
Aux Nyfides tes nourrices
Par ton deux fois pere,
Meurdrier de ta mere,
Fus baillé jadis à nourrir :
De tes fureurs propices
Vien nous vien,
Vien Euien
Secourir,
A fin que Iodelle
Ton cher enfançon
Reçoive la dine gloire
D'immortelle
Memoire,
Qu'il merite au braue son
De son enflee chanson.*

*Iach iach ia ha,
Euoé iach ia ha.*

*A celle fin qu'en dine verue,
Comme à ta deité conuient,
Nostre prompte furcur le serue,
Rendant le pris à ton Poëte :
C'est c'est de ta deité
Que nous vient
La sainte gayeté,
Qui dehette
Tellement
Ce troupeau tempesté*

De ton chatouillard affolement,

Iach iach ia ha,

Euoé iach ia ha.

C'est en ton honneur,

Dieu donnebonheur,

Que cette feste

Ainsi

S'appreste,

Dieu brise-foucy,

O Niçelien,

O Semelien,

Iach iach ia ha,

Euoé iach ia ha.

En ta gloire, ó Dieu,

Par ce lieu

Rebondissant,

Dieu dou-rauissant

Cette Muse jolie

De gaye folie

Ores nous chantons :

C'est en ton honneur,

Dieu donnebonheur,

Que de libre cadence

La terre battons,

Sous des vers

Librement diuers

En leur accordance :

O Semelien,

O Niçelien

Daimon aime-dance,

Iach iach ia ha,

Euoé iach ia ha

L'A V R O R E.

—

A PEROTON ET BATISTE

TIBAVS.

DES MUSES douce cure,
 D'Apollon nourriture,
 O chantres de mes vers,
 TIBAVS, aimez l'Aurore
 L'honneur de l'univers,
 Qu'en cet hymne j'honore.
 A vous deux ie l'adresse
 A fin que de paresse
 Ne vous assommeilliez :
 Mais dès la matinée
 Au labeur éveillez
 Vostre âme si bien née.
 Par là sur vostre teste
 Plus d'un chapeau s'apreste,
 Qui vous guerdonnera :
 Quand par toutes prouinces
 Vostre art s'estimera
 Des peuples & des Princes.
 DEESSE avant-couriere
 De la belle lumiere,
 De qui le teint vermeil
 Et le rosin visage,
 Deuance du Soleil
 Le grim pant attelage :
 Il me plaist, ô Deesse,

(Puis qu'avec toy ie laisse
 Le somme pareffeux,
 A fin que me recree
 Dedans l'anre mouffeux
 De la Muse sacree.)
 Il me plaiſt, Aube amie,
 De ma Muse endormie
 Reueillir la chanſon,
 Pour celebrer ta gloire.
 Ca depen-moy, garçon,
 Ma guiterre d'yuoire,
 A fin que ie la ſonne,
 De la Deeffe bonne
 Entomant les honneurs :
 Et que ma chanterelle
 Sous mes doigts fredonneurs
 Fredonnent de la belle.
 Mais quoy premier diray-ie ?
 Par où commenceray-ie ?
 Celuy qui va bucher
 Dans vn toffu bocage,
 Deuant que rien toucher
 Deffeigne ſon ourrage.
 La trop grande cheuance
 A coup me defauance.
 Et quel chant dinement
 A tes louanges dire,
 O des cieux l'ornement,
 Me pourroit bien ſuffire ?
 A chanter de voix dine
 Ta cheuelure orine,
 De ſaffran ton chapeau,
 Tes doigts de Roſes belles,
 Et ton viſage beau,
 Peint de cent fleurs nouuelles ?
 Et comme quand tu montes
 Dans les cieux, tu ſurmontes
 De ta claire beauté

Les étoiles plus claires,
 Qui perdent leur clarté
 Quand là haut tu éclairés :
 Voire la Lune mesme
 Quand tu viens, toute blesme
 Du ciel s'évanouit.
 Sans que la gent mortelle,
 De tes presents jouit,
 D'une nuit eternelle
 Seroit enseuelie.
 Sans toy la rude vie
 De l'homme sans honneur
 Nous seroit demeuree :
 Rien n'auroit sa couleur,
 O Deesse honoree,
 Sans toy, dont la rosee,
 Par la terre arrosée
 De ta douce liqueur,
 Rafreschit les herbettes,
 Et de gaye vigueur
 Restaure les fleurettes.
 Les paupieres oyssiues
 Du lourd somme tu priues,
 Somme image de mort :
 Sous ta clarté benine,
 A l'œuure l'homme acort
 Gayement s'achemine.
 Le voyager deplace
 Quand tu montres ta face,
 Et les gais pastoureaux
 Leur betail menent paitre :
 Sous le joug les toreaux
 Vont au labeur champêtre.
 Chacun tu deffommeilles,
 Mais sur tous tu reueilles
 Celuy qui ardant fuit
 Le mestier des neuf Muses,
 Languissant toute nuit,

Quand tardive tu mufes.
 Deesse vigoureuse,
 Qui te fait paresseuse?
 Ton vieillard ne vaut pas,
 Que de nous desirée,
 Tu te caches là-bas
 Si long tems retirée.
 Vien donc, & fauorise
 Ma petite entreprise,
 D'écrire des chansons,
 Qui facent immortelles
 Mes amours de leurs sons,
 Et mon nom avec elles.
 S'ainfin est, ie te jure
 D'une volonté pure
 De te rendre l'honneur,
 Comme des neuf Pucelles
 A la dixieme sœur,
 Te reuerant comme elles.

A IAN VATEL.

QUEL Pan, ou quel fol Corybante
 Peut tant d'une erreur forcenante
 Le sens de Mastin embrouiller,
 Que d'outrager vn saint Poëte,
 Osant bien de sa langue infette
 Traitement son renom souiller?
 Ainsi d'un ennieux médire,
 Ma douceur enfielant d'ire
 L'amy de la Muse offenser?

Le non-irritable courage
Ainsi d'un saint Poète, en rage
Outrageusement élançer ?
 Quoy ? pensoit-il le misérable,
Qu'ainsi qu'un enfant larmoyable,
Enfantinement outragé,
Sans rejeter sur luy le blasme,
Sans luy redoubler ce diffame,
Le pleurasse non reuengé ?
 Quoy ? est-ce tant peu de merueilles,
Qu'outrant des Muses les abeilles,
Leurs saintes ruches attoucher ?
Que d'agacer par jangleries
De leurs eguillons les furies,
Que le tems ne peut reboucher ?
 Qui playent d'éternel outrage,
Et l'outrageur & son lignage,
Pour auoir le cœur irrité,
D'un de qui la voix est vallable
De faire au faux le vray semblable,
La mensonge à la verité ?
 O VATEL, ce n'est pas l'injure
Qu'on dit de bouche, & qui ne dure
Qu'autant que l'homme est suruiuant :
Contre celuy qui nous irrite
L'injure bruit tousiours écrite
D'un âge en l'autre âge suiuant.
 Contre les flancs la Muse porte
Deux arcs tirans en double sorte,
Dont l'un chatouille, & l'autre poind :
L'un est d'If, & l'autre d'iuoire :
L'un est bandé par ire noire,
Et l'autre par les Graces oint.
 Heureux pour qui la sainte bande
Son doux arc iuoirin débände !
Celuy fuyant le triste oubly
Au lac de Lethe ne se bagne,
Mais aux immortels s'accompagne

Immortellement ennobly.
 Ce bel arc decocha la gloire
 Des heros, de qui la memoire
 Vit au monument des chansons,
 Qui malgré le tems qui tout mine,
 Encor en voix Grecque & Latine
 Sous l'archet retrainent leurs sons.
 Par cet art Hercule indomtable
 D'Hebe mary, boit à la table
 Des dieux le Nectar sauoureux:
 Et par luy des freres de Sparte
 Le calme feu l'orage écarte
 Du pilot qui palit poureux.
 Des Muses le hautain Pindare
 Eut cet arc : & du gouffre auare
 Des étangs Stygiens par luy
 Etrangea le nom des Athletes,
 Qui dedans ses chansons bien faites
 Encores vivent aujourdhuy.
 Ce doux arc la Deesse preste
 A celuy qu'elle ha pour Poëte
 Dés le lange enfant auoué,
 Si quelcun amy de la Grace
 Benin le cherit & l'embrasse
 Pour en ses chants estre loué.
 Cet arc, ô louangere Muse,
 Mon cher soucy ne me refuse
 Pour chanter d'un amy le nom,
 Si que tant bien mon lut ie touche
 Qu'où le Soleil se leue & couche,
 On puisse entendre son renom.
 De l'autre arc encontre Lycambe
 Archiloc poussa son iambe
 Tant aigrement injurieux,
 Que luy & ses filles homnies
 D'une hart estouffans leurs vies
 Perdirent leur honte & les cieux.
 Callimach, & depuis Ouide

*Sous le nom de l'oiseau qui vide
Ses boyaux de son bec plein d'eau,
Contre leurs ennemis leurs rages
Pouffans, vengerent leurs outrages,
Et diffamèrent cet oiseau.*

*Hipponax encontre Bubale,
En decochant son ire pale,
Fit què ses miserables doigts,
Qui mal-cauts ses outils guiderent,
Eux-mesmes le cordeau nouerent,
Qui boucha sa vie & sa voix.*

*Prenant au poing cet arc qui tire
Des traits plongeꝝ en trempe d'ire,
Qui ronflent l'air sifflant trenchans
Pour cheoir sur le criminel pale,
Comme vne eau qui roulant deuale
Troncs & cailloux des monts aux champs.*

*Je veu, ie veu de ma tempeste
Ecrazer l'exécrable teste
A mon Mastin vain aboyeur,
Ne souffrant qu'il ait sa dent noire
Monstré pour offenser ma gloire
Sans sentir mon bras foudroyeur.*

*Mais, Amy, veu-x-tu bien qu'il meure
Sans éprouuer la playe feure
De tes iambes enflammeꝝ,
Qui pouffeꝝ de voix furieuse
Contre la beste iniurieuse
Vangeront tes amis blasmeꝝ?*

*Ca, Ronsard, ça Filleul auance :
Belleau, Felippe, à la vengeance :
O des Sœurs les chers mignons,
Tommeꝝ contre elle par la France,
Et prouueꝝ que qui l'vn offense,
Offense tous ses compaignois :*

*Si que nul tant hardy se montre,
Que de blasphemer alencontre
De l'honneur d'vn Poète saint,*

*Chacun se courbant sous leur foudre,
Qui peut éparpiller en poudre
Tout l'heur du chetif qu'il atteint.*

FIN DV QVATRIEME LIVRE
DES POEMES.





LE CINQUIEME LIVRE
DES POEMES

L'HYMNE DE
LA PAIX.

A LA ROYNE DE
NAVARRE.

*Vos beautez & vertus (ô des Graces aimée,
DE ROYS SOEVR FILLE ET FEMME) en tous lieux renommée,
Vous crioyent loing & pres, deuant qu'eussiez tant d'heur,
Que porter l'ornement de royale grandeur :
Et vont refleurissant depuis que la courone
Du peuple Nauarrois vostre chef enuirone.
Or si vous aprouuez le beau nom que portez,
Qui la Muse & les siens a tousiours supportez,*

Vous ne dedaignerez ny ma basse persone,
 Ny le petit present que ma Muse vous donne.
 Selon vostre bonté les petis vous prisez,
 Et vostre sçavoir fait que vous favorisez
 Les Muses & leurs dons. Or en vostre frefance
 Auecque leurs presens pour chanter je m'auance.
 Mais que doy-ie chanter? Decffes inspirez
 Mon cœur, & je diray ce que vous me direz.
 Diray-ie vos valeurs, ô tresdigne Princeffe?
 Mal-hardy je craindroy que leur grande richesse
 N'apauurit mon desir : & que ma foible voix
 N'entreprît pour sa force vn chant de trop de poix.
 Mais sur tout j'auroy peur que vostre modestie
 (Quand bien ma voix seroit assez forte & hardie
 Pour sonner vos honneurs) n'acusât mon chanter,
 Come si je vouloy vostre bonté flater.
 Je fuy l'outrecuidance en si haute entreprise,
 Je fuy qu'opinion si mauuaise soit prise
 Par vous de mon bon cœur. De vous je me teray,
 Et d'vn autre argument vn chant je chanteray.
 LE VEY louer la PAIX : c'est la Paix que je chante,
 La fille d'amitié deffur tout excellante.
 Amitié nourrit tout : tout vit par amitié,
 Et rien ne peut mourir que par inimitié.
 La concorde & l'amour sont l'apuy de la vie,
 Et l'effroyable mort vient de haine & d'enuie.
 Le ciel, la terre, l'air, & la mer & le feu,
 Et tout le monde entier, d'vn amiable neu
 S'entretienent conjoints. Cette belle machine
 Sans la bonne amitié tomberoit en ruine.
 Car, s'ils n'esloyent liez de liaisons d'émant,
 On verroit rebeller tout mutin element,
 Et guerroyer l'vn l'autre : & soudain toutes choses
 Dans l'ancien chaos retomberoyent encloses.
 Le ciel refuseroit aux terres son ardeur,
 Et de ses chauds rayons la vitale tiedeur
 Ne departiroit plus les benines semences,
 Dont toutes choses ont leurs premieres naiffances.

Le feu sec bruleroit l'air son moite voisin,
 L'air ne degouteroit (seché d'un chaud malin)
 La pluye en la saison : la terre desertee
 Ne raporteroit plus : par la mer debordee
 La chaleur s'eteindroit : ou la profonde mer
 Tarie se lairroit par le feu consumer :
 Come il auint jadis, quand le fils de Clymene
 L'insensé Phaëthon ne put tenir la réne
 Aux cheuaux soufle-feus : telle peur il reçut
 Quand les monstres espars dans les cieux aperçut.
 Alors que (dedégnant la bonne remontrance
 Que son cher pere fit) par grand' outrecuidance,
 Trop plein de son vouloir mit tout le monde en feu :
 Et tout aloit perir : mais Iupiter l'a veu,
 Qui lâchant de sa dextre vne orrible tempête
 Au malureux Charton ecarbouille la tête.
 Il tombe de son char d'un soudain foudre ateint,
 Et le feu qui l'ardoit dans le Pô fut eteint.

O qu'on deût bien cherir la Paix toute diuine,
 La fille d'Amitié sur toutes choses dine !
 Tout bien & tout plaisir par ses graces fleurît :
 Les arts sont en honneur : la vertu se nourrit,
 Le vice est amorty. Lors sans peur de domage,
 De meurdre & de danger le marchand fait voyage :
 Alors le laboureur au labour prend plaisir
 Quand le champ non ingrat répond à son desir.
 L'ennemy fourageur son bestial n'emmene,
 Et pillant ne rauît le doux fruit de sa péne :
 Le vin est à qui fait des vignes la façon,
 Et qui fait la semaille en leue la moisson.
 Et Ceres & Bacchus & Palés & Pomone
 Font que parmy les chams grande planté foïsonne
 De fruits & de betail. Par tout regne le jeu,
 Et le gentil Amour chauffe tout de son feu.
 Par tout roullent les fruits du plein cor d'abondance :
 Sous l'ombrage lon voit s'egaier en la dance,
 Trepignant pellemelle & filles & garçons,
 Tantost au flageolet & tantost aux chansons.

Quand Saturne fut Roy sous vne saison telle
 La Paix auoit son regne, & le nom de querelle
 Pour lors n'estoit conu : ny l' homicide fer
 N'auoit esté tiré des abysses d'enfer.

Mais humains inhumains quelle fureur si forte
 Vos esprits forcenez d'aveugle erreur transporte,
 D'anoblir le cruel qui dans le sang humain
 Trampe plus hardiment son inhumaine main?
 Et vous n'estimerez ny louange ny gloire
 Digne de meriter eternelle memoire,
 Si vous ne l'emportez par outrager celui
 Qui jamais ne pensa de vous donner ennuy?
 Certes il n'y a chose au monde plus maline,
 Ne qui soit plus contraire à la raison diuine,
 Qu'est la brutale guerre : & sa rage faudroit,
 Qui voudroit honorer la raison & le droit.
 Mais Erinnys comande : on obeit au vice.
 L'ambition des grands & la gloute auarice
 Font qu'ils tentent les Rois de rancueur animez,
 Pour se trouuer aux chams camp contre camp armez.
 Là le premier armé la ville forte assiege :
 L'autre hatif apres vient pour leuer le siege,
 Ou s'il ne vient à tems d'assaut la ville on prend,
 Ou ne pouuant tenir sans force elle se rend.
 Apres le pauvre peuple & la foible vieillesse
 Les femmes & l'enfance en cris & larmes lessé
 Son païs sacagé. L'injurieux soudard
 Rauit le saint honneur aux filles sans égard.

O la pitié de voir la flamme qui sacage
 Deuorant sans mercy les maisons d'un vilage!
 De voir dans le faubourg le pauvre citoyen
 Qui ne pardonne pas au logis qui est sien!
 O la pitié de voir les meres desolees,
 De leurs piteux enfans tendrement acolees,
 S'en aler d'huis en huis leur vie quemander,
 A qui bien peu deuant lon souloit demander!
 O la pitié de voir labourer vne ville!
 O la pitié de voir la campagne fertile

Faite vn hideux desert ! O pitié, mais horreur
 De voir l'exploit cruel d'une chaude fureur !
 De voir en sens rassis vn horrible carnage
 De morts & demi-morts cacher vn labourage :
 Ouir les tristes cris : Voir hommes & cheuaux
 Pefle-mefle entassez : Voir de sang les ruisseaux !

Et quel plaisir prens-tu, race frelle chetiue,
 De te hâter la mort, qui jamais n'est tardiuë,
 Sinon qu'en te donnant mille maux ennuieux
 Tu fais le viure tel que le mourir vaut mieux ?
 Ta fote outrecuidance & ta folle auarice
 Redouble ton malheur faisant de vertu vice.
 O de la bonne terre inutile fardeau,
 (Qui dois en peu de jours geté sous le tumbeau
 Auiander les vers) tu partroubles ta vie
 De vaine inimitié de tant de maux fuiuie.
 Que veux-tu conquester ? Ie croy tu te promés
 En ce monde incertain vne vie à jamés.
 Aucugle ouure tes yeux : Regarde miserable
 Que ta condition est pauvre & peu durable.
 Où vont les plus grands Rois & plus grands Empereurs ?
 Mais que font aujourdhuÿ les plus grands conquereurs ?
 Qui par force ont donté, rangeans sous leur puissance
 Les trois parts de la terre en serue obeissance ?
 Ils ne sont plus que poudre, & n'en reste sinon,
 (Si nous en reste rien) que le son de leur nom,
 Qu'ils ont voulu nommer la bonne renommee,
 Qui n'est apres la mort qu'une ombre de fumeë.

Mais qui veut en ce monde vn bon bruit aquerir,
 Qui soit loüé de tous, & ne puisse perir,
 Guerdonne la vertu, face punir le vice,
 Maintienne le bon droit : exerce la justice :
 Detourne du forfait les courages peruers
 Leur proposant la peur de chatimens diuers :
 Qu'il enhorte à bienfaire : & donne recompanse
 Aux sages qui prendront la discrete prudance
 Pour guide à la vertu : Elle montre le bien
 Faisant juger le bon & ce qui ne vaut rien.

Qu'il mette en tous estats la bonne discipline :
 Que prestant sa faueur aux hommes de doctrine
 Il honore les arts, & qu'il n'ait à mepris
 Ceux à qui les neuf Seurs leurs segrets ont appris.
 Que, droiturier, prudent, liberal, debonaire,
 Ne mesaisant à nul, tâche à tous de bien faire.
 Rigoureux aux plus fiers, aux humbles gracieux,
 Qu'il ait tousiours l'honneur de Dieu deuant les yeux,
 (Qui sont eures de Paix) son renom & sa gloire
 Seront dignes alors d'immortelle memoire,
 Et sera mieux famé que quand il aroit mis
 En route le pouuoir de cent Rois ennemis.

Doncques Rois puis que Dieu a voulu vous elire,
 Et mettre dans vos mains les Sceptres de l'Empire,
 Pour regir & garder ses enfans bien-voulus,
 Pensez à quelle charge il vous a tous élus.
 Non le dur Canibal, non le More Barbare,
 Non l'infidele Turc, non le vagant Tartare,
 Il a fait vos sujets : Il vous soumet les siens,
 Nous, qui de Christ son fils auons nom Chrestiens :
 Nous qui sommes laués de l'eau du saint Battefme :
 Nous qui sommes sacrés & croizés du saint Cresne :
 Nous qui au sacrement de la communion
 Sommes freres de Christ par diuine vnion,
 Auoués fils de Dieu, qui à vostre puissance
 A voulu que rendions la deuë obeïssance,
 Vous commetant sur nous : & du gouvernement
 Faudra que rendiés conte au dernier jugement.
 Las! que de Chrestiens ont enjonché la terre
 Entretués pour vous par l'exploit de la guerre!
 Que de sang execrable (ô forfaits inhumains!)
 Pour rien s'est repandu par fraternelles mains!

O Rois pensés à vous : & puis que Dieu vous done
 Le beau don de la Paix, chacun de vous s'adone
 A l'aimer & garder. Qui premier l'enfreindra,
 Qu'il tombe à la mercy du Roy qu'il assaudra.
 Que de son ennemy son païs soit la proye :
 Qu'en son trone royal jamais ne se reuoye :

*Iamais ceux de son sang n'y puissent reuenir,
 Puis que la bonne Paix il n'a sceu maintenir.
 Mais ce DIEV, qui les cœurs des grands Princes inspire,
 Vous conduise si bien, qu'à jamais vostre empire
 Demeure à vos enfans, si vous prenez le soin
 D'entretenir la Paix chassant la guerre au loin.
 DIEV veille detourner la discorde mortelle
 D'entre les ROIS Chrestiens sur le peuple infidelle.
 Chacun de vous renclos aux confins auciens
 N'entrepregne plus loin que de garder les siens.
 Nul ne passe la borne (ou de la mer barbare,
 Ou du fleuve, ou du mont, qui vos païs separe)
 Sinon pour s'entraider. La concorde & la Paix
 Par vous & vos sujets soit gardee à jamais.*

A V R O Y.

*SIRE, Si vous souuient de la bonne journee,
 Que le Mois de Feurier nous auoit amenee
 Lors premier commmençant. O mon Roy vous disniez,
 Et disnant sobrement audience doniez.
 Il vous pleut de m'ouir : Sire ie vous ren comte
 Du tems de vostre absence, & du long vous racomte
 Que c'est que nous faisons. Ie di premier comment
 En vostre academie on euure incessamment
 Pour. des Grecs & Latins imitant l'excellence,
 De vers & chants reglez decorer vostre France
 Auecque vostre nom : & quand il vous plairoit
 Que vous orriez l'essay qui vous contenteroit.
 Ie di qu'estant piqué de la fureur plaisante
 Des Muses, plus d'un chant en vostre honneur ie chante
 Declarant le desir qui d'une douce ardeur
 Brusle mon cœur deuost enuers vostre grandeur.*

*Je di que j'essayoy la graue Tragedie
 D'un stile magesteux, la basse Comedie
 D'un parler simple & net : Là suiuant Sophoclès
 Auteur Grec qui chanta le decés d'Herculés :
 Icy donnant l'abit à la mode de France
 Et le parler François aux joueurs de Terence,
 Terence auteur Romain, que j'imite aujourdhuy
 Et comme il suit Menandre en ma langue j'ensuy,
 Ce que j'ay fait m'étant commandé de le faire
 A fin de contenter la Royne vostre mere,
 Qui de sur tout m'enjoint fuir lassueté
 En propos offensant sa chaste magesté.
 Apres ie vous disoy comment ie renouuelle
 Non seulement des vieux la gentillesse belle
 Aux chansons & aux vers : mais que ie remettoys
 En vsage leur dance : & comme j'en estoys
 Encores en propos vous contant l'entreprise
 D'un ballét que dressions, dont la demarche est mise
 Selon que va marchant pas-à-pas la chanson
 Et le parler suiui d'une propre façon.
 Voicy deffous la table vne rumeur emuë
 De chiens s'entregroindans qui à coup ce remuë.
 Vous leuastes soudain. Là finit mon propos
 Des chiens entrerompuy. Vous gaillard & dispos
 Auecque le baston, qu'entre les mains vous pristés
 Du maistre qui seruoit, cesser alheure fistés
 Le gronder de ces chiens, qui sans plus rechigner
 En repos & en paix vous laisserent disner.
 Sire, ce di-j'en moy, Tout à mon auantage
 A l'honneur de mon Roy ie prens ce bon presage.
 Les chiens s'entregroindans ce sont mes enuieux
 Qui jettent deuant vous des abbois enuieux
 A vostre Magesté contre mon entreprise
 Qu'en vostre sauuegarde, ô bon Prince, auez prise.
 Le baston auez pris : le baston vous prendrez
 Et contre le malin la vertu deffendrez.
 Soudain les menassant vous les auez fait taire :
 Aussi nos enuieux (car vous le pouuez faire)*

Ferez taire tout coy, quand les menasserez :
Ainsin imitateur d'Hercules vous ferez
Qui tira des enfers le Cerbere à trois testes.
Et qu'est-ce l'assemblage en vn cors de trois bestes
Sinon que l'Ignorance & l'Enuie & l'Erreur?
Iette Vilain Cerbere autrepant ta fureur
Loing bien loing de mon Roy. Mais si en sa presence
Tu oses degorger contre mon innocence
Quelques malins abbois, Que puisses-tu sentir
Par sa bonté vers nous vn juste repentir.

LA GENEVRE,

PAR SAINGELAIS

ET BAIF.

—

A MONSIEVR DE
 ROYSSI CHANCELIER

DU ROY DE NAVARRE.

Cx prend son cours de Genevre l'histoire
Par Saingelais de son âge la gloire.
Baif apres (O MEMME) la poursuit
Et promptement à sa fin la conduit
En ta faueur, plusloft voulant te plaire
Que propofant quelque bel œuvre faire :
Mais tel qu'il est (car tu l'as conuie

De l'acheuer) il te l'a dedié.

APRES le long & perilleux orage
 Qui tourmenta la nef & le courage
 Du fort Regnaut, & luy feit mille ennuis
 Deux jours entiers, & deux entieres nuicts.
 En luy faisant toucher presque les nues,
 Puis tout soudain les arcnes menues,
 Et le pouffant par differentes courses
 Or vers midy, or vers les froides ourfes :
 En fin de loing il descourit la terre
 Et veit premiere Hirlande & Angleterre,
 Doù plus poussé du vent que du desir
 Il s'approcha, & sans loy de choisir
 Il se trouua sourgir au vert riuage
 De la plus rude Escoce & plus sauuage,
 Vers le quartier où espeffe encore est
 De Calydon la fameuse forest.
 Là jour & nuict retentissent les places
 De coups donnés sur armets & cuiraces,
 Estant le lieu, ce semble de nature
 Faiçt pour auoir rencontre & aduenture.
 Là vont errans entre apparans dangiers
 Maints cheualiers, voisins & estrangiers,
 Ceux que la mer Aquitanique baigne,
 Ceux de Noruege, Holande, & Alemaigne,
 Et ne faut point qu'homme soit la trouué
 Qui ne se sente en armes esprouué.
 Là feirent voir leurs forces & vertus,
 Iadis Tristan, Lancelot, & Artus,
 Et autres preux cogneus par tout le monde
 De l'ancienne & neuue table ronde :
 Et y voit on encores pour tresphees
 De leurs hauts faiçts colonnes estoffees.
 Quand donc Regnault eut terre ferme pris,
 Et l'aspre lieu entendu & compris,
 Il commanda au patron du nauire
 Que quand Eurus feroit place à Zephire,
 Il ne faillist de ses voiles estendre,

Et de l'aller à Beroich attendre,
 Ainsi au port laissa son equipage,
 Et sans conuoy d'escuyer ny de page
 Ny autre espoir qu'en sa propre vertu,
 Sa lance a pris, & son harnois vestu :
 Puis à cheual se meit en l'espeffeur
 De l'ample bois, n'y tenant chemin seur,
 Mais trauerfant par où il se propose
 Quelque nouvelle & hazardeuse chose.
 Et tant alla de sentier en sentier
 Sans faire arrest ce jour là tout entier,
 Qu'il descendit le soir en vn conuent
 Où estrangers arriuoyent bien souuent,
 Lieu estimé tant du bel edifice
 Que de l'honneste & charitable office,
 Que les deuots au sejour demourans
 Faisoyent à tous les Cheualiers errans :
 Car ils mettoyent leur sçauoir & leur bien
 Et leur plaisir à les recueillir bien.
 Grand fut l'honneur & bon le traitement
 Que receut d'eux vniuersellement
 Le nouuel hofte, & la façon plus rare
 Qu'il n'esperoit en pais si barbare.

Ia satisfaiçt auoit à sa faim grande
 Par maint seruice & diuerse viande,
 Et pensoit-on deſia de son repos,
 Quand s'estendant de propos en propos,
 Il les pria leur dire en quel endroit
 De la forest prendre voye il faudroit,
 Pour y trouuer, comme on dit qu'il se treuue,
 Quelque aduerture, où par louable espreuue
 Vn Cheualier deſfrant quelque nom,
 Peut faire voir s'il en merite ou non.

Il n'est endroit (dirent-ils) là dedans
 Où lon ne trouue estranges accidens :
 Mais tout ainsi que la forte abondance
 Des cheſnes grands, & la longue distance
 Du clair Soleil rend le lieu obscurci,

Obscurs y font les faits d'armes aussi,
 Tant qu'à grand' peine apres longue souffrance
 De mille l'vn reuient à cognoissance.
 Cherchez, seigneur (disoyent-ils) à vos gestes
 Lieu qui les rende au monde manifestes,
 A fin qu'au moins apres le labeur pris,
 Louange ensuiue, & vous mette à haut pris :
 Et si desir d'essayer vous auez,
 Comme vn grand fait demesler vous scauez,
 Suiuant d'honneur la persuasion,
 Maintenant s'offre à vous l'occasion
 De la plus digne & plus haute entreprise
 Qui oncques fut de Gentil-homme prise.
 Nostre Princeesse & du Roy fille vniue,
 Par vn estrange accusateur inique,
 Nommé Lurcan, de crime est poursuiue,
 Qui met au vent son honneur & sa vie,
 S'elle ne treuve en camp qui se presente
 Pour la prouuer honneste & innocente.
 Ce Lurcan là, plus pource qu'il la hait
 Que pour raison (peut estre) qu'il en ait,
 L'a accusee à nostre Roy son pere
 (Qui s'en tourmente & presque desespere)
 De l'auoir veuë entour my-nuit chez elle
 Vn sien amy tirer par vne eschelle
 Sur vn perron : & s'il ne vient exprés
 Dedans vn mois, dont la fin est bien prés,
 Qui la deffende & son honneur assure,
 Selon nos loix par feu faut qu'elle meure.
 L'aspre, seure & rigoureuse loy
 De nostre Escocce, & du trop juste Roy,
 Veut que si femme à homme s'abandonne
 Autre qu'honneur & foy ne luy ordonne,
 Viue elle purge en violante flâme
 L'ardeur d'amour violante & infame.
 Or a le Roy fait entendre & scauoir
 Par tous les lieux où s'estend son pouuoir,
 Que qui prendra en sa protection

(Soit d'Escoçoïse ou autre nation)
 Dame Geneure (ainsi sa fille on nomme)
 Pourueu qu'il vainque & qu'il soit Gentil-homme,
 Aura pour pris de sa bonté loyale
 Ensemble espouse & cheuance Royale.
 Telle entreprise est sans comparaison
 A vous plus propre & a plus de raison,
 Qu'aller ainsi par lieux couuers & forts
 Enseuelir vos belliqueux efforts :
 Car outre l'heur de louange immortelle
 Qui en viendra, vous aurez la plus belle
 Maïstresse, amie, obligee & compagne
 Qui soit du Gange à la dernière Espagne.
 Puis vn estat superbe & plantureux,
 Qui vous rendra contant & bien-heureux,
 Sans ce qu'ostant au Roy son dueil extrême,
 Il vous tiendra non moins cher que luy mesme :
 Et quand ne los, ne biens, ny alliance,
 Ny autre esgard n'auroyent point la puissance
 De vous induire à ce faix receuoir,
 Si estes vous tenu par le deuoir
 De noble sang & de cheuallerie
 De resister à fraude & menterie,
 Et de tant plus à ceux qui par diffames
 Rendent suspect l'honneur des gentifemmes :
 Et si d'aucune il vous print onc enuie
 N'en attendez seruir de vostre vie
 A meilleur droit, au moins plus apparant
 Que ceste-cy : car elle a pour garant,
 Premièrement le cours des ans passez,
 Où elle a tant d'exemples amassez
 De sa valeur, qui peuuent seuls dedire
 Quiconque auroit entrepris d'en medire :
 Puis les majeurs dont elle est descendue,
 Rendent assez sa cause deffendue,
 Entre lesquels l'antiquité ne cache
 Nul qui ait eu de vice aucune tache.
 Renaud pensif tint les yeux abaissez

A terre vn temps, puis les ayant hauffez
 Vers eux tretous, leur respondit ainfi :
 Ne prenez point, mes amis, de souci
 De ce combat, ny craignez qu'on offense
 Telle beauté par faute de deffense.
 Nul Roy, ne peuple, ou leur commandement
 Sçauroit contraindre vn libre entendement,
 De trouuer bon, que pour auoir laiffé
 Vn seruiteur de forte amour pressé
 Venir à foy & ses maux alleges,
 On doyue à mort vne Dame juger :
 Plustost deuroit estre à mort destinee
 Vne cruelle, ingrate & obstinee,
 Qui peut pour elle vn amant voir mourir
 Deuant ses yeux, & ne le secourir.
 Soit vray ou non que Geneure ait tiré
 Sur vn perron son amy martyré,
 Ce m'est tout vn, & la chose auouée
 Seroit de moy encores plus louée
 Si tellement elle l'auoit receu
 Qu'il n'eust esté de nul homme apperceu.
 Mais quoy qu'on vueille en son honneur reprendre,
 P'en ven la cause & querelle entreprendre :
 Faites sans plus que j'aye vn conducteur
 Iusques au lieu où est l'accusateur :
 Car, Dieu aydant, certain d'oster ie suis,
 Luy de ce monde, elle de ses ennuis :
 Non que pourtant maintenir ie propose
 Qu'il ne soit rien de ce qu'on luy impose :
 Car ie pourroy, n'en estant pas bien seur,
 Estre du faux & du tort deffenseur :
 Bien soustiendray que pour vn tel effect
 Mal ne luy doit ny outrage estre fait,
 Et si diray injuste & hors du sens
 Quiconque feit ces statuts indecens,
 Et qu'on les doit comme fols reuoquer,
 Et loy meilleure en leur lieu colloquer.
 Si conuiez, voire & forcez nous sommes

Egallement tretous, femmes & hommes,
 Par mesme ardeur & semblable desir,
 De tendre au but de l'amoureux plaisir
 Si fort blasmé du vulgaire ignorant :
 Pourquoi va-lon femme vituperant
 Qui avecq'vn, ou plus d'vn a commis
 Ce qui de faire aux hommes est permis
 Avecq' autant que l'appetit les meine,
 Et dont ils ont louange au lieu de peine ?
 En ces statuts inegaux & infames
 Est fait vn tort expres aux pauvres femmes :
 Et si Dieu plaist, de monstrier ie m'attens
 Qu'on fait tres-mal d'en vser si long temps.
 Chacun loua de Renaud la raison,
 Disant que ceux de l'antique saison
 Qui approuvé telle ordonnance auoyent,
 Bien peu du monde, & du droit moins sçauoyent,
 Et que le Roy qui peut loix eriger,
 Faisoit tres-mal de ne la corriger.

Si tost que l'aube au teint clair & vermeil
 Avec le jour eut chassé le sommeil,
 Renaud armé son fort Bayart a pris
 Ensemble vn jeune Escuyer bien apris,
 Qui le guida par ces estranges lieux
 Bien seurement vn bon nombre de lieux
 Vers la cité, où la querelle neuue
 Armes & gens deuoit mettre en esprouue.
 Or auoyent-ils le grand chemin laissé
 Pour vn sentier droit & mieux adressé,
 Quand retentir ils ouirent les bois
 D'vne piteuse & lamentable voix,
 Vers ce bruit là leurs cheuaux courir font :
 Si ont de loin en lieu bas & profond
 Veu deux brigans & vne Damoiselle,
 Qui mesme ainsi de loin leur sembla belle :
 Bien qu'espleurée & triste fut autant
 Qu'onques fut femme extreme ennuy portant.
 Ces deux meschans tenoyent dagues estreintes

Pour de son sang rendre les herbes teintes :
 Et elle estoit à pleindre & requerir,
 Pour differer quelque peu le mourir,
 Tant que Renaud vint à grans cris & cours
 Et grand' menace apporter le secours.
 Tost les vilains tourner l'eschine sceurent
 Quand tel secours esbranler apperceurent,
 A l'obscur bois remettant leur salut,
 Où de les suiure à Renaud ne chalut.
 Mais à la Dame il vint & s'enquist d'elle
 De quel mesfait luy venoit peine telle,
 Et cependant en croye la fit prendre
 Pour gagner temps, & le chemin reprendre.
 Lors en allant mieux & mieux la regarde
 Au teinct, aux traits, aux façons il prent garde,
 Tout luy en plaist, & plus de biens y voit
 Que promptement estimé il n'auoit,
 Bien qu'elle fust encore espouuantee
 De la frayeur de la mort presentee :
 Mais quand requise elle fut derechef
 De raconter d'où venoit son meschef :
 Elle à voix basse & cœur presque transi
 Leuant les yeux se mit à dire ainsi :
 Vous entendrez, Seigneur, la plus nouvelle
 Meschanceté, la chose plus cruelle
 Qui en Mycene, Arges, ou Thebes oncques
 Fut perpetree, ou autres lieux quelconques,
 Et si d'icy le soleil n'est si pres
 Comme d'ailleurs, ie croy que tout expres
 Il s'en retire & au loin se pourmeine,
 Pour ne voir gent si fiere & inhumaine.
 Car procurer mal à ses ennemis
 Est excusable, & est presque permis,
 Mais donner mort à qui rien ne demande
 Que tout seul bien, est cruauté trop grande :
 Et pour la cause au vray sçauoir vous faire,
 Pourquoi ceux-cy estoyent prests à defaire
 Mes jeunes ans & ma fin auancer,

Le tout vous veu de tous points commencer.

*Sçachez, seigneur, qu'on fit present de moy
 Dès mon enfance à la fille du Roy,
 Là où croissant j'eue le vent si à gré,
 Qu'en court ie tins honorable degré :
 Mais dur amour portant, ie croy, enuie
 A ma tranquille & trop heureuse vie,
 Fait que de moy sa suite s'augmenta,
 Fait qu'à mes yeux nul ne se presenta
 De tant de grans, dont l'Escoce est garnie,
 Qui me pleut tant que le Duc d'Albanie :
 Lequel de moy se monstrant plus qu'épris
 Se veit tout seul regner en mes espris.
 « Las, on voit bien des hommes le visage,
 « On en entend la voix & le langage,
 « Mais ce qu'ils ont en leur entendement
 « Fuit nostre veuë & nostre jugement !
 De croire en luy & d'aimer ne cessay
 Tant qu'en mon liët entrer ie le laissay,
 Sans regarder (si peu j'estoy discrette)
 Que celle chambre estoit la plus secrette
 Qu'eust ma maistresse, & où estoient encloses
 Les grans valleurs de ses plus cheres choses,
 Que si honneste & seure la tenoit,
 Que bien souuent coucher elle y venoit :
 Et pouuoit-on entrer de mesme place
 Sur vn perron découuert en terrasse
 Sortant du mur, par où quand ie vouloy
 L'auoir tout seul quant & moy, ie couloy
 En temps obscur (qui aux amans s'accorde,
 Segrettement vne échelle de corde,
 Et luy faisoys autant de fois venir
 Que le moyen m'en pouuoit aduenir.
 Qui estoit lors que Geneure changeoit
 De lit ou chambre & ailleurs se logeoit,
 Selon ce qu'elle alloit l'enuy fuyant
 Du froid humide, ou du chaud effuyant :
 Et de le voir monter on n'auoit garde,*

*Car du palais ce cotté là regarde
 Sur vn décombre & cheute de maisons,
 Où nul n'alloit en aucunes saisons,
 Bien qu'à maints tours mauvais l'eusse pu voir
 Si i'eusse esté saine & en mon pouuoir.
 Maints jours & mois entre nous à loisir
 Dura segret cet amoureux plaisir :
 Toujours croissant mon amoureuse flâme,
 Je me senty toute en feu dedans l'âme,
 Et ne conu, m'aucuglant de mon jeu,
 Qu'il feignoit prou, & qu'il aimoit bien peu.*

*Bien peu apres touché d'amour nouvelle
 Se montre amant de Geneure la belle :
 Je ne scay pas s'à l'heure il commença,
 Ou si dauant de m'aimer se lassa.
 Voyez comment & de quelle arrogance
 Dessus mon cœur exerce sa puissance,
 Quand sans rougir requiert de moy secours
 Me decourant ses nouvelles amours?
 Bien, disoit-il, que l'amour enuers elle
 N'étoit pas vraye, & si n'étoit pas telle
 Comme la nostre, ains feignoit de l'aimer
 En esperant les noces consommer,
 Estant aisé que le Roy s'y consente,
 Pourueu qu'on eust le vouloir de l'Infante :
 Car son país n'en auoit aujourdhuy
 D'estat & sang vn plus digne que luy.
 Je le croyoy quand me donnoit entendre
 Que s'il pouuoit du Roy deuenir gendre
 Par mon moyen, aupres de son seigneur
 Il monteroit au premier lieu d'honneur :
 Qu'il m'en seroit à jamais redeuable
 Sans oublier vn bien-fait si notable,
 Et que toujours aimer il me pourroit
 Plus que sa femme ou autre n'aimeroit.
 Moy qui à rien qu'à luy plaire ne tire,
 Je ne voulu ny ne pu l'éconduire,
 N'ayant nul bien qu'aux jours que j'auoy pu*

Trouver de quoy ie luy eusse complu.
 Donc le plusloft que ie puis, ie la tante,
 De luy ie parle & ses louanges chante,
 Bref, ie n'ay rien vers Geneure oublié
 Pour mon amant mettre en son amitié.
 Ie fy de cœur & d'effet (j'en appelle
 Dieu à témoin) tout deuoir enuers elle,
 Mais ie ne sceu tant faire de deuoir
 Que le Duc peust fa bonne grace auoir :
 La raison est, que toute sa penfee
 Est de Desir & d'Amour empeschee
 Pour vn seigneur beau, gentil & courtois,
 Venu de loïn au país Escossois,
 Qui d'Italie avec son ieune frere
 Vint à la court pour y estre ordinaire,
 Et se rendit si adroit bataillant
 Que le país n'en eut vn plus vaillant.
 Le Roy l'aimoit : & faisant demontrance
 D'vn bon vouloir luy donna grand' cheuance .
 Le fit seigneur de chasteaux & maisons,
 Et l'égalla voire aux plus grans Barons.

Ce cheualier Ariodant s'appelle :
 Il plaiſt au Roy, mais bien plus à la belle :
 Luy le conoiſt preux, hardy, valeureux,
 Elle ſçait bien qu'il est ſon amoureux.
 Le mont Veſuue, & celui qui flamboye
 En la Sicile : & la ville de Troye
 Ne ſentit onc vne ſi grande ardeur,
 Qu'elle conoiſt vn grand feu dans ſon cœur
 Pour ſon amour. L'amour qu'elle luy porte
 D'vn cœur loyal, ſincere, ardente & forte,
 Fit que parlant pour le Duc ie ne fu
 Trop bien ouye : & que nul mot ie n'u
 De bon eſpoir : car plus ie la ſupplie,
 Plus d'obtenir mercy ie m'eſtudie
 Pour mon amy, plus le deſeſtimant
 Se va touſiours de haine enuenimant.
 Souuentesfois le Duc ie reconforte,

Jan de Baif. — II.

Luy conseillant que d'heure il se deporte
 Du vain espoir de flechir à pitié
 Celle de qui vn autre a l'amitié :
 Et clairement luy découure & l'auiſe
 Qu'elle est si fort d'Ariodant éprise,
 Que l'Ocean de toute son humeur
 N'éteindroit pas sa plus lente chaleur.

Or Polynés (ce Duc ainsi lon nomme)
 Bien auerty qu'en vain il se consomme
 Par mon raport, mesme ayant apperçu
 Que son amour n'ettoit pas bien reçu :
 Non seulement ne tasche s'en defaire,
 Mais mal-contant que l'autre on luy prefere,
 Comme orgueilleux le prenant fort à cœur,
 Se lasche tout à courroux & rancœur,
 Telle discorde il ose se promettre
 Entre Geneure & son amoureux mettre,
 Et les pouffer en telle inimitié,
 Qu'ils ne nouront jamais leur amitié :
 Voire homir Geneure d'vn diffame
 Dont viue & morte on la dechire & blasme :
 Et ne fait part à d'autre ny à moy
 De sa traïson, mais la braſse à par foy.

Le projet fait, il me dit, Ainsi comme,
 O ma Dalinde (en ce point lon me nomme),
 L'arbre couppé par trois & quatre fois
 Rejette apres par le pié plus de bois,
 Mon plus constant que bien-heureux courage,
 Bien qu'on l'abbatte en tout defauantage,
 Ne laisse pas de plus fort regermer
 Pour à la fin son desir consommer.
 Pour le plaisir tant ie ne le desire,
 Que pour l'honneur du combat où j'aspire
 Rester veincueur : ne le pouuant d'effet,
 J'auray soulas d'imaginer le fait.
 Parquoy ie veu, lors que Geneure nuë
 Reposera, que tu viennes, vestuë
 De son atour & tout l'accouſtremet,

*Me recevoir au doux contentement,
Comme tu sçais que son poil elle agence,
Range le tien : mé toute diligence
Pour luy sembler. En ce point te rendras
Sur le perron, doù l'échelle tendras.
L'iray vers toy croyant que tu es celle
De qui l'habit te deguise & recelle.
Faisant cecy j'ose bien esperer
Dans peu de jours mon desir moderer.*

*Il dit ainsi : moy, qui d'amour surprise
Suis hors de moy, simple ie ne m'auise
Qu'en tout cela, dont il me presse tant
Vne traison il alloit apprestant.
Comme il vouloit, en Geneure habillée,
De ce Perron l'échelle ay deuallee,
Pour decevoir en ce deguifement
Deux qu'il vouloit trahir injustement :
Moy qui n'estoys aucunement coupable
De trahison si fort abominable,
Ie sçay plus tost le mal executé,
Que le conseil de sa mechanceté.*

*Ariodant & le Duc qui se tindrent
Pour grans amis, deuant qu'ils entreprendrent
D'aimer Geneure, entre eux eurent propos
Dessus la fin, & se dirent ces mots :*

*Ie m'ébahy (le Duc tint ce langage)
Veux que ie t'ay sur tous ceux de mon âge
En grand respect & grand amour tenu,
Que mon bien-fait soit tant mal reconu.
Tu sçais pour vray (comme i'ay conoissance)
De ma Geneure & de moy l'alliance
Pieça parfaite, & que bien tost la doy
Pour femme épouse obtenir de mon Roy :
Pourquoy viens-tu me troubler? Pourquoy est-ce
Que sans nul fruit tu luy fais tant de presse?
Ie te portroy respect, j'en jure Dieu,
Si nous tenions toy le mien, moy ton lieu.
Mais moy (respond Ariodant à l'heure)*

De m'ébair i'ay bien raison meilleure,
 Ayant cet heur pour Maistresse l'auoir
 Long tems dauant que tu l'ayes peu voir.
 Je sçay que sçais nostre flâme telle estre
 Qu'elle ne peut d'auantage s'accroïstre :
 Je sçay que sçais qu'elle ne veut de toy :
 Et ne desire autre mary que moy.
 Doncques pourquoy (puis que si fort respectes
 Nostre amitié) maintenant ne me tretes,
 Comme de moy veux estre respecté,
 Si mieux que moy d'elle fusses treitté?
 Tu tiens du bien par deçà dauantage,
 Mais ie m'atten l'auoir en mariage.
 Je n'ay pas moins de credit vers le Roy,
 Et vers sa fille en ay bien plus que toy.

O, dit le Duc, fausse erreur & trop vaine
 Où maintenant la folle amour te meine !
 Tu cuides estre (& ie le cuide aussi)
 Le mieux aimé. Pour auerer cecy,
 Fay moy paroïr que fait pour toy la belle,
 Et tu verras la faueur que j'ay d'elle :
 Et qui de nous se verra moins auoir,
 Cede au veincueur & se voïse pouruoïr.
 Je jureray de ne dire nouvelles
 (I'en suis tout prest) de segret que reueles,
 Si par serment aussi tu me promets
 Sçachant le mien de n'en parler jamais.

Or par entr'eux de jurer se promirent,
 Et les deux mains sur les saints liures mirent
 Puis quand la foy fut prise çà & là,
 Ariodant tout le premier parla,
 Et sans mentir ou déguïser expose
 Comme avec elle alloit toute la chose :
 Comment Geneure écrit & dit auoit
 Qu'autre que luy épouser ne deuoit,
 Et quand le Roy voudroit tout le contraire
 Luy promettoit d'à jamais se retraire
 De tous maris qu'elle refuseroit,

Et que ses jours tousiours seule vseroit.

*Quant à sa part qu'il auoit esperance
Par sa vertu, sa proïesse & vaillance,
(Dont auoit fait déjà preuue & feroit
Lors que le tems des faits-d'armes feroit)
De meriter tant de faueur & grace
Enuers le Roy, que du bien qu'il pourchasse
De son bon gré digne l'estimeroit,
Si que sa fille épouser luy feroit.*

*Il dit apres : Si pres du but ie touche,
Que ne croy pas que nul autre en approuche,
Et ie ne cherche & ne suis desirant
De son amour signe plus apparant,
Ny ne voudroy de plus grand auantage
Qu'entant que Dieu permît le mariage :
Car autrement on n'y gagneroit rien :
Ie sçay qu'elle est par trop fille de bien.
Ariodant dit au vray du salaire
Qu'à ses trauaux amoureux il espere.
Mais Polynés qui en l'esprit s'est mis
Comment que soit de les rendre ennemis,
Commence ainsi : Ton heur du mien n'approuche,
Ie te feray le dire de ta bouche,
Et confesser (quand mon bien auras sceu)
Que seul ie suis heureusement receu.
Elle t'abuse, & ne t'aime ny prise,
Mais te repaist d'esperance & feintise :
Voire elle tient ton amoureux é moy
Pour grand' sotise en parlant avec moy.
Moy d'être aimé i'ay preuues trescertaines
Bien autrement que de promesses vaines :
Et sur ta foy te les va reueler,
Bien que ie sçay que dusse les celer :
Mois ne se passe auquel ou trois ou quatre
Six ou dix nuits ie ne voise m'ébattre
Nu dans ses bras, receuant le plaisir
Qui satisfait à l'amoureux desir.
Or tu peux voir à ma iouissance*

Dois égaller ta friuole esperance.
 Quitte moy donc : & puis que te fay voir
 Que t'ay vaincu, cour ailleurs te pouruoir.

Le ne te veu (dit Ariodant) croire
 De tout cecy : c'est menfonge notoire
 Qu'en ton cerueau tu es allé forger
 Par mal-talent, pour me decourager
 De l'entreprise : Il faut que tu soustiennes
 Tous ces propos pleins d'injures vilaines :
 Et sur le champ te prouueray comment
 Traître tu es, non menteur seulement.
 Le Duc respond : Il ne seroit honneste
 Mettre au combat la chose qui est preste,
 Quand tu voudras, à mettre tout à cler
 Deuant tes yeux, sans plus auant aller.

Ariodant à ce propos se plante
 Tout éperdu : vne frisson tremblante
 Court par ses os : & s'il eust creu cela
 De déplaisir alloit trespasser là.
 Nauré au cœur & palle outre coustume,
 A voix tremblant la bouche en amertume,
 Il dit ainsi : Quand tu me feras voir
 Le rare bien qu'on te fait receuoir,
 Le te promé de te laisser la belle
 Qui t'est si douce & qui m'est si rebelle :
 Mais ne croy pas que ie t'ajouste foy,
 Si de ces yeux premier ie ne le voy.
 Le t'en feray l'occasion entendre,
 Dit Polynés, ains que de congé prendre.

Le pense bien que dans deux nuits apres
 De m'aposter le Duc fit ses apprets.
 Donc pour s'aider de sa ré déjà mise
 Si finement, son corriual auise
 La nuit suiuant de se venir cacher
 Dans ces maisons où nul ne vient coucher.
 Et vis à vis du Perron, alencontre
 Doù ie forttoy, vne place luy montre.

Ariodant se doutant sur cela,

Qu'il ne cherchast le faire venir là,
 Comme en vn lieu d'affiette propre, éluë
 Pour l'aguetter, a creinte qu'on le tuë,
 Sous fiction de luy faire vn fait voir
 Qui luy semble estre hors tout humain pouuoir.
 Il se refout d'y venir, mais en sorte
 Qu'il puisse auoir sa partie aussi forte,
 Si qu'auenant qu'on vint sur luy courir,
 Ne se trouuast en doute de mourir.

Or il auoit en la court vn sien frere,
 Sage au conseil & vaillant à bien faire,
 Nommé Lurcain, duquel plus s'afferoit
 Que quand pres luy dix autres il auroit :
 Le fait armer, la nuit à soy l'appelle
 Pour le mener, non que rien luy decele
 De son segret : car jamais dit ne l'ust
 Ny à Lurcain ny autre quel qu'il fust.
 De soy le place à vn bon jet de pierre :
 Et quand m'orras t'appeller, vien grand-erre
 (Ce luy dit-il) si tu ne m'ois, & si
 Tu me veux bien, frere, ne par d'icy.
 Va feurement, dit Lurcain. Sans plus dire
 Ariodant à son embuche tire,
 Et se cacha dans la vuide maison
 Tout vis-à-vis de mon segret Perron.
 D'autre part vient le trompeur qui se baigne
 A diffamer celle qui le dedaigne.
 Penten le signe entre nous vfité
 N'entendant rien de sa mechanceté.
 Moy, qui m'estoy pour luy plaire, parce
 De robbe blanche au fons toute barree
 De bandes d'or, & par les bords encor,
 Ayant le chef voilé d'vn rezeul d'or,
 De rouges fleurs parfemé, de la sorte
 Qu'autre sinon Geneure ne la porte :
 Le signe ouy couru sur le perron,
 Où lon pouuoit me voir d'alenuiron.
 Tandis Lurcain (ou craignant que son frere

Ne se jettast en perilleux affaire,
 Ou, comme c'est, que la volonté prend
 Voulant guetter ce qu'un autre entreprend)
 Tout bellement le suit & le cosfoye
 Tenant tousiours la plus obscure voye,
 Et pres de luy à des pas moins de dix
 Se vient tapir dans le mesme logis.
 Moy ne sçachant rien de telle entreprise
 Vien au perron, habillée en la guise
 Que vous ay dit : comme auoy déjà fait
 Plus de deux fois avec heureux effet.
 L'habit treluit aux rayons de la Lune :
 Et presque ayant la rencontre toute vne,
 La taille aussi comme Geneure l'a,
 Fit que le mien son visage sembla.
 D'autant que plus il y avoit d'espace,
 Doit me monstray iusques à celle place,
 Où à l'abry les deux freres estoyent,
 De tout l'abus d'autant moins se guettoyent,
 Croyans le faux. Or pense la detresse,
 Qui le las cœur d'Ariodant empresse.
 Polynés vient, à l'échelle se prend
 Que luy deualle, en haut à moy se rend.
 A l'aborder les bras au col luy jette,
 Ne pensant point que pas vn nous aguette :
 Et bouche & front de baiser s'y deuoit,
 Comme souloy quand il me venoit voir.
 Luy plus qu'il n'a de costume, s'efforce
 Me caresser, & sa fraude renforce :
 L'autre conduit au spectacle fiteux
 Voit tout de loïn, miserable honteux :
 Voire en conçoit si grande fascherie
 Que tout à l'heure en veut perdre la vie :
 Met le pommeau de son épée en bas,
 Veut s'enferrer. Lurcain ne sçachant pas
 Que fust le Duc, monter à moy l'aüise
 Emerueillé de si haute entreprise :
 Et ne bougea qu'alors qu'il apperçoit

*L'indigne fait que son frere braffoit.
Va l'empescher qu'il ne se fist outrage,
Et s'enferrast en celle chaude rage :
S'il fut moins pres ou moins tost accouru,
Jamais à tems n'eust esté secouru.*

*Ah (cria-t'il) pauvre frere mal sage,
Pourquoy pers-tu de la raison l'usage?
A l'appetit d'une femme mourir!
Puisse plustost tout leur sexe perir.
Brasse la mort à qui l'a defferuie,
Et contregarde à plus d'honneur ta vie :
Si l'as aimée ignorant sa traison,
Or tu as bien de la haïr raison,
Puis qu'elle s'est à tes yeux decouverte
Priser si peu de son honneur la perte.
Garde ce fer queournes contre toy
Pour son forfait prouuer deuant le Roy.*

*Ariodant, quand surpris il s'auiſe,
A delaiſſé pour lors son entreprise :
Mais du deſſein qu'en son eſprit auoit
D'aller mourir, point ne se demouuoit.
De là s'en part, & le cœur piqué porte
Ainçois nauré d'une douleur tresforte :
Feint toutesfois n'auoir plus la fureur
Qui le pouſſoit en ſi felonne erreur.
Le lendemain (ſans decourir l'affaire
A nul amy, ny meſmes à son frere)
S'en va conduit d'un mortel deſeſpoir.*

*Lon fut un tems ſans nouvelle en auoir,
Nul ne ſçachant, fors le Duc & son frere,
Qui l'auoit fait ſi promptement retraire.*

*Par toute Eſcoſſe & par toute la Court
Un bruit diuers de ſon partement court.
Au bout de huit ou neuf jours ſe preſente
Quelque paſſant à Geneure dolente,
Qui donne auis d'un miſerable ſort :
Qu'Ariodant dans la mer eſtoit mort,
Mort & noyé, non par un vent contraire*

*D'Oest ou de Nord, mais de mort volontaire,
D'un roc qui boute en la mer droit en haut
Piés contre-mont ayant pris un grand saut.*

*Il raportoit qu'auant ce malencontre
L'ayant trouué en chemin de rencontre,
Luy dit : Vien-t'en avecque moy, à fin
Qu'au vray Geneure oye de toy ma fin.
Tu luy diras ce que me verras faire,
Et le motif de toute la misere
Venir d'auoir veu par trop, & trop sceu :
Las trop heureux si des yeux ie n'eusse eu !*

*Nous estions lors dessus Cap bas qui boute
Loin dans la mer vers l'Irlandoise coute :
Quand il eut dit, ie le vy du coupeau
D'un roc tomber à chef bas dedans l'eau.
Ie l'ay laissé dans la mer en la sorte,
Et promptement la nouvelle t'apporte.
Geneure lors perdant voix & couleur
Chet demy-morte outree de douleur.
O Dieu, depuis que dit-elle & fit-elle
Quand seule fut dedans son lit fidelle ?
Se bat le sein, desfire son habit,
Ses beaux cheueux arrache par dépit,
Disant souuent en piteuse maniere
D'Ariodant la parole derniere,
Que le motif du mechef auenu
D'auoir trop veu seulement est venu.
De ce malheur le bruit s'épand & seme
Que par despoir il s'est tué luy-mesme.
Le Roy lon vit auoir la larme à l'œil,
Les Cheualiers & Dames en font ducil.
Mais par sus tous son frere se transporte.
Et son cœur plonge en detresse si forte,
Qu'à son patron peu s'en faut que d'enuy
Il ne s'occist pour aller apres luy.*

*Souuentesfois des regrets il va faire,
Dit que Geneure a fait mourir son frere :
Que rien, sinon l'aôte vilain & ord*

Qu'en elle il vit, ne l'auoit mis à mort.
 S'aneugle tant & de douleur & d'ire,
 Que rien sinon le vanger ne desire :
 Mais qu'il se vange, ayant mis à mépris
 Haine & faueur du Prince & du païs.
 La salle estant de plus de gens enceinte,
 Deuant le Roy s'en vient faire sa plainte :
 Sire, dit il, sçaches que la fureur
 Qui print mon frere, & toute celle erreur
 Qui le conduit à mort si miserable,
 Vient de ta fille : elle est seule coupable :
 Car pour sa faute il s'attrista si fort
 Qu'il aima mieux que la vie la mort :
 Il luy estoit seruiteur, & pour l'estre
 Honnestement, le fait à tous paroistre,
 Par ses vertus & loyaument seruir,
 L'auoir pour femme esperant deseruir :
 Mais cependant que le pauuret s'amuse
 Flairant de loin la fueille, vn autre en vse
 Monté sur l'arbre, & recueut à plaisir
 Tout le doux fruit de son chaste desir.
 Il conte apres que Geneure il a vuë
 Sur le perron, dont elle a descenduë
 L'échelle en bas, par laquelle vn ribaut
 Qu'il ne cognoist, monta vers elle en haut.
 Car il auoit sous fine deguizure
 Couuert son poil & changé sa vesture.
 Ajouste apres qu'aux armes prouueroit
 Qu'il estoit vray tout ce qu'il découuroit.
 Tu peux penser si le pere se fasche
 D'vn tel forfait, dont sa fille on atache,
 Tant pour ouïr (dont est tout éperdu)
 Ce que jamais il n'eust d'elle attendu,
 Que pour sçauoir que ce luy sera force
 (S'vn Cheualier, qui de prouuer s'efforce
 Lurcain menteur, ne la vient recourir)
 La condamner & la faire mourir.
 Je ne croy pas que ne soit de vous sceuë

*La loy, Seigneur, en ce païs receuë,
 Qui toute femme & fille met à mort
 S'il est prouué qu'à l'honneur face tort,
 Si dans vn moys Cheualier ne se treuve
 Dessus les rancs, qui le contraire preuve,
 En maintenant contre l'accusateur
 Elle innocente, & luy faux delateur.
 Le Roy benin cherchant sa deliurance
 (Car accusée à grand tort il la pense)
 A fait crier que qui la deffendra
 Auec grand dot pour femme la prendra.
 On ne dit point qu'aucun guerrier se mette
 Dessus les rancs : mais l'un l'autre se guette :
 Car ce Lurcain connu preux & vaillant
 Est redouté de chacun bataillant.*

*Le mal-heur veut que Zerbin frere d'elle
 N'est au païs pour prendre sa querelle :
 Mais long tems a qu'aux Martiaux dangers
 Braue il s'épreuve entre les estrangers.
 O s'il estoit assez pres pour entendre
 Nouvelle à tems, peu se feroit attendre
 Ce grand guerrier, ce gaillard defenseur,
 Qui ne faudroit au secours de sa sœur.
 Le Roy tandis cherchant, par autre preuve
 Que du combat, sçauoir ce qui se ireuve
 Du faux ou vray : si à droit ou à tort
 Sa chere fille on iroit mettre à mort,
 Des femmes tient, qui toutes choses dussent
 Sçauoir au vray, si vrayes elles fussent :
 Parquoy preuy que si lon me prenoit,
 Au Duc & moy grand danger en venoit.
 La mesme nuit de la Court me retire
 Droit chez le Duc : promptement luy va dire,
 Et luy fay voir, s'en prison m'arrestoyent,
 En quel hazard nos deux testes estoyent.
 Il m'en loua : me dit que ie m'asseure :
 Puis me parlant de la retraitte seure
 D'un sien chasteau qu'il a tout icy pres,*

Me fait mener par deux hommes expres.
 Seigneur, tu as ouy de quelle sorte
 L'ay fait certain de l'amour que luy porte :
 Et vois assez si pour ceste raison
 Estoit tenu de m'auoir chere ou non.
 Oy maintenant le loyer qu'il me donne,
 Et voy comment mon merite il guerdonne :
 Voy si jamais femme doit estimer
 Qu'on l'aymera pour loyaument aymer :
 Quand cet ingrat, inhumain & parjure
 A la parfin de ma foy ne s'assure,
 Se defiant de moy qu'au long aller
 Ses trahisons n'allâsse deceller.
 Il feint, à fin qu'il m'esfloigne & me cache
 Iusques à tant que le Roy se defache,
 De m'enuoyer en vn lieu seur & fort,
 Et me vouloit enuoyer à la mort !
 Car en secret à la guide commande
 (Quand me tiendroit dans ceste forest grande)
 De me tuer, en payment de ma foy.
 Ce complot fust exploitté contre moy,
 Sans que tu vins à la clameur qu'ay faicte :
 Voy comme amour ceux qui le suiuent, traicte !
 Dalinde ainsi tout le fait deduisoit,
 Et cependant le chemin se faisoit.
 Le Cheualier trop plus aise se monstre
 De ce bon-heur que de nulle rencontre,
 Prenant plaisir à ce qu'elle contoit
 De l'innocence en qui Geneure estoit :
 Et s'en alloit avec plus d'assurance,
 Sçachant le tort, empoigner sa deffence,
 Bien resolu que l'honneur luy gard'roit,
 Quand mesme on l'eust accusée à bon droit.
 Vers saint André la cité bien peuplee,
 (Là où le Roy tient sa Court assemblee,
 Là où deuoit se faire le combat,
 Auquel l'honneur de la fille on debat)
 Renaud se haste : & jusques à la ville

*Ne restoit rien qu'un petit plus d'un mille :
D'un Escuyer qu'il trouue s'est enquis,
Qui luy donna ce plus nouuel auis.*

*Que là estoit un Cheualier estrange
Qui de Geneure entreprend la reuange :
Et qui depuis qu'il estoit là venu,
Toujours estoit demouré inconnu :
Non remarqué d'aucune enseigne aperte,
N'ayant à nul sa face descouuerte.
Son Escuyer propre qui le seruoit,
Iuroit disant que son nom ne sçauoit.*

*Après cecy long temps ils ne marcherent
Que jusqu'aux murs de la ville approcherent.
D'aller plus loin la Damoiselle a peur :
Soudain Renaud luy fait reprendre cœur.
La porte est close, il s'enquiert à la garde
Pourquoy c'estoit que fermee on la garde :
Et luy fut dit que tout le peuple estoit,
Où le duel alheure s'apprestoit,
(A l'autre bout de la ville où la pree
Vnie & large au camp est preparee)
Entre Lurcain & un non-découvert,
Et que desia le combat est ouuert.*

*On leur ouurit pour leur donner entree,
Puis derriere eux la porte fut barree.
Renaud Dalinde en un logis laissa,
Et le desert de la ville passa.
Mais il luy dit qu'en seurté là sejourne
Iusques à tant que vers elle retourne,
Qui sera tost : puis court droit au combat
Où les guerriers en maint douteux debat
S'entre-mandoyent sur responce demande.
Ainsi Lurcain bransle en detresse grande
Contre Geneure : & là pour son honneur
L'autre soustient avec plus de faueur.*

*Six Cheualiers avec eux en la place
A pied marchoyent armez de leur cuirasse,
Quand & le Duc d'Albanie monté*

*D'un fort courfier de bon haras osté:
Il a le soïn & la charge honorable
De tout le camp, comme grand Conneftable,
Le cœur joyeux, l'œil orgueilleux & fier
De voir Geneure en ce mortel dangier.
Renaud arriue, & par la foule passe:
Son fier Bayard s'ouure vne large place:
Qui voit venir son foudre tempefteux
En son chemin, n'est tardif ny boïteux.
Haut dessus luy Renaud vient comparoïstre,
Tel que la fleur on le jugeoit bien estre
Des plus gaillards: & se plante alendroit
Là-où le Roy tous venans escoutoit:
Renaud luy dit, Ne permé pas, ô Sire,
Que plus auant ceste bataille tire:
Car de ces deux qui que mourir verras,
Sçaches qu'à tort mourir tu le lerras.
L'un pense auoir la raison, & s'abuse:
Ment & ne sçait que l'innocent accuse:
Le mesme abus qui jetta dans la mer
Son frere aimé, cestui-cy fait armer.
L'autre ne sçait s'au tort ou droit se donne,
Mais seulement d'une volenté bonne
Vient le hazard de la mort encourir
Pour ne laisser si grand beauté mourir.
La sauueté j'apporte à l'innocence,
Et la ruïne à la fausse meschance:
Pour Dieu depar le combat de ces deux,
Puis entendras ce que dire te veux.*

*L'autorité d'un Cheualier si dine,
Comme Renaud en portoit bien la mine,
Emut le Roy: qui fit signe, approuuant
Que le combat ne passast plus auant.
Aux Roy, Barons & Cheualiers, ensemble
Au peuple espaix, qui pour l'ouïr s'assemble,
Le lasche tour Renaud a proclamé,
Que Polynés à Geneure a tramé.
Il s'offre apres par armes faire preuue*

Qu'il dit le vray, & que rien n'en contreue.
 Là Polynés appelé comparoist,
 Mais son regard tout effaré paroist :
 Si nia-il effrontément l'affaire.
 Or, dit Renaud, la preuue t'en veu faire.
 Tous deux armez trouuent tout prest le camp,
 Si qu'il faut joindre au combat sur le champ.
 O que le Prince & son peuple desire
 Que du hazard Geneure lon retire !
 Tous ont espoir que Dieu monst'ra comment
 On l'a voulu honnir iniustement :
 Et nul ne tient pour bien grande merueille,
 Que Polynés telle fraude appareille,
 Auare, fier, faux, meschant & cruel,
 Car de tout temps on le tenoit pour tel.
 Là Polynés avec face chagrine,
 Le cœur tremblant sous blemiffante mine,
 Au tiers signal met la lance en l'arrest :
 De l'autre part Renaud qui n'est moins prest,
 Mais plus ardent de finir celle feste,
 A le passer d'outre-en-outre s'appreste
 Avec sa lance : & fit ce qu'il pensa,
 Car à my-fust dans le corps l'enfonça.
 Tout embroché de sa grand' lance forte
 A six pas loin de son destrier le porte :
 Soudain Renaud dispos à pié se met :
 Ains qu'il releue empoigne son armet :
 Le luy defait : luy que le sang delaisse,
 Requiert pardon humblement, & confesse,
 Le Roy l'oyant & sa Court, son forfait,
 Et sa traison qui mal finir le fait.
 Il n'acheua : car la voix & la vie
 Fuit au milieu de son propos rauie.
 Le Roy qui voit sa fille en sauueté
 Et de sa vie & de sa chasteté,
 Plus de soulas & de joye se donne,
 Que si estant priué de sa couronne
 Se la voyoit restablir promptement.

Parquoy Renaud honore vniquement :
 Et quand il fut defarmé par la teste
 Le recogneut, & luy fit grande feste,
 (Car d'autres fois le bon Roy l'auoit veu)
 Et loua Dieu, qui luy auoit pourueu
 « D'vn tel secours. Malheureux est qui pense
 « En mal-faisant deguifer son offense :
 « Quand bien plongee en tenebres seroit,
 « L'air la criroit, la terre en parleroit.
 « Dieu fait souuent en retardant la peine,
 « Que le peché le pecheur si bien meine,
 « Que sans poursuite & sans s'en auiser
 « Coupable vient luy-mesme s'accuser.
 Faux Polynés tu prins ferme creance
 D'enseuelir ta peine & ton offence,
 Faisant mourir Dalinde qui sçauoit
 Seule ton fait, & parler en pouuoit.
 Or adioustant vne traïson derniere,
 Plus desloyale encor que la premiere,
 Ton grand mal-heur tu vins precipiter,
 Que tu pouuois pour vn temps repiter,
 Le repiter, voyre parauanture
 Fuir le pris de celle forfaiture :
 Mais ton meschef t'a fait plustost courir,
 Esperonné par toy-mesme à mourir.
 T'a fait mourir : & perdre avec la vie
 En mesme temps amis & seigneurie :
 Voire l'honneur, sans lequel ny le bien
 Ny l'amitié ny le viure n'est rien :
 Auecques toy ton nom & ta memoire
 Deuoient perir couuerts de la nuit noire,
 Si ton patron ne monstroït, nul peché
 Ne se sauuer tant puisse estre caché.

Le Cheualier qui pour l'honneur deffendre
 De sa Geneure en son plus grand esclandre,
 Gaillard estoit avec armes venu,
 Pour voir le tout apar s'estoit tenu.
 Le Roy courtois dire son nom le presse,

Jean de Baif.— II

*A tout le moins que regarder se laisse
 A decouvert, pour guerdon recevoir
 De son bon cœur, qu'à tous auoit fait voir.
 L'armet il oste : & sa face fut veuë
 A decouvert, tant chere & tant cogenë,
 Et leur parut que c'est Ariodant
 Que par l'Escoce on auoit pleuré tant :
 Ariodant, pour qui Geneure atteinte
 De grand regret auoit fait tant de plainte,
 Le pensant mort : que son frere exploré,
 Le Roy, la Court, le peuple auoyent ploré.
 Adoncques faux le message se monstre
 Que le passant a fait de sa rencontre :
 Si fut-il vray que du haut d'un rocher
 Dedans la mer l'auoit veu trebuscher.
 Mais comme fait vn que le despoir tire,
 Qui quiert la mort & de loin la desire,
 Et puis la hait, & la fuit par-apres,
 (O facheux pas!) quand il s'en trouue pres.
 Ariodant plongé dans la marine
 Se repentit d'une mort tant indine,
 Et comme il est hardy, vaillant & fort,
 Se met à nage & regagne le bort :
 Et se blasmant appelle grand' folie
 Son fou desir d'abandonner la vie :
 Puis s'achemine, & trampé qu'il estoit
 Vient au logis qu'un hermite habitoit.
 Là delibere en secret sur-attendre
 Tant qu'en ce lieu nouvelle peust entendre,
 Si son meschef à Geneure plaira,
 Ou si plus triste & piteuse en sera.
 Premier il sceut que de tristesse grande
 Ne veut plus viure & le mourir demande,
 Contraire effet à ce que par erreur
 Croit auoir veu qui luy fait grand' douleur :
 Depuis il sceut comme Lurcain son frere
 Auoit blasmé Geneure enuers son pere,
 Dont contre luy son courroux s'enflâma,*

Plus ardamment que Geneure il n'ayma.
 Tant luy sembla cet acte detestable
 De cruauté par trop abominable.
 Bien que Lurcain, sinon en son egard
 Pour le vanger, ne tentaſt ce hazard.
 Apres ſçachant que nul à la deffendre
 N'eſt comparu, qui l'oſaſt entreprendre
 Contre Lurcain, d'autant qu'il a renom
 D'eſtre tant ſage & discret & ſi bon
 Qu'il n'euſt voulu, s'il ne fuſt veritable,
 Se hazarder à mort ſi detestable:
 Ariodant penſe de s'oppoſer
 Contre Lurcain qui la vient accuſer.
 Ah, moy chetif! (dit-il) que ie ſouffriſſe
 Qu'ainſi par moy ma Princeſſe periſſe?
 Ma mort apres trop faſcheuſe ſeroit
 Si deuant moy ma Geneure mourroit.
 Elle eſt ma Dame & Deeſſe adoree:
 Ma vie n'eſt d'autre jour eſclairee:
 Pour elle faut ou à droit ou à tort
 Que j'entre au camp, & qu'y demeure mort.
 Pauray le tort? le tort me plaiſt deffendre:
 Et j'en mourray? la mort à gré veu prendre,
 Si ne ſçauoy que quand ie ſeray mort
 Si grand' beauté lon ira mettre à mort.
 Mais au mourir vn poinct me reconforte,
 Son Polynés, qui tant d'amour luy porte,
 Deuant ſes yeux elle a deſia peu voir
 Pour ſon ſecours nullement s'eſmouuoir.
 Et moy à qui elle a fait telle offence,
 Me verra mort & pour ſa deliurance.
 Du frere mien encor me vengeray
 Qui meut ce mal: dueil ſur dueil luy ſeray
 Luy faiſant voir vn exploit deplorable
 De ſa ſanglante entrepriſe execrable,
 Cuidant vanger vn ſien frere germain
 L'auoir en fin mis à mort de ſa main.
 Ayant conclu ſur entrepriſe telle,

Nouveau harnois & monture nouvelle
 Va recouurer : de noir il s'est couuert :
 Porte escu noir, bordé de jaune & vert.
 Vn Escuyer estrangier d'auanture
 Se rencontra, le prend & s'en assure :
 Et descognu comme ay desia conté,
 Contre son frere au camp s'est présenté.
 Renaud suruiet, & vange l'innocence :
 D'Ariodant on fait recognoissance :
 Et moins joyeux le Roy n'en a esté,
 Que quand on mit sa fille à sauueté.
 Pense apar soy qu'on ne sçauroit où prendre
 Amant plus vray : qui prompt à la deffendre,
 Croyant auoir tant d'outrage souffert,
 Contre son frere au combat s'est offert.
 Or tant pressé de sa volonté mesme,
 Que par sa Court, outre cela qu'il l'aime,
 Et par Renaud qui l'en requiert sur tous,
 Le fait son gendre & de sa fille espoux.
 Polynés mort la Duché d'Albanie
 Retourne au Roy à son domaine vnic :
 A meilleur temps n'y pouuoit retourner,
 Car à sa fille en dot la va donner.
 Renaud obtient pour Dalinde sa grace,
 Qui de ce monde estant & soule & lasse
 Delibera s'en oster, & fit vœu
 L'abandonnant se donner toute à Dieu.
 Soudainement hors d'Escoce partie
 Nonmain recluse en la basse Dacie
 Alla se rendre, où elle vse ses jours
 Plourant l'erreur de ses jeunes amours.

FIN.

F L E U R D E P I N E .

A M O N S I E V R D E M A I N -
T E N O N , C H E V A L I E R

D E L ' O R D R E D V R O Y ,

Grand Marchal des logis.

A T O N A M I qui tes dons fauorise,
Muse, conton l'amoureuse entreprise
De Richardet frere de Bradamant :
Mais commençon à l'amoureux tourment
De Fleurdepine, & la folle pointure
Qu'elle receut par estrange auanture
Sous faux-semblant, quand elle rencontra
En habit masle vn bel œil qui l'outra.

De Montauban la guerriere vaillante
Seulete vn jour par le país errante
Se va trouuer enveloppe' alentour
D'ost Sarraçin : là se fit vn estour
Cruel sur elle : & de malle fortune
Deffus le chef n'ayant armure aucune,
Y fut blessée : & non sans se vanger
Se demesla de ce hurt estrangeur :
Mais pour guerir la vierge fut contrainte
De se coupper sa cheuelure sainte,
Qu'elle apendit d'vn haut Pin, au milieu
De la forest, la vouant à son Dieu.
Depuis tousiours. jusqu'à la reuenuë
De son beau poil, alécart s'est tenuë,
A trauers boys broffant deçà delà,

*Iusques à tant qu'une fois elle alla
 Se reposer, lassé de longue peine,
 A la fraîcheur d'une ombreuse fontaine.
 De son destrier à bas elle descend :
 Son chef desarme : & gagner se laissant
 Au doux sommeil, sur la terre couverte
 Du mol tapis de l'herbe druë & verte,
 Se va coucher : & ses yeux desia clos
 Estoyent voylez d'un sommeilleux repos :
 Quand Fleurdepine allant à l'assemblée
 Passe par là : & la voit toute armée
 Fors le visage : & pense fermement
 Un Cheualier dans cet accoustement.
 Tost qu'elle vit, en cette face belle
 De Damoyseau, grace de Damoyfelle,
 La voyla prise : & soudain par les yeux
 Amour luy lance un desir furieux :
 Or luy tardant que tant elle sommeille,
 Le cœur en feu de ces doux mots l'éveille :
 Beau Cheualier, cependant que tirant
 Un profond somme icy vas respirant,
 Ne creins-tu point qu'un passant ne t'emmeine
 Ceste monture, & ne te laisse en peine
 Dans ce desert à pied, à la mercy
 Des bandoliers qui trauerfent par cy ?
 Reueille toy, debout, & pren la bride
 De ton destrier, & me suiuant pour guide,
 Si ie le vaus, monte sur ton cheual :
 Vien à la chasse avec moy dans ce val.
 D'Emon la fille à l'honneste demande
 Prompte s'esueille, & se met de la bande :
 Suit l'Espagnole, & sans se deceler
 En deuissant la fait chaude brusler
 De plus en plus : & d'amour enflamée
 La fait vouloir en ayant d'estre aymée :
 Car le desir est desia si ardant
 Qu'il va l'honneur & la honte perdant.
 Plus ne luy plaist l'entreprise premiere*

De quester beste : elle met en arriere
Et chasse & chiens & toiles & veneurs :
Meute & relais elle laisse aux piqueurs.
Vne autre queste, vne chasse nouvelle
D'amour veneur luy entre en la ceruelle :
Les piqueurs, sont les pensers : les clabauds,
Sont les soupirs de son cœur prompts & chauds :
L'œil, le limier : & la beste eslancee
Qui court au fort de sa vague pensee,
C'est la beauté : la prise qu'elle attend,
Est de jouir de ce qui luy plaist tant.
Se trouuant donc en vn lieu solitaire
Loin de la chasse, & ne pouuant plus taire
Le chaud desir qui luy boust dans le cœur,
Se resolut à descourir l'ardeur
De son amour, & chercher sans rien feindre
Tous les moyens jonissant de l'esteindre :
Avec regards d'yeux tous estincellans
D'amoureux feu, par des soupirs bruslans,
Par gestes pleins de folie & de rage,
Decele vne ame esperduë mal-sage.
Pallist, rougist, tremble, soupire, & tant
Se hazarda qu'un baiser elle prand :
Non vn baiser que la fille à son pere,
Ou que la sœur donneroit à son frere,
Mais vn baiser vn des plus chaleureux
Que tireroit vn vray cœur amoureux.
Par ce baiser commença Bradamante
De voir l'abus de la peu fine amante,
Qui la prenant pour autre que n'estoit
Trop vainement son amour souhettoit :
Mais il vaut mieux (en soy-mesme elle pense)
Rompre du tout ceste folle creance,
Me decourant femelle de valeur,
Que de sembler homme de lasche cœur.
Aussi seroit-ce vne lascheté grande
A Cheualier d'auoir à sa commande
Si belle Dame, apres si doux baiser.

Et ne sçauoir de si belle offre vsfer.
 Pour ce luy dit, comment elle estoit fille
 Nee en Afrique en la ville d'Arfile
 Dessus la mer : qu'ensuiuant la valeur
 D'vne Hippolite ou Camille au grand cœur,
 Pour acquerir le renom de prouesse,
 Elle exerça dès sa tendre jeunesse
 Le masle fait des armes aux tournoys,
 Acoustumant la lance & le pauoys.
 Et que depuis en son âge plus forte,
 Cuirasse au dos, armet en teste porte :
 En temps de paix auantures querant,
 En temps de guerre aux batailles courant.
 Mais pour cela d'vne seule estincelle
 Ne s'amoindrist le grand feu de la belle
 Pleine d'amour : peu luy vaut tel entrain,
 Trop est auant de Cupidon le trait.
 Pour cela n'est moins belle celle face,
 Pour cela n'est moins belle celle grace,
 Pour cela n'est moins beau le doux regard
 Qui ont nauré son cœur de part en part.

Car la voyant en l'habit qu'elle porte,
 Ne peut garder que desir ne l'emporte
 Hors de raison, qui par le faux-semblant
 Toute se perd hors de l'ame s'emblant.
 Rien ne luy sert de songer apar elle,
 Comme il est vray, que c'est vne femelle :
 Mais d'autant plus que vain est son desir,
 Plus à son mal elle prend de plaisir.
 Se deut, se plaint, crie, souffire, pleure :
 Tantost benit, & tantost maudist l'heure
 Que rencontra l'obiet de son malheur :
 Puis en ces mots degorge sa douleur :

Quelle douleur fut jamais si cruelle,
 Que ceste-cy, qui mon esprit martelle,
 Ne soit plus gricue? Amour, puis que mon heur
 Et mon repos t'estoit à contrecœur,
 Tu me deuois trauailler d'vn martyre

Acoustumé, que ton arc commun tire,
 Sans dessus moy la nature forcer
 Pour mon tourment de despoir renforcer.
 Mon desir fuit la façon naturelle :
 On ne voit pas que femelle à femelle
 Les animaux s'entrefacent l'amour :
 Les doux oyseaux qui nichent dans la tour,
 Le bestial qui l'herbage pasture,
 Et les poissons ployans sous la nature,
 Femelle au masle apariez, se vont
 Entrechercher, & leur enjance font :
 Et folle moy femelle malheureuse,
 D'vne femelle, hélas ! suis amoureuse.
 Toute autre amour, soit ou bon ou meschant,
 A quelque but son mal va relaschant.
 Le mien me tient hors de toute esperance
 De recueillir le fruit de jouissance.
 Pasifacé peruerse trouua beau
 Au temps jadis dedans Crete vn Toreau :
 Villainement elle fut amoureuse,
 Mais en cela plus que moy fut heureuse :
 Elle femelle vn masle desira,
 Et son amy par finesse attira
 Pour en jouir sous vne feinte vache,
 Où non en vain furieuse se cache.
 Reuole avec son pennage ciré
 L'ouurier Dedale : à mon cœur martyré
 Que fera-t-il ? pourra-t-il de femelle
 Par son bel art me faire masle ou elle ?
 Si ie pouuoy (mais hélas ! ie ne puis)
 Faudroit tuer ceste flamme où ie suis.
 Ainsi se plaint l'amante Fleurdepine,
 En larmes fond, se frappe la poitrine,
 Rompt ses cheueux. Bradamant de pitié
 Tasche l'oster de si folle amitié.
 Reuien à toy, reuien à toy, dit elle,
 Chasse de toy ceste chaleur nouvelle
 Qui est si folle, & hors de tout moyen

*Et de conseil : si ne t'abuses bien,
 Si n'es du tout de sens abandonnee,
 Tu conois bien & vois qui tu es nee,
 Et qui ie suis : ne corrom point les loix
 De la nature : aime ce que tu dois
 Estant femelle : & pense qu'esperance
 Joint & soustient l'amoureuse alliance :
 En ce que fais l'esperance te faut :
 « Espoir est vain où nature defaut.
 Sont mots perdus : car elle qui desire
 Non reconfort, mais secours, se martyre
 De plus en plus. Dans l'Ocean le jour
 S'alloit plonger : & la nuit à son tour
 Venant au ciel, à faire la retraite
 Les conuoit : alheure la pauvette
 Pri' Bradamant pour sa peine allegger
 De s'en venir avec elle loger.
 Ce qu'elle fit : & là fut recueillie
 De Fleurdepine en toute courtoisie :
 Qui la vestant de feminin habit,
 Pour damoiselle à tous la decourrit,
 Tant pour n'auoir trouué nulle allegence
 La regardant en virile apparence,
 Que pour oster toute l'occasion
 De mal penser de son affection :
 Et ce faisant (mais c'est en vain) essaye
 De refermer la douloureuse playe,
 Qu'elle reçut du masle accoustrement,
 Par luy reuoir feminin vestement.
 Toute la nuit elles couchent ensemble,
 Mais le repos des deux ne se resembie.
 L'une dormoit : de l'autre gemissant
 De plus en plus le mal va s'aigrissant :
 Le lit luy est vn dur champ de bataille :
 Son cœur bouillonne, & son esprit trauaille :
 Et si par fois vn sommeil ennuieux
 D'vn voile noir ferme ses tristes yeux,
 Il dure peu, voire ce peu qu'il dure*

*Est plein de songe & de mensonge pure,
Dont le semblant à ses desirs reuient :
Sa Bradamant de femme homme deuient.*

*Comme vn feureux (dont la gorge est bruslee
D'ardante soif) quand sa vuë est voilee
D'vn lent sommeil, en dormant ramentoit
L'eau qu'il desire : ainsi se presentoit
A Fleurdepine en songe sa pensee
Comme auenuë : & tout soudain laissee
Du somme & songe, elle allonge la main,
Et tastant bien, trouue le songe vain.
Combien de vœux & combien de prieres
Fait à Mahon, qui ne luy vallent guieres,
En souhaittant que Bradamant il fist
Homme parfait qui son aise parfist.*

*En tels souhaits aussi vains que fumee,
Pleins de douleur, la nuit fut consumee :
Mais quand le jour le monde eut decouvert
De sa clairté, Fleurdepine qui perd
Ce qu'elle aimoit, augmente sa tristesse :
Car Bradamant de la grieuë detresse
Qui l'empressoit, cherchant se depettrer,
Prent tost congé : l'autre fait accontrer
D'vn harnois d'or vn beau ginet d'Espagne
Qu'elle luy donne : & promte l'accompagne
Dehors la ville où l'adieu s'entredit.*

*En son chasteau dolente se rendit
La pauure amante : & Bradamant en joye,
De sa maison tire la droite voye :
Et pique tant que de jour arriua
A Montauban : là où elle trouua
Sa mere triste & ses freres en peine
Pour son absence : où le dueil qui se meine
Se tourne en feste à ce joyeux retour.*

*Freres & mere elle a tout-alentour
A la fester, qui en joyeuses larmes
A qui plustost, la deuestent des armes.
L'armét osté tous furent étonnez*

De ne trouver ses cheveux cordonnez,
 Qui longs souloyent, trouffez dessus le feste
 De son beau chef, luy enceindre la teste:
 Et si restoyent émerueillez de voir
 Tout autre habit que ne souloit auoir.

Or Bradamant conte son auanture
 De point en point, & premier sa blessure:
 Apres comment son poil elle tondit,
 Et comme errant vn tems elle attendit
 Qu'il luy reuint: la chasse & la rencontre
 De Fleurdepine: & l'amour qu'ell' luy montre,
 Amour bien folle: & comme elle logea
 Dans son chasteau, & comme en delogea.

Là Richardet, fils d'Emon, jeune frere
 De Bradamant, l'oyant dire s'altere
 De prompte ardeur, luy qui auparauant
 Auoit pu voir l'Espagnole souuant
 En maint endroit, & d'Espagne & de France,
 Non sans goster quelque gaye plaisance .
 Dedans le cœur d'vn amour chatouilleux
 Qu'elle dardoit du regard de ses yeux:
 Mais n'auoit pas laissé prendre racine
 A ce desir, craignant d'auoir l'espine
 « Et non la fleur: car sans jouïr aimer
 « Est sans espoir de recueillir, semer.

Or quand il vit occasion si belle,
 L'ancien feu soudain se renouuelle,
 Qui l'auisa (quand souuent pour sa sœur
 On l'auoit pris) que l'accés seroit seur
 Vers Fleurdepine: & quoy que fust ruzée,
 Qu'elle seroit aisément abusée,
 Quand le verroit au mesme accoustrement
 Qu'elle auoit veu sa belle Bradamant.
 Il se resoult, soit qu'il vienne ou qu'il faille
 A son dessein: & dit qu'il faut qu'il aille:
 Ne s'en decouure à nul autre, & ne prend
 Conseil d'vn autre en ce qu'il entreprend
 Va s'accoustrer, & des mesmes armures

Qu'auoit sa sœur, & des mesmes vestures :
 Prend son cheual, s'achemine la nuit :
 Autre sinon Amour, ne le conduit.
 S'en va trouuer la belle Fleurdepine
 Dans son chasteau, deuant que la marine
 Eust dans son fons le Soleil retiré.
 Heureux celuy qui de luy désiré,
 Peut le premier à la Princeffe belle,
 Venir porter la joyeuse nouvelle,
 Esperant bien pour message si bon
 Gagner sa grace & rapporter vn don.

Tous le prenoyent pour sa sœur, tant de face
 Luy ressembloit, & d'habits & de grace :
 Soudain apres Fleurdepine au deuant
 De luy s'en vient, & va le receuant
 Le bien-veigner avec tant de careffe,
 Si gay visage & si grand' allegresse,
 Que plus ne peut : luy jette ses beaux bras
 Autour du col : temoigne le foulas
 Qui tendrement dedans le cœur la touche :
 L'etrint, le serre & luy presse la bouche
 D'vn long baiser. Dieu sçait si le cœur chaud
 A Richardét d'aïse & d'amour trefaut.
 Luy prend la main, en sa chambre le meine,
 Ne veut souffrir qu'autre prenne la peine
 Le defarmer, & si fait promptement
 Luy apporter vn riche habillement.
 Et tout ainsi que s'il fust vne fille
 De feminin accoustrement l'habille,
 D'vn rezeul d'or luy courant les cheueux.

Le fils d'Emon modestement ses yeux
 Et baisse & tourne : & curieux agence
 Son mol regard, sa marche & contenance
 Et son parler, de si fine façon
 Que nul n'en prend aucun mauuais soupçon.
 Puis vont sortir dans vne salle grande
 Où de seigneurs & dames vne bande
 Les attendoit, qui avec grand honneur

*Les recueillit. Là quelque homme de cœur
Gaillard & gay trompé de la semblance
De Bradamant, d'yeux amoureux élance
Regards lascifs, & dedans son esprit,
Richard qui fait bonne mine, s'en rit.*

*La nuit ayant ses tenebres jettes
Par l'air obscur, quand les tables ostees
Eurent fait place au bal qui peu dura,
Lors Fleurdepine ardente n'endura
Que Richardet luy declarast l'auance
De son retour : mais elle le deuance
Et le conuie à coucher celle nuit
Auecques elle, & dans vn mesme lit.*

*Quand d'avec eux se furent retirees
Dames d'honneur & filles bien parees :
Et les seruans & seruantes dehors
Furent sortis de celle chambre : alors
Au jour que font les flambeaux, toutes nues
Dedans vn lit se trouuant deuestuës,
En vn cotté la fausse Bradamant,
De l'autre part Fleurdepine : Vrayment
(Dit Richardet fretillant de grand' joye)
Vous ne pensiez quand ie me mis en voye
Pour m'en aller, Madame, mon retour
Estre si pres : Je jure vostre amour,
Qui m'est plus cher que n'est ma propre vie,
Je ne feindray de ma prompte partie
L'occasion, & le motif heureux
De mon retour des plus auantureux.*

*Si j'eusse peu faisant cy demourance
A vostre mal donner quelque allegeance,
Si j'eusse peu vostre ardeur secourir,
P'eusse voulu viure serue & mourir
Auecques vous, sans que ie poursuyuisse
Vn plus grand heur que vous faire seruice :
Mais vous voyant de m'auoir empirer,
Ne pouuant mieux, conclu me retirer.*

Or m'en allant, m'écartay d'auenture

Au plus espais de la forest obscure
 Loin du chemin : où d'une dame j'oy
 Sonner vn cry plein de piteux effroy,
 Criant à l'aide. Accourant là j'auiſe
 Vn Faune fier, qui d'aguet auoit priſe
 La damoiſelle, ainſi que dedans l'eau
 Elle nageoit au plus clair du ruiſſeau,
 Les membres nuds : Et le mechant ſauuage
 Afriandé à l'inhumain carnage,
 L'alloit cruel viue & cruë manger,
 Quand ſuruenant ce monſtre bocager
 (Ne pouuant mieux) d'outré en outré ie perce
 De mon eſtoc. Il chet à la renuerſe :
 Lache ſa priſe : & la belle d'vn ſaut
 Se relança dans le fons le plus haut
 De la riuere : & tremblante ſ'arreſte,
 Monſtrant ſur l'eau tout le ſein & la teſte :
 Et quand elle eut recueilly ſes eſprits
 Me dit ainſi : Vrayment vous n'aurez pris
 En vain le ſoin de me ſauuer la vie :
 Dittes dequoy vous auez plus d'enuie,
 Ie le feray. Moy Nymphé que ie ſuis
 Viuant dans l'eau maint miracle ie puis :
 Mes charmes forts la Lune font descendre,
 Le feu ie fay comme la glace prendre,
 Ie fay trembler la terre ſ'il me plaiſt,
 La mer grondant, ſi ie parle, ſe taiſt.

Quand i'entendy ſon offre, & moy bien aiſe :
 Et ne l'ay point requiſe qu'il luy plaiſe
 Me faire auoir plus de bien & d'honneur
 Ou de vertu : que reuinſe vainqueur
 De tous combats : ſeulement luy demande,
 Qui m'eſt bien plus, que de ſa vertu grande
 Par tel moyen qu'elle ſçaura choiſir,
 Soit accomply voſtre amoureux deſir.
 Ie n'eu ſi toſt ma demande acheuee
 Que la voyra plongee & releuee :
 Et ſans me dire autre choſe, ſoudain

Puisant de l'eau dans le creux de sa main,
 Et l'enchantant me la jette à la face.
 Je la senty, ensemble l'efficace :
 Ne sçay comment ie change : ie le voy :
 Je le sen bien, & si ie ne le croy :
 Transmué suis en masle de femelle :
 Et comme lors que j'estoy damoiselle
 Suis tousiours vostre : & nouueau Damoiseau
 Ne suis pouffé d'autre desir nouueau.
 Lors ie vouloy vous rendre obeïffance,
 Encor le veux-ie : employez ma puissance :
 Commandez moy : ne pouuant ie vous suis
 Tout dedié, mais plus quand ie le puis.

Quand Richardet eut acheué de dire,
 Comme il auient à celuy qui desire
 Long tems vn bien : & ne pouuant l'auoir
 Entre à la fin du tout en desespoir :
 Mais s'il échet qu'apres il se presente,
 Et qu'il luy vienne, encores qu'il le sente,
 Le voye & touche, à soy mesme ne croit :
 Son heur ainsi Fleurdepine mécroit.
 Pense dormir, & dormant qu'elle songe,
 Et que tout tant qu'elle taste est mensonge.
 O Dieu, si c'est vn songe mensonger,
 Fay moy (dit-elle) à tout jamais songer.

Ny des tabours, ny le son des trompettes
 Aux chauds combats des gayes amourètes
 De ces amans, le signal ne donna :
 Mais ce tournoy Cupidon ordonna.
 Baifers mignards, & lasciuës œillades,
 Enlaffements, morsures, accollades,
 C'estoyent les coups de ces deux champions :
 Et si le lit fut plein de passions
 Et de souspirs & de grieuës complaints
 La nuit dauant, lors de joyes non feintes
 Il fut témoin : de mille beaux desirs
 Là renaiſſoyent mille amoureux plaisirs.

COMPLAINTE DE
LA ROYNE MARIE.

—
AV SEIGNEVR SIMON

NICOLAS.

Voy, NICOLAS, d'une Royne les plains
Faits à la chaude : & qui lors n'estoyent feints :
Mais il n'est point de si ferme douleur
Qui par le tems ne s'arrache d'un cœur.
POVR Dieu cessez : n'essayez par raison
Au mal que j'ay d'apporter guerison :
Je vous sçay gré de vostre bon vouloir,
Mais ie ne puis laisser à me douloir.
Or ie vous pry ne plus vous trauailler
Me desirant aider ou conseiller :
Mon mal est tel, que plus on taschera
De l'allegger, plus se rengregera.
Las! ie le sçay, les pleurs ne peuuent rien
Enuers la mort qui m'a rauy mon bien :
On ne peut plus la vie racheter
Puis qu'il luy plaist vne fois nous l'oster.
Mais n'esperant que mon Roy qu'ay perdu
Me soit jamais en ce monde rendu,
Je luy donray, ne pouuant faire moins,
Mes pleurs qui sont de ma douleur témoins :
De ma douleür & de l'entiere amour
Qui dedans moy font eternal sejour :
Et les regrets qu'en mourant m'a laisseç,
Par moy seront cherement caresseç.
lean de Baif. — II.

*Tel est l'amour, tel le dueil, & l'amant
 N'est guiere plaint qu'on aime froidement :
 Celuy aussi n'est guiere atteint au cœur
 Qui peut borner à son gré sa douleur.*

*Le feu bruslant ne peut estre couuert
 En lieu si clos, qu'il ne soit découuert :
 On ne pourroit empescher que tousiours
 Du fleuve enflé la grand' eau n'ait son cours.*

*Le feu caché s'accusant de son bruit,
 Ou fait fumee, ou sa flamme reluit :
 Le fleuve gros se fait voye à trauers
 Vne grand' digue, & la jette à l'enuers.*

*Le dueil aussi dans ma poitrine enclos,
 Ne se tiendra qu'il ne sorte à sanglos :
 Et par mes yeux deux chauds fleuves de pleurs
 Courront tousiours degorgeant mes douleurs.*

*Qui-que soyeꝝ vostre conseil n'ay pris.
 O trop heureux, ó non encore apris
 Aux hurts cruels de fortune, celuy
 Qui donne loy aux tristesses d'autruy!*

*Celuy redouble & mon mal & mon dueil,
 Plus que deuant ouure aux larmes mon œil,
 Ouure aux soupirs la porte de mon cœur,
 Ouure ma bouche à pleindre ma langueur.*

*Et qui pourroit me blasmer qu'à grand tort
 De regretter mon Roy, mon mary mort?
 Si ie faisois autrement, à bon droit
 D'impicté mon ame on reprendroit.*

*Dieu n'y est point (ce pense-je) offensé :
 Car ce mal-heur par luy m'est dispencé :
 En ce mechef sa justice me met,
 Et sa bonté le douloir me permet.*

*De fait ou dit ie ne veux attenter
 Contre son vueil, mais ie veu lamenter.
 Que peut-on moins? souffreꝝ qu'en libeté
 Le mal-heureux pleigne sa malheurté.*

*Au moins peussé-je à l'aïse soupirer,
 Peussé-je au moins de l'estomac tirer*

*En ma dolente & sanglotante voix,
 Tous les ennuis qu'ay reçus à la fois.
 Je le voudroy, pour vous faire apparoir
 L'occasion que j'ay de me douloir:
 Mais le grand dueil qui tout à coup s'emeut
 Romt mon propos, & rien sortir ne peut.
 Venez, voyez, oyez, mes pleurs & pleins,
 Et les voyans, croyez qu'ils ne sont feins,
 Reconoiſſez le gaſt de ma douleur,
 Les yeux battus, cette palle couleur.
 Dieu m'auoit fait quelque don de beauté,
 Mais aujourdhuy le ſoin m'en eſt oſté,
 Ayant perdu mon ſeigneur & mon Roy,
 Pour lequel ſeul l'auoir ie deſtroiy.
 Las, j'en ſuis veue! O veues, ſi de vous
 Aucunes ont tant aimé leurs époux
 Lors qu'ils viuoient, que meſme apres la mort
 Les ont aimez, fuyant tout reconfort.
 S'aucunes ont entre l'eſpoir de mieux
 Veues ſenty le depart enuieux
 Ainſi que moy, au beau de leur Printems
 Lors qu'ils auoyent leurs deſirs plus contens.
 Venez me voir, nos triſteſſes joignons,
 En dueil commun nos fortunes pleignons,
 Rempliſſons l'air des ſoupirs de nos cœurs,
 Faiſons couler vn fleuue de nos pleurs.
 Mais entre vous, puis qu'il plaiſoit à Dieu
 Durant mon heur qu'euffe le premier lieu,
 C'eſt bien raiſon qu'encores aujourdhuy
 Me ſoit quitté le premier de l'ennuy.
 O mon doux Roy, ſeul amy, cher époux,
 Pour qui dauant le viure me fut doux,
 Maintenant m'eſt plus que la mort amer,
 Perdant l'amy que ſeul voulois aimer!
 Tu m'es rauy, la mort t'a deuancé
 A peine ayant ton Printems commencé:
 Tu m'es rauy, ravis ſont avec toy
 Tous les eſpoirs, las, que ie projettoy!*

*Tu m'as laissée, & rien apres ta mort
 Ne m'est resté qu'un piteux deconfort!
 Rien que de toy le triste souvenir,
 Que ie te jure à jamais retenir.
 Plustost ira toute chose au rebours,
 Les jours, les nuits: les nuits seront les jours.
 Que ie t'oublie, & que ce vieil faucheur
 Qui finit tout, finisse ma langueur.
 Mais comme on voit que les petits ruisseaux
 Plus vont auant plus accroissent leurs eaux:
 Aussi mon dueil plus auant il ira
 Ferme & constant, moins il affoiblira.
 Or si du tems j'espere quelque bien,
 Non, ce n'est pas qu'il me donne moyen
 De t'oublier, ne qu'il puisse guerir
 Mon cœur dolent, sans me faire mourir.
 Ce sera lors que ce long medecin
 M'approchera de mon heureuse fin,
 En me faisant quelque jour conceucir
 L'esperoir certain de bien-tost te reuoir.
 O ame heureuse, ô si là haut d'icy
 Jusques à vous monte quelque soucy,
 Pren bien à gré ces pleurs & vrais ennuis,
 Le seul present que donner ie te puis.*

A MADAMOISELLE
VICTOIRE.

*Si de son fils Venus étoit en queste,
 Je lui criroy: Mere d'amour arreste:
 Je t'en diray la nouvelle bien seure.
 Ou dans mon cœur trouueras sa demeure,*

*Ou dans le sein de la belle Victoire.
VICTOIRE donc, ô des Graces la gloire
Et des Amours, quand à vous ie dedie
Amour fuitif, la raison ie n'oublie.*

*CONTRE son fils vn jour Venus la belle
Se courrouça : s'enfuit d'avecques elle,
Et tout dépit vagabond se pourmeine
Seulet, sans garde, où son plaisir le meine.
Elle durant le feu de sa colere
N'en faisoit cas, apres comme sa mere
Le regretta d'vn doux desir atteinte,
Qui de chercher son cher fils l'a contreinte.*

*Elle courant de village en village
Alla chercher son petit Dieu volage,
Quelque chemin que Venus puisse prendre
Rien de certain elle n'en peut entendre.*

*A la parfin, non du tout refroidie
De son courroux, à voix haute elle crie :*

*Qui me dira de mon fuyart nouvelle
(C'est Cupidon que mon fuyart j'appelle)
Il receura de Venus pour sa peine,
Non vn baiser seulement s'il l'ameine,
Mais plus encor qu'vn baiser amiable.*

*Ce garçonnet est bien fort remarquable :
Tu le pourras entre vingt reconoistre.
Il n'est point blanc : son teint tu verras estre
Comme de feu : ses yeux comme chandelles
Brillent autour d'ardentes estincelles :
D'autant qu'il ha la parolle benine,
Dedans son cœur sa pensée est maline.
Il dit de l'vn lors que de l'autre il pense :
Ce n'est que miel le parler qu'il auance :
Son cœur est fiel : il est impitoyable,
Fier, dedaigneux, abuseur, variable,
Menteur, trompeur : qui lors qu'il jouë, brasse
Ses cruautéz : sa teste est friçotee
De beaux cheveux : sa face est effrontee.
Il ha les mains petites, & ne laisse*

*D'en fraper loin quelque part qu'il s'adresse :
 Témoin sera que bien loin il en tire
 Le Roy Pluton, qui d'Enfer ha l'Empire.
 Son cors est nu, mais son ame vestuë
 De traïsons & fraude, n'est pas nuë.
 Comme vn oiseau il vole ayant des aïfles
 De cœur en cœur des masles & femelles :
 Son arc petit, & petite est sa fleche,
 Dessus l'arc preste à faire tousiours breche :
 L'arc est petit, mais il ha grand' portee,
 Car jusqu'au ciel la fleche en est portee :
 Sa trouffe d'or il a deffous l'aïffelle,
 Et dedans est mainte fleche cruelle,
 Dont bien souuent il me blesse moy-mefme.
 Tout tout est plein d'vn' amertume extreme :
 Mais par sur tout vne torche qu'il porte,
 Qui est petite, & de sa flamme forte
 Ard le Soleil. Si tu peux me le prendre,
 Vien sans mercy garroté me le rendre :
 Et si tu vois que de larmes il vse,
 Garde toy bien, garde qu'il ne t'abuse :
 Et s'il te rit, amene & ne le laisse :
 Si te voulant baiser il te careffe,
 Son baiser est dangereux, ne l'attouche,
 C'est tout venim, ses leures & sa bouche :
 Et s'il te veut toutes ses armes rendre,
 Te les tendant, garde bien de les prendre,
 N'y touche point : qui les touche il s'alume
 D'vn feu cruel, qui sans pitié consume.*

FIN DV CINQVIEME LIVRE
 DES POEMES.



LE SIXIEME LIVRE
DES POEMES

HYMNE DE VENUS.

A MADAMOISELLE
DE CHATEAUVNEVF.

*NOBLE Sang de Rieux, Si mes vers ne dedaignes.
Nymphé, si ta beauté par les Graces compagnes
Est digne d'un grand Dieu meriter le haut cœur,
A cét Hymne chanté preste quelque faueur.*

*MVSE, di-moy les faits de Venus bien-doree,
La Deesse mignarde en Cypre venerce,
Qui pouffe vn doux desir dans les Dieux immortels,
Et domte des humains tous les peuples mortels,
Et les oyseaux volans, & toute sauuagine
Qu'en grand nombre nourrit la terre & la marine.*

Tout sent l'aigre soucy de la douce Venus,
 Trois cœurs tant seulement se sont toujours tenus
 En franche liberté, qu'elle ne peut seduire,
 Ny par ses mols attraits à lasciuété duire.
 Le premier c'est le cœur de Minerue aux yeux vers,
 Fille de Iupiter qui regit l'vniuers:
 Car les faits de Venus onc ne luy sceurent plaire,
 Mais bien l'œuure de Mars, l'exercice ordinaire
 Qui plaist à la guerriere : alarmes & combas,
 Escarmouches, assauts, ce sont tous ses esbas.
 Elle premierement se furnommant ouuriere
 Aux hommes susterrains enseigna la maniere
 De façonner le bois, & de barrer d'erein
 Les chars & chariots charpentez de leur main :
 C'est elle qui apprend aux pucelles tendrettes,
 Tout le temps qu'elles sont closes en leurs chambrettes,
 Mille gentils labeurs, mettant l'honesteté
 Dans leur chaste pensée, ostant l'oïsuété.

Iamais aussi Venus la riarde Princesse
 Ne domte en amitié Diane chasseresse,
 Par ce qu'elle aime l'arc dont elle fait broncher
 Les bestes qu'elle va aux montagnes chercher.
 Elle aime aussi la danse, & les gayes hulees
 Qui resonent bien loin dans les creufes valees,
 Et le bocage ombreux, & la belle cité
 Des hommes bien-viuans où regne l'Equité.

Le doux fait de Venus aussi n'est agreable
 A la vierge Vesta, la fille venerable
 Enee de Saturne : & par vouloir expres
 De ce grand Iupiter, puis-nee par apres :
 Neptune & Apollon tous deux amoureux d'elle
 Voulurent l'epoufer, mais jamais la Pucelle
 N'y voulut consentir, ains niant fermement
 Aplat les refusa, & feit vn grand serment
 (Qu'apres elle accomplit) en touchant à la teste
 Du pere Iupiter qui brandit la tempeste,
 Qu'à la chaste Deesse à perpetuité
 Demeureroit l'honneur de sa virginité.

*Le pere Iupiter en lieu de mariage
Luy donne vn beau present & fait cet auantage,
Qu'elle se placeroit des maisons au milieu
Choisissant le plus gras & le plus digne lieu :
Qu'en tous Temples aux Dieux la premiere honoree,
Par tous hommes aux Dieux elle fust preferee.*

*De ces trois Dames cy Venus n'a le pouuoir
Ny de gagner les cœurs ny de les deceuoir :
Au reste il n'y a rien qui deuant elle eschappe
De tout cela qui vit qu'en fin elle n'atrape :
Nul ne la peut fuir, ny des Dieux bien-heureux
Ny des hommes mortels, qui ne soit amoureux :
Mesmes elle a seduit la pensee esgaree
De ce grand Iupiter, à qui le foudre aggree,
Combien qu'il fust le Roy tresgrand & trespuissant,
Et de tresgrand honneur dessus tous jouissant :
Toutesfois deceuant quand bon semble à la belle
Son sage esprit gagné d'une douce cautelle,
El le fait aisément d'Olympe deualer,
Et par amour en terre aux femmes se mesler,
Par ses ruses faisant qu'oublieux il dedaigne
La prudente Iunon sa sœur & sa compagne,
Encore qu'elle passe en parfaite beauté
Les Deesses des Cieux, & bien qu'elle ait esté
De Saturne le caut & de la bonne Ree,
Pleine de majesté & d'honneur, engendree,
Et Iupiter sçachant toute l'eternité
Se soit fait son mary pour sa pudicité.
A Venus mesme vn jour il fit que sa pensee
Fut d'amoureux desir doucement élanee
A vn homme mortel de donner son amour :
A fin qu'elle ne peust s'affranchir à son tour
D'humaine affection, & qu'en estant exempte
La folastre Cypris doucement riante
Seule entre tous les Dieux ne s'en allast vanter
De les auoir bien pu d'humaine amour domter,
Les faisant engendrer en des femmes mortelles
Des fils qui sont mortels, meslant des immortelles*

*Auecques des mortels, & qu'elle seule estoit
 Celle qui son amour aux hommes ne mettoit :
 Et pource Iupiter a son ame surprise
 D'vn gracieux desir, l'enamourant d'Anchise,
 Qui pour lors pastoureau par les roides coupeaux
 De la montagne d'Ide, où sourdent maintes eaux,
 Menoit paistre les bœufs dedans le gras herbage,
 Aux heureux immortels ressemblant de corsage.
 Elle en fut amoureuse aussi tost qu'el-le vit
 D'vn merueilleux desir qui le cœur luy rait :
 Et s'en allant en Cypre en Paphos est entree
 Dans son temple odoureux, où elle est adoree :
 Là elle s'enferma les portes rebarrant :
 Les Graces l'ont lauee, & d'vn basme odorant
 Delicat & diuin l'ont toute parfumee.
 Le temple fut empli de l'odeur embasnee
 De l'huile Ambrosien souëf & precieux,
 Qu'on luy auoit sacré tel qu'il faut pour les Dieux.*

*Venus aimant le ris proprement accoustree
 De beaux habillements : & richement parée
 De joyaux d'or fringant : vers Troye s'eslança,
 Et Cypre bien flairante en arriere laissa :
 Puis despechant chemin en haut par les nuages
 Descendit en Ida, mere aux bestes sauuages,
 Doù sourdent maintes eaux, & trauerfant le mont
 Va droit où d'Anchises les longs estabes sont.*

*Tout du long du chemin venoyent cherir la belle
 Les Loups & les Lyons à la face cruelle,
 Auec les Ours velus, les vistes Lyepars
 Qui ne se soulent point des Cheureux montaignans.
 Les voyant elle sent dans l'esprit grande joye,
 Et soudain en leurs cœurs vn doux desir enuoye,
 Qui les fait à l'instant accoupler deux à deux,
 Et s'en aller bourdir par les buissons ombreux.
 Elle marchant tousiours vient à la metairie,
 Et trouue seul apart pres de sa vacherie
 Le bel Anchise Heros des autres écarté,
 Anchise à qui les Dieux donnerent la beauté.*

Luy tout seul demeuré çà & là se pourmeine
 Parmi la court sonnant de sa Lyre hautaine :
 Tous les autres vallets par les pastis herbeux
 Estoyent allez aux chams à la garde des bœufs.

La fille à Iupiter Venus debout se plante
 Tout à coup deuant luy, à vne ressemblante
 Qui feroit vierge encor de face & de grandeur,
 A fin que de la voir il ne prinist quelque peur.
 Anchise la voyant émerueillé regarde
 Sa taille, sa beauté, sa vesture bragarde :
 Son guimple plus que flamme estincelloit dehors,
 Bordé, semé par tout de gazerans retors
 Et de boutons luisants : Dessus sa gorge tendre
 On voyoit alentour de belles chaines pendre
 D'or piolé d'email : & son sein delicat
 Iettoit, comme vne Lune, vn merueilleux esclat.

Anchise incontinent d'un chaud desir s'affole,
 Et vers elle tourné luy dit telle parole :
 Dame, ie te salué, qui que fois, qui ainsi
 Des Deesses t'en viens en ces maisons icy :
 Ou Diane ou Latone ou Venus atournee
 Ou Minerue aux yeux verds, ou Themide bien-nee,
 Ou que l'vne tu fois des Charites qui vont
 Accompagnans les Dieux & immortelles sont :
 Ou des Nymphes d'icy qui ces bocages hantent,
 Ou qui le beau séjour de ces hauts monts frequentent,
 Et les fourgeons des eaux & les valons herbeux :
 Quant à moy te dresser vn bel autel ie veux
 Sur quelque haut sommet en place decouuerte,
 Où en chaque saison te feray mon offerte.
 Mais toy m'estant propice incline à ma faueur,
 Fay qu'entre les Troyens ie soys homme d'honneur,
 Et fais à l'aduenir que ma race fleurisse :
 Et des hommes aimé fay que long temps ie puisse
 Voir la clarté du jour : & viuant longuement
 Au sueil de la vieillesse atteindre heureusement.

A ce propos Venus respondit en la sorte :
 O le plus honoré des hommes que s'apporte

La grande terre leur mere, Anchise, ie ne suis
 Aucunement Deesse ainsi que tu me dis.
 Pourquoy me penses-tu sembler quelque immortelle,
 Veu que mortelle suis, & ma mere fut telle?
 Mon pere c'est Otreus de nom bien renommé,
 (Il n'est pas qu'autre fois ne t'ait esté nommé)
 Qui commande aujourdhuy par toute la Phrygie,
 De chasteaux bien murez & de citez munie.
 Or ie sçay vostre langue & la nostre, à raison
 Que chez Tros j'ay esté nourrie en sa maison
 Encor petit enfant par ma nourrice chere,
 Qui m'auoit prise és mains de ma tresdouce mere,
 Et c'est pourquoy ie sçay vostre langage encor.
 Mais le tueur d'Argus à la baguette d'or
 Est venu maintenant m'enleuer de la feste
 De Diane, à qui plaist de parcourir la beste:
 Plusieurs Nymphes ensemble & filles de grand lieu
 Par ébat nous dancions en vn rond, au milieu
 D'vn grand peuple infini. De là ie fu tiree
 Par le tueur d'Argus à la verge doree,
 Qui m'emporta dessus maints labours des humains,
 Et dessus maint païs non touché de leurs mains
 Ny rayé ny basti, que les bestes sauuages
 Hantent tant seulement par les cachez ombrages.
 Et comme il me sembloit (tant mes pieds furent hauts)
 La terre ils ne touchoyent, mere des animaux.
 A tant il me disoit que j'estoy destinee
 Pour estre en mariage à Anchise donnee
 Pour sa premiere espouse : ensemble que j'estoy
 Prise pour engendrer de beaux enfans de toy.
 Apres t'auoir monstré, & m'auoir fait entendre
 Quelle fin ce voyage à l'instant deuoit prendre,
 Le vaillant Tu-Argus s'en vollant de mes yeux
 Est retourné là haut vers la troupe des Dieux.
 Mais icy deuers toy ie me suis addressée,
 Comme ce m'a esté vne force forcee.
 Où pour l'honneur de Dieu & de tes bons parents
 (Car tel tu ne pourrois estre issu des meschans)

*Me prenant (moy qui suis avec mon pucelage,
 Et qui ne sçay d'amour ny l'essay ny l'vsage)
 A tes mere pudique & pere monstre moy,
 Et tes freres qui sont de mesme sang que toy,
 (Car ie ne feray point honte à ton parentage)
 Pour voir si ie seray digne de ton parage.
 Mais soudain il te faut en Phrygie enuoyer
 Vers ma mere dolente & mon pere, vn courrier :
 Et puis ils t'enuoiront de l'or en abondance
 Et force draps tissus, louant nostre alliance.
 Or tous ces beaux presents te faudra receuoir :
 Et apres tout cecy tu feras ton deuoir
 D'apprester de la nopce vn festin de lieffe,
 Aux hommes & aux Dieux en faisant allegresse.*

*Venus parlant ainsi se sentoit dans le cœur
 Chatouiller jusqu'au fond d'amoureuse douceur :
 D'autre part Anchises qu'vn desir mesme affolle,
 S'enhardit de luy dire vne telle parole.*

*S'vne femme est ta mere, & mortelle tu es,
 Si Otreus est ton pere ainsi que tu le fais,
 Si l'immortel Mercure a conduit ce voyage,
 A fin que tu me sois donnee en mariage,
 Nul ny homme ny Dieu ne pourroit m'empescher
 Qu'en ton amour meslé ie ne t'aille toucher,
 Icy tout maintenant : quand Apollon, qui jette
 De son arc argentin au loin mainte sagette,
 Messagere de mal, s'en viendroit à l'effroy
 Luy-mesme décocher ses fleches contre moy :
 Ie suis content apres (ô femme qui es telle
 Que ta beauté te fait sembler vne immortelle)
 Si j'ay pris dans ton lit les amoureux ébas,
 De descendre au palais du noir Pluton là bas.*

*Cecy dit, il la prend par la main & la tire :
 La Deesse Venus, à qui plaist le doux rire,
 Marchoit tournant la face ayant le front baissé,
 Où le lit du seigneur souloit estre dressé
 De mattelats mollets & de mantes laniffes,
 Et tendu par dessus des sauuages peliffes*

De gros Ours montagnars & rugiffans Lyons,
 Qu'il auoit affommez de sa main par les mons.
 Quand ils furent entrez dans la chambre paree,
 Premier tous les joyaux dont elle estoit doree
 Dessus elle il desfit, boucles & ardillons
 Et gazerans retors & chaines & boutons.
 Apres il desnoua sa proprete ceinture,
 Et puis la despouilla de sa belle vesture :
 Et ses riches habits à grand' haste rangeant
 Il mit sur vn placet ferré de cloux d'argent.
 Anchise puis apres par fatale ordonnance
 Et du vouloir des Dieux receut la jouissance
 De Deesse immortelle, estant homme mortel,
 Sans cognoistre son heur n'attendant rien de tel.
 Mais lors que les pasteurs ramenant aux estables
 Des herbages fleuris les brebis amiables,
 Et les bœufs remachans, alors dessus les yeux
 D'Anchise elle repand vn somme gracieux :
 Et de ses beaux habits la Deesse gentille
 Ses membres delicats entierement habille :
 Puis s'estant habillee en beau lieu se plaça
 Sus vn placet faitis, & se contenança
 Tenant la teste droite : Vne beauté diuine
 En ses jouës reluit qui de Venus est dine :
 Lors de son doux sommeil elle romt le repos,
 L'appellant par son nom : & luy tient ce propos :
 Debout Dardanien : qu'as-tu que tu someilles
 D'vn somme si profond qu'à peine t'en éveilles ?
 Pren garde si ie semble estre telle comment
 Ie me suis apparue à toy premierement.
 Comme elle l'appelloit, en sursaut il s'éveille
 Entendant sa parole : & pasmé s'emerueille,
 Voyant la belle gorge & les yeux de Venus.
 Long temps sur ces beautez les siens il n'a tenus,
 Ains les a destournez : & dessous la couuerte
 Soudain sa belle face a voilee & couuerte :
 Puis en la suppliant de son humble parler,
 Hors de sa bouche il fit ces paroles voler :

*Si tost que ie te vi premierement, Princesse,
 Deslors ie cognu bien que tu estois Deesse:
 Mais tu me le nias. Pour Dieu ie te suppli,
 Vif entre les humains ne me laisse en oubli
 Comme homme de neant : ains sois moy pitoyable :
 Car l'homme ne doit pas viure icy miserable,
 Qui mortel a receu tant d'heur & de credit,
 Que d'estre paruenü des Deesses au lit.*

*La fille à Iupiter la parole a reprise :
 O, le plus honoré de tous hommes, Anchise,
 Assure toy, ne pren nulle creinte en ton cœur :
 Tu n'as occasion d'auoir aucune peur,
 Qu'aucun mal de ma part à ta personne on face,
 Et moins des autres Dieux, car tu es en leur grace :
 Tu auras vn cher fils à qui obeiront
 Les Troyens, & de qui des enfans sortiront,
 Et des enfans apres d'vne longue lignee.
 Le fils que tu auras portra le nom d'Enee,
 En signe de l'ennuy qui m'est venu saisir,
 Pour au lit d'vn mortel auoir mis mon desir.
 Mais on voit de tout tems que ceux de vostre race
 Sont approchans des Dieux de beauté & de grace
 Sur tous autres mortels. Iadis pour sa beauté
 Ganymede le blond fut là haut emporté
 Par le caut Iupiter en l'immortelle gloire,
 A fin qu'en son palais il presentast à boire
 Aux Dieux, fait échançon (à voir miracle grand)
 Et chacun immortel honneur luy fait & rend
 Quand le rouge nectar d'vn vase d'or il verse.*

*Tandis vn long ennuy l'esprit dolent trauerse
 De son cher pere Tros, pource qu'il ne sçauoit
 Qu'vn diuin tourbillon rauï son fils auoit.
 Depuis l'auoir perdu tousiours il continuë
 De se pleindre & douloir de la perte auennë.
 A la fin Iupiter s'en compassionna,
 Et pour son cher enfant vn present luy donna
 De cheuaux hauffepieds, pris du haras, doü sortent
 Les genereux coursiers qui les Dieux mesmes portent,*

Desquels le Tu-Argus du mandement expres
 De Iupiter luy fit vn present : puis apres
 Luy conta tout du long, comme il viuoit sans cesse
 Immortel à jamais exempt de la vieillesse.
 Or dès l'heure que Tros ce message ut ouï,
 Il mit fin à son dueil, & s'en est resiouï:
 Et sur ces beaux cheuaux de legiere viteffe
 Il s'alloit pourmenant plein de toute lieffe.

En la mesme façon Tithone fut encor
 Enleué par Aurore au siege estoiffé d'or:
 Lequel estoit issu de vostre noble race
 Semblant aux Immortels & de taille & de face.
 Iupiter Roy du foudre elle va requerir
 De prolonger sa vie à jamais sans mourir:
 Iupiter luy accorde, & parfait sa demande:
 Mais Aurore auoit fait vne faute bien grande,
 La pauvre ne sçachant ce qu'elle souhettoit,
 De qui le simple esprit auisé ne s'estoit
 Demander pour Tithone à tousiours la jeunesse,
 Et luy racler du tout la fascheuse vieillesse.

Or tandis que la fleur de la jeunesse il eut,
 Le mignon de l'Aurore au siege d'or il fut,
 Faisant sa demourance és confins de la terre
 Au bord de l'Ocean qui de ses bras l'enferre.
 Mais dès le premier poil blanchissant qu'elle a vu
 Dessus sa belle teste & son menton barbu,
 La venerable Aurore encommence dès l'heure
 Decoucher d'avec luy, & voulant qu'il demeure
 Tousiours en la maison, luy fait bon traitement
 De nectar, d'ambrosie, & de beau vestement.
 Mais depuis que du tout l'odieuse vieillesse
 L'ut gagné, le jettant en si greue destresse,
 Qu'à ce chetif vieillard defaillit tout pouuoir
 En ses membres perclus de leuer & mouuoir,
 A l'heure pour le moins elle auise en la sorte
 Le tenir en la chambre & bien fermer la porte:
 Là sa voix se renforce, & ne demeure plus
 Si foible que deuant en ses membres crochus.

*Tel ie ne te voudroy, combien que jamais eusses
 A viure entre les Dieux, & qu'immortel tu fusses.
 Mais si tu pouuois viure en l'estat où tu es
 De taille & de beauté le gardant à jamais,
 Quand ie seroy de tous ton espouse appelée,
 Et toy nostre mary, ne m'en tenant foulee,
 N'en auroy point de dueil : mais tout incontinent
 La vieilleffe viendra d'aguet te surprenant,
 Vieilleffe sans mercy, à tous hommes commune,
 Penible, malheureuse, otieuse, importune,
 Des Dieux mesmes hayë. Or j'auray quant à moy
 Entre les Immortels grand vergongne pour toy :
 Qui parauant craignoyent mes mignardes cautelles,
 Par qui tous Immortels à des femmes mortelles
 Ie mesfloy par amour : car à ma volonté
 Tout chacun d'eux estoit par mes ruses donté.
 Or entre eux maintenant ie n'auray plus courage
 Me vanter de cecy : Pay par estre mal sage
 Grand blasme & grand malheur, d'auoir mis vn enfant
 Dessus mon ceinturon, d'vn mortel me coiffant.*

*Or si tost que sorti du ventre de sa mere
 Il aura veu premier du Soleil la lumiere,
 Les Nymphes au beau sein montegnardes seront
 Nourrices de l'enfant, & qui l'eleueront :*

*Nymphes qui aux deserts de ces montagnes viuent,
 Et ny les immortels ny les mortels ne suiuent :*

*Elles viuent long temps, & pour viure elles ont
 Vn manger non humain, dont leur past elles font.
 Elles souuentesfois font par resiouissance
 Auec les immortels mainte plaifante dance.*

*Silens & Tu-Argus qui de guetter a soin,
 Des antres écartez dans le plaifant recoin
 Se meslent par amour auec ces Nymphes belles.
 Quand elles vont naissant, ensemble auecques elles
 Ou des sapins tigeus ou des chesnes branchus
 De la terre produits sur les sommets bossus,
 Sont plantez beaux & verds : & leurs tiges sacrees
 Ce sont aux immortels les touches consacrees :*

Où ne seroit permis aux hommes de buscher.

Mais lors que de leur mort le temps vient approcher
Les beaux arbres premier dans la terre se meurent,
Et leur seue se perd tant que secs ils demeurent :
L'escorce se pourrit, toute la fime chet :
Lors des Nymphes aussi la vie se dechet.

Celles-cy nourriront mon fils en leur mesnage :
Et si tost qu'il verra le printems de son âge,
Les Deesses viendront l'amener jusqu'icy,
Et te monstret l'enfant : mais à fin qu'en cecy
Ie ne te cele rien, tu dois encor entendre
Qu'au cinquieme au apres ie viendray te le rendre :
Et quand ce beau plantard verras deuant tes yeux,
Te plairas de le voir tant ressembler aux Dieux.

Soudain il te faudra le mener dedans Troye.
Et si quelque mortel de fortune s'esmoye
Quelle mere t'a fait ce cher fils, ne fau point
Suiuuant ce que diray luy respondre en ce point.

Ils disent qu'il est né d'une Nymphé incognuë
De celles par qui est la montagne tenuë,
Là où l'ombreuse horreur de l'espaisse forest
De hauts arbres sacrez son eschine reuest.
Car si tu t'oubluois si fort que par vantise
Tu t'allasses vanter, ou comter par sottise
D'auoir eu la faueur te mesler par amour
Auecque Cytheree au riche & bel atour,
Iupiter courroucé te viendroit mettre en poudre
Dardant dessus ton chef son estincellant foudre.

Or ie t'ay dit le tout qu'il te falloit entendre :
Més-le dans ton esprit : garde toy de mesprendre,
Et ne me nomme point : mais crein l'ire des Dieux.

Ce dit, en s'élançant elle saillit és cieux.
VENVS, ie te saluë ô Royne redoutée,
Princesse, qui regis Cypre bien abitée.
Ayant fini ton hymne icy ie cesseray,
Et quelqu'autre chançon ie recommenceray.

LA SORGVE.

A MONSIEVR DE LA TOVR.

GONDI, *qui de plus d'une grace*
As de ma Muse merité,
A fin que la memoire en passe
Iusques à la posterité,
Sous ton nom coure la fonténe
Où le Toufcan chante sa péne.

O SORGVE *fontaine sacree,*
Qui par un clair coulant ruisseau,
Comme verre, atravers la pree,
Belle & nette répars ton eau :
Où Laure la gente pucelle
A laué sa personne belle.

O *toy le bien heureux ombrage*
Qui t'egayes de rameaux verts :
Dont ce bien mesuré corsage,
Et ces beaux membres as couverts :
Où Laure sa teste a posee,
Et de son long s'est reposee.

Et toy florissante verdure,
Qui dans ton giron amoureux
As receu toute sa vesture,
Voire son beau flanc vigoureux,
Qui dans ton herbe plus épaisse
Sa chaleur amoureuse laisse.

Et vous petits vents dont les cèles
L'air serén vont rafraichissant :
O vous tous les temoins fideles
De l'amour dont suis languissant,

Venez voir en quelle maniere
 Je vous fay ma plainte derniere.
 Si la cruelle destinee
 L'a defia conclu dans les cieux :
 Si c'est chose determinee
 Par le certain vouloir des Dieux :
 Qu'Amour d'une mort (qui n'est duë)
 Dauant vous me ferme la vuë.
 Si j'ay tousiours eu l'ame entiere,
 Detestant la mechanceté,
 A ma demande la derniere
 Soit faite gracieuseté.
 Je veu sans plus que vostre terre,
 Froid & mort que seray, m'enferre.
 Si vous m'en donnez assurance,
 Je mourray gaillard & de haït,
 Auecque la douce esperance
 D'acomplir vn si bon souhait.
 Je ne sçay lieu que ie choïssse
 Où mon esprit mieux ie rendisse.
 O s'il pouuoit échoir alheure,
 Que celle qui hâtant mon jour
 M'oste de la claire demeure,
 Pour me chasser au noir sejour !
 O si come elle est coutumiere,
 Elle aporte icy sa lumiere !
 Si elle remarque la place,
 Où par ce beau jour bien-heureux
 Elle me vit dauant sa face
 Soupirer d'un cœur langoureux :
 Si des yeux, dont mille amours tire,
 Elle me cherche & me desire.
 Si me voyant estre pouffiere
 Entre ces pierres enfermé,
 Dans la poitrine de la fiere
 Vn feu pouuoit estre allumé :
 Et d'affection si ardente
 Du fort me rauoir elle tente,

Qu'elle puisse obtenir la grace
 De me remettre l'ame au cors :
 Et qu'enuers les Dieux elle face
 Que ne soy du nombre des mors,
 Torchant de sa main blanche & nette
 Sa jou' de larmes toute moette.
 En celle journé' desirée
 Des gentiles branches plouuoit
 De fleurs vne nege pourprée,
 Que son beau giron receuoit :
 Qui voloyent autour de sa teste
 En signe de luy faire feste.
 Telle Venus s'ejouïssante
 Dans l'Idaliene forest,
 Se couche à l'ombre florissante
 Du mirte plaisant, qui se vest
 Toujours d'une fueillure verte :
 Venus rit de roses couuerte.
 Vne fleur luy baise la jouë :
 Vne en ses cheueux blondelets,
 L'autre plus hardie se jouë
 Entre ses tetins rondelets.
 L'une en passant le nés luy touche :
 L'autre sa vermeillette bouche.
 Vne volée de fleurètes
 Chute dans l'herbe ne bougeoit :
 L'autre dessus les ondes nètes
 Du clair-coulant ruisseau nageoit :
 L'autre d'une ronde secouffe
 Come vn tourbillon se tremouffe.
 Vous eussiez ouï le Zesire
 Par tout ce lieu solacieux,
 Asez ouuertement vous dire
 De son murmure gracieux :
 C'est icy vrayment que regente
 Du bon Amour la Mere gente.
 Lors à par-moy trois fois & quatre,
 Ou elle (ce di-je) des cieux

*Vient Deesse en terre s'ebatre
 Dans ce valon delicieux:
 Ou c'est quelque tendre Naiade,
 Ou c'est quelque blanche Oreade.
 Tellement sa douce rudesse,
 Tellement sa gaye vigueur,
 Et sa puceline simplesse,
 Et son parler plein de douceur,
 Tout ensemble d'amour extreme
 M'auoyent enleué de moy-mesme:
 Que du profond de ma poitrine
 Tirant des soupirs chalureux,
 Come plein de fureur diuine
 Ie dy haletant langoureux.
 En ce lieu par quelle auënuë
 Suis-je entré? quand fut ma venue?
 Tant mon esprit éperdu erre,
 Come si je fusse empenné,
 Il me sembloit que hors de terre
 Au ciel j'auois esté mené,
 Pour viure en la joye eternelle
 Bien-heureux avecque ma Belle.
 Depuis cette heureuse journee,
 Cette fontaine & sa frescheur,
 Et cette verdoyante prée,
 Et ce bel arbre tout en fleur,
 M'ont si folement enlacé,
 Et de telle Amour ma pensee.
 Que soit que la nuit sombre chaffe
 De ses tenebres le beau jour:
 Soit qu'au Soleil quitte la place
 Pour eclairer nostre sejour:
 Soit que ie viue ou que ie meure,
 Ie ne desfire autre demeure.*

A P H E L I P P E S

DES PORTES.

IL ne faut pas, ô Muse chere,
 (Qui te plais d'aller bien disant
 De ceux qui d'un soucy plaisant
 Outrent mon cœur) il ne faut taire
 Celuy qui d'un soucy plus doux
 M'a blessé l'ame par sus tous,
 Pour ses vertus qui resplendissent,
 Et qui de leur gentil honneur
 Tant à gré les yeux m'eblouissent,
 A moy qui seray leur sonneur.

A moy qui le carcan admire,
 D'un cabinet l'honneur plus beau,
 Qui luit sur maint autre joyau
 Où mainte pierre lon voit luire :
 Là l'emeraude verdoyant,
 Icy le Rubis flamboyant,
 Le Iacinte & la Crysolite.
 Luy se sent soudain attaché
 Sur vn beau Diamant d'elite,
 Qui retient son regard fiché :
 Ainsi tout ravy je regarde,
 O DES PORTES, tant de joyaux
 De tes vertus, qui brillent beaux
 Au tresor que ton ame garde.
 Là des Muses le beau present
 M'aveugle sur tous me plaisant,
 Et premier saute sur ma lyre,
 S'égayant d'y estre sonné,
 Bien qu'un son ie ne sçache élire
 Qui vaille luy estre donné.

Mais de ma peu hautaine Muse,
 Ta douce & nette volonté
 D'une gracieuse bonté
 Les petis presens ne refuse:
 Car toy, qui rond ne me deçois,
 Lors que mes chansons tu reçois
 D'un cœur ennemy de l'enuie,
 Tu demens d'Ascre la chanson,
 Qui dit que des hommes la vie
 Nourrit l'enuieuse tançon,
 Quand vn métier mesme ils poursuinent :
 Toy qui es vn sçauant ouurier
 Auec moy d'un mesme mestier,
 Tu m'aimes, & de ceux qui viuent
 Le mesme métier rauaudans,
 La pluspart jaloux clabaudans
 Contre nous d'enuie se creuent,
 Nostre bon heur les fait creuer,
 Qui miserables plus se greuent
 Quand plus ils nous taschent greuer.
 En ce monde cy chasque chose
 Engendre ce qui la pourrit,
 Et dans ses entrailles nourrit
 En soy-mesme sa peste enclose :
 La rouille consomme le fer,
 Le bois se mange par le ver,
 La tigne les vestemens mine,
 Et l'enuie d'un mal-talent
 Nuisant dedans l'ame maline
 Le trahist de son venim lent.
 Le mechant qui se paist d'enuie
 Souffre chetif double douleur,
 Greué de son propre malheur,
 Et de l'heur qui pare la vie
 De celuy qui suit la vertu :
 Tandis de tout heur deuestu
 Contre soy forcenant se blesse,
 Bourrelé d'un cruel ennuy,

Sentant oisive la foiblesse
 De sa dent contre l'heur d'autrui.
 Mais qui veut aller au folage
 Tirant contre le clair flambeau
 D'un jour luisant sercin & beau,
 Sans trainer derriere vn ombrage?
 Mais, ô Des-Portes, voudrois-tu
 Tirer à la claire vertu
 Sans trainer, maugré ta lumiere,
 Vne ombre noire d'enuieux,
 Qui n'obscurcit que par derriere,
 Au deuant des plus troubles yeux?
 L'ombre la clarté ne deuançe :
 Les ouuriers qui sont les meilleurs,
 Ne peuuent addonner leurs cœurs
 A machiner quelque nuisance
 Contre ceux qui en demarchant
 En mesme jour, vont decachant
 En leur ouurage leur merite :
 Mais l'ignorant qui fuit de loïn
 Des vertueux la course viste,
 Se traîne en son penible soïn.
 Si les biens du cors & de l'ame
 Estoyent partis égallement,
 On n'orroit gronder nullement
 De ces malins le méchant blasme :
 Mais puis qu'ils ne sont departis
 D'égal poix, tousiours les petis
 Sur les grans s'enflent de rancune :
 Et tousiours le plus malheureux,
 Disgratié de la fortune,
 Creue sur l'heur du bien-heureux.
 Tousiours le liege deffus l'onde
 Maugré le plomb, s'éleue en haut,
 Aux filets, que le pescheur caut
 Traîne aux eaux, & jamais n'afonde :
 Ny du palmier le roide bois
 Ne flechit point deffous le pois :

*Ny la gloire bien meritee
 Ne se laisse jeter en bas:
 La vertu non jamais domtee
 Sous l'enuieux ne ploye pas.
 Plus, d'un vouge crochu lon tranche
 Le tige verdoyant du houx,
 Plus vigoureux contre les coups
 L'arbre se peuple en mainte branche:
 Non l'enuie, mais la pitié
 Au malheur joint son amitié:
 Je ne veux estre pitoyable:
 Des-Portes, il me plaiſt bien mieux
 Estre heureusement enuiable,
 Que chetiument enuieux.*

L'AMOUR DE
 MEDEE.

A MONSIEVR DE

MAINTENON.

*Tv as voulu que je raconte en ryme
 Comme Medee en sa jeunesse prime,
 D'ANGENNES, ſent du nouveau Cupidon,
 Premièrement la fleche & le brandon:
 Je te complais, encores que bien rare
 Je preme en main cette mode barbare,
 Me plaiſant plus aux nombreuses chanſons*

*Des vieux Gregeois, qu'aux modernes façons.
Telle qu'elle est, puis que l'as demandee,
Te vienne à gré cette ardente Medee,
Qui se va pleindre en ce vers rechanté
Après le chant qu'Ovide en a chanté.*

*IΛΞΟΝ déjà dans le palais d'Aête
Du Mouton d'or la demande auoit faite,
Et le labour luy estoit commandé
Pour conquérir le joyau demandé.
Du Roy Colchois en ce pendant l'infante
Conuoit au cœur vne ardeur violante :
Après auoir ores bien debatü
Pour son desir, ores pour la vertu,
Quand elle voit qu'aucques la sagesse
De la fureur ne peut estre maitresse,
Medee dit, Tu debas vainement,
Ne sçay quel Dieu te donne empeschement :
Ie m'emerueille, hélas ! que ce peut estre :
Ie sen le mal, & ne le puis conoistre :
Seroit-ce point ce qu'on appelle Aimer ?
Car doü me vient que j'entrepren blasmer
Du Roy mon pere, ainsi que trop cruelle
La volonté ? vraiment aussi est-elle
Par trop cruelle : & comment puis-je auoir
Crainte pour vn qu'ores je vien de voir
Le premier coup ? & si crain qu'il ne meure ?
Qui peut causer si grand' crainte sur l'heure ?
Chasse, Medee, hors de ton chaste cœur
Le feu conçu : racle ceste fureur,
(Si tu le peux) de ton lasche courage.
Si je pouuoy, je seroy bien plus sage,
Mais ie me sen d'vn violent é moy
Toute enleuer & tirer maugré moy.
Amour de l'vn, la raison me conseille
Soudain de l'autre, ô peine non-pareille !
L'aprouue & voy ce qui est pour le mieux,
Ie sùy le pis : ô desir vicieux !
Pourquoy bruslant, pauvre fille Royale,*

Vas-tu donner ton amour desloyale
 A l'étranger? Comment desires-tu
 D'un autre monde un mary non connu?
 Tu trouueras en ce païs où mettre
 Ton amitié: les Dieux peuuent permettre
 Qu'il viue ou meure: Il viue toutesfois!
 Le souhaitter je le puis & le dois,
 Sans que mon cœur son amour en luy mette:
 Et quelle faute a jamais Iazon faite?
 Qui, s'il n'estoit trop cruel sans raison,
 N'attendriroit pour l'âge de Iazon,
 Pour sa noblesse & sa vertu? le reste
 N'y estant point, qui sa beauté celeste
 N'émuueroit? Certes elle a pouuoir
 Dans l'estomac de mon cœur émuuoir.
 Mais si ie faux de luy prester mon ayde,
 Ie le verray mourir sans nul remede:
 Ou des Taureaux le feu l'enflamera:
 Ou la moisson cruelle le tu'ra
 Par l'ennemy engendré de la terre,
 Iettant sur luy tout le flot de la guerre:
 Ou bien sera fait le repas piteux
 Du goulu ventre au dragon impiteux.
 Si deuant moy ce massacre j'endure,
 Faut confesser qu'en ma poitrine dure
 Ie porte un cœur de rocher & d'acier,
 Et que ie suis fille d'un Tigre fier.
 Pourquoi mourir donc ne le regardé-je?
 Pourquoi mes yeux de sa mort ne soulé-je?
 Et que ne vá-je eguillonner les bœufs
 A renflammer encontre luy leurs feux?
 Et que ne vá-je encourager l'armée
 Des fiers geans contre luy animée?
 Et que ne vá-je enhorter le dragon
 Toujours veillant, pour deuorer Iazon?
 Que Dieu luy doint bien meilleure auenture!
 Ce n'est pas tout d'une volonté pure
 Luy souhaitter du bien: mais or endroit

Luy pourchasser par effet il faudroit.
 Quoy? de mon pere iray-je, déloyalle,
 Ainsi trahir la couronne Royalle?
 Et ne sçay quel étranger auolé
 De mon secours se verra consolé
 A fin qu'étant par moy sauf, il deploye
 La voile au vent, & qu'un autre en ait joye
 En l'épousant? & que Medee icy
 Porte la peine, hélas! de tout cecy?
 S'il pouvoit bien vn si grand tort me faire,
 Qu'en prendre vn autre à mon desir contraire,
 Qu'il meure ingrat : Mais la beauté qu'il a,
 Et son gent cœur ne me promet cela.
 Son œil deffend que j'aye deffiance
 Qu'il me deçoie, ou mette en oubliance
 Mon grand merite : & puis il jurera,
 Et me jurant les Dieux attestera
 Ains que rien faire : étant bien assûree
 Que craindras-tu? tu as sa foy juree.
 Depesche donc & franchy tout arrest.
 A tout jamais Iazon redeuable est
 En ton endroit de sa propre personne
 Et de sa vie : à toy seul il se donne :
 Te prend à femme : & solennellement
 Est ton époux : perpetuellement
 Tu acquerras titre de sauueresse :
 Et bien veignée en tresgrande allegresse
 Tu te verras, des meres qui sçauront
 Que leurs enfans de toy leur vie auront.
 Donc par les vens hors d'icy emportee
 Bien loin sur mer, dans la Grece jettee,
 Je quitteray sœur, frere, pere, & Dieux,
 Et mon pais? Ce sont barbares lieux :
 Mon pere est rude, & mon frere en bas âge,
 Et ma sœur est tout d'un mesme courage
 Auecques moy : & puis vn Dieu tresgrand
 Regne en mon cœur, qui ce fait entreprend :
 Ce que ie cherche est grand : ce que ie quitte

*N'est pas fort grand : ce n'est gloire petite
 Que de sauuer de la Grece la fleur.
 Et ce n'est peu voir vn païs meilleur,
 Mieux cultiué, & ces illustres villes
 Dont on nous parle, ars & façons ciuilles,
 Et ce Iazon, pour qui (tant il m'est chier)
 Je quitteroy le monde tout entier.
 L'ayant mary, bien heureuse estimee
 Seray de tous, & des Dieux bien-aimée
 Et des humains. Quand sa femme seray
 Du haut du chef les cieux ie toucheray.
 Mais quoy? Ion voit sur les profondes vagues
 S'entreheurter deux hautes roches vagues:
 Vne Charybde ennemie des naus
 Tantost humer, tantost vomir les flots :
 Mesme vne Scylle aux eaux Siciliénes
 Aspre glappir entourée de chienes
 Fieres à voir : ie n'auray point de peur
 Si vne fois ie puis anoir tant d'heur
 Que de tenir d'vne douce embrassée
 Ce qu'aime tant : si de peur suis pressée,
 Si j'ay frayeur, seulement ce sera
 Pour mon Iazon, qui lors m'embrassera.
 Quoy? Penses-tu que ce soit mariage?
 A ton forfait, ô Medee mal sage
 (Pour le masquer) tu donnes vn beau nom.
 Regarde, voy quelle grande traison
 Tu entreprends : regarde, considere
 Le grand forfait, & ta proche misere,
 Si tu le fais : parauant qu'il soit fait,
 Si tu le peux, garde toy du forfait.
 Elle auoit dit : Droiture & reuerance
 Deuant ses yeux renforçoit la constance
 Du cœur brulant : deuant son bon propos
 Amour vaincu déjà tournoit le dos.
 Elle s'en va de ses passions vuide
 Au vieil autel d'Hecate Perseide,
 Qu'vn bois ombreux & segret encouuroit :*

Déjà l'ardeur plus ne se decouvroit,
 Ains au dedans sous la honteuse crainte
 Estoit cachee & comme toute éteinte.
 Mais aussi tost que Iazon elle vit,
 La flamme morte incontinent reuit :
 Vne rougeur ses deux jouës va prendre,
 Et par sa face vn grand feu se repandre,
 Et comme on voit par le souffle du vent
 Vne bluette affoupie dauant
 Dessous la cendre au dessus étenduë,
 Se rallumer par la paille épenduë,
 Et s'augmenter prenant nourrissement
 Et se remettre, à force du tourment,
 En moins de rien, en sa vigueur premiere :
 Ainsi l'Amour qui t'eust semblé n'aguier
 Déjà languir, déjà tout adoucy,
 Voyant Iazon, par vn ardent soucy
 De sa beauté qu'elle voit en presence,
 Plus violent que deuant recommence :
 Et de hazard ce jour le jouenceau
 Se monroit plus que de coustume, beau :
 Si qu'aisément l'affection renée
 Pour sa beauté, luy eusses pardonnée.
 Le regardant, comme s'elle venoit
 Lors de le voir premierement, tenoit
 Ses yeux fichez tousiours en son visage,
 Ne pensant voir (la pauurette mal-sage)
 Face mortelle : & tant luy plaist à voir,
 Ne peut de luy son regard demouoir.
 Incontinent que l'étranger commence
 D'ouuir la bouche, & tout priué s'auance
 Jusqu'à la prendre & tenir par la main,
 Et la requiert que d'vn courage humain
 (Parlant tout bas) au besoin le sequeure,
 Et luy promet mariage : sur l'heure
 Medee dit, respendant larmes d'yeux :
 Je voy mon fait : l'ignorance de mieux
 Ne me seduit, c'est Amour qui me meine,

*Par mon moyen mis seras hors de peine.
 Quand tu seras dehors de peine mis,
 Fay d'accomplir ce que tu m'as promis.
 Iazon adonc promptement assermente,
 En attestant la deité presente
 Dans ce lieu saint : Par le pere jurant
 De son beau pere : & sa foy rassurant
 Par luy qui scait toute son entreprise,
 Et son issuë, & l'amitié promise,
 Et les hazars ausquels il se mettoit :
 Luy estant creu de ce qu'il promettoit,
 D'elle reçoit les herbes enchantees,
 Et d'elle entend les façons vstées
 Pour s'en aider : puis joyeux departant
 En son logis s'en retourne contant.*

H Y M N E D E P A N .

A V S E I G N E V R D E B R A Y

T R E S O R I E R O R D I N A I R E

D E S G V E R R E S .

B R A Y , *liberal amy d'effët,
 Pour le plaisir que tu m'as fait
 Pren cette grace petite,
 Qui apres nous plus de cent ans,
 Disant qu'auons esté d'vn tems
 Témoignera ton merite.*

CALIOPE à la belle voix,
 O Muse habitante des bois
 De la sime Olympiene,
 Et toy qui ton chef blondoyant
 Pares du laurier verdoyant,
 O race Latoniene :
 Au pié de ce beau chefne ombreux,
 Ou venez dans cet antre creux
 Guider ma main fredonnante,
 De sorte qu'en doux bruyant son
 Elle reueille vne chanson
 Sur ma corde resonante :
 Dont l'accord pinsé doucement
 Retienne en ébayffement
 La mere louue affamee,
 Qui oubliera ses louueteaux
 Affamez dans ces chefneteaux,
 Et sa queste accoustumee.
 Mon chant si bien soit entonné,
 Que le flot de Seine étonné
 De douceur rauy s'arreste,
 Et que tout arbre l'écoutant,
 Ententif aux vers se voutant,
 Panche son encline teste.
 Mais lequel d'entre tous les Dieux
 Pour de ce chant melodieux
 L'orner devons nous élire ?
 N'est-ce pas toy Dieu des troupeaux,
 Amy des bois & des coupeaux
 A qui j'ay voué ma lyre ?
 Soit donc sur ma lyre loué
 Le fils de Mercure auoué,
 Pan le cornu le mi-beste.
 Oyez sa douce fluste oyez :
 Voyez comme il branle, voyez,
 Le pin qui luy ceint la teste.
 Le voicy venir : ie le voy :
 Les Nymphes, les Satyres j'oy :
 Jean de Baif. — II

Loin, loin, qui se sent coupable.
 Chacun, ô Pan n'a le pouvoir,
 O Dieu cheurepié de te voir,
 Tout œil n'en sera capable.
 Loin tout ce jour plaints & douleurs,
 Loin tout ennuy, loin toutes pleurs :
 Lieffe y est ordonnée.
 Passon-le, passon-le en ébats.
 Sus danson, sus drillon nos pas,
 Suiuans la notte sonnée.
 O Pan, sous les ombrages noirs
 Parmi les montagneux manoirs,
 Au plat d'une haute roche
 (De qui nul errant bergeret
 Par nul passable senteret
 Ny son troupeau ne s'approche)
 Tu dresses, couplant le doux son
 De ta musette à ta chanson,
 Le rond bal des Oreades,
 Qui de main en main carolant
 Iette en l'air, la verdure foulant,
 Gayment leurs gayeres gambades.
 A ces plaudiffemens joyeux
 D'Echon les rochers enuieux
 De tous costez rebondissent :
 Les pins surfaillans doucement
 En double retentissement
 Par les monts leur applaudissent.
 Des Nymphes lassettes du bal
 La flotte apres descend au val
 A la fontaine frechette,
 Où le riuage verdelet
 Du long du bruyant ruisselet
 Fournit de molle couchette.
 Où le melilot faououreux :
 Où les violiers odoureux,
 Le thin & la marjolaine,
 De toutes parts embasment l'air,

Parfumé d'un celeste flair
 Sous la Zephirine haleine :
 Là s'assied de rang ce troupeau :
 Là, toy reuestu de la peau
 De loupcerues mouchettees,
 Tu rampes d'elles au milieu,
 T'esfouïffant d'ouir, ô Dieu,
 En voix d'un accord jettees.
 Comme le messager des Dieux,
 Quitant les hauts palais des cieux,
 Dieu blessé d'amour humaine,
 En Cyllene où est son autel
 Immortel seruant vn mortel,
 Aux pastis ses troupeaux meine.
 Comme là maistre de ses vœux
 De sa Dryope aux blonds cheueux
 Dormant au sein, il oublie
 Pour la forest le ciel vouté :
 Tant son cœur à luy mesme osté
 Amour à la Nymphé lie.
 Comme avec elle il se mesla,
 Et la gente Nymphé de là
 La neuvieme Lune pleine,
 Son desiré fardeau mit bas :
 Et le poupard ne souffloit pas
 La douceur de l'air qu'à peine :
 Quand les Dryades, qui estoyent
 Lors à ces couches, se mettoyent
 A fuir toutes de crainte :
 Premier Lucine le laissa :
 Sa mere mesme se dressa
 D'horreur nouvelle contrainte.
 Voyant son fils vn monstre tel,
 Qui du fourchon de son ortel
 Estoit bouc jusques aux hanches :
 Au reste estoit tout homme, fors
 Deux cornes qui sailloyent dehors
 De son front comme deux branches.

Mais son pere non estonné
 Seul ne l'a pas abandonné,
 Ains rassera les craintives:
 Où fuyez vous pleines d'effroy,
 O Nymphes, dit-il, vostre Roy
 En allures si hastives?
 Demeurez: voicy vostre Dieu:
 C'est à luy tout champestre lieu:
 Honorez-le dés ceste heure.
 C'est luy qui doit les bois ombreux,
 Les champs, les monts, les autres creux
 Retenir pour sa demeure.
 Et c'est luy qui d'eaux ondoyans
 Et qui d'herbages verdoyans
 Paistra les brebis foibles:
 Qui nommé garde des troupeaux
 Crespera leurs espesses peaux,
 Mouffant leurs toysons molletes.
 Le bestail sera bien gardé
 Qui paistra l'herbe, regardé
 Par luy d'une œillade saine:
 La louue ne le raura:
 Ny l'œil forcier ne luy nuira:
 Ny l'herbe de venin teinte.
 Heureux le roc, le bois heureux,
 Où bruira son chant doucereux:
 Soit qu'aux voustes azurines
 Flamboyent les astres ardans:
 Soit que le jour se plonge dans
 Le gouffre des eaux marines.
 Alors les astres par les cieus
 Rebrilleront à qui mieux mieux:
 L'air serenera sa face:
 La plus fiere eau se calmera:
 Flore de fleurs parfemera
 Toute la voyfine place.
 Ny l'oyseau blanc qui sur le bord
 De la Touure chante sa mort:

Ny l'oyseau qui sur la branche,
 Gemissant son meurdre cruel,
 D'un lamenter continuel
 En doux fredons l'air detranche,
 Sa chançon n'égaleroient pas.
 Sus arrestez doncques vos pas
 O troupe ore en vain poureuse:
 Vn tems viendra qu'à meilleur droict
 Maintes de vous en maint endroit
 Fuierez sa course amoureuse.
 Ce dit Mercure. Puis apres
 De son fils s'apochant plus pres
 Dans vn lieure il l'envelope:
 Et tout joyeux partant de là
 En diligence il reuola
 Sur l'Olympienne crope.
 Il entre au milieu du parquet
 Et là déploye son paquet
 Deuant la bande celeste:
 Le pere aux Dieux de joye épris,
 Le premier entama le ris
 Mettant en train tout le reste.
 Dedans ses bras Bacchus le prit:
 Le Dieu de Dele le cherit:
 Et Venus, quittant sa place,
 Put de ce monstre gracieux,
 Asses long temps ses haues yeux:
 Puis baissant sa rouge face,
 O Dieu mi-bouc, ô Dieu petit,
 Petit ores (ç'at' elle dit)
 Mais qui le plus grand dois estre
 De tous les autres demy-Dieux:
 Croy garçon, croy, pour en tous lieux
 Te faire à mes jeux adestre.
 Ie te saluë, ô Cheure-pié,
 De ce chant à toy dedié,
 Attendant que ie façonne
 Vn vers, ô Dieu des pastoureaux,

*Qui joint au bruit des chalumeaux
Bien mieux tes louanges sonne.*

A T A L A N T E.

A V S E I G N E V R I V L E S

G A S S O T.

*V*OUVROIS-tu, doux GASSOT, entre vn millier d'affaires
Importuns & pressans, qui te sont ordinaires,
O des Muses l'ami, dérober le loisir
Pour lire ce discours, & t'en donner plaisir?

*D*U temps des Heros fut l'Heroïne Atalante,
On ne sçait lequel plus en vitesse excellente
Ou parfette en beauté. Comme elle s'enqueroit
A l'oracle d'vn Dieu du mary qu'elle auroit,
Le Dieu luy respondit : Fuy fuy la compagnie
D'vn mary Atalante, & ne t'en prenne enuie.
Tu t'en passerois bien : ne t'en pouuant passer
Toy-mesme en ton viuant te conuendra laisser.
De son destin où la pucelle espouree,
Par les buissons toufus du monde retiree
Vit en virginité : mais d'vn cruel marché
Son noffage promis est tousiours recherché.
Ell' dit aux pretendans : Nul n'aura jouissance
De moy, si parauant ma course ne deuance :
Courez donques à moy : qui me deuancera
Pour le pris & pour femme il me fiancera :
Mais qui ie passeray, pour loyer faut qu'il meure :
C'est la loy du combat, où ie veu qu'on demeure.

Bien felonne est la loy, mais (tant peut la beauté!)
 Encor y a il presse à telle cruauté.
 Hippomene voyant la course depareille,
 Entre les spectateurs, se moque & s'emerveille :
 Est-il homme (dit-il) si follement épris
 Qui pourchasse vne femme atrauers tels perils?
 Blasfant des jouenceaux la fureur excessiue :
 Mais quand il vit son trait, & sa face naïue,
 Et son faitis corsage, & ses beaux membres nus
 (Car nuë elle couroit) dignes d'une Venus,
 Il se tut espamé. Recourant la parole,
 Pardonnez moy, dit-il, ma reprise trop folle,
 O vous que j'ay repris : quand ie vous ay repris
 Ne cognoissois encor de vos courses le pris.
 Plus la belle il louoit, plus il la trouuoit belle,
 Et plus de feux d'amour en son cœur amoncelle :
 Il souhaitte que nul ne l'aille deuanter,
 Il creint pour son honneur, puis commence à penser.
 Faut-il que lâchement ce combat ie regarde
 Sans tenter la fortune : il n'a qui ne hazarde :
 Dieu conduit qui a cœur : Tandis qu'il discourroit
 Atalante volant d'un pas aislé couroit :
 Et bien qu'elle semblaist décocher plus soudaine
 Que la fleche de l'arc, tout beant Hippomene
 Admire sa façon : car sa grace croissoit,
 Et plus belle au courir la fille paroissoit.
 Hachant menu des pieds luy volletoit derriere,
 Où sembloit volleter la double talonniere :
 Ses longs cheueux espars par le dos yuoirin
 Treluisoyent au Soleil comme l'or le plus fin :
 Sous le souple jarret la peinte banderole
 D'un jartier ondoyant sur la grene bauole :
 Et parmi la blancheur des membres qu'elle estend
 Vn incarnat rosin flambe s'entrejettant,
 Tel que celuy qu'on voit au rougissant fueillage
 De la rose nageant dessus le blanc letage,
 Ou quand la rouge vitre ardante du Soleil
 Peint le marbre poli si bien qu'il trompe l'œil.

Tandis que l'estranger à tout cecy repense
 Et remarque des yeux ce qui donne accroissance
 Au feu de son amour, la course mise à chef
 La vierge veinquereffe emporte sur le chef
 La couronne en grand feste, & tous les perdans blesmes
 Payent selon l'accord les amandes extrêmes:
 Mais luy non effroyé du triste euenement
 Des pauvres jouuenceaux, se resout promptement
 Et se presente au camp, & l'œil fiché sur elle
 Hardi vient l'affaillir d'une parole telle.

A ces tiltres d'honneur aisez à conquerer
 Sur hommes de neant cuides-tu t'arrester?
 Proue-toy contre moy: ou soit que te surmonte,
 Estre gagné d'un tel ne te sera point honte:
 Megareus est mon pere: Oncheste mon ayeul:
 Neptune Roy des eaux j'ay pour mon bisayeul:
 Et ie tay la vertu qui la race accompagne:
 Ou soit que la fortune ordonne qu'on me gagne,
 D'Hippomene veincu à ton nom demourra
 Un glorieux honneur, qui jamais ne mourra.

Comme il disoit cecy, Scheneide amiable
 Arreste dessus luy son regard pitoyable:
 Et commence à douter qu'elle aimeroit le mieux
 Qu'il fust d'elle veincu ou bien victorieux.
 Puis souspirant, Quel Dieu (dit-elle) aux beaux contraire
 Veut perdre ce beau fils, en le picquant à faire
 Cette folle entreprise, & de me demander,
 Et de sa chere vie à la mort hazarder?
 Non, ie ne vau pas tant: & si ne suis atteinte
 De sa beauté, combien qu'en dusse estre contreinte:
 Sa jeunesse m'atteint: Ie ne porte amitié
 A la personne, mais l'âge me fait pitié.
 Quoy? n'est-ce rien aussi de celle vertu grande
 Qui de la mort hideuse à la creinte commande?
 Quoy? n'est-ce rien qu'il est le quatrieme conté
 Du Dieu sous qui flechit l'Oceane domté?
 Quoy? n'est-ce rien qu'il m'aime? & d'amitié si forte
 Que mon seul mariage il estime, de sorte

Que mesme il veut mourir, si le contraire sort
 Me deniant à luy le conduit à la mort ?
 Garçon, retire toy tant qu'en as la puissance,
 Et delaisse de moy la sanglante alliance :
 Mon noffage est cruel : y n'est fille, combien
 Que tressage elle soit, qui ne te voulust bien.
 Mais doù vient que pour toy tellement me soucie
 Tant d'autres mis à mort qui ne m'ont adoucie ?
 A son dam : meure donc : puis qu'il n'a profité
 De voir les autres morts par leur temerité :
 Puis qu'il n'aime sa vie. Et faudra-t'il qu'il meure
 Pour auoir voulu faire vne mesme demeure
 En viuant avec moy : & qu'il perisse à tort,
 Pour loyer de l'amour guerdonné de la mort ?
 En lieu d'auoir honneur, ie seray diffamee :
 En lieu de bon renom, ie seray mal-nommee
 De gain si malheureux. Mais si mal t'en aduient
 Il ne part de ma faute, ains de la tienne vient.
 Pleust à Dieu maintenant que desister voulusses,
 Ou, puis qu'es obstiné, que plus viste tu fusses !
 Ha, que lon recognoist en ce visage beau
 Du trait de Damoiselle entre le Damoiseau !
 Ha chetif Hippomene, & pourquoy m'as-tu veuë ?
 Vne vie plus longue, ó pauuret, t'estoit deuë :
 Mesme si de ma part plus heureuse eusse esté,
 Et les destins fascheux ne m'eussent rejetté
 Bien loin de tout espoir du triste mariage,
 Triste à moy seulement par vn maudit presage :
 Vraiment tu es l'vnic & le seul qu'eusse estu,
 A qui joindre mon lit j'eusse plustost voulu.
 Voila ce qu'elle dit, & comme encor nouvelle
 Et lors goustant d'amour la premiere estincelle.
 Ne sçachant qu'elle fait elle aime, & n'y consent :
 Elle est pleine d'amour, & son amour ne sent.
 Et le peuple & son pere au champ de la carriere
 Ia demandoient à voir la course coustumiere,
 Quand le Neptunien de soucis empressé
 Vers la douce Venus s'est ainsin adressé :

*Je te pry Citheree, aujourdhuy fauorise
 Et meine à bonne fin l'amoureuse entreprise
 D'vn qui se vouë à toy : soustien de ta faueur
 Le feu qu'as allumé toy-mesme dans mon cœur.
 La requeste soudain à Venus annoncee
 D'vn vent non enuieux, d'elle fut exaucee :
 Qui pour l'heure pressant (car ils alloient courir)
 Hastiue s'auança de tost le secourir.
 Dans Cypre la plaisante est vne belle pléne,
 Que les gens du pais appellent Damascene :
 Qui du terroir fertile est le plus gras endroit,
 Où nul autre, sinon la Deesse, n'a droit :
 A qui des bons vieillars de jadis fut laissée
 A son temple sacré pour jamais annexee.
 Dans le milieu du champ est l'arbre jaunissant
 En fueilles & rameaux de fin or splendifsant :
 Là Cypris de sa main cueût trois pommes dorees,
 Les porte à Hippomene & les baille, faees
 Si que nul qu'Atalante & luy seul les verroit,
 Et l'instruit promptement de ce qu'il en feroit.
 Le signal fut sonné quand à teste baiffée
 L'vn & l'autre decoche à la course dressée,
 Coulant d'vn pied legier sur le sable asleuré
 Non merqué de leur trac. Tu tiendrois asseuré
 Qu'ils raseroyent les flots sans se mouiller la plante :
 Et que les épics droits sous leur course volante
 Tiendroyent coup sans flechir : les cris & la faueur
 Du peuple, au jouuencel esperonment le cœur,
 Courage là, courage : asteure, c'est asteure
 Qu'il faut doubler le pas : haste-toy, ne demeure :
 Boute, boute Hippomene, efforce toy : ie voy
 Qu'auecque la victoire Atalante est à toy.
 Lon doute lequel plus, ou l'heros Megaride
 S'esjouit de ces voix, ou bien la Scheneïde.
 O quantesfois, combien qu'elle peust le laisser
 Et gagner le dauant, la ton veu relaisser !
 Apres auoir long tems tins l'œil sur Hippomene
 Contemplant sa beauté l'en retirer à peine !*

*L'aleine luy faillant hanseus il halletoit,
 Et le bout de la course encores loin estoit,
 Quand la premiere pomme il jette en la carriere :
 La vierge s'ébaît, & demeure derriere,
 Enuieuse du fruit qu'elle veut amasser
 Qui roulant treluisoit : & luy de la passer
 Et l'air de retentir d'une longue huée :
 Elle de refournir la course entrelaissee,
 Et regagner le tems d'un galoper dispos,
 Et remettre l'Amant à luy soufler le dos.
 Encores amusee au jet d'une autre pomme
 Legiere avoit rateint & repassé son homme,
 Et rien que le dernier du chemin ne restoit,
 Quand l'amant qui pantois derriere se hastoit,
 Aide asteure (disant) ton dernier don Deesse,
 Rua l'or à cartier par devant sa maistresse
 Boulant à trauers champ, à fin de s'échapper,
 Et qu'elle s'amusant ne le puisse atrapper.
 De ne se destourner la pucelle fait mine :
 Venus luy donne cœur, tant qu'elle s'achemine
 A leuer le bel or : Et pour mieux l'amuser
 Plus qu'elle ne pesoit la pomme fit peser.
 Tandis qu'elle tardant du tiers joyau s'empesche,
 Hippomene hastif la carriere depesche :
 Et premier que sa femme à la borne venu
 En rapporte vainqueur le loyer conuenu.
 Meritoit pas Venus qui luy fut tant propice,
 Qu'il la remerciast d'un si grand benefice,
 Encensant son autel ? l'ingrat qui l'oublia
 N'encensa son autel ny l'en remercia.
 La Deesse en courroux soudainement s'irrite
 Pour vanger cette offence : & du mespris despote,
 Par l'exemple d'eux deux, arreste d'auser
 Ceux qui viendront apres, de ne la mespriser.
 Les deux Amans passoyent par un arbreux bocage
 Où fut un temple vieil, qu'Echion au vicil âge
 A la mere des Dieux de veu fait dedia.
 Là de se reposer l'endroit les conuia*

*Lassez du long chemin : Là Cypris fit surprendre
 D'un desir importun de l'ingrat le cœur tendre
 Au plaisir amoureux. Contre le temple estoit
 Vn sombre obscur caueau, qu'un roc naïf voustoit,
 Lieu deuot & sacré de maintes imagettes
 Des vieux Dieux departis par des niches retraittes
 Dans le tuseau caué. Hippomene entré là
 D'un forfait execré le saint lieu viola.
 Les Dieux tournent les yeux : Et la mere entouree
 Pensa de les noyer dans Styge tant juree :
 La peine luy sembla legere pour le fait :
 Donc sans les mettre à mort leur figure defait.
 En houpeaux de poil roux leur blonde cheuelure
 Se change assaunageant leur douillette encoulure :
 D'espaule & d'estomac en large se harpans,
 Euidez par le flanc desia panchent rampans :
 En lieu de piez & mains, sur des pattes veluës,
 Armez en lieu de doits de cinq griffes crochuës :
 La queuë longue ronde ballie le sablon :
 En la face chagrine est vn courroux felon :
 Leur parler & crier, est de rugir & braire :
 Autre talame n'ont que le bois leur repaire :
 Et deuenus Lyons des autres redoutez
 Sont au char de Cybele attelez & dontez.*

E P I T H A L A M E.

A M O N S I E V R D' A S S E R A C

S E I G N E V R D E L A F V E I L L E E.

ASSERAC, à qui de la bouche
 Peithon fait le doux miel couler,
 Qui par l'oreille glisse & touche
 Les cœurs d'un gracieux parler,

*Tu auras (ce croy-ie) à plaisir
Lire ton nom dedans mon liure.
Mais quel vers pouuooy-ie choisir
Plus digne pour t'y faire viure,
Que ce chant dont fut honoré
Ton mariage bien heuré?*

*NE VOVS PLEIGNEZ plus que la Lune
Meine trop lentement son cours:
Ny que la grand' clairté commune
Traîne comme à regret les jours.
Le jour que tant vous desiriez,
Qui vous donnera jouïssance,
Du bien pour qui vous soupiriez,
L'heureux jour de rejouïssance,
Le voicy venir l'heureux jour,
Qui n'est dedié qu'à l'amour.*

*Amour est de ce jour le maistre,
Et tout cela qui l'amour suit,
Tout le bon & beau qui peut estre
Pour aider l'amoureux deduit:
Le jeu, la joye, le plaisir,
La paix, les graces, la concorde.
Ce qui trouble le doux desir
Soit loing d'icy, loing la discorde,
La jalouzie & la rancueur,
Loing tout soucy, loing toute peur.*

*Heureux espoux, espouse heureuse,
Toy compagne d'un tel mary:
Toy de fille tant vertueuse
Le seul compagnon fauori.
Espouse, tu peux te vanter
D'estre en mary bien fortunee:
Espoux, tu dois te contenter
De la vierge qui t'est donnee,
Riche de presens si diuins,
De la main de nos Rois benins.
L'heur que c'est la bonne nature:
Mais au double on doit estimer*

Quand vne bonne nourriture
 Au bien la fait accoustumer.
 Il ne cognoist pas la vertu,
 Qui de Conan n'a cognoissance,
 Qui de son tems a combattu
 Et l'injustice & l'ignorance.
 Ton espouse est le sang aimé
 De ce Conan tant estimé,
 Si d'un bon pere estant bien nee,
 L'air commun à tous elle but,
 Tu la diras mieux fortunee
 Pour l'heur qu'en son enfance elle ut,
 D'apprendre de l'honneur les loix,
 Entre les filles de la Mere
 Et de nos Dieux & de nos Rois
 De toute bonté l'exemplaire :
 Sa main te donne ce bon-heur,
 Qui n'est pas vn petit honneur.
 Qui ne sçait l'antique Noblesse
 Du sang illustre de Rieux,
 Qui se maintient par la prouësse
 De cent cheualiers glorieux ?
 Vn de ce noble sang issu,
 Qui ne dement d'aucune faute
 Sa race, qu'il ne soit reçu
 Où lon marche la teste haute,
 Luy de mille graces orné
 Pour mary va t'estre donné.
 Quoy? voicy la sainte journee,
 Que desiriez de si long tems :
 A voir vostre grace estonnee,
 Encor n'estes vous pas contens :
 Vous auez le jour desiré,
 Mais non celle nuit desirée :
 Ce jour sera tost expiré,
 Voicy la nuit tant esperee :
 Soyez prests Amans bien-heureux :
 Armez-vous au choc amoureux.

Combien que celle nuit venuë
 Te mette à mesme ton desir,
 En liberté d'embrasser nuë
 Celle en qui gist ton seul plaisir :
 Desires-tu ce que tu as ?
 En as-tu quelque deffiance ?
 Les souhets il faut mettre bas
 Depuis qu'on a la jouïssance.
 Amant, de tes vœus jouïsseur,
 Chasse la crainte, tout est seur.

Pucelle, tu trembles creintive,
 Et celle nuit, que tu soulois
 Dire trop lente, est trop hastive :
 Tu crains le bien que tu voulois :
 Oste cette honteuse peur,
 Oste la honte dommageable,
 Qui te fait prendre à contrecœur
 Ce qui t'estoit plus agreable :
 Vierge, en horreur le bien tu as,
 Qu'étant femme tu aimeras.

Sus, Amour, choisy dans ta trouffe
 Vne sagette au fer doré,
 Trempé de la trempe plus douce,
 Toute de miel tresepuré :
 Le fût soit d'un rouseau trié
 Entre les roseaux de Madere,
 Droit, rondcelet, & delié,
 A qui sa manne encor adhere :
 Il voudroy que les empannons
 Fussent deux pannes de pigeons.

Cette fleche d'élite encoche
 Sur le nerf de ton arc tendu.
 Entese l'arc, & la decoche :
 Poy, j'oy le son qu'il a rendu :
 La fleche prompte j'oy voller :
 Tranche le vent & le trauerse :
 Elle sifle & fillonne l'air :
 Deux cœurs d'un beau coup elle perce,

*Deux cœurs de deux amans heureux,
 Autant aimez comme amoureux.
 Viuez en concorde amiable,
 Exercez vous au jeu d'amour:
 Vn baiser longuement durable
 Soit l'approche de tel etour:
 La prouesse de tes ayeux,
 Ry-eux, en ce combat oublie,
 Pour d'un courage gracieux
 Debeller ta douce ennemie:
 Tu l'auras la priant bien fort,
 Tu la vaincras d'un doux effort.
 Toi aussi la belle épousee,
 Ne fois trop rude à ton époux:
 Souffre, si tu es auisée,
 Qu'il te gaigne en ce combat doux:
 Et n'usant de toute rigueur,
 En son endroit soy gracieuse:
 Croy moy, quand il sera vainqueur,
 Tu seras la victorieuse:
 Vostre plus grand debat sera
 Faire à qui plus s'entraîmera.
 Piquez de si louable enuie
 Menez ce debat bien-heureux
 Au dernier soupir de la vie,
 Tous deux aimans come amoureux:
 Cueillez les vigoureuses fleurs
 De vostre gaillarde jeunesse:
 Ioignez l'amitié de vos cœurs
 Jusques à l'extreme vieillese,
 Et plus vos âges vieilliront,
 Plus vos amours rajeuniront.*

FIN DV SIXIEME LIVRE

DES POEMES.



LE SETTIEME LIVRE
DES POEMES

A MONSEIGNEUR LOUIS
DE GONZAGVE DVC DE
NEVERS.

O L'HONEUR *du sang de Mantouë,*
Mon suport : il faut que te louë,
Qui ne t'es voulu contenter
De la splendeur de l'alliance
Et de l'Empire & de la France,
Dont ta race peut se vanter.
Toy riche des biens de fortune,
Doué de grace non commune,
Noble, prudent & genereux,
Tu voulus munir ton courage
De vertu, le seur heritage
D'vn cœur hautain & valeureux :

Que la force ny les années,
 Par qui les grandeurs ruinées
 Tombent en piteux deconfort,
 Ne pourront nullement abatre :
 Car tu as de quoy les combatre,
 Resistant contre leur effort.

Par telle vertu tu fais teste
 Au sort, qui douteux ne s'arreste,
 Que tresbien tu as maitrisé,
 D'une par trop cruelle preuve !
 Mais jamais home ne se treuve
 En tout du sort fauorisé.

Mesme cét heureux Alexandre
 Tachant d'affaut les villes prendre
 Les hazards plus grands a tentez :
 Où reçut blessure & louange.
 Mais par le blasme elle se mange
 Pour ses courroux ensanglantez.

On sçait que Cæsar le grand Prince,
 Vainqueur de plus d'une prouince,
 Tomboit du haut-mal abatu :
 Mais ce mechef rare en l'histoire,
 Ne pouuant obscurcir sa gloire
 Chét éblouï de sa vertu.

Quand le boulet ta jambe blesse
 Du cors tu perdis quelque adresse :
 L'esprit en est plus vigoureux.
 Tu es entier, constant & sage :
 Et ton bien atrempé courage,
 Sort du malheur plus valcureux.

Si ne faut-il pas que ta grace
 Enuers nos Muses j'outrepasse :
 Tu les aidas de ta faueur,
 Quand d'une louable entreprise
 Par nous la Musique remise
 Lui fit en son premier honneur.

O bon Duc, je ne pourroy taire
 Combien ton conseil a pu faire

Pour maintenir l'antique foy.
 Si elle vit non amortie
 France t'en doit vne partie,
 Loyal Conseiller de mon Roy :
 Quand tu conduis la vengeance,
 Raclant des mutins la méchance,
 Come dauant j'auoy chanté
 Aux noces du grand Duc de GVISE.
 Quand d'une royale entreprise
 Renuersas le roc enchanté.
 Là le forcier & sa cautelle
 Font le faut d'une feinte belle,
 Qui cachoit vne verité :
 Que le tems qui fait tout conoistre,
 Au bout de deux ans fait paroistre,
 Terrassant l'infidelité.

LE MARIAGE DE
 FRANÇOIS ROYDAVIN
 ET DE MARIE ROINE
 D'ECOSSE.

A MONSEIGNEUR LE
 CARDINAL DE GVISE.

RIEN de ferme, ô Prelat : Le tems fuit come l'oude.
 Combien de changemens depuis que suis au monde,
 Qui n'est qu'un point du tems ? j'ay vu le grand François,
 Lors que l'an quatorzième à peine je passois.
 Je vy regner HENRI. je vy celle aventure
 Le rair au tournoy. Je vy sa sepulture.

*Le vy sacrer son fils Roydaufin parauant,
Dont les noces je chante. Il passa come vent.
Puis CHARLES mou grand Roy vint enfant à l'Empire.*

*Rien ne peut auenir en l'état qui soit pire
Pour le peuple & le Roy, qu'estre en enfance pris
Apelé pour regner. De là sourd le mépris:
Le mépris aux malins engendre l'oubliance
Du deuoir, les mouuant à toute outrecuidance:
Come ces deloyaux & turbulens peruers,
Qui ont voulu jetter ce Royaume alenuers.
Mais sans guiere tarder CHARLES vangeur & sage,
N'a pas si tost atteint d'home le premier âge,
Qu'il a vangé le tort à son enfance fait,
Faisant mordre la terre au rebelle defait.
Or à fin que le tems la memoire n'éface
Par l'oubly pareffeux de chose que lon face,
Voicy come François, qui tost se reposa,
La Roine vostre niece à Paris épousa.*

*PEUPLE reiouï toy : que pour ce jour les armes
Ayent relâche vn peu : Reposez-vous gensdarmes,
Mettez bas la cuirasse : & vous soldats aussi
Auec le corselet dépoiliez tout soucy.
Il se faut reiouir : que par tout on s'apreste
A passer la journee en bien-heureuse feste.
O Paix du peuple aimée, aujourdhuy montre nous,
Pour le moins aujourdhuy, vn bon visage & doux :
Voy nous, ô bonne Paix, & réyan sur la France
Tous les fruits & les fleurs de ton cor d'abondance.
Mars, va voir ta Venus pour ce jour, & demain
Remé-nous si tu veux les armes en la main :
Nous te fuirons par tout : Si l'ennemy se montre
D'vne telle fureur nous irons alencontre
Qu'il sera mis en route : & deuant nous espars
Les Bourguignons chassez, fuiront de toutes pars
Mars, donne nous ce jour : où se fait l'aliance,
Qui joindra pour jamais l'Ecosse à notre France :
O mariage hcureux, que Dieu veule lier
Pour faire sous vn Roy deux royaumes plier :*

*Et non deux seulement, mais sans meurdre & sans guerre
A la France & l'Ecoffe alliant l'Angleterre,
O FRANÇOIS, ton épouse vn jour puisse à tes loix
Par vn acord amy soumettre les Anglois.*

*Mais à fin qu'aujourd'hui le sacré mariage
De FRANÇOIS & MARIE avecque bon presage
S'accomplisse en tout heur, tous d'un consentement
Prions Dieu de benir ce diuin sacrement.*

*Loin d'icy tout ennuy, loin d'icy la tristesse:
Qu'on ne voye sinon toute joye & liesse:
Nostre noble Daufin, premier fils de HENRI,
D'une Roine à ce soir doit estre le mary:
Et se peut bien vanter d'épouser la plus belle
Des Roines de tout tems. Car cette Roine est telle
(Que bien qu'elle fust autre) elle auroit merité
D'estre femme d'un Roy: telle est sa magesté.*

*Sus, que toute la terre en cette saison douce,
Les dons du beau printems en grande planté pouffe,
Pour fester ce beau jour: Le ciel serain & beau
Temoigne le bon heur de ce doux renouveau.
Sus, Ninfes de la Sene allez en vos prairies
Cueillir de vos beaux doigts les herbettes fleuries
Des meilleures odeurs: & sur les flots aimez
De vostre fleuve verd les fleurettes semez.
Tien-toy le vent Marin: l'Auton moite s'apaise:
La Galerne soit coye, & la Biçe se taise:
Nulle aleine de vent ne souffle en nulle part,
Si ce n'est de Zefir le ventelet mignard.
Que l'Ocean, qui bat le riuage d'Ecoffe,
Soit calme celebrant cette royale Noÿsse:
Que les Tritons joieux dans leurs creux limassons
En l'honneur de leurs Roys entonnent des chansons:
Les Nereides seurs par les marines plaines,
Facent leurs jeux, nageans sur les dos des balain. s.
Les autres en vn rond se tenant par la main
Dangent, & dessus l'eau decouurent tout le sein.
Que le ciel étoilé fauorifant la feste
En l'honneur de nos Roys astres nouveaux apreste,*

*A fin qu'il n'y ait point ne soit & n'ait esté
Vn jour de toutes parts plus saintement festé.*

*Quelle foule est-ce là? N'oy-je pas que lon sonne
Les hauboyz & cornets? Tout le ciel en resonne.
La pompe va marcher. Voicy les marié̃z,
Qui d'un sacré lien veulent estre liẽz.*

*Nostre grand Roy HENRI dessus la troupe excelle
Comme le clair Soleil en plein jour estincelle:
La Roine CATHERINE entre les Dames luit
Comme vne claire Lune en vne belle nuit.*

*Mais genereux Enfans d'un noble & vaillant Pere,
Quand vous serez en aage, ó que vous deuez faire
De beaux faits vertueux, pour donner argument
Aux Poètes d'alors de chanter hautement.*

*Croissez heureux Enfans: Vostre cœur magnanime
Possible vn jour fera des Poètes estime,
Qu'on méprise aujourdhuy: maugré les enuieux
Leur nom ne sera plus, come il est, odieux.*

*Qui sont celles apres qui ainsi que Planetes
Qui sortent de la mer, luisent claires & nettes?
Ce sont MESDAMES sœurs: puissiez-vous vne fois
Acorde vne paix qui acorde nos Roys.*

*Voyez-vous pas aupres la sœur du Roy la Tante
Du noble ROIDAVFIN? ó Princesse excellante,
Pour ton rare sçavoir & sainte chasteté,
Le surnom de Pallas tu as bien merité.*

*Mais qui est celui-là qui en si douce face
Porte vne magesté? s'il n'est Roy, à sa grace
Il est Prince du sang. C'est le Roy Nauarroys,
Le sion fleurissant de l'estoc de nos Roys.
Ie voy là sa compagne, ensemble l'heritiere
Du sçavoir de sa mere, & des biens de son pere:
O diuin mariage, où le plus grand debat,
C'est qu'à aimer le plus vn chacun se combat.
Ses deux freres ie voy: l'un que Mars fauorise.
L'autre qu'un saint chapeau doublement autorise.
Le troisiéme y seroit: mais (maleureux destin!)
Ne troublons de douleur ce bien-heureux festin.*

De Princes j'aperçoy vne belle noblesse,
 La race des vieux Roys, desquels la grand' prouëſſe
 Conquit Ierusalem, la Sicile donta,
 Naples & la Calabre, & les Turcs surmonta.
 le voy come vn beau lis le Prince de Lorraine
 Se leuer & fleurir : L'attente ne soit vaine
 Que nous donne sa fleur : mais soit avec le tems
 Aussi bon son œſté come est beau son printems.
 Et puiffé-je luy dire vn chant bien delectable,
 O ses nobles Couſins, qui vous soit agreable,
 Quand ie celebreray l'heureux jour qu'on verra,
 Lors qu'une que ie voy pour épouse il aura.

Voyez ce Cardinal en sa verde jeunesse,
 Qui surpasse en conseil des plus vieux la sagesse :
 CHARLE, digne tu es de tenir en ta main
 De saint Pierre les clefs mis au siege Romain.

Voyez le Duc de Guiſe avec ses nobles freres :
 C'est par eux que Calais, que perdirent nos peres.
 Nous a esté rendu : & Dieu veut que par eux
 Contre nos ennemis nous soyons plus heureux.
 La mere de l'épouse est leur sœur. Angleterre,
 Tu ſçais que peut valoir son courage en la guerre,
 Qui n'est point feminin, qui, jamais abatu,
 Preuve de quelle part il retient sa vertu.

Mais entrepren-je bien chanter de l'assemblee
 Vn chacun dignement, quand ma vuee troublee
 S'eblouit de la voir, come si j'auoy l'œil
 Fiché pour contempler les rayons d'un Soleil?
 Retirons-nous soudain de si haute entrepriſe.
 Car chacun en ce lieu peut bien voir (s'il y viſe)
 De la France la fleur, l'honneur & l'ornement :
 Si non, il n'a point d'yeux & moins d'entendement.

Chantons le ROYDAVFIN & la ROINE MARIE,
 Que le Prelat sacré d'une foy sainte allie
 En la porte du temple. Ils jurent en sa main.
 Le serment qu'ils ont fait, ó bon Dieu, ne soit vain.
 Bien-heureux mariez, que vostre foy juree,
 Autant que vous viurez puisse auoir sa duree.

Or allez dans l'église implorer la faueur
 De ce grand Dieu qui done aux noſſes le bonheur.
 Quelque pompeux feſtin ou ſeur traité qu'on face
 Pour joindre les époux, ce n'eſt rien ſans la grac
 De ce grand Roy d'enhaut. Faites voſtre deuoir,
 O l'epoux, ô l'epouſe, & vous pourrez l'auoir.
 Voſtre priere eſt faite : & ſoit elle exauſſee.
 Rentrez en l'Eueſché où la ſalle eſt dreſſee
 Pour vous y receuoir : prenez y le diſner,
 Mais le reſte du jour il n'y faut ſejourner.
 Allez dans le Palais acheuer la journee
 Où pour vous feſtoyer la grand' ſalle eſt ornee :
 Il faut paſſer la nuit dans ce Palais Royal
 Où lon vous a dreſſé voſtre lit nuptial.
 Le peuple qui vous aime, à fin de pouuoir eſtre
 En place pour vous veoir n'a cure de repeſtre :
 Mais déjà par la rue ententif vous attend,
 Et s'il ne vous voioit ne s'en iroit content.
 C'eſt aſſez pour le jour : j'ay chanté la journée,
 Vn plus hardy dira la nuit bien fortunée
 De voſtre chaſte amour : Mais qui oſeroit bien
 D'vne tant ſainte nuit dire l'heur & le bien ?
 O noble ſang des Roys, & duquel puiſſent naiſtre
 Des enfans pour regner quand vous ceſſerez d'eſtre :
 Dieu vous doint de tous biens heureux accroiſſement,
 Et de vous entraîner touſſours egallement.

A M O N S E I G N E V R
 L E D V C D E G V I S E .

C H O S E n'eſt tant deſeſperée,
 Si l'home conſtant a durée
 Pour gueter la place & le point,
 Que bien-heureux il ne parface.

Mais, qui se haste en son audace,
 L'aisé mesme n'acheue point.
 O sang des Roys de la Sicile,
 Dieu le vangeur vous rend facile
 Le fait que moins vous esperiez :
 Vos ennemis sont en ruïne :
 La fureur Royale & diuine
 Vous fait voir ce que desiriez.
 C'est honneur c'est plaisir de prendre
 Les armes justes, pour deffendre
 Le party de l'antique foy.
 Qui fait contre mon Roy la guerre
 La fait au grand Dieu du tonerre :
 Qui contre Dieu, contre mon ROY.
 HENRI, Duc Valeureux de GVISE,
 Ta race grandement je prise,
 Qui reluit de tant de splendeur :
 Ta beauté je louë & ta grace :
 Mais ta noble vertu les passe
 De l'eclat d'vne viue ardeur.
 Quasi dauant que l'âge tendre
 Permist les dures armes prendre
 Pour t'en vestir, tu les vestis :
 Et t'en allas chercher la guerre
 Bien loin en estrangere terre,
 Par la tréue de ton païs.
 Si tost que les ciuiles armes
 Nos chams recourent de gendarmes,
 En plus d'vn lieu tu t'es prouué
 Vrayement issu de ta race,
 Marchant courageux sur la trace
 De ton Pere tant éprouué.
 Dans Poitiers ta force enfermée
 Repoussa l'effort de l'armée
 De ton ennemy décampé.
 A Moncontour dans la mellée
 Ta vaillance fut signalée
 Par le boulet qui t'a frapé.

Quand icy la fortune heureuse,
 Qui fuit la vertu valeureuse
 De HENRI frere de mon ROY,
 Menoit ses fideles batailles:
 Et là deliura les murailles
 Du camp déloyal en sa foy:
 Vanter faut la meure sageſſe
 En vne ſi verde jeuneſſe,
 Que tant de pointes élançoient:
 Le meurtre felon de ton Pere,
 Et les fiertez d'vn aduerſere,
 Qui toute bone âme offenſoyent.
 Mais plus que tout vn tel outrage
 Naure ton genereux courage,
 Qui entre deux deuoirs flotoit.
 Icy d'vn vray fils le bon zele:
 Et là d'vn ſeruiteur fidele
 Enuers ſon Prince l'emportoit.
 Toy bien atrempe de nature,
 La paypaye de telle injure
 Acort tu as ſurattendu:
 Ne mepriſant pas la prudence
 Des tiens, en telle ſurſeance,
 Qui au double vous l'a rendu.
 Ainſi ta vertu moderee
 Du deuoir ne s'eſt egaree:
 Mais t'a doublement aquité.
 La mort de ton Pere elle vange
 Et garde, à ta grande louange,
 A ton ROY ta fidelité.
 La diuinité vangereſſe,
 Et de mon ROY la caute adreſſe,
 T'ont mis les armes en la main,
 A l'heure & place deſtinees,
 Où deuoient choir exterminees
 Les grands peſtes du genre humain.
 Qui leur venim dans ſon cœur cele,
 Dedans vne fraiſle naſſele

*Ne passe vn fleuve avecque moy.
 Dieu courroucé par fois endure
 Souffrir avec l'âme parjure
 L'home qui tient la bone foy.
 Souuent parmy telle vengeance
 Le juste voit son innocence
 Quand & le mechant atraper.
 La peine qui boytant darriere
 Suit le mal fait, ne laisse guiere
 Le forfaitueur quite echaper.*

L A M A S C A R A D E D E
 M O N S E I G N E V R L E

DVC DE LONGVEVILLE,

A BAYONNE.

L'ENTREE DE LA FEE.

E N T R E Z , ô brigade Fæe,
 Pour cette Royale assemblee
 Honorer d'un spectacle beau,
 Et d'un miracle tout nouveau:
 Ebranlez la paresse lente
 Qui tient vostre allure pesante:
 Vous fuyez (semble) le bon heur
 Dont ce jour vous sera donneur.
 Bois & rochers suiuez le son
 De ma charmeresse chanson.
 Venez : si mon chant ne vous tire,
 A peine pourrez écondire

La forçante nécessité,
 Dont vostre sort est limité.
 Amour a pu de sa puissance
 Endurcir vostre molle essence :
 Moy je puis son fait abolir,
 Et vostre durté ramolir.

Bois & rochers suyuez le son
 De ma charmeresse chanson.

Amphion au bruit de sa lyre
 Les murs de Thebes put construire,
 Quand les pierres de toutes pars
 S'amoncelèrent en rampars :
 D'Arion la chanson divine
 Au Daufin domta bien l'échine :
 Orphee de sa douce voix
 Tira les rochers & les bois.

Bois & rochers suyuez le son
 De ma charmeresse chanson.

Que parlé-je, moy qui suis Fee,
 D'Amphion, Arion, Orphee ?
 Circe Fee come je suis,
 Ne pouuoit non plus que je puis :
 Et si fut bien assez puissante
 Muer de sa verge forçante
 Les compagnons d'Vlyffe en porcs,
 Et leur rendre leurs premiers cors.

Bois & rochers suiuez le son
 De ma charmeresse chanson.

Non, cette verge que je porte
 N'est pas d'efficace moins forte :
 Par elle ie puis obscurcir
 Le jour, & la nuit eclaircir.
 Par elle puis oster la vie,
 Et la rendre l'ayant rauie :
 La personne en roc transformer,
 Voire le rocher animer.

Bois & rochers suiuez le son
 De ma charmeresse chanson.

*Mais les ordonnances fatales
 Donnent aux Majestez Royales
 L'honneur de si notable fait,
 Qui le fait de l'amour defait :
 En presence de la compagne
 De ce grand Monarque d'Espagne,
 Par elle vni d'estroite foy
 Avec son frere nostre Roy.*

*Bois & rochers suiuez le son
 De ma charmeresse chançon.*

*A cette vuë solennelle,
 Qui l'alliance fraternelle
 Des deux plus grans Rois Chrestiens
 Rejoint de cent fermes liens,
 Est le terme où sera finée
 Vostre piteuse destinee,
 Est la place où doit prendre fin
 Vostre pitoiable destin.*

*Bois & rochers artez au son
 De ma charmeresse chançon.*

L A F E E.

*ENTRE les hauts rempars des pointes Pyrenees
 Est enclos vn país de terres fortunées,
 País delicieux, où fait heureux sejour
 Vne paisible gent, sous l'empire d'amour :
 Laquelle à l'honorer & bien seruir encline
 Cueille tousiours les fruits de la Paix tresbenine,
 Qui prodigue y repand tous les biens à foison
 Qu'auoit du siecle d'or la fertile saison.
 Au bout de ce grand val, d'une longue ceinture
 De fertiles costaux, où la longue planure*

*Se presse en vn valon, est vn coin écarté
Ceint de rochers cauez, de beaux arbres planté,
Laué de cent ruisseaux, qui saillans de leurs sources
Font par les prez herbus cent tournoyantes courses :
Tant que le jour est long le radieux flambeau
Dans ce canton serein éclaire net & beau.*

*Les Fees long tems a leur demeure ont choisie
En ce cartier nommé le Valon de Ferie,
Depuis que des humains fuyans l'iniquité,
Ont cherché les deserts & le monde quité :
Là se font aujourdhuy les miracles antiques,
Que vous oyez conter aux discours poétiques,
Ou par le siecle vieil des fabuleux Payens,
Ou par l'âge dernier des Romans Chrestiens.
On voit là ce qu'on dit du pourpris des Forcides,
Des apasts Circiens, du parc des Hesperides :
Là les charmes d'Alcine & de Morgane on voit,
Et ce que Melusine & qu'Virgande sçauoit :
Là sont mille animaux & priuez & sauvages,
Mille oyseaux bigarrez de colorez pennages,
Differents de Nature, & de forme diuers,
Dont les branches, les eaux, & les chams sont couuers :
Là mille arbres charmez, mille fleurs, mille plantes,
Mille marbres changez, mille sources bouillantes,
Iadis hommes viuans, acheuent leur destin,
Eternel ou termé selon l'arrest diuin.*

*Par charmes non cognus des profanes oreilles,
De ces estranges lieux j'amene ces merueilles,
Ces bois, & ces rochers, exemple qui fait voir
De ce Dieu qui les suit, l'inuincible pouuoir.*

*Ces arbres que voyez, jadis six Damoiselles
Belles, mais fierement contre l'Amour rebelles,
Enferent à leur dam, leurs cœurs hautains & fiers
D'extrême cruauté contre six Cheualiers,
Six gentils Cheualiers vouëz à leur seruage !
Des deux pars obstinez en leur ferme courage,
Eux à les bien aimer, elles à les haïr :
Eux à les bien traiter, elles à les trahir.*

Eux apres longs trauaux, apres angoiffes dures,
 Apres indignes tors & cruelles injures
 Qu'ils souffroyent tous les jours, ne pouuans plus fournir
 A tant de cruautéz, ny plus les soustenir,
 S'adresserent aux Dieux pour secours leur requerre,
 Frapant l'air de fouspirs, mouillant de pleurs la terre,
 Crians tous d'une voix. O bons & puiffans Dieux,
 Si les vœux des humains montent jusques aux cieux,
 Si pitié, si justice aupres de vous se treuuent,
 Et justice & pitié de nous ouir vous meuent :
 Ostez-nous de ce mal, tirez-nous en dehors,
 Soit ou mors ou viuans, ou ne viuans ne mors !

Ils furent exaucez : loin de mort & de vie
 Auec leur sentiment leur douleur assoupie
 Cessa dans ces rochers : & lon vit transformer
 Leurs Dames en ce bois portant fruit doux-amer.
 Mais sous diuers destin : car ces pauvres cruelles
 Demeurent sans changer, plantes perpetuelles
 Et les rochers muez sous vn sort plus benin
 Attendent en ce lieu bien plus heureuse fin :
 Tel fut l'arrest des cieux, telle la destinee
 De ce change féé par les Dieux ordonnee :
 Et les Parques deslors grauerent fermement
 De cet Oracle expres leur fatal Diamant :

Nymphes, par vos fiertés à jamais foyez arbres :
 Cheualiers pour vn tems reposez dans ces marbres,
 Y reposent aussi vos desirs amoureux.
 Pour en resusciter sous vn sort plus heureux,
 Quand la Paix repandra sur l'Espagne & la France
 Le bon-heur, le doux fruit d'eternelle alliance :
 Ou de Nibe & Ladour s'estiouïront de voir
 Des grandes Majestez le mutuel deuoir :
 Là vous rencontrerez moins rigoureuses Dames,
 Pour rechauffer vos cœurs d'autres plus douces flâmes :
 Là le Royal vouloir du frere & de la sœur
 Du beau jour vous rendront l'amiable douceur.

O le frere, ô la sœur, vous le premier des princes
 Qui ont septres en main sur Chrestiennes provinces,

Vous sœur de ce grand Roy, vous l'espouse d'un Roy,
 De qui l'Est, le Sur, l'Oest, & le Nord prend la Loy :
 (Ainsi toujours la Paix florissant par vos terres
 Vos peuples face amis : & l'orage des guerres
 Loin, loin de vos sujets s'en allant descharger
 Puisse les mescreans & les Turcs sacager)
 Prenez en gré l'honneur que les destins vous donnent :
 Et d'un commun accord, puis qu'ainsin ils l'ordonnent,
 Rompez cette Férie : ainsi vous le pouuez.
 Commandez, d'un clin d'œil monstrez que l'approuuez :
 Qui, par vostre vouloir, de ces verges dorees
 Touchera par trois fois les masses empierrees,
 Fera (miracle grand) faillir de ces rochers
 Armez pour le combat, six braues Cheualiers.
 Eux à vos majestez pour si grand benefice
 Iureront & vouront perpetuel seruice,
 Vous redeuant leur vie : ó qu'heureuses seront
 Celles qui de ces preux maistresses se verront !
 Amour icy present d'estreinte mutuelle
 Joindra les cœurs vnis en foy perpetuelle :
 Qui leur oster l'honneur follement pretendra,
 A ces braues guerriers par force le rendra.

INSCRIPTION DES ARBRES.

I.

VOUS, Dames, qui vivez florissantes & belles,
 Telles auons esté : mais à l'Amour rebelles
 Perdismes nos beautez : fuyez donc la rigueur,
 Et par nous apprenez d'adoucir vostre cœur.

II.

*Pasteurs, estoignez-vous de l'odorant ombrage
De nos riches rameaux : nos branches n'éfueillez,
(Ces arbres sont sacrez) nos pommes ne cueillez.
C'est aux royales mains que portons ce fruitage.*

III.

*Pour n'encourir des Dieux la vengeance ordonnee,
Destourne, Bucheron, de mon bois ta cognee :
Ie fu Nymphe jadis : Par mon orgueil tournee
En arbre, j'accompli ma peine destinee.*

III.

*Autrefois j'ay vescu, pour mon heur ne cognoistre,
Cruelle à qui m'aimoit : Si ie pouuoey renaiître,
Ie me garderoy bien que pour ma cruauté
Le viure & le mourir me fust jamais osté.*

V.

*De ces arbres sacrez à l'Amour & sa mere
Le fruit retient le goust de leur douceur amere :
Le teint de nos cheueux, des fueilles la verdeur
Temoignent nos beautez en leur prime vigueur.*

VI.

*Pour auoir dedaigné ceux qui nous ont aimees,
Dames, en Orengers nous fusmes transformees :
Les chams ne sont ingrats à ceux là qui les sement :
Amour merite amour : aimez ceux qui vous aiment.*

INSCRIPTIONS DES
ROCHERS.

I.

*BIEN que ne penses voir qu'un rocher insensible,
Ne m'offence, Passant : Le destin invincible
M'a lié dans ce roc jusqu'au tems que viendra
Une royale main qui à moy me rendra.*

II.

*Six Cheualiers l'honneur de l'amour & des armes
De six Meduses ont esproué les regards :
Ils couent sous la pierre encor les chaudes larmes,
Et les faits courageux de l'Amour & de Mars.*

III.

*Puissiez-vous rencontrer, non maistresses plus belles
Que les nostres, Amans, mais qui soyent moins cruelles :
Si que leurs cruautéz pour loyaument aimer,
Ne vous puissent en roc, comme nous transformer.*

IIII.

*La source de nos pleurs au marbre n'est tarie,
Ny l'ardeur que l'amour allumoit en nos cœurs
Au marbre n'est esteinte : Un tems vient que nos pleurs,
Nos feux & nos souspirs & nos cœurs auront vie.*

V.

*Nous sommes faits rochers, & non point par enuie
Comme fut Aglauros : non qu'ayons trop parlé
Comme Batte jadis : Nostre sort est coulé
D'estimer comme mort sans amour, cette vie.*

VI.

*Nous sommes les rochers d'Amour & Loyauté,
 Nos maistresses estoyent roches de cruauté :
 Change Amour leur durté qui te fait résistance,
 Change aussi nostre roc, non pas nostre constance.*

INSCRIPTIONS DES

POMMES D'OR.

A LA ROYNE.

*ROYNE, de sagesse & douceur,
 Receuez (ie ne suis Discorde)
 Ce beau fruit d'or, le gage seur
 D'eternelle paix & concorde.*

AU ROY.

*Sans Hercule l'auantureux,
 Sans Pallas & sa grande targe.
 Enleuez, ô Roy tresheureux,
 Des Hesperides le fruitage.*

A LA ROYNE D'ESPAGNE.

*Ayant vostre frere pour guide,
 Vous qu'un heur qui n'est moindre, suit,
 Cueillez, ô Princeesse Hesperide,
 Des Hesperides le cher fruit.*

A MONSIEVR.

*Monsieur, cueillez des pommes d'or :
Iadis vne s'y laissa prendre.
Quelqu'une pourroit bien encor
Au mesme pris à vous se rendre.*

A MADAME MARGVERITE

SŒVR DV ROY.

*Des grans Rois genereuse race,
Prenez la pomme hardiment :
Elle est sans traïson & fallace,
L'amour s'y meîne saintement.*

AV DVC D'ALBE.

*Par toy la Paix & le bon-heur
Du siecle d'or est retourné :
A toy de la Paix moyennneur,
Ce fruit d'or par nous est donné.*

SVR LES POMMES POVR

LES DAMES.

I.

*La pomme que ie vous presente,
Si vous plaist la considerer,
Au vray mon amour represente,
Dont le guerdon j'ose esperer.
Elle est de fin or, qui n'empire,
Mais embellit dans le fourneau :
Mon cœur du feu d'amour se tire,
Plus entier plus pur & plus beau.
Elle est faitte de forme ronde,
Témoignant la perfection*

*Du desir, dont mon cœur abonde,
 Et de ma ronde affection,
 De bonnes senteurs elle est pleine
 Qui sont closes dans sa rondeur :
 Puissiez-vous de ma foy certaine
 Euenter l'agreable odeur !
 A vous des belles la plus belle
 Offrant la pomme de beauté,
 Oferoy-je attendre pour elle
 De vous le pris de loyauté ?*

II.

*Si cette pomme, secretaire
 De ma fidelle affection,
 Enuers vous pouuoit autant faire
 Que merite ma passion :
 Celuy-la qui par vne pomme
 A sa dame faisant scauoir
 Le chaud desir qui le consume,
 Mesme desir luy fit auoir,
 Ne se louroit de plus de grace
 Que vous m'en feriez, j'en suis seur :
 Sa dame en beauté vous fait place,
 Ne luy cedez pas en douceur.*

III.

*O Venus, des amours la mere,
 Qui dame des loyaux amans,
 Mesles en trampe douce-amere
 Les plaisirs parmy les tourmens :
 S'il est vray que sur Hippomene
 Ta grace au besoin estandis,
 Alors qu'en son extrême peine
 Pitoyable tu l'entendis :
 Alors qu'entrant en la carriere,
 Sans ton secourable confort,*

*Contre sa fuyarde courriere
 Il alloit courir à la mort :
 Dans cette pomme mé la force
 Des trois pommes que luy donnas,
 Et de mille atraits la renforce
 Du Ceste amoureux que tu as :
 A fin qu'elle rende si lente
 Dedans la carriere d'Amour,
 Ma vîte & legiere Atalante,
 Que ic la gagne quelque jour.*

III.

*Vous donnant cette pomme ronde,
 Voyez de quoy vous suis donneur :
 D'estre la perle de ce monde
 Vous donne le pris & l'honneur.
 Le pris de beauté ie vous donne
 Remarqué par la pomme d'or :
 Du los de vertu vous couronne
 Signalé par ce fruit encor.
 Pour la preuue, à vous me dedie
 Contre qui voudra s'en venir,
 Tout prest au hazard de ma vie,
 L'honneur que vous ren, maintenir.*

A IAN POISSON GRIFIN.

*MON Grifin, non, ny toy ne moy
 N'endurons le rongeard é moy
 De ce qui palist le vulgaire :
 Car bien autres joyaux que ceux
 Qui s'affoupissent paresseux,
 Nos libres cœurs peuuent attraire.*

*De nostre heur nous tenir contans
Et plus rien n'aller souhaitans,
A fait que plus riches nous sommes,
Que ceux qui tiennent sous leur main
L'Empire Gregeois ou Romain,
Seigneurs des terres & des hommes.*

*Bien que de soldats cent milliers,
Bien que vingt mille Cheualiers
Autour remparent ta personne,
O grand Empereur, si n'es-tu
Libre ne franc, si ta vertu
A couuoitise s'abandonne.*

*Elle est maistresse de ton cœur.
Que vaut d'autruy estre vainqueur
A qui n'est vainqueur de foy-mesme?
Des enfers le courroux des Dieux
Ne poussa jamais en ces lieux
Un pire que ce monstre blesme.*

*Couuoitise, ô de quels trauaux,
O de quels ennuis, de quels maux
Tu combles nostre triste vie!
De la paix tu romps les ébas,
Et de toy naissent les debas,
Les rancueurs, les guerres, l'enuie.*

*Par toy l'ingrat & traistre fils,
Haste deuant le jour prefix
La mort à son pere : & le pere
Mechamment auaricieux,
En son fils mort soule ses yeux:
Et le frere meurdrit son frere.*

*Par toy la marastre sans foy
Mesle la poison : & par toy
L'hoste en son hoste ne s'asseuré:
Par toy la veue son mary,
La mere de son fils meurdry,
La trop hastiue mort depleure.*

*Par toy le soldat inhumain
Vfant de violente main*

Hontage la pucelle entiere :
Tu fais que l'enfant innocent,
He! lon va contre un mur froissant
Arraché du sein de sa mere.
Tu fais que d'un bras outrageur
Lon jette le feu saccageur
Dans les Eglises profanees:
Et qu'au joug le toreau penchant
Traine le coultre aigu, trenchant
Le dos des citez ruinees.
O qu'heureux est qui ne te suit,
O triste monstre: heureux qui fuit
Ceste porte-peste Chimere:
Puisset elle en mes ennemis
D'enuie amaigris & blesmis,
Degorger sa poison amere!
Mais que sert par mille dangers
Domteur des peuples estrangiers,
Se bobancer en leurs richesses,
S'il faut aussi bien que tout nu
Comme tu es au jour venu,
Au pauvre egal, tes biens tu laisses?
Nous donc, Grifin, peu couuoiteux
De ces grands palais somptueux
Reparez de marbre & de cuiure,
Beans ne les admirerons,
Ains sans rien plus desirerons
Autant qu'il nous suffise à viure:
Et sur la riue retirez
Verrons de loing les flots irez
S'éleuer au ciel par l'orage:
Les vens tempester sur la mer,
La mer blanchissante écumer,
Nous à seurté de grand naufrage.

CHANT, DES TROIS PARQVES

ET DE SATVRNE,

AV BAPTESME DE HENRI HVRAVT PREMIER FILS
DE MONSIEVR DE CHEVERNI CHANCELIER DE
MONSEIGNEVR LE DVC D'ANIOV PARREIN AVEC
LE ROY DE NAVARRE ET MADAME DE LOR-
RAINE.

A L'ENFANT.

VI BEL *Enfant* : & recompence
La longue & tardiue esperance,
Dont tes parents t'ont souhetté.
Oste l'ennuy de leur attente
D'une joye, qui les contente
Reparant la tardiueté.

PAR BONS SOVHETS *dressons le cours*
D'un âge heureux en heureux jours.

Vi bien heureux : *parfay ton âge :*
Enfant, qui sers au temoignage
D'une fraternelle vnion,
Qui pour la paix de nos prouinces
Rejoint les esprits de nos Princes
D'une mesme Religion.

PAR BONS SOVHETS.

Vi bien heureux : *commence à croistre,*
Pour faire quelque jour paroistre.
Que de bons parents tu es né :
Marchant sur les pas de ta race,
Qui loyalle dessert la grace
Du sang des beaux Lis couronné.

PAR BONS SOVHETS.

*Vi bien heureux : Soit que Mercure
 Qui des gentils esprits a cure
 De la paix t'inspire les arts :
 Soit que Jupiter favorable
 Aux plus grands te rende agreable :
 Soit que bouillant tu suiues Mars.*

PAR BONS SOVHETS.

*Vi bien heureux : qui le saint crespne
 As receu du sacré Baptesme,
 Entre ces valeureuses mains.
 Il te faut, Gentile Ame, nee
 Sous tant heureuse destinee,
 Passer le commun des humains.*

PAR BONS SOVHETS dressons le cours
 D'un âge heureux en heureux jours.

LES BACCHANTES.

A MONSIEVR PINARD,
 SECRETAIRE D'ESTAT.

PINARD, qui gracieux prins de nous le doux soïn,
 De ta main nous prestant le labeur au besoïn,
 Quand ce Dieu nous piquoit de sa fureur benine :
 Quand des vers non communs à la France donions,
 Et des chants non ouïs de mesure sonions,
 Batus à la façon & Gregeoise & Latine :
 Tu declaras le cœur liberal de mon Roy,
CHARLES, qui m'est vn Dieu, pour auoir tout l'effroy
 Qui brassé nous estoit, épars comme la nuë
 D'un noir brouillas épaix, que le rayon ardent

*D'un soleil pur & nêt va soudain épartant,
 Et rend le jour serén beau soulas de la vue :*
 Ainsi par la faueur de CHARLES reluisant
*De sur nous courageux, nos desseins conduisant,
 Ouvrîmes le sentier droit au mont de Parnasse.
 Tu portas le flambeau qui dechassa la nuit :*
Nous t'en deuons l'honneur : Nous t'en vouons le fruit :
Et quoy que tard il faut que t'en payons la grace.

BACCHE où me treines-tu plein de ta deïté ?
*En quels antres cauez me voy-ie transporté,
 En quels bocages noirs ? O chere ame égaree,
 En quel recoin caché m'en iray-ie inuenter
 Vn suget bien choisi que ie puisse chanter,
 Pour en auoir honneur d'eternelle duree ?*

De nouueau ie prendray vn notable argument
*Qu'autre bouche n'a dit. Aux mons non autrement
 L'Eniade effroyee autour decouure Thrace
 Toute blanche de neige, éueillée en surfaut
 Du somme où elle estoit de Rhodope au plus haut :*
Que moy qui ay perdu de tous hommes la trace,
 Je me trouue ébahy de voir ces bois couuers,
*Et ces antres profons, & ces ruisseaux desers.
 O toy, dont le pouuoir s'estend sur les Naiades,
 Sous qui ployent aussi celles qui font toucher
 La terre au plus haut fraïsne en le faisant pancher,
 Et peuuent l'arracher, les vaillantes Thyades.*

Non, ie ne diray rien de bas stile, ny bas,
 Ny rien qui soit humain, non ie ne diray pas.
*A rien de terrien mon esprit ne s'arreste.
 Le doux danger que c'est, apres tes pas diuins
 S'egarer doucement, ó le bon Dieu des vins,
 Toy qui de pampre verd te couronnes la teste !*

J'ay vu Bacche alecart en des bocages verds
 (Croy-le posterité) come il chantoit des vers :
*Les Nymphes l'ecoutoyent par les boys épandues.
 Le bon Silen estoit sur la mousse couché,
 Et son asne paiissoit pres son maistre attaché :
 Les Cheure-piés tendoyent leurs oreilles pointues.*

Euoé, je fremy tout de la grande frayeur:
 Mon esprit plein du Dieu, de lieffe & de peur,
 Se troublant pefle-mefle hors de moy me transporte:
 Euoé pardonne moy, Pere pardonne moy,
 De qui le Thyrfé fort fait la joye & l'effroy:
 O Dieu, n'appefanty fur mon chef ta main forte.
 Permé-moy de chanter ton gay troupeau diuin,
 Et ta brigade brusque: & les fources de vin,
 Et le lait ondoyant par les riuieres blanches:
 Et le double Soleil que tu fais voir au ciel,
 Et les chefnes cauez qui degoutent de miel,
 Dont la douce liqueur fuinte par les branches.
 Permé-moy de chanter: je diray le bon-heur
 Que ta femme receut: & des Aftres l'honneur
 Sa couronne flambant' dedans les cieux plantee.
 De Lycurge mechant la mort je publi-ray,
 Si tu veux (tu le veux) le mechef je diray:
 Qui demembra jadis ton outrageur Penthee.
 Trois fœurs Agaue, Inon, Autonoe vne fois
 Trois Thiafes au mont menerent elles trois,
 N'estant qu'elles trois fœurs à conduire la fefte,
 Els allerent cueillir dedans vn chefne épais
 Force fueilles de chefne, & du lierre apres
 Qui entortillonné le veftoit jufqu'au fefte.
 De la verucine auffi elles cueillent en bas:
 Quand elles eurent fait de fueilles leurs amas,
 Des autels en beau lieu fur terre elles baf tirent:
 Trois autels à Semele, à Bacche trois & fix,
 Puis ourrant vn coffret, ce qu'ell' y auoyent mis
 Pour tout le facrifce, aux autels departirent.
 Et benirent le tout faintement confacré,
 Come Bacche luy-mefme auoit le mieux à gré,
 Et come il les auoit en fa fefte enseignees:
 Penthee cependant de la fime du mont
 De lentifques muffé, guette ce qu'elles font,
 Selon qu'elles estoyent par Bacche endoârinees.
 Autonoe le vit, & premier s'eclata
 D'vn cry épouuentable: & soudain se jetta.

Et trepignant des piés troubla le saint mystere :
 Mystere qui ne doit estre vu par les yeux,
 Yeux non dignes de luy, des hommes vicieux,
 Ny des profanes sots, qui ne sçauent le taire.
 La fureur la surprit : & soudain la fureur
 Dans les antres aussi se saisit de leur cœur :
 Penthee court poureux, elles apres sa vie,
 Ayans leurs vestemens trousséz jusqu'aux genoux.
 Penthee leur crioit, Femmes, que voulez-vous ?
 Atten, tu le sçauras deuant qu'on te le die,
 Ce luy dit Autoñoë : & son chef depeçant
 Sa mere s'ecria aussi haut rugissant
 Que rugist en Afrique vne mere Lyonne :
 Inon vn paleron & l'épaule tira,
 Autoñoë en sa part vne autre desfira,
 Son ventre repoussant d'vne plante felone.
 Pour le reste hacher les trois Thiasés font.
 Apres que mis à chef ce carnage elles ont,
 Elles vont à la ville ainsi de meurdres pleines.
 Le n'en ay point d'horreur. Nul n'entreprenne tant
 Que se faire haïr au Dieu se ressentant
 De ses sots outrageux par si cruelles peines.
 Toujours des gens deuots les affaires vont mieux,
 Qui en deuotion honorent les grans Dieux :
 Mal finit qui des Dieux les honneurs ne reuere
 Bacche, je te saluë, ô toy dont acoucha
 Iupiter en Dracan, qui alors te lacha
 Ourrant le gras enceint de sa cuisse ta mere.
 O Semele aux beaux yeux, je te saluë aussi :
 Et vous ses bonnes sœurs, qui estes le soucy
 Et l'honneur & l'appuy de mainte noble Dame,
 Vous que Bacche piqua pour ce fait mettre à chef,
 Qui vous reprend, reprend l'auteur de ce mechef :
 Nul (s'il n'est hors du sens) les faits des Dieux ne blâme.

A MONSIEUR GARRAVT

TRESORIER DE L'EPARGNE.

IL n'a rien de bon dedans l'âme,
 Qui le bon renom & le blâme
 Tient nonchalant en mesme pris.
 La vertu n'est jamais amie
 Du cœur, dont la force endormie
 La louange mét à mepris.
 Mais il est de lâche nature,
 Qui paresseux n'a point de cure
 Chercher que la posterité
 Puisse conoistre en quelque sorte,
 Par vne memoire non morte,
 L'honneur qu'il aura merité.
 Vraiment, ô GARRAVT, il est beste,
 Qui aux façons des bruts s'arreste,
 Dont nature baissa les yeux.
 Pour ne se perdre en long filance,
 L'home fuye la nonchalance,
 Puis que le front il leue aux cieux.
 C'est pourquoy dès ma grand' jeunesse,
 Aidant ma naturele adresse,
 Mon courage aux Muses j'ay mis,
 Pour honorer de renomée
 Par le monde en mes vers semée,
 Mon nom & celui des amis.
 Laisseray-je pas témoignage,
 Que nous véquimes d'un mesme âge,
 O GARRAVT: moy de mon métier,
 Toy, qui pour ta viue prudance
 Gardas les tresors de la France,
 Affable, doux, loial, entier.

Courtois en ta charge ordinaire :
Ceux qui ont vers toy quelque affaire
Tu sçais tant benin contenter,
Que mesme celuy se contente,
Qui repoussé de son attente
Te voit de sa presse exemter.

Suiuant la volonté Roiale
Tu sçais de façon liberale
Ou consentir ou refuser.
Si c'est chose que doiues faire,
Tu ne vas jamais au contraire :
Si non, tu ne peux abuser.

Qui de main gratieuse & prompte
Le don gagné du Prince comte,
Double la grace du bienfait.
Et quand d'un refus amiable
Lon tranche l'espoir deceuable,
C'est vn demy plaisir qu'on fait.

Mon amy, sans la poësie
Ta douceur & ta courtoisie
D'icy à cent ans se tera :
Mais de ma Muse bien traitee
En vain tu n'auras meritee
La grace qui te chantera.

Car si je dy chose qui vaille
Qu'on l'ecoute : si je trauaille
En œuure qui passe les ans :
De ma voix la part la meilleure
D'un renom durable t'asseure,
Qui florira mille printans.

Quelque autre de plus longue aléne
Volera d'æle plus hauténe
La gloire de nos Roys sonant,
Aussi haut s'eleuant de terre,
Que l'aigle Roial qui enferre
Le foudre du grand Dieu tonant.

Moy laborieux je voléte
Come vne industrieuse auéte,

Qui va cueillant de fleur en fleur
 La moisson qu'elle sçait élire
 Diligente, pour en confire
 Vne saououreuse liqueur :
 Ainsi d'une plaisante peine
 Dessur les rines de ma Seine
 Par les sauffayes m'ébatant,
 Petit que je suis je compose
 Des vers élaborés, que j'ose
 A mes amis aller chantant.

EPI THALAME.

A MONSIEVR MOREL

AMBRVNOYS.

C'EST à toy, MOREL, que je voué
 Ce chant que tiras vne fois
 De ma Muse qui ces vers jouë
 Au son des trombons & hauboyes.
 Si j'ay senty leur âme ingrate,
 O bon MOREL (ie ne t'en flate)
 Premier trompé tu me trompoys.
 QV'EST-CE que j'oy? quelle brigade
 Deuant le jour accourt ainsi?
 Penten déjà, j'enten l'aubade,
 Des Musés la bande est icy.
 Hymené fils de l'une d'elles
 Conduit ces neuf doctes pucelles,
 Apollon les conduit aussi.
 Le Lorier son front enuironne,

*Il touche sa lyre au doux son,
Et l'autre porte vne couronne
De Marjolaine qui sent bon :
Et branlant le flambeau qu'il ferre
Au poin, des piés frappe la terre,
Reglant ses pas à leur chanson.*

*Toute la bande est couronnee
De chapelets faits à plaisir,
Des fleurs qu'elles dés la journee
Dans leur parterre ont sçu choisir :
Mais la Musique se reueille :
Ecoutons la douce merueille
Tandis qu'en auons le loisir.*

*Peu souuent ces Musiciennes
Viennent aux noces des mortels :
Iadis aux noces Thetiennes
Avec les autres immortels
Chés Pelee elles se trouuerent :
Cadmus aussi, elles chanterent.
Mais qui en sçait deux autres tels ?*

*Madelene, leur nourriture,
Reçoit d'elles cette faueur :
Madelene leur douce cure,
Qu'elles tiennent comme leur sœur.
Chacun à chanter se dispose :
Elles chanteront quelque chose
Qui doit estre de grand valeur.*

*Apollon qui mene la dance,
Leur frere, leur guide & leur chef,
Leur fait signe que lon commence,
Branlant le Lorier de son chef :
Premier sa chanson il va dire :
Loin loin de ces lieux se retire
Toute douleur & tout mechef.*

APOLLON.

*L'honneur des filles, Madelene :
Huraut, l'ornement des garçons :
Jean de Baif. — II.*

Oyez, car ma voix n'est point vaine,
 La verité de mes chansons:
 Onc Amour vne couple telle
 Ne joignit d'un neu plus fidelle,
 Qu'il vous joint. Ses deux nourrissons.

CLION.

O Fille vniue d'une mere,
 Qui sçait tout honneur & tout bien,
 Fille sage d'un sage pere,
 Qui est de vertu le soustien:
 Par leur vouloir (que tu sçais creindre)
 Laisse-toy doucement estreindre
 De ce tant desiré lien.

EVTERPE.

Voicy le jour qu'il faut qu'on die
 Estre faux ce que lon disoit,
 Qu'entre-vous estoit refroidie
 L'amitié qui vous embrasoit.
 L'amour dans vous saintement née
 Est d'autant mieux enracinée
 Que plus long tems on la taisoit.

THALIE.

Maint gentil-homme & damoiselle
 Benit l'heur qui vous vient des cieus:
 Mais si quelcun te voyant telle
 Sur ton mary est enuieux:
 Quelcune aussi te porte enuie
 Dessus le bon heur de ta vie,
 Qui as mary tant gracieux.

MELPOMENE.

Après auoir fait long voyage
 Atravers maint facheux rocher,
 Vien prendre port sur le riuage.

*Tous tes ennuis vien defascher
 Entre les bras aimez de celle
 Qui est ta plus chere pucelle,
 Toy, celuy qu'elle tient plus cher.*

TERPSICHORE.

*Nulle autre mieux que Madelene
 D'entendre ne se peut vanter,
 Qui fait vne musique plene
 Des meilleurs accords à chanter :
 Nulle autre en plus douce harmonie
 Vn lut resonant ne manie
 Pour les tristesses euchariter.*

ERATON.

*On feroit de la grande arcine
 Plustost vn conte limité,
 Qu'on arreste en somme certaine
 De vos doux jeux l'infinité :
 Iouez, & deuant que l'an passe
 Faites qu'une nouvelle race
 Demente vostre oisueté.*

POLYMNIE.

*O bien-heureux ce mariage,
 Qui est des Dieux favorisé,
 Henri Iupiter de nostre âge,
 Charles ce Phebus tant prisé,
 Nostre Iunon, & Marguerite,
 Nostre Pallas de grand' merite,
 L'ont saintement autorisé.*

OVRANIE.

*Je sçay la celeste influence,
 Qui accomplit vostre valeur :
 Je sçay des Astres la puissance,
 Qui donne l'heur ou le malheur :*

*Mais si mon art ne m'a deceuë
A nulle noce que j'ay' sceue
Les astres n'ont promis tel heur.*

CALLIOPE.

*Debout, nouvelle mariée,
Fay-toy vistement atourner :
Vien estre d'une foy liee,
Que nul tems ne puisse borner.
L'Aube est déjà par les cieux nee :
Il est jour : acheue Hymenee :
Nous ne pouuons plus sejourner.*

HYMENEË.

*Ne soupire plus, ne soupire,
Mé fin, HURAUT, à ton desir :
Ton cœur aura ce qu'il desire,
Tu en jouirras à loisir.
Toy, MADELENE, n'aies crainte
Du bien que lon dit mal : c'est feinte,
Apren que ce n'est que plaisir.*

*AINSI CHANTA la belle bande,
Qui tout soudain se disparut,
Quand du jour la lumiere grande
Sur les campagnes apparut.
Maint rauy de la melodie
Accourt pour voir la compagnie,
Mais pour neant il acourut.
Car elle estoit euanouie
Avec l'obscurté de la nuit :
Les murailles qui l'ont ouïe
En ont retenu le doux bruit :
Qui d'un harmonieux murmure
Retentissant bien long tems dure,
Après que la bande s'enfuit.
Donc Huraut, doncque Madelene,
O couple d'Amans bien-heureux !*

Vous joignez d'une foy certaine
 Vos cœurs saintement amoureux.
 Vostre fortuné mariage,
 Parfait en tout heureux presage,
 Sera de tous biens plantureux.
 Dieu fait là que tout bien prospere,
 Y prestant sa sainte faueur,
 Où les fiancez mere & pere
 Des deux pars sont d'un mesme cœur :
 C'est ce qu'en vous vn chacun prise,
 Et c'est de là qu'on profetize
 Qu'il vous en viendra tout bon heur.
 Toy, HVRAVT, gracieux & sage,
 La faueur des grans tu suiuras :
 Toy, MADELENE, en ton menage,
 Chaste & pudique tu viuras :
 Luy cherchant, pour mieux apparoiſtre,
 En biens & grans honeurs de croiſtre,
 D'autres honeurs tu recevras.
 Quand ta chasteté reluisante
 Vn tel honneur te donnera,
 Que la louange, qui tant vante
 Penelope, moindre sera :
 Je veu voir peupler vostre race
 D'un petit Huraut, dont la face
 Les traits du pere monstrera.
 Vn chacun sans qu'il le conoisse,
 Auquel il sera présenté,
 Du premier coup le reconoisse,
 Voyant Huraut représenté :
 Clairement son petit visage
 Témoigne d'un vray témoignage
 De sa mere la chasteté.
 Luy d'entre les bras de sa mere
 Alongera ses petis bras,
 Voulant estre pris de son pere,
 Qui ne l'en refusera pas :
 L'enfant d'une leure mignarde

*Déjà leur rit : & les regarde,
Et leur donne cent mille ébas.
Auiene ainsi : mais couple heureuse
De confors bien-heureux, viuez
En douce vnion amoureuse :
Cent mille plaisirs pourfuyuez.
Passans ainsi vostre jeunesse
Par mille ébas, à la vieillesse,
Sans vn seul debat, arriuez.*

—

ALLEGORIE.

—

A MONSIEVR BRETHE.

*LORS que ie vy troubles recommencer
Pour la rechute, y venant bien penser,
BRETHE, ces vers ie ne pu retenir,
Presage vray des malheurs à-venir.
DONCQVES les flots, ô miserable Néf,
T'ont repouffee en la mer derechef?
Ne vogue plus : ne t'éloigne du bord :
Gaigne soudain la retraite du port.
Le vois-tu pas? Ton flanc de bout en bout
De sa palmante est defarmé du tout :
Mast & trinquet de leur place écartez
Par tourbillons volerent éclatez.
Voicy ta hune abatuë alenuers :
Voicy rompus tes cordages diuers :
Voicy ton fust en cent lieux creuassé
Des hurs soufferts de l'orage passé.
Tu n'as de quoy le fort tems endurer :
Nul Dieu tu n'as, qui te daigne tirer*

*Hors du peril. En vain tu vanteras
 Tes pins Troyens, dont fille te diras.
 Tes matelots l'un contre l'autre émus
 De l'enroué Pilote n'oyant plus
 Le vain signal, quittent pour leurs débats
 Cables, boulingue, ancrés, voyles & masts.
 Corsaires sont épandus sur la mer
 Veillans au guet, afin de t'abimer,
 Te facager, & racler de ton nom
 Par long oubly l'honorable renom.
 Voy le ciel noir d'un nuage fumeux,
 Voy le troupeau des moutons écumeux
 Dancer à bords : Oy la mer regrondant,
 De tems diuers signe trop euident.
 Si tu ne veux les vens ebanoier,
 Ou dans les mains du Pirate noier,
 Faite maison des animaux nouans,
 Les Thons goulus repaissant de tes gens :
 Laisse le vent jouer des flots marins :
 Rom le dessein des corsaires malins :
 Atten le tems pour en mer te getter,
 Et dans le port vien te recalfreter.*

A MICHEL

ANTEAUME.

*MÊ fin, Anteaume, à ta vaine douleur,
 Et au courroux qui t'aigrift tant le cœur,
 Pour voir ton chien languir d'une brulure,
 Que par mégarde ou par mesaventure
 Il a reçue. Anteaume il ne faut pas
 Te transportant en faire tant de cas,*

Que d'outrager par injures écrites,
 Quiconq' l'a fait : car celuy tu irrites
 A te haïr pour l'amour de ton chien,
 Qui parauant possible t'aimoit bien.
 Or songe vn peu lequel est plus honeste
 Garder l'amour d'vn homme ou d'vne beste :
 Et si tu es maïstre de ta raison
 Dy qu'il n'y a nulle comparaison.

Ne pense point que ce soit par rancune
 D'vn enuieux sur toy ou ta fortune :
 Encore moins qu'aucun pour se venger
 En vne beste ait voulu t'outrager.
 Mais garde toy que de toy on ne pense
 Que tu as moins que ton chien de constance,
 Lequel soutient troy plus patiemment,
 Que tu ne fais de son mal le tourment.
 Car sans repos tu soupïres & pleures,
 Le regrettant : courant à toutes heures
 Le visiter & le reconforter,
 Et des morceaux plus frians luy porter,
 Lesquels ie voy que t'ostes de la bouche
 Pour les ferrer au linge qui te mouche :
 Et cependant ton malotru de chien
 Vit en repos ne sçachant gré de rien :
 Et retirant profit de ta simpleesse,
 Il se gaudit de ta folle tristesse.

Or si ton chien t'eust donné passion
 Pour auoir en quelque perfection,
 Ou de vitesse à poursuiure la beste,
 Ou d'estre bon pour la chasse à la queste,
 Ou de t'auoir monstré fidelité,
 Comme les chiens qui ont tant merité
 Du tems jadis par leurs ades insignes,
 Que d'estre faits dans les cieux nouveaux signes :
 On receuroit l'excuse de ton ducil,
 Et de ces pleurs qui te sortent de l'œil :
 Bien que lon deust auoir telle constance,
 Que ne monstrier pour vn chien doleance.

*Mais tout chacun conoiffoit que le chien
Que tu plains tant, ne ſçauoit autre bien
Que de japper & manger ſans meſure,
Et conchier vne maiſon d'ordure.*

*Donc, en amy je te veu ſubuenir
De mon conſeil, aumoins pour l'auenir :
Si la douleur t'eſt au cœur ſi fichee,
Que par raiſon n'en puiſſe eſtre arrachee.*

*Jamais par trop n'employe ton deſir
A rien qui ſoit pour en auoir plaiſir.
On a moins d'aïſe où le cœur moins deſire,
Auſſi lon a beaucoup moins de martyre.*

A MONSIEUR DE
PIMPONT.

*V*AILLANT, que le Parnaffe honore,
*De qui les vertus on adore,
Et pour la douce humanité
Qu'en tes graces tes amis trouuent,
Et pour la coulant grauité
D'un parler que les ſçauans prouent :*
*Quand tu guides l'outil Romain
De ta nonchancelante main.*

*M*AINT meſtier exerce les hommes,
Où neꝝ miſerables nous ſommes :
*L'un qui par don, ou par achat,
Se feignant Roy du populaire,
Se fera pourueu d'un eſtat :*
*L'autre dedaignant le vulgaire
Qui à la variable Court
Ambitieux court & recourt.*

L'un & l'autre quoy qu'on leur face
 Ne voudra pas changer de place :
 Et quand bien tu leur promettrois
 Tous les joyaux que la mer bagne,
 Si n'essairont-ils les destroits
 Où s'estreint la moite campagne :
 Tant vn chacun des deux se plaisir
 Se cherissant en ce qu'il est.
 Le marchand qui fuit la tourmente
 De l'Auton qui par la mer vente,
 Pour vn tems s'aime en sa maison :
 Mais si tost que la mer bonasse
 Se calme en la neuue saison,
 Attiré du gain qu'il embrasse,
 Commet ses calfretez vaisseaux
 Au plaisir des vens & des eaux.
 Vn autre riche, estimant vaine
 En ceste vie toute peine,
 N'ha soing que d'auoir des bons vins,
 Soit d'Orleans, ou soit de Beaulne,
 Ou soit des cousteaux Angeuins :
 Et paresseux de sous vn aulne,
 Ou près d'un sourjon, à sejour
 Passera souuent tout vn jour.
 Plusieurs suiuanz le train des armes,
 Se plaisent d'ouir aux alarmes
 Bondir clerons, tonner canons :
 Et ne craignent coucher en terre
 Entre leurs soldats compagnons,
 Flatez de l'honneur de la guerre :
 Dans les batailles s'agreant
 Que les femmes vont maugreant.
 De son gré le chasseur endure
 De l'yuer la rude froidure
 D'un tranail plaisant harassé,
 Soit que dauant ses chiens fidelles
 Il pourfuiue vn lieure élançé,
 Soit qu'apres les perdris ifnelles

*Il delonge son esprenier
 Pour franchir maint ronceaux hallier.
 Quant à moy si le verd lierre,
 Guerdon des doctes frons, enferre
 Mes tempes d'un chapeau gaillard,
 Le suis fait Dieu : les frais ombrages
 Me tirent du peuple alecart,
 Et parmy les forests sauvages
 Des Nymphes le bal & les jeux
 Avec les Satyrs outrageux.
 Mais cependant que Polymnie
 Son lut doux bruyant ne m'enuie,
 Et que mon Euterpe par fois
 Ioigne au plaisant lut que ie sonne
 De ses douces flustes la voix.
 Et si, Vaillant, place on me donne
 Entre ceux qui chantent le mieux,
 Du front ie toucheray les cieux.*

DV TREPAS DE MAR-
 GUERITE DE VALOYS

ROYNE DE NAVARRE.

*Si de l'humaine gent les ennuis langoureux,
 Si des communs regrets les laments douloureux,
 O Muse, ont quelques-fois ton ame chere atteinte:
 Qui t'auroit fait vomir quelque piteuse plainte
 En chant triste & ploureux :*
*Aujourdhuy ta fureur s'échauffe tellement
 Pour nostre grief é moy, qu'ore non seulement
 Châque beste vivant' ell' rende pitoyable,
 Ains s'émeue à l'escry de ton chant larmoyable
 Vn chacun élément.*

- Mais quel est l'élément qui des-adonc à l'œil
 Ne montrait son ennuy pour nostre commun dueil?
 La terre rioit-elle en sa gaye verdure,
 Le feu, l'air, ou les eaux lors que cette mort dure
 Mit la Royne au cercueil?
- Qui ne voit nos forests de leur gay vestement
 Adonc se denuer? qui n'ouit hautement
 Redoubler les rochers en clameurs violentes
 Les miserables cris de nos plaintes dolentes
 D'un egal sentiment?
- Quel fleuve, quel ruisseau ne voit-on ondoyer
 Plus trouble, & plus enflé du piteux larmoyer
 Des Nymphes se plaignans aux sources des fontaines?
 Qui n'aüsa de l'air les regions hautaines
 Presque en pleurs se noyer?
- Voire encore plus haut le feu du ciel ardent,
 De son grand déplaisir monstra signe evident,
 Quand lon voit flamboyer vne flambe apparante
 Sur le palais fatal, du Leuant éclairante
 Jusques en l'Occident.
- Donc ó cruelle Mort, Donques tu as atteint
 Au plus de ton pouvoir! Puis que tu as éteint
 Des Princeesses l'honneur, qui en claire apparence
 Aux yeux de toutes gens du plus haut de la France
 Dardoit son rayon sainc̄.
- Or' as-tu depouillé par ton mortel rameau
 A ce siecle appauuri son ornement plus beau:
 Mais de sa grand' valeur la gloire non dontee
 Sous le venimeux dard de toy, Lyffe eshontee,
 N'ira pas au tombeau.
- Ains tant que le Soleil au monde éclerera,
 Tant que le ciel vouté la terre enferrera,
 Tant qu'au sein de Tethis s'iront les fleuves rendre,
 Tant que le genre ailé l'air vague pourra fendre,
 Son renom durera.
- Soit qu'on voise lisant les vers laborieux
 Dont elle decora L'AGNEAU victorieux,
 Soit que le pere au fils d'âge en âge raconte

*Sa justice & vertu, qui aux astres la monte
 D'un voler glorieux,
 Comme au miel de sa voix le cœur rongeant soucy
 De son Frere captif, fut soudain adoucy,
 Luy estant prisonnier sous la maistresse dextre
 Du puissant Espagnol, en bataille fenestre
 Soumis à sa mercy.*

*Tu n'es-pas (disoit ell') prisonnier, ains vainqueur,
 Bien que ton ennemy tienne extrême rigueur,
 O cher Frere enuers toy : Qui pourroit entreprendre
 La constante vertu captiue & serue rendre
 De ton vertueux cœur?*

*Mais que nous sert d'aler ses valeurs racontant,
 Puis que nostre regret d'autant plus va montant?
 Car plus grande se voit la perte, plus s'augmente
 L'angoisse, & la douleur d'autant plus vehemente
 Vient nostre ame dontant.*

 DV LATIN DE DORAT.

COMME le Prophete, dedans
 Vn Char tiré de traits ardans,
 Haut élevé par l'air liquide
 Monta jusqu'au ciel, regissant
 D'un bras tout en feu rougissant,
 Des chevaux enflammés la bride :
 Alors que le manteau coulant
 Hors du sein du Vieillard brulant
 Cheut entre les mains ramenees
 Du moindre Prophete : & le feu,
 Flamboyant derriere, fut veu
 S'eclatter en longues trainees :

*Comme on voit vne etoille choir,
 Ou de loing on la pense voir
 D'enhaut roidement dejettee,
 Trainer apres soy mains fillons
 Par le vague flambans & longs,
 Sous vne seréne nuittee :*

MARGVERITE ainsi maintenant
*Du manteau naturel, tenant
 De sa bourbe terrestre, lasse :
 Et s'estant soutraitte dehors
 Du lourd encombrier de son corps,
 Et du faix de sa gourde masse :
 S'est eleuee de ces lieux
 Dessus quatre rouës aux cieux,
 Sur Charité, Foy, Esperance,
 Et sur la Vertu, qui soutient
 Toute aduersité qui luy vient,
 La portant de ferme constance.
 En ce Char portee là haut
 Elle n'ayant de rien defaut
 Hante les bandes bien-heurees,
 Royne non de Nauarre, mais
 D'vn beau Royaume desormais
 En rantes bien mieux asseurees.*

A M O N S I E V R
 D E M A V R V .

M A V R V , *si quelque Promethee
 Avec la puissance arrestee
 Par le conseil de tous les Dieux,
 De tels mots venoit me poursuiure :*

Quand seras mort te faut reuiure :
 Il est conclu dedans les cieux.
 Et quand tu viendras à renaiſtre
 Tu seras lequel voudras estre,
 Bouc, ou Belier, ou chat, ou chien,
 Homme, ou cheual, ou autre beste.
 Choisi-la sans plus & l'arreste :
 Et tel que tu voudras reuien.
 Tu n'en pourras estre deliure :
 Car derechef il te faut viure :
 C'est du destin la dure loy.
 Choisi donc ce que tu veux estre.
 Ma foy ie luy diroy, Mon Maiſtre,
 Tout, pourueu qu'homme ie ne ſoy :
 Car de tous les animaux l'homme
 Est le plus miserable, comme
 Tu l'entendras par mes raisons.
 Plus injustement il se tréte
 Que nulle beste à luy fugéte,
 Maleureux en toutes saisons.
 Le Cheual le meilleur on pense
 Auecque soing & diligence
 Pluſtoſt que celui qui moins vaut.
 On l'epouffete, on le bouchonne :
 Auéne foin paille on luy donne :
 Et jamais rien ne luy defaut.
 Si fuſſes vn bon chien de chaffe,
 D'vn Seigneur tu aurois la grace,
 Qui t'estimant t'honoreroit
 Plus qu'vn autre qui seroit pire :
 Et ſçachant ta valeur élire,
 Hors du chenil te tireroit.
 Vn coc s'il a de l'excellance
 De sa race ou de sa vaillance,
 Est mieux qu'vn lâche coc traité,
 Que lon cgorge ou que lon donne.
 Au bon la Court on abandonne,
 Où l'orge à plein poing est jetté.

Mais l'homme tant bon qu'il puisse estre,
 Sage, vaillant, sçauant, adestre,
 Pour cela n'est plus haut monté.
 Car soudain sur luy court l'enuie:
 Et traissant sa maudite vie
 Gist par sa vertu rebouté.
 Vn flateur dauant tous se pouffe,
 Qui traistre de sa bouche douce
 Pipe par vn langage doux.
 Le Medisant apres s'auance.
 Vn bon artisan de mechance
 Se fait rechercher entre tous.
 L'aime donc mieux, s'il faut reuiure,
 Estre asne, que d'auoir à viure
 Homme, dont la vertu n'a pris:
 Pour voir dauant mes yeux le pire
 Auoir tous les biens qu'il desire,
 Et le meilleur viure à mépris.

FIN DV SETTIEME LIVRE
 DES POEMES.





LE HVITIEME LIVRE

DES POEMES

A TRES AVGVSTE ET
TRES VERTVEVSE PRIN-
CESSE CATERINE DE MEDICIS

ROYNE MERE DV ROY.

*A ceux qui vont, tous prêts au nauigage,
Encommencer par mer vn long voyage,
Après auoir leué l'ancre du port
Et fait les vœux, c'est vn doux reconfort
Et bon espoir du retour desirable,
Auoir le vent en poupe fauorable.
Car l'on s'attend, sous le plaisir diuin,
D'heureuse entree auoir heureuse fin.*

*Tout ainsi nous, qui par la mer deserte
Alons chercher terre non deconuerte,
Iean de Baif. — II.*

*La voile à mont, O ROINE, s'egayant
 De vos faucurs, nous alons deployant
 Hardis bien loing. Voire pleins d'assurance
 Voués à vous, nous auons esperance
 Que sains, au port nostre vaisseau rendu,
 Vous payerons le vœu qui sera du,
 Lors que d'un chant porté de terre étrange,
 L'hymne dirons chantant vostre louange,
 Le beau loyer destiné pour l'honneur
 Qu'a merité vostre noble valcur :
 Que, d'un vouloir franc & net à merueilles
 Nous presentans, à vos dignes oreilles
 Ferons ouir, d'accords doux & plaisans
 Et bien choisis, entonnant nos presans.*

*Le bucheron dans la forest épaisse,
 La hache en main, suspens & douteux laisse
 Couler un tems parauant que buscher
 L'arbre qui doit à son chois trebuscher :
 Aussi me faut incertain suratendre
 Pour destiner à quoy ie me doyr prendre
 De tant d'honneurs que vien aperceuoir,
 Y demeurant pauvre de trop auoir.*

*Car ce n'est pas seulement de nostre âge,
 Mais de mille ans parauant, qu'au lignage
 Des MEDICIS la noble resplendeur
 De leurs vertus jette plus d'une ardeur,
 Soit en la paix soit en la dure guerre.*

*Eux de sur tout desirans en leur terre
 Le doux repos parmi le Citoyen,
 Se trauaillans sans repos pour le bien
 De leur pais : l'entreprise peruerse
 Des fous malins jettans à la renuerse,
 Benins aux bons qu'ils ont tousiours soigné,
 Tout leur pouuoir n'ont jamais épargné.
 Or des le tems du grand ROY CHARLEMAGNE
 Fils de Pepin, quand outre la montagne
 Il deploya ses volans étandars,
 Au pié des monts, la terreur des Lombars,*

*Vn preux François à l'ame valeureuse,
 Planta deslors la race genereuse
 Des MEDICIS. EVERARD fut son nom
 Dit MEDICI, premier de grand renom:
 Qui fut aimé des peuples que le fleuve
 D'ARNE plaisant de ses ondes abreuve:
 Lors que, vainqueur, Mugel tyran maudit
 Mordant la terre, à ses piés étandit.
 Ny le sauua celle grosse massuë
 Dont il s'armoit: qui chaude encores suë
 Le sang Toscan innocent, qui lauoit
 Six gros boulets qu'en son arm' il auoit
 De dur acier: Que la targue doree
 Du Cheualier en sa gauche assuree
 Ferme soutint: & le sang qui peignit
 Les six boulets dedans l'or s'empreignit.*

*Pour tout jamais il pend à son lignage
 Ces armes cy: par noble tesmoignage
 De ses vertus, les voulant enhorter
 D'ainfi que luy les hommes conforter.
 Luy recherché pour ce bien fait notable
 Des abitans de Mugel l'exécrable,
 Planta l'estoc à jamais valeureux,
 Et la maison des MEDICIS heureux.
 Là longuement ont fait leur demourance:
 Vn tems apres en son giron Florence
 Les recueillit pour ses bons deffenseurs:
 Où meritans du peuple les saueurs,
 De la vertu nul honneur ne se treuve,
 Dont illustrez ils n'ayent fait la preue,
 Jusqu'à monter au souuerain degré
 De leur estat, se comportans au gré
 Des Citoyens: Mais passans les trauerfes
 Et les dangers des embûches diuerses,
 Des ennemis enuieux, malins, fauls
 Concitoyens, soutindrent les assaults.*

*Marche au Soleil, vne ombre par derriere
 Te va suiuant. Si cherches la lumiere*

De l'honneur vray, où que tu marcheras
 L'ombre d'enuie apres toy meneras.
 Qui tiendra bon sous astre favorable,
 Ayant ataint le somét honorable
 De la vertu, trionfera veinqueur
 Et des malins éteindra la ranqueur.

Ce sont chucas & corbeaux qui croassent
 En vain contre eux, & qui traitres agassent
 L'honneur des bons, & deployent en vain
 Leur vol pesant contre l'aigle hautain.
 Où le vaillant & valureux & sage
 Mesme tousiours & ferme en son courage,
 Dure en tout tems soit d'heur ou de malheur,
 Marchant conduit de celeste faueur.

TELS les heureux MEDICIS de bone âme,
 De fils en fils loing tousiours de tout blâme,
 Des plus grands ROYS & des peuples aimez,
 Pour leurs vertus, sont dignes estimez
 D'estre honorez de plus d'une alliance
 Des Empereurs & des ROYS de la France :
 Tousiours tenans le timon de l'estat,
 Iusticiers apaisans le debat,
 Bons, liberaux, ataints d'amour non feinte
 De la vertu, gagnans louange meinte.
 Mais de sur tous le grand COSME & LORENT
 Ont emporté le los plus aparent,
 Par les écrits de tous ceux de leur âge,
 D'auoir des arts moyené l'auantage :
 Benits d'auoir gracieux hebergé
 Des doctes Sœurs le troupeau delogé,
 Qui lors vagoit sans espoir en tristesse,
 Cruellement dechassé de la Grèce,
 Par le cruel fier Barbare insolent,
 Qui sac & gast y portoit violent.
 Mais il ne faut sous vn muét silence
 Cacher ce los. Car toute l'excelence
 Que du bon tems aujourd'huy nous auons,
 COSME & LORENT, à vous nous le deuons :

*Soit en Gregeois soit en Romain langage,
Ou prose ou vers dont nous auons l'usage,
Nous leur deuons. Tout fut sauué par eux,
Qui de leur tems firent vn siecle heureux.*

*D'eux est issu le bon LORENT, qui ores
Est regreté pour sa valeur encores.
Luy Duc D'VRBIN, avec autorité
Pour gouverner, dans la belle cité
De sa Florence entra, sous la puissance
Du grand LEON lors tenant la séance
Au Romain trosne : & qui son oncle estoit,
Et qui benin en luy s'en demettoit.*

*Ce bon neveu de son oncle en la place
S'en vint Parreïn de la Royale race,
Du grand FRANCOIS tenir le Fils aîné :
Mais plus grand fait deslors étoit mené.*

*Si tost que l'œil sur Madelène jette,
Sang Boulenoys, de sa beauté parfétte
Fut alumé. Le prompt desir l'époint
D'un saint lien d'estre avec elle joint
En mariage, estimant & sa grace
Et les honneurs de son antique race.
Son doux souhait ne fut vain, mais parfait :
Au bout d'un tems le mariage fait.
Et bien heureux en amour gracieuse
Viuoyent vnis, quand la Parque enuieuse
Les dejoignant leur bon-heur vint troubler
Pour tout soudain au ciel les rassembler.*

*LORENT, hélas ! ô tristesse piteuse !
De dueil sur dueil recharge douloureuse !
Toy le premier au ciel tu t'en volas :
Toy le premier ta chere épouse, hélas,
Tu as laissée ! Encores cinq journees
Sur ton decez n'estoyent pas retournées,
Qu'elle (ó douleur !) à qui le sort osta
Son doux confort, son âme sanglota :
Se consolant de la douce esperance
De reünir au ciel vostre alliance :*

*Se deplaisant de quiter en sa fin
De pere & mere vn enfant orfelin.*

*DIEU le grand Dieu l'heur qui doit venir cele
Sous le brouillas d'vn dueil qu'il amoncele,
Tel que l'œil gros des hommes durs à voir,
Sinon au bout, ne peut l'apercevoir.*

*O GRANDE ROYNE, ainsi fut ta naissance
Quand tu nasquis en toute doleance,
Pour mieux apres resplendir en valeur,
Quand les François astringez de malheur
Tu sauuerois : Tout le bon-heur & l'âge,
Dont tes parents n'ont pu garder l'usage,
Remis en toy. Puissé-je m'èjouir
Vn âge entier à te voir en jouir!*

*Or quand des ans la fin qu'auoit bornee
Du ciel amy la bonne destinee
Vint à son point : quand le Pape CLEMENT
Ton oncle saint auoit le maniment
Des clefs Saint Pierre, Il aime l'aliance
Du grand FRANCOIS : & pour vne assurance,
A fin de plus à la paix l'inciter,
Le voulut bien luy-mesme visiter.*

*Desia l'acord du sacré mariage
De toy PRINCESSE O CATERINE SAGE,
Et de HENRI fils second de FRANCOIS,
Etoit conclu deffous tressaintes loix.
Dedans Marseille au port il vint descendre :
Là bien veigné luy-mesme te vint rendre,
De Pere & d'Oncle ensemble te faisant
Vn deuoir saint, O ROYNE, en t'èpousant.
De telle main peu de ROYNES benies
Se vanteront. Toy qui de ses manies
Sauue deuois la France maintenir,
Tu t'es senti de telle main benir :
Mere d'vn sang vraiment Royal & digne,
Pour sa vertu magesteuse & benigne,
De gouverner le monde se rendant
Deffous la loy du François commandant.*

Le plant commun incontinent foifone
 Prompt à germer : mais la femance bone
 Du fang royal tardive le produit,
 Quand elle doit porter quelque bon fruit.
 Contre le cicl longuement indignee
 Tu defiras vne douce lignee :
 Mais tout ce tems ton eſperit gentil
 Ne laiſſe pas couler l'âge inutile.
 Mais te prouuant vraiment de ton lignage,
 Tu conſolas ton genereux courage,
 Qui fut orné des preſents gracieux
 Des doctes Sœurs : ſoulas ſoulacieux,
 Qui te donnant deſlors quelque alegeance
 De tes ennuis, t'aquit la ſuſſance
 Pour quelque fait de plus haut (qui eſtoit
 Au ſein des Dieux) où ton cœur ſ'apreſtoit.
 Pour quand la Parque & des deſtins l'enuie
 Le bon HENRI priueroit de la vie,
 Ton cher eſpoux : & quand ſeroit mené
 Ieune au trepas FRANCOIS ton premier-né.

Lors que malheur ſur malheur ſe redouble
 Iettant l'eſtat de ce Royaume en trouble,
 CHARLES, ton fils mineur d'ans, laiſſé ROY,
 Les Eſtats ont tout pouuoir mis en TOY.

Le cœur bien né à qui l'honneur ſe done,
 De jour en jour l'honneur d'honneur courone :
 Mais qui mal-né contreint ſe geſnera
 Mille vertus en vain il tentera.

Meſme au mechant c'eſt choſe bien aiſee
 Troubler la paix : mais d'vne âme aiſee
 Raſſeurer bien vn regne, qui paroïſt
 Tout ébranlé, peu de Rois le pourroyent,
 Si de ſa main Dieu meſme ne le range.

ROYNE, c'eſt toy, toy qui cette louange
 Viens meriter : Toy à qui ma chanſon
 Graces rendra de plus d'vne façon.

Si de ton tems France mal fortunee
 Souffrit des maux, ce fut ſa deſtinee :

Mais toy d'un cœur constant la secours,
 Dure au travail à tous perils courus.
 En fait de paix, en guerre commencée,
 Des plus acorts tu guidas la pensée
 De ton conseil, ne perdant la saison
 D'amoderer la fureur par raison.
 Ressimentant asable & debonaire
 Grans & petis d'un acord salutaire :
 Au bien public tu ne fus sommeillant,
 De l'œil soigneux tousiours tousiours veillant :
 Et loing & pres tu rendis assurée,
 Tant que tu pus, la paix tant désirée.
 Vers ton mary te portas saintement
 En tout deuoir, à tes fils chèrement.

QUE TOVT le tems, ô PRINCESSE ADMIRABLE,
 Puisse tout heur & plaisir desirable
 Durant tes jours amener dauant toy :
 Entre les tiens amour & vraye foy :
 Ton grand honneur : la ferme paix heureuse
 Au peuple vny : la France plantureuse :
 Concorde bonne aux royales maisons :
 L'heur des loyaux : ruine des traïsons.
 Qu'à tes desseins naissans de haut courage,
 Puissest-tu mettre, ô ROINE AVGVSTE ET SAGE,
 Heureuse fin : tirant sous ton suport
 Hors des dangers nostre néf à bon port.

A LA ROINE MERE
 DV ROY.

DIEV s'est leué comme vn tonnerre :
 Ses ennemis gettez par terre
 Sont la plus-part mors étandus.
 Ceux qui restent d'eux, sans conduite,

Vaguent en miserable fuite,
 De honte & de peur éperdus.
 C'est à DIEU c'est à DIEU la gloire :
 De tant memorable victoire
 Rendons-luy graces & l'honneur.
 C'est DIEU, qui dans les cœurs a mise
 Vne tant soudaine entreprise,
 L'assurance de tout bon heur.
 Mais apres DIEU, ROINE tressage,
 Haut louer faut vostre courage,
 Quand animastes vos enfans
 D'aprouer si juste vangeance,
 Qui des ennemis de la France
 Les rendit acoup triomphans.
 Ce qui par guerre en long trainee
 Ne s'est fait, vne matinee
 Par vostre conseil l'a parfait :
 Quand faisant punir la malice
 Sous la rigueur d'une justice
 Auez terrassé le forfait.
 En vn jour par vous restauree
 Enuers DIEU se voit rassuree
 La splendeur de la sainte foy,
 La fureur ciuile abolie,
 Et la Paix certaine établie
 Sous le haut Sceptre de mon ROY.
 Ce chef d'euire de ta droiture,
 Bon DIEU, de toute forfaiture
 Puisse le Royaume expier !
 Et Paix & Concorde y fleurisse :
 Que la vertu chasse le vice :
 Tout se viene à toy dedier.
 O peuple, fay réjouissance,
 Viue DIEU & le ROY de France,
 Qui maintiennent ta seureté,
 Que de chanter nul ne s'ennuye :
 CHARLES pour vray CHARLES s'apuye
 Sur IUSTICE & sur PIETÉ.

A M O N S E I G N E V R
D E L A N S A C .

*DEBONAIRE LANSAC, disons-nous mal-heureux
D'estre nais en ce siecle ! ô mille fois heureux
Ceux qui sont morts deuant, & ceux qui sont à naistre,
Pour ne voir les mal-heurs qu'entre nous voyons estre !
Nous, qui du sang de Christ nous vantons rachetez,
Qui ne croyons qu'un Dieu : quelles mechancetez
Ne se font entre-nous ? Hé ! le fils à son pere
Va machinant la mort, & le frere à son frere,
Le voisin au voisin : il n'y a plus de foy :
On ne creint plus un Dieu, lon foule aux piés sa loy.*

*Comme un jeune cheual, qui sans bride & sans selle
Echappé de l'étable, où son desir l'appelle,
Puis deçà, puis delà leger se remuant,
Trotte, galope, court bondissant & ruant :
Ainsi le peuple fol se mocquant de la bride,
S'egare vagabond où son plaisir le guide.*

*Comme un nauire en mer, surpris au depouruu,
Des corsaires cruels enuironné s'est vu
Plustost que de les voir : de Dieu la sainte Eglise
Se voit de toutes parts de Pirates surprise,
Qui déjà dans sa nef partissent le butin,
Pelle-mesle brouillans droit humain & diuin :
Pilotes, Matelots, soldats & Capitaine,
N'y pouuans resister sont mis à la cadene.*

*En quel siecle a lon vu par inhumains efforts
Reprendre plus de sang, & tomber plus de morts,
Plus de peuple apauury, de terres desertees,
De villes & leurs forts dessus dessous jettees ?
Et tout par nos pechez : mais nostre mauuaiisté
Ne peut tant enuers Dieu qu'enuers nous sa pitié :*

*S'il eust voulu punir en rigueur nostre offence,
 Tout estoit ruiné : Cette douce esperance.
 Seul confort des humains, n'eust pas daigné nous voir.
 Nous fussions delaissez en proye au desespoir.
 Bien que la terre ouurant les abyfmes du monde,
 Nous eust tous engloutis dans sa fance profonde ;
 Bien que les cieux declos eussent plu dessus nous
 Les foudres orageux de leur juste courroux ;
 Et de ses flots enflez la grand' mer effroyable
 Eust noyé des humains la race miserable,
 Encores n'eussions-nous à moitié satisfait
 Au mal que meritoit nostre mechant forfait.*

*Voyez les faits de Dieu, & de quelle entrefuite
 Sa bonté paternelle enuers nous s'est conduite :
 Dieu qui sonde en nos cœurs nostre malignité,
 Encore qu'à bon droit il se fust dépité
 Pour nous perdre du tout, il ne l'a voulu faire,
 Mais à la repentance a tafché nous attraire :
 A fin que deplaisans de nostre folle erreur
 Nous vinsions émouuoir à pitié sa fureur,
 Et que prenant en gré le deuot sacrifice
 De nos cœurs bien contrits, il se rendist propice.*

*Il ne faut rechercher l'âge de nos ayeux :
 Regardons seulement ce que nous de nos yeux
 Voyons de nostre tems, & y pensons de sorte
 Que bien pour l'auenir du mal passé ressorte.
 Lors que FRANCOIS paya le deuoir des humains,
 Et qu'il mit des Gaulois le sceptre dans les mains
 Du bon HENRI son fils, quittant cette demeure
 Pour passer plus heureux en vne autre meilleure :
 La bonne Paix regnoit : & la belle saison
 De jeux & de plaisirs nous combloit à foison :
 Les canons ne s'oioyent ny le bruit des alarmes,
 Et la rouille déjà mangeoit les dures armes,
 Et l'iregne tessiere alentour des gouffets
 De sa toile maillee ourdissoit les filets :
 Des dagues se forgeoyent les faucilles courbecs,
 En des faux se changeoyent les meurdrieres épees.*

*Ce Royaume paisible opulent fleurissoit,
Regorgeant de tous biens : le peuple jouissoit
Des beaux dons de la Paix : la terre labouree
Rendoit planté de fruits au seigneur assuree :
Tout estoit plein de joye, & rien ne se faisoit
Que noces & festins & tout jeu qui plaisoit.*

*Le plus souuent on voit que la meconnoissance
Et l'orgueil suit de pres l'excessiue abondance.
Quand à cœur soul l'homme a le plaisir & le bien,
Il ne peut le garder d'un mesuré moyen :
Il s'aveugle en son aise, & de gloire se flatte,
Et vers son bien-faiteur decouure vne ame ingrate.*

*Comme vn roussin rebours, de voyages lassé,
Trauailié, rudoyé, tant qu'il est harassé
Obeit à son maistre, & le porte où la bride
Auecque l'éperon luy commande & le guide.
Mais quand d'un long sejour il s'est remis en chair,
Bien pansé, bien nourry, ne se laisse approcher,
Et fier & déloyal ne veut souffrir son maistre,
Se cabrant & ruant : si en son premier estre
La peine & le chemin decharné le remet,
Alors à la raison contrainte le soumet.*

*Les hommes sont ainsi : tant qu'ils ont fauorable
Le visage riant de Fortune amiable,
Ils deconnoissent Dieu : & ne se sachant qu'ils font
Ne se contiennent point en ce bon heur qu'ils ont.
Mais s'il auient soudain qu'après la saison belle
Ils sentent sur leur chef la tempeste cruelle,
Quand Dieu pour leurs pechez justement irrité
Echange leur doux aise en dure auerfité :
Chacun le reconoist & sa faute confesse,
Et pour luy obeir vergongneux le front baisse.*

*Or soit que le bon Dieu fust alors indigné,
Pour se voir des plus grans follement dédaigné,
Soit que la faute vinst du peuple, qui s'oublie,
Et de l'aise enyuré se hausse en sa follie,
(Car il ne m'appartient d'en faire jugement)
Dieu le juge & le sçait : je diray seulement*

*Qu'il n'est aucun besoin que nos fautes ie presche,
D'autant que la memoire en est encore fresche.
Soit par l'un, soit par l'autre, ou soit que tous les deux
Eussent delaiissé Dieu, Dieu se détourne d'eux,
Les laissant pour vn tems, & permet que la rage
S'en vienne icy troubler du peuple le courage.*

*Cependant que HENRI du Piémont visitoit
Les villes & les forts : & qu'il ne se doutoit
Ny d'assaut d'étranger, ny de trouble en la France,
Cuidant tenir son peuple en paisible assurance,
(Car ny l'Anglois pour lors les armes ne prenoit,
Et Charles l'empereur en paix se contenoit)
Voicy sortir d'enfer la Rage échenelee :
D'aspics & couleureaux sa criniere est meslee :
Vne torche flambante elle branle en son poin,
Qui répand dedans l'air vne fumee au loin,
Vne fumee noire, aigre, obscure, puante.
Qui sera mon amy, que jamais ne la sente,
Mon amy ne les siens : Qui la sent, a le cœur
Soudain empoisonné de chagrin & rancueur :
Le somme fuit ses yeux, il se ronge d'enuie,
Et prend en mesme horreur la mort comme la vie :
C'est celle-là qui fait les amis ennemis,
C'est celle-là par qui les grans Princes sont mis
Dehors de leurs grandeurs, & leur couronne ostee
Sur le chef étranger en triomphe est portee.
Encontre les sujets elle anime les Rois,
Leur faisant imposer des tailles & des loix
Qu'ils ne peuvent porter : les cœurs elle mutine
Des peuples à brasser des seigneurs la ruine :
Elle-mesme contraint les libres citoyens
Au joug de seruitude : elle ouure les moyens
Aux hommes afferuis de rentrer en franchise,
Changeant des nations les estats à sa guise.*

*Elle sortant vn jour par la France courut,
Par où elle passoit toute l'herbe mourut,
Et les fruits auortez, & les fleurs violees
Churent de toutes parts sur les terres bruslees.*

*Soudain le menu peuple elle pouffe en fureur,
Et luy troublant le sens pour ne voir son erreur,
Contre le Prince emplit les cœurs de felonnie,
Et toute reuerence en a dehors bannie.*

L'AVANTNAISSANCE
DE MADAME.

*NAY, Fille heureuse, d'eureux Pere:
Le chaste ventre de ta Mere
Decharge de ton doux fardeau:
Plus que neuf moys elle te porte.
Vien : & son ennuy reconforte
De ton regard plaisant & beau.
Au bon espoir de ta naissance
La comune rejouissance
Les elemens regaillardist.
Le ciel rit serein de grand' aise:
L'air coy se taist, la mer s'apaise,
La terre gaie reuerdist.
Le Soleil les beaux jours allume:
Et constant contre sa coutume,
L'Autonne apreste ce beau tems.
Du froid hyuer la saison mourne
En ta faueur lente sejourne,
Pour ne troubler ce doux printems.*

*MAIS, Fille heureuse d'heureux Pere,
Le chaste ventre de ta mere
Decharge de ton doux fardeau:
Plus que neuf moys elle te porte.
Vien : & son ennuy reconforte
De ton regard plaisant & beau.*

Puis que ton heureuse portee
 Passe de la groesse vstite
 Le terme des neuf moys courans,
 Quelque cas de grand tu dois naistre.
 Nay, qui bien grand' vn jour dois estre,
 Fille heureuse d'heureux parens.

DIEU, qui du sang Royal a cure,
 Pour bien astrar ta geniture,
 Retarde ton heureux sejour,
 Insques au point que les planetes
 De leurs clerteꝝ bonnes & nétes
 Te couvront sortir au jour.

Bien que tout asptét malin cesse,
 Et le ciel fauorable lessé
 Ses bons raions luire sur toy,
 Sur tout je pren mon assurance
 D'vn bon fruit de bonne semance
 De bone ROINE & de bon ROY.

Si tost que pour voir la lumiere
 Tu desfilleras ta paupiere,
 Montre nous signes apparens,
 Qu'en toy ne languist de ta race
 La valeur, l'honneur & la grace,
 Que tu retiens de tes parens.

Comme Diane en son enfance
 Donna toute belle esperance
 D'auoir vn magnanime cœur :
 Lors que non poureuse elle arrache
 Le poil du Cyclops qui la fâche,
 Se masquant pour luy faire peur.

Aussi toy si tost que ta destre
 Libre du maillot verras estre,
 Vn fait de marque tu feras :
 Pour donner aux humains presage,
 Que ny de fait ny de courage
 Aux Deesses ne cederas.

Puis quand tes premieres anneés
 En jeux enfantins retournees,

L'esprit vigoureux t'ouurriront:
 Ainfi qu'autrefois ta grand' mere,
 Et le grand pere de ton pere,
 Les neuf Muses te nourriront.
 Auecques ces doctes Pucelles
 Tu apprendras les choses belles,
 Et de nature les segrets:
 Remarquant de louable enuie
 Des grands Heroïnes la vie
 Es vieux Ebrieux, Romains & Grecs.
 Soudain croissant auecques l'âge,
 Princeffe courageuse & sage,
 Les plus grandes surmonteras:
 Et pour ta valeur admirable
 Aux grans & petis venerable,
 Des plus grans seruir te feras.
 Lors combien de langues sçauantes,
 O combien de mains écriuantes
 Doctement ton los publieront!
 O si je puis iusque-là viure,
 Vn tel œuure je veu pourfuiure,
 Que mille ans apres n'oubliront.
 Mais nul poussé de fureur sainte,
 Au fons de sa poitrine enceinte,
 Ne te pourra si bien vanter
 Que toy-mesme, qui dès l'enfance
 Auras aquis cette puissance
 De bien écrire & bien chanter.
 Lors tu bâtiras tel ouurage
 Sur les faits du cours de ton âge,
 Que le long tems n'abolira:
 Qui ta Grand' Mere CATERINE,
 Ny ta Mere douce & benine,
 Ny CHARLES mon ROY n'oublira.

A MONSIEUR DE
MARILLAC CONTRO-
LEVR GENERAL DES FINANCES.

MARILLAC, que la preudomie,
Des vertus la certaine amie,
Et la nonchancelante foy
Aujourdhuy reconuë auance
A la generale intendance
Sur les finances de mon Roy :
L'un naitra fils d'un riche pere :
L'autre par fortune prospere
Seigneur de biens se trouuera :
Mais nul des deux, la iouissance
De ce qu'il tient en sa puissance,
Prendre à propos on ne verra.
Celuy qui pauvre se lamente
En vain desireux se tourmente
De mille beaux desseins qu'il fait :
Si quelque bon Dieu favorable
Acomplist son vœu desirable,
Il n'en met vn seul en effët.
C'est chose entre les hommes rare
D'en voir vn bon qui ne s'égare
Du vray deuoir de la raison :
L'un veillant des biens à la queste,
Sans borne tous les jours aqueste,
Et batist vne grand' maison.
Et cela, dont mille auront faute,
D'une couuoitise trop haute,
Va pour deux ou trois entassant :
Et qui n'en jouiront (peut-estre) ;
Car souuent tel auare maistre
Meurt pour l'étranger amassant.

Jean de Baif. — II.

*L'autre aura la bonne pensee,
 Par qui seroit mieux dispensee
 La fortune s'il la tenoit :
 Mais elle son heur luy denie :
 Luy malheureux maudit sa vie,
 Qui jamais content ne se voit.
 Rien n'est plus facheux que d'entandre
 Que vaut le bien : le sçauoir prandre
 Et ne l'auoir en son pouuoir :
 Mais j'estime plus deplorable
 Des biens le seigneur miserable,
 Qui n'en sçait faire son deuoir.
 Peu-souuent lon voit la richesse
 Et la vertueuse sageffe
 Dans vne famille abiter.
 Le bien est vray bien en l'ysage :
 Et c'est des biens le bon menage
 De bien pouuoir les debiter.
 O Siecle de fange & d'ordure !
 Le bon necessiteux endure :
 Le peruers est maistre des biens,
 De qui voyons la maison pleine
 D'vne racaille orde & vileine,
 Qui deuore tous ses moyens.
 Tant peu, la vertu méprisée,
 Est des puiffans fauorisée,
 Que si tu ne veux reculer,
 Si ton estomac en soy cache
 De bonté quelque belle tache,
 Il te la faut dissimuler.
 Tant aujourdhuy regne le vice,
 Tant peu commande la justice,
 Tant le vray bien gist abatu !
 Lon fait gloire de forfaiture.
 C'est vergogne, c'est grand' injure,
 Et faut rougir de la vertu.
 Le grand qui aime la pauvreté,
 S'il la cherist c'est en cachéte.*

*Vn qui fait métier du forfait,
 A decouvert le pourra faire :
 Car c'est la façon ordinaire
 Tenir pour fat qui ne malfait.
 Nous maligne race des hommes,
 Qui rien qu'un vain souge ne sommes,
 Mortels d'heure en heure tousjours,
 Ne sçavons vser de la vie,
 Qui par entre nous meurt rauie,
 En lieu de nous donner secours.*

MARILLAC, doué de prudence,
 Il nous faut armez de constance,
 Maintenir nostre intégrité.
 Le sang Royal, qui ne meprise
 La vertu, mais la favorise,
 Luy rendra l'honneur merité.

A M O V R D E V E R T V N
 E T P O M O N E .

A V S E I G N E V R P E L L O Y .

V N Chasseur de sa chasse, vn pescheur de sa pesche,
 O PELLO Y, te fait don : Moy que la Muse empesche
 A composer des vers, je t'offre de mon art :
 Le present est petit, mais pren-le en bonne part.
 D E S S O V S Procas regnant sur la gent Palatine,
 Fut Pomone la Fee en la terre Latine,
 Qui à dresser jardins sa pareille n'auoit,
 Et planter les vergiers par sus toutes sçauoit,

Dont elle tient son nom. Elle ne se plaiſt guieres
 Ny à l'ombre des bois n'au courant des riuieres,
 Sur tout ayant choiſy le doux labour des chams,
 Et les francs arbriffeaux ſous les pommes penchans :
 Ny le carquois & l'arc en echarpe ne porte.
 Ny le dard en la main, mais vne ſerpe torte
 Au trenchant affilé, tantost en emondant
 Le fruitier de jettons trop épais abondant :
 Tantost ourrant l'écorce, & la greſſe aportee
 Autant pour la nourrir de la ſeue empruntee.
 Ny le ſouffrant languir ny de ſoiſ eſcué
 Ny étouffé dans terre, ains ou d'eaux abreuué
 Par canaux le reſtaure, ou cerne d'vne foſſe
 Son eſtoc racineux, & tout le pié dechauffe.
 Mettant là ſon amour, prenant là ſon plaiſir,
 De la douce Venus ne ſent aucun deſir :
 Et toutesſois craignant des païſans l'injure
 De haye & de foſſé ſes vergiers elle emmure,
 Repouſſant & fuyant des hommes les affaux.
 Qu'eſt-ce que des Satyrs, legiers à faire faux,
 La jeuneſſe, & les Pans, à qui vne couronne
 De ſapin verdoyant les cornes enuironne,
 Et Silene, toujours plus jeune que ſes ans,
 Ne monſtrent, à les voir à ces jeux mal-duïſans,
 Et le Dieu qui terrible ou de ſa faux recrouche,
 Ou de ſon gros tribal les oiſeaux eſarouche,
 N'ont fait pour en jouir? Mais Vertun amoureux,
 L'aimoit plus que tre-tous, & n'eſtoit plus heureux.
 Combien de fois eſt-il venu en ſa preſence
 D'vn outeron haſlé ſous la vraye ſemblance,
 Le van deſſus l'échine, en la main le fléau?
 Combien de fois le front encceint de fein nouveau,
 La fourche & le rateau dentelé ſur l'épaule?
 Souuent d'vn piquebeuf portoit la longue gaule
 Dedans ſa dure dextre : & le voyant ſueux
 Euffes dit qu'il venoit de decoupler ſes beufs :
 S'il faut qu'avec la ſcie au poing la hache mette,
 S'il faut qu'avec la houë il tienne la ſerpette,

*Ou tu voudrois jurer qu'il seroit vigneron,
 Ou te seroit auis de voir vn bucheron,
 Si d'une longue échelle il se charge la teste,
 Tu dirois qu'à cueillir des pommes il s'appreste:
 Tu le verras soldat quand l'épée il ceindra:
 Tu le verras pescheur quand la ligne tiendra:
 Brief, de diuers habits sa personne acoustree,
 Se déguisant tousiours, a tant cherché l'entree,
 Qu'à la fin il parvient à cueillir le doux fruit
 Du desir qui l'auoit à ces ruses conduit.
 Vne fois s'affublant d'un couurechef de toile,
 S'encapant à chef-bas d'un long & large voile,
 Et de cheueux chenus ses temples accoustrant,
 S'appuie d'un baston, & vieille se monstrant,
 Entre deuers Pomone: & d'alure tremblante,
 Penible demarchant, non cognu se presente.
 Et de voir tant de fruits faisant bien l'estonné
 A celle qu'il aimoit ce salut a donné.*

*A toy font à bon droit toutes Nymphes hommages
 Qui se jouent d'Albule entre les deux riuages:
 Vierge ie te saluë honneur d'honesteté,
 O fleuron impollu d'entiere chasteté.*

*La louant il l'aproche, & des baisers luy donne
 Que ne donneroit pas vne vieille personne:
 Puis courbé s'asseant sur vn gazon motu
 Contemple le vergier d'Autonne reuestu.
 Entre tout vn ormeau, qui deuant luy se panche,
 Et s'egaille ombrageux de mainte verte branche
 Embellie à l'entour de pampre & de raisins,
 Effaçant les honneurs de tous arbres voisins.
 Et sur tout l'admirant à blasonner se bagne
 Auecques le mary la vigne sa compagne:
 Quand ce tige, dit-il, sans le pampre seroit,
 Rien pour estre cherché fors sa feuille n'auroit:
 Et cette vigne aussi dessus l'orme attachee,
 Qui ne l'eust attachee en terre fût conchee:
 Toutesfois de les voir froide tu ne t'esmeus:
 Et fuis la compagnie, & joindre ne te veux.*

Que le vouloir t'en vinst ! Ta maison seroit pleine
 De plus de poursuiuans que n'eut jamais Helene,
 Ny celle qui jadis les Centaures arma,
 Ny celle qui Vlys si loyaument ayra.
 Et mesmes aujourdhuy bien que rebelle fuies,
 Bien que de mil dedains tes amoureux ennuyes,
 Mille sont apres toy qu'hommes que Demi-dieux,
 Que ton amour gagné seroit deuenir Dieux.
 Mais toy, si tu estois fille bien conseillée,
 S'il te prenoit desir d'estre bien mariée,
 Et voulusses m'ouir en l'âge où tu me vois,
 Qui t'aime plus qu'eux tous, & plus que tu ne crois,
 Tu renuoirois bien loin quelque party vulgaire,
 Et choisirois Vertun pour à jamais le faire
 Parsonnier de ton lit, lequel pour mon deuoir
 Plegeray cors pour cors si me veux recevoir :
 Car il m'est plus cognu qu'il ne l'est à luy-mesme :
 Puis n'estant vagabond autre demeure n'aime
 Que de ces enuirons : ny comme la plus part
 Des vollages muguets, son amour ne depart
 A la premiere vuë : Et tu es sa premiere,
 Et seras, si tu veux, sa maistresse dernière :
 Car d'autre que de toy ne pourroit s'auouër,
 Se voulant pour jamais à toy seule vouër :
 D'auantage il est jeune, & doué de Nature
 En tout ce que lon veut de former sa figure :
 Tout ce qu'ordonneras (ordonne seulement)
 Pour auoir ton amour se fera dextrement.
 Quoy ? N'est-ce rien aussi que cela que tu aimes
 Il l'aime ainsi que toy ? que tes fruitages mesmes
 Ejouïssent sa main ? Et que sur tous presens
 Tes presens automnaux luy sont doux & plaisans ?
 Mais ne desirant plus, ny les frians fruitages
 De tes arbres exquis, ny les tendres herbages
 De tes jardins soigneï, ne desire que toy :
 Ay pitié de son mal : ajouste autant de foy
 A ce que ie t'en dy, que si en ta presence
 De sa bouche luy-mesme il faisoit sa dolance :

*Et crein les Dieux vengeurs & l'ire de Cypris,
 Qui punit, quoy que tard, les rebelles esprits.
 Donques Nymphe mé bas ta rigueur amolie :
 Despouillant ton orgueil à cet amant te lie.
 Ainsi puissent tes fruits, ny gelez au Printems,
 Ny grillez en Esté, se meurir en leur tems.*

*Quand le Dieu qui en tout abilement se tourne
 Eut dit ces mots en vain, en jeuncesse il retourne,
 L'equipage & l'habit de vieille delaiissant :
 Et se decouure à elle à coup apparoissant
 Tel comme du Soleil la semblance trespure
 Se devoile abbatant vne brouée obscure,
 Qui cachoit sa clarté, quand son aimé flambeau
 Debrouillé d'un clin d'œil rayonne clair & beau.
 Vertun aspre & bouillant d'en jouir delibere
 Par force, mais de force il n'avoit plus affaire :
 Car si tost que Pomone ainsi beau l'apperçoit,
 Mutuelle blessure en son ame reçoit.*

A IOACHIM TIBAVD
 DE COVRVILE.

*BIEN que tout autre estat mondain
 Par faueurs ou par dons s'acqueste,
 Ou soit pour se couvrir la teste
 D'un chapeau de riche escarlatte,
 Ou pour auoir deffur le sein
 L'honneur du collier qui éclatte,
 On n'a point vu que le Poëte
 Par ce moyen sa gloire achette.
 Mais, TIBAVD, aussi tost qu'il naist
 Il faut que d'une douce œillade*

Des Muses la chaste brigade
 L'enfant bien-astré fauorise :
 Dés l'heure desirant il n'est
 De poursuiure vne autre entreprise :
 Il ne veut acroïstre sa gloire
 Par vne sanglante victoire.
 Il ne veut se voir en honneur,
 Comme vn Magistrat qui preside
 Tenant aux rudes loix la bride :
 De mille arpens de labourage
 Il ne veut estre le seigneur :
 Il ne palira sous l'orage,
 Qui la mer vagueuse menace,
 Ny ne rira s'ell' est bonace.
 La tromperesse Ambition
 Vn vray Poëte n'enueloppe,
 Ny des traïstres soucis la troppe,
 Qui l'homme couuooyteux tenaille,
 Ne doute son affection :
 Ny aux richesses il ne bâille :
 Rauy des Muses il prend peine
 D'aller boire dans leur fontaine,
 Qui sourd sur la sime d'vn mont :
 Et celuy se trompe, qui pense
 Raur si riche recompense,
 Sans l'auoir deuant defferuie
 Par noble sueur : comme font
 Ceux qui, s'enflans sur nous d'enuie,
 Taschent nous desfrober la gloire
 D'vne tant penible victoire.
 Avec peine & sueur il faut
 Grimper la montagne fascheuse,
 Aspre, rude, roide, espineuse :
 Il faut froïsser dix mille aspresses
 Deuant que monté sur le haut
 Tu sois receu par les Deesses :
 Mais qui n'a point dés son enfance
 Leur faueur, de rien il n'auance.

Car bien qu'aucun eust surpassé
 Le plus perilleux du voyage
 Forcé d'un ostiné courage,
 S'elles ne l'ont pris dès le linge,
 D'elles il n'est point embrassé :
 Mais repoussé loing sans louange,
 Du surjon diuin de l'eau claire,
 Dans l'eau trouble se desaltere.

Du premier surjon maint ruisseau
 Par maint conduit d'enhaut deriue,
 Mais l'onde n'y coule si viue
 Comme dans la premiere source,
 Ains fangeuse roule son eau,
 Qui, plus loin du chef prend sa course,
 Tant plus s'en alant trouble & sale
 Par le pendant du mont deualle.

Tel de petit cœur paresseux
 Regarde la haute montagne,
 Et sans partir de la campagne
 Boit de l'eau qui coule fangeuse,
 Qui (effronté) se ment de ceux,
 Qui d'une peine courageuse
 Ont osé jusqu'en haut atteindre,
 Et leur soif dans l'eau viue esteindre.

Tel de cœur en chemin se met,
 Qui soudain recen du voyage
 A mi-chemin rompt son courage,
 Et boit dans le ruisseau moins sale,
 Mais en vain, si sur le sommet
 A longs traits soieux il n'auale
 De celle source clair-courante,
 Où l'onde pure est bouillonnante,

Au pied des Lauriers vigoureux,
 Qui sus la liqueur argentine
 Voutent vne verte courtine,
 Courrans les eaux d'un frais ombrage.
 Heureux, ô mille fois heureux
 A qui les Sœurs font l'auantage

De luy declorre leur fonteine,
 Qui adoucit toute leur peine.
 Depuis par tout le monde en l'air
 Il est porté deffus les aifles
 Des doctes Muses immortelles:
 Et parmy la bouche des hommes,
 Se sent bien renommé voler:
 Et parmy nous qui mortels sommes
 Renouvelle tousiours presente
 Sa memoire à jamais viuante.
 Il faut aussi que nostre nom,
 Tibaud, tousiours viue & reuiue
 Maugré la Parque, qui chetiue
 En vain presentera sa darde
 Contre nostre noble renom,
 Si des Sœurs la bande mignarde
 Donna faueur à nostre enfance
 Dés nostre premiere naissance.
 Sus, vainqueurs la Parque domtons,
 Dechassons de nous la paresse,
 Et picquez de prompte allegresse
 Tirons au haut de la montagne,
 Au lieu plus esleué montons,
 A fin qu'en la basse campagne,
 De là pleins de gaye assurance
 Sous nous dedaignions l'ignorance.

A MONSEIGNEUR
LE PRESIDENT

DE BIRAGVE.

BIRAGVE, de qui la prudence
 En tous affaires d'importance,
 A serui desia plusieurs Roys,
 Reglant des citez la police,

*Bridant l'insolente milice,
 Promte à jeter le joug des loix.
 Bien est ta loyauté cognuë
 Entiere & fidele tenuë,
 Pour n'auoir jamais foruoyé
 Du vray sentier de la droiture,
 Vers la nouvelle forfaiture
 Où le mutin s'est deuoyé.*

*Bien as-tu fait preuue certene,
 De la sainte foy qui te mène,
 Et du sain conseil où te plais,
 Au grand bien du François empire
 Qui si bon conseillear admire
 En saison de guerre & de paix.*

*Le Roy ton merite regarde :
 Et te choisissant, en ta garde
 Les seaux de la justice mét.
 Toy qui diligent ne someilles,
 En ta charge si bien tu veilles
 Que nul abus ne s'y commét.*

*Bien heureux l'état où merite
 Auance les hommes d'élite
 Au digne degré de l'honneur.
 Plus à Dieu qu'en toute la France
 Le bien vst telle reuerance
 Qu'il y trouuaft son guerdonneur!*

*Ce qui fait qu'vne cité dure
 C'est l'obseruance de droiture,
 Qui propose pris au bien fait,
 Et les bien meritans guerdonne :
 Aux malfaiteurs la peine ordonne
 Pour les punir de leur forfait.*

*L'état n'est pas en assurance
 Où l'orgueil joint à l'ignorance
 Foule aux pieds le droit abatu.
 Mais tout succès lon voit ensuiure
 Et la gent heureusement viure
 Où tout ploye sous la vertu.*

*C'est la commune maladie
 Quand la justice abatardie
 Souffre des indignes la loy.
 Lors il n'est point de preference
 En pouuoir ny en reuerance,
 Pour l'homme de bien & de foy.
 Que le faineant chassé de place
 Honteux abatant son audace
 Dauant le cœur plus valeureux!
 Où le meilleur dessus le pire
 Pour commander lon voit élire,
 Les Citoyens sont bien heureux.*

*Vn homme de bien qui prospere
 Faisant bien le bien qu'il doit faire,
 Il est le bien commun de tous.
 Mais quand le mechant on auance
 En credit, honneur ou cheuance,
 Mieux vaudroit viure entre les loups.*

*Autoriser l'ame mechante,
 C'est metre l'épee trenchante
 Dedans la main du furieux.
 S'il faut que le bon obeisse
 A celui qui n'est rien que vice,
 L'outrage est trop injurieux.*

*Si l'état dechet & decline,
 Lors tu jugeras sa ruine
 Que verras bobance y entrer,
 Apres elle surabondance,
 Puis venir outrage à la dance,
 Puis sa mort tu vas rencontrer.*

*Baïf, où te pouffe ta verue?
 Veux-tu porc enseigner Minerue,
 Qui viens impörtun discourir
 Des abus contre la droiture,
 A qui la maintient nette & pure?
 Laisse tems & monde courir.*

*Ton Roy qui les vertus suporte,
 Et de ses freres l'ame acorte,*

*Et la Mere de ce bon sang,
Faisans choix de la suffisance
Des bons à la juste balance,
Premiront chacun à son ranc.
Et feront florir vn bon âge,
Baniffans des humains l'outrage
Sous les justes loix abatu
D'vne droite & sainte vengeance :
Et d'vne belle recompance
Les conuiront à la vertu.*

A V S E I G N E V R D E
N O G E N T T R E S O R I E R

DE LA MAISON DV ROY.

TR O P mechamment vit abrutie
L'engeance humaine peruertie,
Qui ne fait comte de vertu.
Le vice des hommes emporte
D'vne acoutumance plus forte
Que leur naturel abatu.
Rien n'est si doux que l'exercice
De prudence jointe à justice,
Qui toutes les vertus contient :
Nulle vertu ne se desfire,
Où elle rend, tenant l'empire,
Ce qui à chacun appartient.
MA R T E A V, le bon Dieu qui ut cure
De nous, crea nostre nature
Telle que rien n'y defaillit,
Ioignant d'vne belle aliance
L'immortelle & mortelle essence,
Quand l'ame dans le cors saillit.

Dieu voulut que l'ame eternelle
 Commandant defus la mortelle
 La rangeast aux diuines loix.
 Mais contre l'ordre pourpenſee
 Dedans l'immortelle penſee,
 Pour le bien, du mal faiſons choiſ.
 Si nous ſçauons bien nous cognoiſtre,
 Des l'heure que venons à naiſtre,
 Nous aportons en noſtre cœur
 De Dieu la vraye loy grauee :
 Mais noſtre bonne âme agrauée
 S'auueugle de la nuit d'erreur.
 Rien n'eſt ſi ayſé que de prendre
 Le deuoir d'homme & de le rendre :
 Car c'eſt pourquoy nous ſommes nez.
 Mais traitres à noſtre nature,
 Les vns des autres n'ayans cure,
 Nous ſommes entrabandonnez.
 Ayder à tous, à nul ne nuire :
 Vn autre ne point éconduire
 De quoy ne veux eſtre éconduit.
 Ce qui fait à toy, te doit plaire,
 Secourable à d'autres le faire :
 Conduire pour eſtre conduit.
 Ce que tu ſens en toy contréne
 Ne le faire point à ton frere :
 C'eſt qu'on doit jeter ou choiſir.
 De nos faits la regle certéne,
 C'eſt aler droit où pouſſe & méne
 Ou l'aborreur ou le deſir.
 Pentan qu'à la juſte meſure
 De noſtre bien ſaine nature,
 Selon que nous voudrions pour nous,
 Iuges ſains en nos propres eſmes,
 Eſtimans les autres nous meſmes,
 Nous nous comportions enuers tous.
 Sçachions qu'en ce monde nous ſommes
 Hommes nés pour ayder aux hommes.

Et si quelcun tient le rebours,
 On ne duſt pas l'eſtimer, comme
 Homme, s'il ſuit le deuoir d'homme :
 Mais faut le tenir comme vn ours.
 De telle mauuaiſe coutume
 La peſte des humains s'alume,
 Quand chacun ne tire qu'à ſoy :
 Quand d'autruy mepriſant l'outrage
 Et l'ignorance & le dommage,
 Foule aux piés toute ſainte loy.
 Tellement qu'il vaudroit mieux eſtre
 Quelque brut ſauuage ou champêtre,
 Que viure entre les hommes né :
 (Ie di pour la terreſtre vie,)
 Tant l'homme oublicieux ſe deuie
 Du vray but à luy deſtiné.
 Il n'eſt plus trace de juſtice :
 Par tout regne toute auarice :
 Par tout forſéne faux plaifir.
 Vertu n'eſt qu'vn nom inutile,
 Dont ſe maſque le plus abile
 Qui borne le moins ſon deſir.
 Vn ſeul ie ne voy qui bien face :
 Et ie ri de quoy leur audace
 Renuerſe la peine ſur eux,
 Et quelque bien qu'ils ſe propoſent
 Iamais jouiſſans n'y reपोſent,
 Au dernier ſoupir malheureux.
 Touſiours la creinte au cœur les pique :
 Leur couuoitiſe magnifique
 Iamais ne ſe peut affouuir.
 De ces mechans à la lignee,
 En moins d'vn âge dedaignee,
 Honneurs & biens ie voy rauir.

A R E M Y B E L L E A U .

Q U E L autre bien plus grand
 Console nostre vie,
 Que la joye qu'on prend
 D'une amitié qui lie,
 Belleau, les mesmes cœurs
 D'un nœu de mesmes mœurs?

Parmy tant de traùaux
 Qui troublent nostre race,
 Le seul confort des maux
 Que le malheur nous brasse,
 C'est l'amy qui segret
 Entend nostre regret.

Mais, ô rare joyau,
 Joyau presque aussi rare
 Qu'est rare cet oyseau
 Qui au pais Barbare
 De sa cendre renait,
 L'oyseau qui plus d'un n'est.

Maint de feinte amitié
 Trompe l'humaine vie
 De fausse mauuaitié,
 Et de traitresse enuie,
 Et d'obscure rancœur,
 Ayant enceint le cœur.

Maint par mainte moisson
 D'une apparence belle,
 Fuyant toute tançon
 Te fera du fidelle,
 Tirant sous bonne foy
 Tout le secret de toy.

Mais si tost qu'il sçaura
 Le fond de ta pensèe,
 Et que prestè il aura
 Sa traïson pour pensèe,
 Traïstre (si le peut bien)
 T'ostera de ton bien.

L'autre durant ton heur
 Suiuira ta fortune:
 Si tost que le malheur
 Menacera ta hune,
 Debarqué de ta nef
 Fuira de ton mechef.

Et comme le Danfin,
 Qui suit la nef qui nage,
 L'abandonne à la fin
 Où l'eau faut au riuage:
 Ainsi l'amy flateur
 Delaisse, où cesse l'heur.

Vn autre cependant
 Que des biens la balance
 Egalement pendant,
 Plus à l'vn ne s'elance
 Qu'à l'autre, te suivra
 Et ton amy viura.

Mais si tost que le bien
 Hauffera sa richesse,
 Adieu le beau lien
 Qui pareils vous empresse:
 D'vn saut avec son heur
 Il éleüe son cœur:

Et du tout oublieux
 De sa fortune basse,
 Ne daigne glorieux
 Baisser sa fiere face
 Vers son compagnon bas,
 Qu'il ne recognoist pas.

La sincere Amitié
 Avec la vierge Astree,
 Iean de Baif. — II.

*La vertu, la Pitié,
Durant l'âge doree
Hantans ces manoirs bas
Ne nous dedaignoyent pas.
Mais depuis qu'en argent
Finit l'âge doree,
Et l'argent se changeant
En airain, la ferree
Retient apres l'airain
L'empire souuerain :
De pis en pis deslors
Toutes choses s'empirent,
Tous les vices dehors
Des noirs enfers saillirent :
Les rages, les rancueurs
Empoisonnent les cœurs.
Des hommes vicieux
Astree dedaignee
S'enuola dans les cieux,
Des sœurs accompagnee,
Qui fuoyent des humains
Les violentes mains.
Vertus dès ce tems cy
Fuyent l'humaine race :
Et, s'elles ont soucy
De quelcun de leur grace,
Leurs presens precieux
Coulent en nous des cieux.
Mais des cieux seroit point
Nostre amitié venuë,
Qui nos deux ames joint,
Belleau, d'une foy nuë,
Auec telle douceur
Glissant dans nostre cœur?*

A MONSEIGNEUR
DE VILLEQUIER.

O VILLEQUIER, aux affaires adroit,
*Juge des vers, quand aucun demandroit
 De mes écrits le premier que jamais
 Le mis au jour, le viene lire, mais
 Marquant le tems excuse le bas âge
 Où j'étoy lors, & loura le courage :*
 Quand jeune encor & sans barbe au menton,
 (Lors desiréux d'aquerir vn beau nom)
 Me hazardé sous HENRI Prince humain
 (Au douzième an qu'il tint le Sceptre en main)
 Par mes labeurs à me fai'e conoistre,
 Vingt & trois ans continus j'ay fait croistre
 De mes traux d'an en an le monceau,
 Où j'employay de mes jours le plus beau,
 Mon doux printems : puis apres mon été,
 Sans recueillir nul loyer merité.
 Mais le ROY CHARLE & sa mere tresbonne
 Feront porter du fruit à mon autonne.
 Ou le vaillant & sage Duc d'Anjou
 Me tirera du miserable jou
 De pauvreté. Gentil Duc d'Alençon
 Tu me donras d'vne gaie chanson
 Digne argument : Alors que ma fortune
 Vous aiderez de faueur oportune,
 Et l'atendant à tous je feray voir
 Que je n'auray delaissé mon deuoir.
 Car paresseux je n'ay perdu mes ans,
 Ny je ne cache aux Seigneurs mes presens,
 Honneur à moy, pour eux reproche & honte,
 Si de moy pauvre ils ne font aut'e conte.

SUR LA PAIX AVEC
LES ANGLOIS, L'AN

MIL CINQ CENS

QUARANTENEUF.

*M*ONTRE ta joye, heureux peuple François,
 Pour les faueurs que des Dieux tu reçois.
 N'aperçois-tu, plus que dauant ce jour
 Luire serain sus ton riche sejour?
 N'aperçois-tu, que le Soleil s'allume
 En ses rayons, plus clair que de couttume?
 Tout ce jourdhuy qu'on orne les autels,
 Pour rendre grace aux benins immortels:
 Que ce jour soit d'un retour eternel
 A nos neueus d'an en an solennel:
 Qu'à ce jourdhuy tout homme & toute beste
 Aille chommant cette diuine feste:
 De l'oliuier tout voise verdissant:
 Qu'on oye tout de joye bondissant:
 Qu'en tous carfours on ne bruie sinon
 De nostre Roy la louange & le nom.
 Penten déjà la joiuse nouvelle
 Du siecle d'or, qui sous luy renouuelle:
 Voicy la Paix, qui la sanglante main
 Serre & refreint du dieu Mars inhumain:
 La Paix ayant de nous hommes pitié,
 Les ennemis rallie en amitié:
 La bonne Paix de ses presens nous orne,
 Versant sur nous le meilleur de sa corne.
 Vraiment le peuple est exent de tout dueil,
 Que la Deesse a guigné d'un bon œil.
 Riche la gent, à qui, Benine Paix,
 De ton Nectar la bouche tu reçais:

*Tu fus tousiours Deesse plantureuse,
Deffous Saturne entre la gent heureuse.*

*Lors que n'estoit le sapin abatu,
Lors que le pin des flots marins batu
Au gré du vent ne fouloit se ranger
Au nouveau sein du riuage étranger :
Encor n'estoient ceints de parfondes fosses
Les bourgs peuplez, ne de murailles grosses :
Encor n'estoyent ne sagettes ny arcs
Ne morrions ne trompettes ne dars :
Ains toutes gens viuoyent hors de tout soïn
Sans point auoir du gendarme besoin,
Et sans auoir nulle atteinte mauuaise
Comme dormans ils mouroyent à leur aise.*

*Maudit, par qui fut le fer deterré
Dans les boyaux de la terre enferré,
Et qui premier a le chemin ouuert
Dont ce metal fut au jour découuert :
Et qui premier fus l'enclume méchante,
De luy forgea l'alumelle trenchante.*

*Adonc malheur tomba sus les humains :
Guerres, debas & meurtres inhumains
Vindrent entre eux : le nocher d'Acheron
Presques quita son pénible airon :
Telle fureur les pauures hommes meine
Haster la mort d'une guerre inhumaine.
Mais sous Henri ce malheur cessera :
L'humaine gent aux bestes laissera
Leur cruauté, entre soy retenant
Celle douceur aux hommes conuenant.*

*Les animaux armez de leur nature
Doiuent aller contre toute droiture :
Et nous humains, qui sans armes tous nus
Sommes aux rais du clair Soleil venus,
Deurions tousiours le repos meintenir,
Et d'un acord la Paix entretenir,
Comme n'ayans, voire dés la naissance,
Que de la Paix seulement conoissance.*

*Mais, ô forfait, nous estions entre nous
Pires, qu'entre eux, les lions & les lous :
Les laides sœurs adonques se fouloyent
Aux lacs sanglans qui des meurtres couloyent :
Discorde adonc nourrice de la guerre
D'hommes naurez jonchoit toute la terre :
Et fût pery tout nostre genre humain
Si Iupiter dessus n'eust u sa main,
Qui nous soumit sous les benines lois
Des Roys issus du bon sang de Valois.*

*Le reconoy des Deesses l'ainee
Avec la Paix sous Henry ramenee.*

*O toy donc Paix ! ô toy sainte Equité !
Gardez le peuple en sa tranquillité,
Hors d'auec luy tout debat dechassans,
Et pour son Roy allez auocassans
Vers Iupiter le patron des grans Princes,
Qu'il le meintienne à ses coies prouinces,
Si que cent ans ne puissent voir le jour,
Qu'il laissera nostre François sejour,
Ne l'an centième en soy se retournant
Son regne heureux pas ne voise bournant,
Ains son mesme heur, de semaine en semaine,
De mois en mois, d'an en an se ramaine.*

*Mais sa vertu sans cesse va cherchant
De trepercer le brouillart empeschant.
Quoy ? par la Paix n'aton moyen, sinon
En guerroyant, d'allumer le Renom ?*

*Le hautain luc à Ronfard, de sa gloire
Ne téra pas la bruiante memoire.
Ne du Bellay, ne Mellin : & je croy
Ma Muse aussi ne téra ce bon Roy :
S'il est ainsi qu'elle ait dés le berceau
Eteint ma soif au greclatin ruisseau.*

*Bien que la fleur de la jeunesse encore
De soye d'or ma jouë ne decore.
Des saintes sœurs j'ay bien le pouuoir tel,
Qui je louray, de le rendre immortel.*

*Puis qu'elles ont de mon metre le soin.
 J'ay maintenant d'un bon Prince besoin,
 Qui la main tend à moy, qui ores nâge :
 Car mon cœur est trop plus haut que mon âge.*

A LA ROINE MERE
 DV ROY.

*Q*VI pouffera si haut sa voix,
 Qu'il entone vne chanson dîne
 De vous, ô Roine CATERINE,
 Mere du peuple & de nos Rois?
 O vostre doux surnom fatal
 Et bien-heureux à nostre France,
 Puis que de si prompte alegeance
 Auez apaisé son chaud-mal!
 Lors que du fer, qu'elle tenoit
 En ses mains tremblantes de rage,
 La pointe pour s'en faire outrage,
 Contre son ventre elle tournoit.
 Mais vous fustes sa guerison :
 Son mal tout à-coup se relâche :
 Aussi tost le fer elle lâche,
 Que luy rendistes la raison.
 La flamme par l'oscure nuit
 Plus belle & profitable éclaire :
 Vostre vertu plus nête & claire
 Au tems plus orageux reluit.
 Pourueoir au bien commun de tous,
 Estre aux affligez pitoyable,
 Detester le meurdre execrable,
 Amollir le haineux courroux,

*En paix & repos gracieux
Maintenir son peuple & son réné :
C'est c'est la vertu souueréne,
Qui ouvre le chemin des cieux.
O Royne, ó l'appuy des vertus,
(Trop nous fait besoin vostre vie)
De cent ans ne vous prene enuie
Du loyer qu'attendez là sus.*

FIN DV HVITIEME LIVRE
DES POEMES.





LE NEUVVIEME LIVRE
DES POEMES

A MONSEIGNEUR
LE DVC D'ANJOV.

*O L'HONEVR, le second de nostre heureuse France,
Fils & frere de ROYS, doù prendray-je assurance
De m'offrir dauant toy? Toy sur qui (comme Atlas
Se reposa du ciel, que soutenoyent ses bras,
Sur la force d'Hercul) nostre Roy se decharge,
Te departant du soin de sa Royale charge.
Toy de qui l'œil ouuert veille pour le bon heur
Du païs, luy gardant son aise & son honneur:
Toy de qui la maison fourmille de perſones
Attendants qu'à leur ranc leurs charges tu leur donnes:
Je crein t'estre ennuieux, pour ne ſçauoir choiſir
L'heure que tu anras de m'ouïr le loiſir.*

Ny les feuilles toujours aux arbres ne verdissent,
 Ny toujours dans les prés les herbes ne fleurissent.
 L'air tempeste de vens. Chams, bois en tout endroit,
 Mons, vaux, riuieres, prés herissonnent de froid.
 L'yuer regne à son tour : De brouillas & nuees
 Les étoiles vn tems se cachent aueuglees.
 Le doux printems apres pousse le rude yuer :
 Puis voicy de l'æsté la chaleur arriuier,
 Qui du beau renouveau la tiede saison chasse
 Grillant tout de son feu : mais il faut qu'il deplace
 Pour laisser regenter l'automne fructueux,
 Qui tost apres fuira l'yuer tempestueux.
 Toujours en l'arc bandé la corde n'est tenduë :
 Ny le beuf sans repos ne traine la charuë :
 Toute chose a son tems. Tel cours est ordonné
 Par la sage nature en tout ce qui est né.
 Ny ton esprit gentil toujours ne se doit tendre.
 Mais tu dois, sage Dvc, quelque relâche prendre
 De ton sogneux trauail : & ton graue soucy
 D'vn soulas gratieux vaut bien d'estre adoucy.
 Et quel plaisir plus doux pourroit suiure la peine
 Que donne la vertu, que la joye qu'ameine
 La louange & l'honneur ? Pour tes homeurs chanter
 Courageux dauant toy je me vien presanter.
 Mon emprise vraiment est beaucoup plus hardie
 Que ma force ne peut. Ce que je te dedie
 Est de peu de valeur, ó Dvc cheualeureux,
 Au pris de tes vertus & tes faits valeureux.
 La franche volonté quelque peu recompanse
 Le defaut où je manque en ma foible puissance :
 Et je sçay que quiconq tes vertus écrira,
 N'en écrira pas tant comme il en oubliera.
 Or bien que la splendeur de ta Roiale race
 Soit pour t'orner beaucoup, ta gloire ne se passe
 A l'honneur de leurs faits. Car tu veux que les tiens
 Gagnent de tes aïeux les titres anciens,
 Aimant mieux decorer ta Roiale noblesse,
 Que d'elle t'honorer : Disant la gentillesse

Morne s'auilenir, & se perdre en celuy
 Qui en ses deuanciers en mét le seul apuy.
 Mais toy noble vraiment c'est toy que vien élire
 Pour vn Preu de ce tems, de qui je veus écrire
 Sans chercher tes aïeux : (car tes faits suffsans
 Rempliroyent les écris de tous les mieux disans)
 Qui en âge si bas, par sagesse admirable
 Conjointe à ta valeur, t'es rendu venerable.
 Nul aussi ne sçait mieux guerroyer comme il faut :
 Soit qu'il faille pousser les soldats à l'assaut,
 Soit qu'il faille choisir lieu pour la baterie,
 Doù nul coup ne soit vain de nostre artillerie,
 Soit que tu faces rendre à la mercy du Roy,
 Sans hazard de tes gens, les chateaux pleins d'efroy.
 Qui mieux pour l'ennemy prend le defauantage,
 Auantageant les siens? Et quel chef est plus sage
 A munir d'un bon ordre vn camp au deloger
 Contre toute surprise? Et qui sçait mieux ranger
 Les batailles à point? lors qu'on doit faire teste
 Au rebelle mutin, quand deloial s'apreste
 Ou feint de s'aprester pour tenir : mais en vain,
 Car il se gardra bien d'atendre main à main :
 Par leur perte auerty de ta bonne conduite,
 Et de l'heur qui te suit pour le tourner en fuite.
 Ce n'est pas tout que d'estre & sage & valeureux
 Au peril des combas, mais il faut estre heureux.
 Toy GVERRIER bien astré, tu as & la sagesse
 Et le bonheur à toy. Le comble de prouesse
 C'est d'auoir aux hazards (comme aussi les as-tu)
 Compagne la Fortune & guide la Vertu.
 Les Preux, qui la Vertu jamais n'abandonnerent,
 Pour guide la suiuan d'honneur se couronnerent,
 Qu'ils ont par leurs beaux faits à jamais merité,
 Pour seruir d'exemplaire à la posterité.
 Sage tu l'as choisi dès l'enfance premiere :
 Mais tu les as laissez bien loin bien loin derriere.
 Car ce que chacun d'eux apart tout seul auoit,
 Assemblé dedans toy tout en vn on le voit.

O si tu veux qu'un jour mes outils je déploie :
 Et mes viues couleurs, & mon pinseau j'emploie !
 Je promé te tirer un portrait si naïf,
 Qu'on t'y reconoistra comme s'il étoit vif.
 Il sera vif aussi d'un viure perdurable,
 Qui de mille & mille ans ne sera perissable :
 Mais d'enfuiure tes faits du tout s'étudira
 Le vaillant qui bien né mon ouurage lira.

O que, PRINCE tresgrand, je pusse les deduire,
 Apres que tu m'auras enchargé les écrire,
 Si bien qu'à mon souhait tout te vint à plaisir !

Hardy je m'effairoy d'acomplir ton desir :
 Et par un œuure exquis j'espere de toy faire
 Pour l'âge qui viendra un notable exemplaire
 De prouesse & vertu, quand mon stile plus haut
 Seroit pour honorer ta valeur comme il faut.
 Mais on pourroit blâmer mon trop d'outrecuidance,
 Si, premier que d'auoir éproué ma puissance,
 J'alois à l'etourdy mes epaules charger
 D'un fardeau qui pour moy ne fust assez leger.

Veux-tu donc qu'un Heros face preuue certéne
 Si je puis m'aquiter de tant louable fêne ?
 Donque d'un Preu choisi les beaux faits je diray,
 Et les tiens parapres plus hardy j'écriray,
 En des vers qui seront d'autant plus hauts & graues,
 Que tes faits valeureux plus nobles & plus braues
 L'autre surpasseront. Prenant un argument
 Plus haut, je chanteray d'autant plus hautement :
 Commençant dès le tems, que saillant de l'enfance,
 (Desflors un grand espoir de nostre grande France)
 Tu montois à la fleur de la jeunesse, lors
 Que genereux garçon tu t'en alois dehors
 Du chateau Saingermain, en la forest prochaine,
 Pour tirer aux oiseaux d'une adresse non vaine.
 Un jour las de tirer tu te mis alenniers
 Sous un vieil chêne ombreux penchant ses rameaux verts.

Là seul tu pourpensois en ton bien né courage
 Des manimens plus grands que ne porroit ton âge :

Quand voicy tout acoup au deuant de tes yeux
Deux Ninfes aparoir auolantes des cieux.

A la droite Vertu, à la gauche s'adresse
La molle Volupté qui detruit la jeunesse.
L'une tout alentour épandoit dedans l'air
De parfums odorans vn doux & rare flair:
Son vestement estoit d'une toile argentee:
En chapeaux d'or frizé viuoit representee
Mainte belle peinture, & d'arbres & de fleurs,
De bestes & d'oiseaux de cent mille couleurs.
Iusqu'au deffous du sein sa robe fut ouuerte:
Là sa blanche poitrine ondoioit decouuerte,
Repoussant avec grace vn precieux carcan
Qui luy pendoit deffus, ouurage de Vulcan.
Du front vn diamant: & deux perles pareilles
Luy chargeoyent les deux bouts de ses belles oreilles:
Ses cheueux de fin or d'art passellonez
Ses deux temples couuroyent, proprement ordonez.
Sa bouche elle agensoit d'un gracieux sourire,
Dont celuy qui la voit en ses las elle atire:
Et ses yeux atrayans, qui çà & là branloyent,
D'un regard afetté sans fin etinceloient.

Telle fut Volupté. La Vertu plus modeste
Estoit tout autrement & d'abit & de geste.
Vn manteau la couuroit d'enhaut jusques en bas
Sans enrichissement: Son chef qui n'estoit pas
Atifé de grand art, fut acoutré d'un voile
Pour ses plus beaux atours, qui n'estoit que de toile.
Sa façon, son allure, & son regard benin
De l'homme tenoit plus qu'il n'estoit feminin.

Volupté, qui en vain en ses atraits se ste,
S'auança la premiere, & te dit: Quelle enuie,
Quelle fureur, mon Fils, te prend d'vser la fleur
De ton âge plus doux en trauail & douleur?
Voy bien ce que tu fais. Ce seroit grand damage,
Que si grande beauté vint à sentir outrage.
Si tu ne fuis ce train Vertu t'adressera
Au profond des dangiers & puis t'y laissera.

*La cruelle Vertu hazardera ta vie
 Où du premier peril elle fera rauie :
 Et te paitra le cœur du vain espoir d'un bien
 Futur apres la mort quand on ne sent plus rien.
 Or si la quitant là, gaillard tu me veux suiure,
 Je t'enseigneray bien vn plus doux train de viure :
 Et si tu le poursuis, de l'æsté la chaleur,
 Ny le froid de l'yuer ne te feront douleur.
 Ny le bruit des tambours ne te rompra le somme,
 Ny tu ne creindras point les canonades, comme
 Le maleureux soldat, ny te faudra pancher
 Sur le bourbeux ruisseau pour ta soif étancher.
 Mais esperant vieillir tu viuras à ton aise,
 Sans faire ny patir chose qui te déplaïse.*

*O combien les bons Dieux vous ont doné de biens,
 Hommes, si d'en jouir vous sçauiez les moyens !
 O combien de plaisirs ! Et qui bien les contemple
 De viure en doux repos les Dieux sont vn exemple,
 Eux qui tousiours contens de leur prosperité
 Menent sans detourbier vne tranquillité.
 Et si tu veux sçauoir qui je suis, je suis celle
 Qui de tous animaux fuy la race eternelle,
 Sans qui rien ne pourroit en estre demeurer,
 Sans qui de ce qui vit rien ne pourroit durer.*

*Enten cecy, mon Fils. L'homme ne peut guiere estre,
 Et depuis qu'il est mort ne pourroit plus renaiître :
 Croy moy donc, & me suy. Iamais homme n'est mort
 Qui n'ait eu grand regret de me perdre en sa mort.*

*Ainsi te sermona Volupté : mais son dire
 N'entra point dans ton cœur, qui d'une autre part tire.
 Et comme la fumee on voit se perdre en l'air,
 Ainsi le premier vent emporta son parler,
 Quand la Vertu te dit : Enfant de noble race,
 Je ne me trompe point, je ly bien en ta face,
 Que tu ne voudrois pas ta race dementir.
 Mon Fils, tu ne pourrois jamais te repentir
 De te fier en moy : mais la vaine plaïssance
 De Volupté finist tousiours en repentance.*

*Et si par les plaisirs plus grands qu'elle promét
Des bestes sans raison au ranc elle vous mét.*

*L'homme à qui le bon Dieu la raison a donee,
Et de l'âme diuine vne étincele ennee,
Dautant que Dieu voulut loin de foy le laisser,
Dautant la beste brute il le fait surpasser,
S'il ne veut s'abrutir. Voy des bestes l'enjance
En terre se pancher deffus leur orde pance :
Et voy ton genre humain comme dcuers les cieux,
Les cieux son origine, il éleue les yeux.*

*Suy donc le naturel de ta noble origine,
Et pren mon droit sentier qui au ciel achemine.
Mais afin, mon Enfant, que tu ne difes pas,
Que je t'aye abusé pour ensuiure mes pas,
Je ne t'en mentiray : je fay ma demourance
Sur la sime d'un mont, où sans grande constance
Nul homme n'est monté. Car pour y paruenir
La sente étroite & roide est facheuse à tenir.
Il faut plus d'une fois, que (dauant que lon gagne
L'honorable coupeau de ma haute montagne)
La sueur monte au front. Aussi deffus le haut
Quand on y peut monter on n'a de rien defaut.
Alors on reçoit bien au double le salaire
Des dangiers échapez. Tu verrois le contraire
Au train de cette-cy, qui tes pas guideroit
Atrauers les plaisirs où tout te recréroit.*

*Elle fait sa demeure en un val : & la sente
Par où conduit les siens droite large en descente,
Est aisee à tenir : mais vous tenant à bas
Elle fait bien payer au double ses ébas.*

*Ah, Volupté combien de malheurs tu atises !
Ah combien de maisons alenuers tu as mises !
Ah combien de citez ! Ny le foudre des cieux,
Ny le canon tonant n'est tant pernicieux,
Comme seule tu es peste pernicieuse,
Depuis qu'étant maitresse en l'ame vicieuse
Des humains tu te més. Toute poison qui nuit
Aux celestes esprits t'accompagne & te suit.*

*Pour compagnes tu as la gloute friandise,
La molasse paresse, & l'orde paillardise.
Toujours autour de toy raude le deshonneur
Sur vn pennage obscur, des tiens le guerdonneur.
Avec moy j'ay l'honneur, la louange & la gloire
Aux visages rians : j'ay la noble victoire :
Et sont dans mon palais pour y racueillir ceux
Qui de grimper le mont n'ont esté paresseux.*

*Nul torrent ny boulet, mon Fils, ne fuit plus viste
Que fuit l'âge de l'homme. Et la mort il n'éuite,
Et naissant il se meurt. Regarde si tu veux
Ou mourir à regret, ou finir bien heureux.
Desur la seule fin comme elle est ensuiuie,
Heureuse ou malheureuse on jugera la vie :
Car nul ne peut se dire heureux parfaitement
Dauant le dernier jour de son trepassement.*

*Qui fuit de Volupté les trompeuses blandices,
Lasche s'abandonnant à ses vaines delices,
O quel poignant regret (s'il est homme) en sa mort
D'auoir si mal perdu son âge, le remord !*

*Ou qui s'adonne à moy, jamais la repentance
Ne luy ronge le cœur, qui muni de constance,
Rien qu'honneur & plaisir à sa mort ne sentant,
Heureux ayant vescu meurt heureux & contant.
Et pource qu'abonnant de Volupté l'ordure
Il a, bien conseillé, gardé son ame pure,
Franc du terrestre cors vole dedans les cieux
Sur les astres marcher, fait compagnon des Dieux.*

*Ainsi t'araisona la Vertu, quand alheure
Alheure tu la prins pour ta guide meilleure,
Quitant la Volupté, qui de rage & depit
Hochant son front chagrin d'vne voix aigre dit :*

*Mille pour vn perdu. Bien Vertu, fay des tiennes :
Autre saison viendra que ie feray des miennes
En vn autre que luy. Là ie m'adresseray
Où seule à mon plaisir maitresse ie feray.*

*Cecy dit, Volupté dans vn obscur nuage
Depite disparut. Et ton gentil courage,*

Qui de l'honeste amour de Vertu s'embraçoit,
Des faits dignes d'honneur desia se propoisoit,
Que tu mettrois à chef venu en l'âge d'homme.

Or qui m'enhardira pour bien redire, comme
Dés la fleur de tes ans, tu as tant merité
Que nul Cheualier n'est ne sera n'a esté
Qui te puisse passer? Diray-ie ta prouësse,
Ou ton esprit acort d'une meure sagesse?
Ou diray-ie ton cœur des fortunes autant
En l'une comme en l'autre immuable & constant?

O PRINCE valeureux l'heure n'est pas encore
Que j'entreprene vn chant qui tes valeurs decore.
Qui du ciel bien seren les astres contera,
Celuy de tes Vertus le comte arrestera.

Bien heureux le beau jour, digne qu'on le festoye,
Que tu vis le premier pour la publique joye,
Quand tu naquies au monde : & naquirent en toy
Tant de graces & dons, dont ie ne ramentoy
Que l'ombre seulement quoy que j'en puisse dire.

Mais, O DVC genereux, si moy petit j'aspire
Plus haut que ie ne doys, Plaise toy m'excuser :
Plaise toy le soutien au cœur ne refuser
Qui plus qu'il ne peut ose. Enuers toy ie me vante
De mon afexion non des vers que ie chante.
Preste moy seulement ta faueur, qui fera
Qu'ensemble avec mon cœur mon stile s'enflera.
Et lors apres auoir ta grace rencontrée,
Si au repos heureux tu me donnes entrée,
Nostre grand Roy, duquel j'admire le grand heur
Autant qu'humble & deuôt j'adore sa grandeur,
Faudra chanter si bien que son nom se cognoisse
Par les âges suiuians. Que la force me croisse
Pour entonner vn chant digne de ses grands faits,
Et de son Frere chier qui sous luy les a faits.

Car ny jamais nul Roy de cœur si debonnaire
N'embrassa pietieux la vertu de son Frere,
Ny jamais ne vequit loyal Frere de Roy,
Qui d'un Frere si bon meritât mieux la foy.

*Lors de diuin instinct ayant l'ame bouillante
Faudra que sans farder l'un & l'autre ie chante :
Et que ie sçache en rien non ie ne mentiray :
Car tels qu'ils seront faits tous vos faits ie diray.*

*Mentir n'est jamais beau : mais s'il est excusable
C'est lors que le fuget est de foy peu louable.
Quand les Princes qu'on louë ont tant bien merité,
Qu'est-il besoin alors d'outrer la verité?*

*HENRI sage vaillant, attendant que ie face
Vn ouurage qui soit plus digne de ta grace,
De ma deuôte main veuilles auoir à gré
Ce petit auant-jeu que ie t'ay consacré :
Auant-jeu qui fera d'un bien rare exemplaire
Que des Freres vnis, s'il vous plaißt, ie veu faire,
Pour profiter vn jour à l'âge qui viendra,
Qui autant que le nostre en honneur vous tiendra.*

AV ROY.

DE LA VICTOIRE DE MONCONTOVR SOVS LA CONDVITE DE MONSEIGNEVR

LE DVC D'ANIOV.

*MA poictrine ardante bouillonne
De chanter deuant ta grandeur,
Vn chant digne de la couronne,
Que ton frere par vn grand heur,
O mon ROY, t'ennoye conquise
De victorieuse entreprise:*

Mais le cœur s'estouffant denie
 L'alcine pour bien entonner,
 Vne louange bien choisie .
 Que ie puisse digne sonner,
 Et de ta Majesté Royale,
 Et de sa prouësse loyale.
 Si faut-il esprendre la voile,
 Et ma barque geter en mer :
 Montrez vostre gemelle étoile
 Qui me garde de m'abyfmer :
 Et vogueray sur la marine
 Sous vostre lumiere diuine.
 Foible moy, ie n'ay le courage,
 (Tant j'ay crainte de me noyer)
 De m'escarter loing du riuage :
 Il me faut le bord cotoyer.
 Dieu me garde que si haut j'erre,
 Que ne puisse gagner la terre.
 Je voy les grans vagues emuës
 Ouuir les abyfmes profons :
 Puis les voy par dessus les nuës
 Entasser des humides mons :
 Les vents fortis de leur montagne
 Regner sur la moite campagne.
 De brouillas l'espaisseur obscure
 Cache les beaux astres des cieux :
 La grosse pluye & gresle dure
 S'élance du sud pluieux,
 La nef du peril menassée
 De tourmente forte est brassée.
 Je reuoy la gaye lumiere
 Du Soleil plus net que deuant,
 Ramener en forme premiere
 La mer sans vague & l'air sans vent :
 La nef vogant le vent en poupe
 Tient sa route, & les ondes coupe.
 Moy rassuré de la tempeste
 Me trouuant au port de salut,

De lorier ie me cein la teste :
 Ie fay dessus les nerfs du lut
 Retentir l'immortelle gloire
 D'une bien heureuse victoire.
 Ie chante le cœur debonnaire
 De CHARLES l'inuincible Roy,
 Et de HENRY son Royal frere
 La saincte fraternelle Foy,
 Tous les deux en deuises belles
 Surnommant DOMTEURS DES REBELLES.
 Par ce tems ie n'ose entreprendre,
 Estourdi du public malheur,
 De ma foible voix faire entendre,
 O FRERES, vostre sainct honneur.
 Mais vn jour remis en aleine,
 Puiffé-je auoir la bouche pleine,
 Pleine tousiours de vos louanges,
 Que plus hardy ie publiroy,
 Iusques aux langages estranges :
 D'une voix si haute criray
 Le los de l'vn & l'autre frere,
 Et la sagesse de la MERE,
 Qui soigneuse en vostre bas âge
 En toutes vertus vous instruit :
 (Tant peut l'art en bienné courage!)
 Auant le tems voicy le fruit,
 Et de la bonne nourriture,
 Et de la Royale nature.
 D'Hydres, Harpies, & Chimères
 Vostre pais vous repurgés :
 Le rebelle aux loix de noz peres
 Par force & prudence rangés :
 Vous menez juste guerre expres,
 Pour fonder vne ferme paix.
 Lors peut estre plus de courage
 Que de pouuoir de mon esprit,
 Ie feray vanter d'âge en âge
 Par l'art que la Muse m'aprit,

*Voꝝ valeurs. Or mieux vaut s'en taire
Qu'en parler de façon vulgaire.*

LE RAVISSEMENT
D'EVROPE.

A MONSEIGNEUR DE
CHEVERNI CHANCELIER DE
MONSEIGNEUR D'ANIOV.

*P*VIS qu'un desir a mon ame enflammee
Par les François pousser ma renommee
Dans mes écrits que ie va publier,
Muse, les noms il ne faut oublier
De tes amis. Ton HVRAVT, qui te prise,
Qui te suporte & tes dons fauorise,
Doux & courtois, amy de l'Equité,
Cœur genereux plein de fidelité,
(Après auoir célébré le battesme
D'un premier fils, qu'avec plaisir extrême
Il a receu de la main du Grand Dieu)
Vien honorer. Vien planter au milieu
De ton ouurage en vn front de ton liure,
Son nom aimé pour ajamais y viure,
Tant que mes vers estimeꝝ se liront,
Tant que François les François parleront.
La nuit, ayant aux limons estoyleꝝ
D'un char obscur, ses moreaux attelleꝝ,
La deualoit sous les voustes pendantes
Des plus hauts cieux, & les flammes tombantes

*Encontreual d'une panchante course,
S'entrepouffoyent dans la marine source :
Quand le sommeil glissant plus gracieux
D'un mol lien fille nos lasches yeux,
Quand à son tour la moins douteuse bande
Des songes vrais en son heure commande :*

*Europe alors la pucelle tendrette
Fille à Phenix dormoit en sa chambrette,
Lors par Venus luy furent deux contrees
Diuerfement en vn songe montrees.*

*Elle pensoit voir en sa fantafie
De face & corps deux femmes, l'une Asie
Sa douce terre, & l'autre de dela
Que de son nom depuis on appela.*

*Or la ferroit Asie & tenoit prise,
Et ne voulant lâcher en rien sa prise,
Disoit que sienne elle estoit par droiture,
Comme sa propre & fille & nourriture.
L'autre tirant de forte main vsoit
En celle là qui point ne refusoit
De la fuuir, comme estant ordonnee
Par son destin à luy estre donnee.*

*Resuant cecy, acoup elle s'esueille :
Mais comme encor vn peu elle sommeille,
Hors de ses yeux les femmes ne fuirent,
Ains peu à peu en l'air s'esuanouirent,
Comme lon voit esparse parmi l'air
Vne fumee à neant s'ecouler.*

*Tant qu'en ses yeux la pucelle les voit,
Tandis muette elle ne se mouuoit :
Mais aussi tost qu'elle les perd de vuë,
Seule elle dit encores toute emuë :*

*Bons Dieux, où suis-ie ? où sont ces damoyelles,
Qui me sembloient icy mesme tant belles ?
Qui est le Dieu des celestes Royaumes,
Qui m'a fait voir en debat ces fantaumes ?
Quel songe icy s'est à moy presenté,
Qui d'un tel ayse a mon cœur tourmenté ?*

Mais qui estoit celle douce estrangere,
 Qui m'a semblé tant aymable & si chere?
 O lasse moy ! ie brusle de desir
 De la reuoir encor à mon plaisir,
 Tant me plaisoit son acueil accointable,
 Tant la douceur de sa grace traitable!
 Or le bon Dieu à ce songe me donne,
 D'autant qu'il plaist la fin plaisante & bonne.

Ces mots finis, l'Aube au rosin atour
 Les cieus voyfins bigarroit alentour,
 Les parfemant de safran & de roses :
 Et le soleil, ses barrieres desclofes,
 Mit sous le joug ses cheuaux sousteseux,
 Enflammant l'air de ses épars cheueux.

Lors se leuant la pucelle s'apreste,
 Nuë en chemise, à fin que rien n'arreste
 Son partement, quand sa pudique bande
 Frapra son huys, qui déjà la demande.

La bande estoit de douze damoyelles,
 L'elite & fleur d'entre mille pucelles
 Des enuirons, toutes de haut lignage,
 De mesmes ans & de mesme courage.
 Auecques soy tousiours la belle Europe
 Souloit mener cette gentile trope :
 Fust pour chasser par les monts cauerneux,
 Ou se baigner aux fleuues areneux,
 Fust pour cueillir par les vertes prairies
 Le bel esmail des herbettes flories.

Ja tu tenois Europe à la fenestre
 Pour te pigner l'yuoire dans ta destre,
 Lors que voicy des filles la brigade
 Aux crins nouez, en simple verdugade,
 Portant chacune vn panier en ses doigts,
 Et te pignant accourre tu les vois :
 Mais tant te tient de jouer le desir,
 Qu'à peine adonc tu te donnes loisir,
 Ny d'agenfer ta blonde cheuelure,
 Ny d'auiiser à ta riche vesture :

Ains tu trouffas en vn neu simplement
 Tes crins espars : & pour abillement
 Sur toy tu mis vne cotte de soye
 Rayee d'or, qui luyfamment ondoye
 Parny l'éclat d'vn Serien satin :
 Puis te chauffant d'vn bienfaitis patin,
 A ribans d'or à ta jambe lié,
 Hatiuement tu prens à chaque pié.
 D'vn ceinturon à doubles cheffions d'or
 Defus les flancs tu te ceignois encor,
 Quand les voicy : tu leurs ouures ta porte
 Les bienveignant la premiere en la sorte :
 Bon jour mes Sœurs, bon jour mon cher foucey :
 Las, que sans vous il m'ennuyoit icy
 Vous attendant. Compagnes partons ores
 Que la fraischeur est rousfoyante encores.
 Ores que l'air n'est encores cuifant
 Sous le rayon du soleil doux luyfant.
 Or que sa flamme espargne les campagnes
 Dardant ses rais aux fines des montagnes.
 Mais allon doncq, allon ma chere trope :
 Suiuez les pas de vostre chere Europe.
 Ainsi difant, en sa main elle prit
 Vn panier d'or, ouuré de grand esprit
 Et grand façon : en qui se montroit l'euure
 Et l'art parfait de Vulcan le Dieu feuure.
 Vulcan jadis Libye en estrena,
 Quand de Neptun au lit on la mena :
 Elle depuis le donne à Telephasse.
 Europe apres tant sa mere pourchasse,
 Que la derniere elle en fut estrenee,
 Ains que pour femme à nul estre menee.
 En ce panier Ion fille d'Inache
 Pourtraicte d'or estoit encores vache,
 Ayant perdu toute semblance humaine :
 Vn tan au flanc l'epoicône & la meine :
 Vn vent epaix rouloit de ses narines :
 Elle nouoit par les voyes marines.

La mer estoit d'azur. Sus vn rocher
 Que l'eau costoye, vn étonné nocher
 Ayant choisi la vache à l'impourucué
 Beoit apres sans detourner sa veuë.
 Iupiter peint en doucette blandice
 De sa grand' main aplanit la genisse :
 Et sur le Nil de vache la rappelle
 Au naturel d'une femme trefbelle.
 L'onde du Nil de fin argent est faite :
 La vache estoit d'airain fauue pourtraite :
 Et Iupiter en son orine image
 Le bout du pié mouille en l'eau du riuage.
 Sus le couuercle estoit tiré Mercure
 Sanglant encor : aupres de sa figure
 Arge gisoit roide mort étandu :
 Son sang pourprin par la terre épandu,
 Qui de ruisseaux le couuercle enuironne,
 Va tournoyant l'entour de sa couronne :
 Puis il se range, à ondee plus grosse,
 Dessous la vouste ainsi qu'en vne fosse :
 Vn pan en sort, qui en la couleur gaye
 De son pennache enorgueilli s'égaye.
 Il faiç la rouë, & pour la fin de l'œuvre
 Du panier d'or les léures il encueure.

Ce paneret chargeoit la main d'Europe,
 Quand elle saute au milieu de sa trope,
 Et se meslant parmy elles, s'auoye
 Par vn sentier qui dans les prez conuoye,
 Où de coutume elles fouloyent s'ébatre,
 Au bruit du flot qui la coste vient batre.

Or aussi tost qu'elles furent entrees
 Où commençoit le tapis de ces prees,
 On les eust veu alenuy se pancher,
 Pour les honneurs des herbes detrancher
 D'ongles pillards, marchantes à chef bas,
 Comme aux moissons demarche pas-à-pas
 Le peuple oyfif, par qui sont ramassez
 Les blonds espis hors des gerbes laissez.

Qui en glainant euitent pauvreté,
Parmy les chams, au plus chaud de l'aisté.

Ainsin estoient par ces filles baiſſees
A qui mieux mieux toutes fleurs amassees.
Sans nulle epargne on y serre les lis,
Les bassinets, l'œillet, & le narcis,
Et le safran : le tin, la mariolaine,
Le serpolet, s'arrachent de la plaine.

Tandis la vierge au milieu du troupeau,
Tenant en main de roses vn houeau,
Ores courbee auoit basse la teste,
Les mains aux fleurs : ores elle s'arreste,
Encourageant ses compagnes hastiues,
Courbes en bas à la pree ententiues :
Là tout luy sied, ou soit qu'elle se baiſſe,
Ou soit encor que haute elle se dresse.

Mais tu ne dois, Pauure, tu ne dois pas
Long tems aux prez jouir de tels ébats :
Or, que tu as ta bande & le loisir,
Or soule toy soule toy de plaisir,
Voicy venir Iupiter, qui t'apreste
Bien d'autres jeux, & bien vne autre feste.

Ce Dieu Tonant reuenoit de Cyrenes,
D'une hecatombe à luy faicte aux arenes
Du vieil Ammon, par l'air prenant la voye
Pour retourner à son temple de Troye,
Quand il auise, assez loing d'une ville,
Pres de la mer, ceste troupe gentile,
Quand luy, pendant par le vague des cieux,
La seule Europe il choisit de ses yeux.

Comme Venus sous le tenebreux voyle
Romt la lueur de chacune autre esloyle,
Comme la lune, en sa luisante face,
La resplendeur de Venus mesme efface :
Non moins aussi la royalle pucelle
En grand' beauté ses compagnes excelle.

Comme il la vit, aussi tôt fut épris
Du feu cuisant du brandon de Cypris,

Qui seule peut sous sa maistresse destre
Donter des Dieux & le pere & le maistre.

Non autrement qu'un rauiffard Vautour
Le lieure veu fait pardefus maint tour
Virevoustant, & ne vole point droit,
Mais coup sur coup tournoye en mesme endroit.
Le lieure est là : le pauuret ne s'en doute :
Qui tôt se montre & tôt apres se bontte
Sous un buiffon. L'oyseau sa proye guette
Iusques à tant qu'en prise elle se jette.

Ainsi dans l'air soutenoit ce grand Dieu
Guétant Europe, & ne bouge d'un lieu :
Mais de son vol cernant un mesme espace,
Tient l'œil fiché dessus sa tendre face,
Qui plus l'enflamme. Amour & gravité
En mesme lieu n'ont jamais habité :
Ce tout puissant, ce pere des hauts Dieux.
Qui fait trembler & la terre & les cieux,
Hochant le chef : qui a la destre armee
Du feu vangeur d'une foudre enflammee,
Voulant tromper une nice pucelle,
Il se deguise, & sous un bœuf se cele :
Non sous un bœuf, qui à penible aleine
D'un coudre aigu va fillonnant la plaine,
Ny sous celui, qui des vaches mary
Pour un troupeau dans l'estable est nourry :
Son poil luisant eust bien de sa blancheur
Eteint le teint de la plus blanche fleur :
De son front lé deux cors étinceloient,
Deux cors orins, qui l'or mesme exceloyent :
Son blanc fanon, & plus que neige blancs,
D'étoiles d'or estoient semez ses flancs,
Si que deslors on l'eust peu juger digne
D'estre au ciel mis pour le douzième signe.

Or luy qui fut tant benin & tant beau,
Vint se mesler au milieu d'un troupeau,
Qui de fortune en la préce champestre
Du mont voisin estoit là venu paistre.

*Mais peu-à-peu, des autres se tirant,
Il fuit l'ardeur qui le va martyrant,
Et se robant alecart de ces bœufs,
Toujours toujours s'approche de ses vœus.*

*Quand desta pres les vierges l'aperceurent
Loing du troupeau, de frayeur ne s'emeurent,
Ains son doux flair les attire & conuie,
Et sa douceur donne à toutes enuie,
En l'abordant de plus pres l'approcher,
Et ce toreau tant aymable toucher.*

*Mais il s'arreste aux jambes de sa belle,
Qui à son dam ne luy estant rebelle,
De son amant enhardie s'approche
Luy essuyant l'écume de la bouche:
Non pas écume, ainçois vue ambrosie
Passant la gomme au mont Liban choisie.
Sa douce aleine éteint, raut & emble
L'odeur des fleurs de tous les prez ensemble:
De ses naseaux le safran chét menu,
Tel qu'on l'eust dit de Cilice venu.
Elle le baise, & luy treffaillant d'aïse
Le vermillon de ses léures rebaise,
Et ne pouuant presque le reste attendre,
Ores sa main, ores sa gorge tendre
Il baise & lesche : elle ores enuironne
Son large front de tortisse couronne,
Ores de fleurs ses cornes entortille :
L'amant aux bras de s'amie fretille :
Puis à chef bas sus l'herbe bondissant,
Il s'agenouille : & d'un œil blandissant,
Tournant le col il guigne son Europe,
Par doux atrait luy presentant la crope.
Mais du toreau cette mine rusee
La vierge simple a soudain abusée,
Qui nicement d'un fol desir éprise
Va decourrir aux autres son emprise.*

*O cheres Sœurs, mais onques vistes vous
Un autre bœuf, ou plus bel ou plus doux?*

Mais ie vous pry voyez vn peu sa grace,
 Et la douceur qui se montre en sa face.
 Apriuoisé son echine il nous tend :
 Voyez voyez, il semble qu'il attend
 Qu'une de nous dessus le dos luy monte.
 Qu'attendez-vous? montons brigade pronte :
 Car de façon c'est vn homme à le voir,
 Si de parler il auoit le pouuoir.
 Non ne craignés qu'il vous face vn faux pas :
 Aués-vous peur qu'il vous renuerse à bas?
 Compagnes, sus, aidez moy à monter,
 Ie le veu bien la premiere donter.

Ces mots finis sur le dos elle monte
 De ce toreau, non sçachant qu'elle donte
 Le dos courbé sous soy premierement
 D'un qui la doit donter bien autrement :
 Et qui chargeant en crope son desir
 Sur piés se leue, & marchant à loisir
 Va va tousiours jusque à ce qu'il arriue,
 Portant sa proye, à la marine riue :
 Et dès qu'il fut sur le riuage, il entre
 Dedans la mer jusqu'à mouiller son ventre :
 Puis perd la terre, & va tant qu'à la fin
 L'eau le porta nouant comme vn daufin.
 Elle pleurant crioit à ses compagnes,
 Qui la suiuyent à trauers les campagnes :
 Et ses bras nus deuers elles tendoit,
 Mais leur secours en vain elle attendoit.

Comme le beuf vogoit, les Nereïdes
 Saillirent hors de leurs antres humides,
 Chacune assise au dos d'une baleine,
 Le conuoyant par la marine plaine.
 Mesme Neptun le grand Dieu de la mer
 Dauant ses pas fist les vagues calmer :
 Et lors seruant à son frere de guide
 Luy fist passage en son país liquide.
 Autour de luy, de leurs aleines fortes
 Les Dieux Tritons dans leurs coquilles tortes

*Vn chant noffal hautement entonnerent,
Chant que les rocs apres eux refonnerent.*

*Europe eftant deffus le beuf affife
D'vne des mains vne corne tient prise,
D'vne, creignant les flots de la marine,
Elle trouffoit fa vesture pourprine.
Deffus fon dos dans vn guimple de toyle
Le vent s'entonne ainfi qu'en vne voyle,
Dont la roideur d'vne aleine assez forte
Sur le toreau la pucelle supporte.
Incontinant les fleurettes qui furent
En fon panier dans la marine churent,
Et rien fi fort elle ne regrettoit,
Telle simpleffe en la pucelle estoit.*

*Quand le beuf l'eut du riuage distraite
En haute mer d'vne fi longue traite,
Qu'elle n'eust sceu choisir nulle montagne,
Ny bord aucun que la marine bagne,
Quand l'air en haut se voioit seulement,
En bas la mer par tout egallement,
Lors la creintive au toreau dit ainfi :*

*Ne ſçay lequel, beuf ou Dieu, qu'est-cecy?
O Dieu-toreau, qui es-tu qui me guides
Voguant des piés par les voyes liquides?
Mais, qui te fait aux eaux aenturer?
Est-ce pour boire, est-ce pour paſturer?
Quelle paſture y penſes-tu trouuer?
Et quelle humeur pour d'elle t'abreuuer?
N'es-tu point Dieu? pourquoy donques fais-tu
Ce que feroit la diuine vertu?
Ny le daufin ſur la terre ne jouë,
Ny le toreau dedans la mer ne nouë,
Mais ſur la terre & ſur les eaux profondes
Tu vas treſſeur ſans que point tu affondes.
Ie croy, tantost t'clançant de ces eaux
Tu voleras comme font les oyſeaux.
O laſſe moy! moy comble de miſere,
Qui vâ quittant païs, & pere & mere,*

*Et tous amis, pour ce beuf qui me meine
D'un train nouveau par le moyte domaine.*

*Roy de la mer, ô grand prince Neptune,
Ay-de moy Dieu, & guide ma fortune
Sous ta faueur : par qui vraiment j'espere
Bien acheuer ce voyage prospere.
Car sur ce beuf ces ondes je ne passe
Sans le secours d'une diuine grace.*

*Ainsi dit-elle, & les pleurs qui coulerent
De ses doux yeux par ses jouës roulerent
Dedans son sein : Quand le beuf adultere
Meu de ses pleurs, plus long tems ne sceut taire
Ce qu'il estoit, ains luy dit : Pren courage,
Ne crein ne crein des flots marins l'orage,
Tendre pucelle : autre chose je suis
Que je ne semble, autre chose je puis
Qu'un beuf muglant, dont la forme j'ay prise
Pour ton amour dedans mon cœur éprise,
Qui m'a forcé de vestir cette face,
Et de passer de tant de mers l'espace,
Moy Iupiter, moy le pere des Dieux,
Moy le seigneur sous qui branlent les cieux,
Pour apaiser de ma flamme segrette
La chaude ardeur en cette isle de Crete
Ma nourriciere : icy faut que tu ailles,
Icy seront tes saintes epousailles,
Icy de moy tu auras des enfans,
Rois sur la terre en gloire triomphans.*

*Ainsi dit-il : & tout comme il disoit
D'ordre arresté par apres se faisoit.
Il vient abord, & dans Crete venu
Le toreau feint n'a long tems retenu,
Ains sa figure au riuage a reprise,
Puis accomplit son amour entreprise :
Et denouant le viergeal demiceint,
Qu'Europe auoit pour l'heure encore ceint,
Ensemble fit & femme & mere, celle,
Qui jusqu'à lors auoit esté pucelle.*

A M O N S I E V R L E
G R A N D A V M O N I E R.

A M I O T, quand je voy ton liure,
 Qui merite à jamais de viure,
 (Pris d'un precepteur d'Empereur,
 Le meilleur qui fut onc sur terre,
 Soit pour la paix soit pour la guerre,
 Bon justicier bon conquereur:)
 Que pour nostre public vsage
 Tu traduis en François langage,
 Toy bon precepteur d'un bon ROY,
 Qui poussé de bonne nature,
 Instruit de bonne nourriture,
 Droiturier embrasse la Foy.
 Quand je voy ton liure, & son titre,
 Où ton nom de crosse & de mitre
 Porte le sacré saint honneur,
 Pris de merueille & non d'enuie,
 Le dys en benissant ma vie:
 Valeur trouue son guerdonneur.
 Car ce beau titre à plus d'un âge
 Portera certain témoignage
 De la vertu d'un Prince grand.
 L'honneur, qui se donne en la forte,
 Double honneur des deux parts aporte,
 A qui le done, & qui le prand.
 Mais quand je vien mettre en lumiere
 Mes vers, bien qu'ils ne valent guiere,
 Que je ne puis desestimer,
 (Car chacun aime son ourage)
 Me voyant auant dans mon âge,
 Lequel j'ay tout mis à rimer:

Quand moy, qui n'ay mitre ne crosse,
 Vien publier la masse grosse
 De mes ouvrages assemblez :
 Si je pense qu'en grosse letre
 Baif sans titre me faut metre,
 Je sen mes esperits troublez.
 Non pas que tresbien je ne sçache,
 Que moy, qui mes œuvres ne cache,
 Le n'aquiere assez de renom :
 Il me desplait que, quand j'auance
 Mes vers pour l'honorer, la France
 Rougisse de mon pauvre nom.
 Vraiment c'est à la France honte,
 Que lon y fait si peu de conte
 De ceux qui plus d'honneur luy font :
 Ce qui plus mon cœur époinsonne,
 C'est, pour vn bien qui bien se donne,
 Que mille sans merite en ont.
 Et si ne sçay doù vient la faute,
 Sinon de la bonté peu caute
 Des plus grans, qui, sans y penser,
 Les biens donnent par trop faciles
 Aux personnes les moins abiles.
 Fors à courir pour s'auancer.
 De là coule toute la mine
 Des abus, qui font la ruine
 De l'état diuin & mondain.
 Trop long tems a qu'elle commence :
 Car si auant elle s'auance,
 Qu'on attend le mechef soudain.
 Dieu bon Dieu detourne ton ire :
 De mon Roy le bon cœur inspire
 De ta tressainte volonté.
 Qu'il puisse terrasser le vice
 Sous la florissante justice
 Dessur l'apuy de sa bonté.
 Justice & Pieté je prise,
 Et pour tres royale deuise
 leau de Baif. — II.

Deuot je les honoreray.
Qu'un Docteur de Pieté parle,
Moy ton Poëte, ó grand ROY CHARLE,
De justice je parleray.
Il faut propofant belle montre
D'un deffein de telle rencontre,
Ne laiffer le rebours courir.
O bon ROY, fay qu'un jour encore
Iuftice & Pieté s'honore:
L'etat qui chet vien fecourir.
Iuftice est la vertu de l'ame,
Vertu des vertus feule Dame,
Qui depart le sien à chacun.
Quiconque la Iuftice exerce,
L'humain & diuin ne renuerse:
Et n'endure forfait aucun.
En telle Iuftice bien prise,
La Pieté mefme est comprise,
Qui rend bien le diuin honneur,
Entre les amis departie
Et les parens & la patrie,
Et le fuget & le feigneur.
En vofre Iuftice bien prise
Prudence premiere est comprise,
Qui reste vaine fans l'effét.
Et justice est l'effét d'icelle.
La Prudence feule apar-elle
Ailleurs qu'en l'ame rien ne fait.
Iuftice contient l'atrempance,
Qui bien toutes chofes difpance,
Reglant nos violens defis:
Et qui, à la hente ou damage
De fon prochain, ne s'auantage
De vouloir prendre fes plaifirs.
Iuftice contient Fortitude,
Qui contre les rebelles rude,
Aux humbles clemente fera:
Et gardera que l'ame ateinte

*De friuole esperance ou creinte
 Vne lacheté ne fera.
 Davant liberale Iustice
 S'enfuit la taquine avarice,
 Qui l'autruy derobe & le sien.
 Où la justice est florissante
 La prodigalité s'absente,
 Qui perd ingratement le bien.
 En elle est la vraie Esperance,
 Avec la fidelle assurance,
 Et la loyale Charité.
 O juste ROY, fay la justice
 Regner vainqueresse du vice :
 Entrepren-le en prosperité.
 De tes aïeux l'un Debonaire,
 L'un du peuple, l'un des ars Pere,
 L'autre le Sage est surnommé :
 De tous ces beaux noms la memoire
 Seul aboliras de ta gloire,
 CHARLE LE IVSTE étant nommé.*

A M O N S I E V R

D E B E L O T .

*B*ELOT, que non vn faux visage,
 Et moins vn afeté langage,
 Ny quelque flateuse façon,
 Font aimer : ains vne bonne âme,
 Qui le vice rejete, & blâme
 Même du vice le soupçon.
 De la Court ne te chaut plus guiere,
 Qui veux laisser l'annee entiere

Couler, sans venir voir le Roy.
 Creins-tu que la Court soit deserte
 Depuis la tant insigne perte
 De ces ennemis de sa foy?
 Ou quelque amour toute nouvelle
 Auroit bien gagné ta ceruelle,
 Faisant oublier tes amis?
 Où est ce Iuin? voila Novembre
 Passé: nous entrons en Decembre:
 En Iuin tu nous auois promis.
 Voicy ta maison arrestee,
 Et qui t'attend toute aprestee:
 Et nous tes amis t'attendons.
 Qui te fait ton retour remettre?
 Aumoins à nous vn mot de lettre,
 Qui tes nouvelles demandons.
 As-tu conçu quelque rancune
 Contre la Court? Si la fortune
 Ne répond pas à ton desir?
 Pour y voir l'indigne (peut estre)
 En honeurs & biens soudain croestre,
 Le bien inutile moisir?
 N'y vien pas, si tu n'y veux viure
 Tenant le chemin qu'il faut suiure
 Pour heureusement paruenir.
 Moy, sur l'autonne de mon âge,
 Par force je mès en vsage
 Le vray moyen qu'il faut tenir.
 Necessité, des ars maitresse,
 M'enseigne la saine sagesse
 Contre le sçanoir mal appris.
 Je cuidoy pour auoir salaire
 Que ce fust assez de bien faire:
 Et qu'ainsi lon gaignoit le pris.
 En cette sote fantaisie
 Le métier de la Poésie
 J'ay mené bien pres de vingt ans.
 De mes vers mis en euidence

J'esperoy quelque recompense,
 Quand ne faisoÿ que perdre tems.
 Mais depuis par experience
 Paquier bien vne autre science.
 Car outre qu'il faut faire bien,
 Sois importun en toutes sortes:
 Frappe, demande à toutes portes:
 Autrement tu n'emportes rien.
 Laisse chés toy ta preudomie,
 Du vray la trop seure amie.
 Si tu n'es flateur ou menteur,
 La verité sçaches bien taire.
 Ne deplay ne pouuant complaire:
 Sois ou menteur ou lamenteur.
 La Court requiert & que lon mente,
 Et que souuent on se lamente:
 Tousiours faut se ramenteuoir.
 Et faut s'y trouuer en personne:
 Aux absens jamais on ne donne.
 C'est le chemin pour en auoir.
 J'ay vu mon compagnon d'école,
 Et mon maistre en cette bricole,
 Lequel n'y a pàs quatorze ans,
 Vouloit faire à toute fortune
 A partir entre nous commune,
 Des biens auenir & presans.
 Comme il auoit l'esprit agile,
 La langue souple, & l'âge abile,
 En la Court ariue inconnu.
 Tient ce chemin: poursuit: s'auance,
 Digne encor de meilleure chance
 Pour ne s'estre pas méconu.
 Moy tardif qu'une humeur pesante,
 Cause d'une honte nuisante,
 Rendoit & sauage & retif:
 Suis retardé bien loin darriere.
 Sus sus redoublon la carriere
 Pour ne viure pauure & chetif.

*Aux grans je me suis fait conoistre :
 Ils ont fait ma fortune croistre :
 Et me donnent certain espoir
 De la faire encore meilleure.
 S'ils le font, soit en la bonne heure :
 Sinon, j'auray fait mon deuoir.*

LA NINF E BIEVRE.

AV SEIGNEVR DE BERNI.

BRVLARD, ta franche gaillardise,
 Qui nostre Muse ne meprise,
 Me conuie à te rechanter,
 Ce qu'vne fois dessus la riuie
 De BIEVRE à la Ninfe plaintiue,
 Elle fist ainsi lamanter.

RACE des hommes deploreë,
 Oiez d'vne Ninfe éploreë
 Vn grief & lamentable chant :
 Et si n'en faites autre conte
 Pour le moins confessez la honte
 De vostre siecle tresmechant.

Moy qui dans mon giron ameine
 De cent fourjons l'eau nète & saine,
 Gardant dés ma source mon nom,
 Iusqu'à tant que mon ruisseau treuue
 Contre Paris le large fleuue
 De vostre Sène au grand renom :
 Moy de qui l'eau fresche conduite
 Par vne rigole construite

De ciment, œuvre des Romains,
 Souloit abreuver vostre ville :
 Aujourdhuy je me traine vile
 Pour des teinturiers inhumains,
 Qui font de l'eau de mon riuage
 Dans leurs chaudieres vn lavage
 De guesde & pastel meflangé :
 Qu'apres dans mon sein reuomiffent :
 Et de leurs drogues me honniffent
 Mon courant ainſin enſangé.
 Valoit bien leur ſale teinture,
 Vaine bobance toute ordure !
 Qui perd des laines le naiſ,
 Que j'alaffe deſhonoree
 Traîner mon eau decolorée,
 Perdant ce que j'auoy de viſ ?
 Lors que d'une courſe naïue
 Racueillant mainte ſource viue
 Je m'égaioy dans mon canal,
 Tremplant le bas de la coline,
 Dont la longue pampreuſe échine
 S'étand du long d'un plaiſant val.
 Menant ma riuerote née,
 Qui ne couloit encor infête
 Des poiſons de vos Gobelins,
 Lors me jettoy non dédaignée
 Dans ma riue droit-alignée
 De la Sene aux flots aſurins.
 Cotoyant toujours la montagne,
 Dont le pié de mon eau je baigne,
 Je gardoy mes flots beaux & nets,
 Juſqu'en la ruë à qui demeure
 Le nom de Bieure encor aſteure :
 Mais ils y font le Troupunais.
 Ainſi tout par tout vilenée
 En la malheure je fu née.
 Que mal viene à mes ennemis !
 Qui par auarice méchante

*Me gastans mon eau clair-coulante,
 En deshonneur m'ont ainsi mis.*
 O Dieu du fleuve de la Sène,
*Tu vois comme je vas à péne,
 Reculant par mille détours
 En ma riuiere tortueuse :*
*Tant je crein t'ofenser, honteuse
 De mesler mon eau dans ton cours :*
 Encor dans ton canal jettee,
*De leurs venims toute infectee,
 Le coule tant loin que je puis,
 Sans que mon onde soit confuse
 Auec ton eau, qui me refuse
 Ainsi vilaine que je suis.*
 Jadis non ainsi dédaignée,
*Mais de tes Ninfes bien veignée,
 Mes eaux je melloy dans vos eaux,
 Parauant que de leur teinture
 Cette enjance me fist l'injure,
 Qui deshonore mes ruisseaux.*
 Mais si mes eaux je vous aporte,
*Mon nom desia plus je ne porte,
 Que ces Gobelins m'ont osté.
 Ma honte je cache pauuréte :*
*Et mon nom plus je ne regrette,
 Puis qu'ils m'ont tolu ma beauté.*
 O bande aux neuf Muses sacree,
*Que mon onde fouuent recree,
 Soit au valon de Gentilly,
 Soit d'Arcueil au peupleux riuage,
 Où des arcs est debout l'ouurage,
 Par où sur les mons je sailly :*
 DORAT des Poètes le pere :
Ronsard à qui j'ay sceu tant plere :
*Des-Portes, Passerat : Belleau,
 Qui dois de ma piteuse plainte
 Dautant plus auoir l'ame ateinte,
 Que prens ton nom de la belle eau :*

*Si jamais fus ma verde riue
 Au murmure de mon eau viue,
 Vous printes quelque doux fonceil :
 Si de mes ondes argentees
 Vos paupieres auez frotees
 Vous lauans à vostre reueil :*
Si jamais à vos amourétes :
Si à vos verues plus segrétes :
*(Quand vous soulaffiez à requoy
 En plus d'une cachéte ombreuse)
 Témoin fidele & bien-heureuse
 J'ay presté mon rinage coy :*
*Touchez de cette doleance,
 Venez embrasser ma vangeance
 Contre la sacrilege erreur
 Des mauuais qui me font outrage.
 Que vostre bande s'encourage
 Contre eux d'une juste fureur.*
*Tant qu'ou leurs fautes ils resentent,
 Et si bien atains se repentent,
 Qu'ils me rendent mon libre cours :
 Ou si le gain tant les manie,
 Comme ils m'ont salement honnie,
 Soyent honnis par vostre secours.*

A M E S D A M O I S E L L E S ,
 I A N E D E B R I S S A C , E T
 H E L E N E D E S V R G E R E .

*Soyez des Muses immortelles,
 O Pair de compagnes fidelles,
 Qui, outre le sang qui vous joint,
 Vous belles & bonnes cousines,*

Sentez mesmes graces diuines
 Sous mesme desir qui vous point :
 Quand du vray sçauoir curieuses
 Ie vous voy toujours studieuses
 Tenir quelque liure en la main,
 En langue nostre ou estrangere,
 Ninfes de Briffac & Surgere,
 Que vous ne fueilletez en vain.
 Ainsi que les blondes auêtes
 Vont voletant par les fleurètes
 En la saison du renouueau :
 Quand de naturelle industrie
 Entre les fleurs font vne trië,
 Pour confire leur fruit nouueau :
 Et font dès la saison nouvelle
 De miel vne reserue belle,
 Pour passer l'automne & l'yuer.
 Ainsi vous bonnes menageres,
 Qui tenez les heures bien chères,
 En la primeur de vostre ver :
 A tout le reste de vostre âge,
 Pour vostre bien-heureux vsage,
 Par les liures dignes à voir,
 A fin d'orner vostre belle âme,
 D'vn honneur mieux flairant que bâme,
 Vous cueillez le miel du sçauoir.
 Ainsi de meurs & de sageffe
 Aquerez vne belle adresse
 Dedans vos genereux esprits,
 Qui font qu'en vertueuses graces,
 Vous, comme les deux outrepasses,
 De l'honneur emportez le pris.
 Moy rayy de la clairté belle,
 Qui de vos valeurs étincelle,
 Comme ingrat ie m'acuseroy
 Sans espoir de valable excuse,
 Quand au jour enuoyant ma Muse
 Vos merites ie passeroy.

Sans vos beaux noms mise en lumiere
 Dedans l'oublieuse fondriere
 Digne seroit de deualer :
 Si de vos graces admirees
 Mes rimes n'estoyent honorees,
 Qui ne peuuent les éгалer.
 Et comment mes chansons rimées
 Pourroyent faire voir exprimees
 De vos ancestres les valeurs ?
 Vos vertus qui sont des plus rares,
 Vos graces qui des plus barbares
 Atirent les plus rudes cœurs ?
 Bien que la splendeur de richesse,
 Et le los d'antique noblesse,
 Acompagne vos jeunes ans,
 Pour cela vous n'estes plus fieres :
 Mais vos gracieuses manieres
 Se parent d'autres ornemens.
 Non par joyaux d'orfèneries,
 Ou precieuses pierreries
 Qu'on aporte de l'Inde mer :
 Non pour quelque riche vesture
 De broderie ou d'orfriçure
 Cherchant de vous faire estimer :
 Plustost vous vous estes parees
 Des Vertus qu'auèz desirées
 Par dessus les perles & l'or :
 Dont la gloire vraye & massiue
 Mille ans apres nous sera viuue,
 Luisant d'un immortal tresor.
 Soigneuses vous auèz choisie
 L'honneste & graue courtoisie,
 Parement de grande valeur :
 Aquérant, loin d'outrecuidance,
 Et le sçauoir & la prudance,
 Biens qui se moquent du malheur.
 Si cette chançonette basse
 Meritoit de vous tant de grace,

Qu'elle püst bien vous conuier
 A lire mes autres ourages,
 Je vous pri, Damoyfelles fages,
 Vostre fuport ne me nier :
 Mais soutenir contre l'enuie
 Les premiers labeurs de ma vie,
 Où, sans garder vne teneur,
 Ainfi que ma verue me pouffe,
 Tantost farouche & tantost douce,
 Je pourfuy quelque bel honneur.
 Ainfi vos beaux noms puiſſent viure
 A jamais dans mon heureux liure,
 Et vos honneurs & vos vertus.
 Ainſin à la vuë premiere
 De vostre flambante lumiere
 Mes enuieux ſoyent abatus.

D V N A T V R E L

DES FEMMES.

AV SEIGNEVR MOREAV

TRESORIER DE MONSEI-

GNEVR D'ANIOV.

MOREAV, d'amour & franc & vide
 Je viuoy, quand de Simonide
 Je transcris en ces petits vers,
 Ce que du naturel diuers
 Des femmes & de leur lignage,
 Il chante en ſon Gregeois langage.

Moy François en François l'ay mis :
 Mais ou quelqu'un de mes amis
 En retient la seule copie
 Dont par megarde ie m'oublie :
 Ou quelque dangereuse main
 Me la garde encore à demain :
 Ou quelque mauuaise afetee
 Sus mes vers sa pate a jetee,
 Qui, prenant en mal tout le jeu,
 Les a jettez dedans le feu.

Tu en auras sans plus la suite
 Que d'autres auteurs j'ay traduite :
 Si le tout m'est jamais rendu,
 Tu l'auras tout, car il t'est du.
 En atendant la piece entiere
 Pren ce reste de la matiere
 De la mesme étoffe & façon,
 Garçon de la main d'un garçon.

A TANT se tera Simonide :
 Ces vers sont pris de Focylide,
 LES RACES des femmes qui sont
 De ces quatre leur naissance ont :
 Ou de la chienne ou de l'auête,
 Ou de la porque orde & mal-nête,
 Ou de la cauale au beau crin.

Cette cy n'aura point de fin
 D'aller venir, disposte abile,
 Belle à voir & de taille agile.

Celle de la porque n'a rien
 Ny de grand mal ny de grand bien.

Celle de la chienne est mauuaise,
 Aspre aux abois, qui tard s'apaise :

Mais celle de l'auête scait
 Mener de la maison le fait,
 Menagere bonne & soigneuse,
 Aux ouurages non pareisseuse.

C'est celle qu'il te faut tascher
 Avoir pour femme, Amy trescher.

MAIS vn nouveau desir me tente,
 Recordant la fable que chante
 Le vieil Ascrois à ce propos,
 De ne donner si tost repos
 A ma Muse qui s'aloit taire.
 Di-la, Muse, & ne crein deplaire
 Bien que tu sois longue en ces vers.
 Plaisir fuit vn conte diuers.

QUAND le cauteleux Prometee,
 Aux Dieux la flamme derobee
 Dans vn bois creux, ut mise és mains
 Des mortels & chetifs humains :
 Il mordit au fons le courage
 De Iupiter d'ireuse rage,
 Si tost qu'il vit que l'homme auoit
 La flamme qu'il se reseruoit.
 Et pour la flamme (point n'arreste)
 Vn grand mal aux hommes apreste.
 Car l'ouurier boiteux renommé
 Auec de la terre a formé
 D'vne pucelle vne semblance.
 Iupiter en fit l'ordonnance,
 Minerue Deesse aux yeux vers
 Ses membres a ceints & couverts
 D'vne veture deliee.
 Et desus le chef l'a voilee
 D'vn guimple qu'en ses mains tenoit,
 Ce qui fort bien luy auenoit.
 Outre Palas luy enuironne
 Le chef d'vne belle couronne
 Faite de toutes fraiches fleurs
 Mellant par ordre les couleurs.
 Par sus les fleurs son chef encore
 D'vne couronne d'or decore,
 Que le boiteux feure Vulcain
 Luy-mesme auoit fait de sa main.
 Et pour à Iupiter complaire
 Autour de l'ouurage ala faire

Force imageries d'animaux
 Nourris sur terre & dans les eaux,
 Ouvrage à voir émerueillable
 Eclatant de grace admirable,
 Tant les animaux ressembloyent,
 Qu'estre tous vivants ils sembloient.

Après qu'en lieu du bien il ha
 Fait ce beau mal, la méne & va
 Où sont les autres immortels
 Avecque les pauvres mortels.

Elle pannadoit acoutree
 Comme Pallas l'a reparee :
 Et la voyans dauant leurs yeux,
 S'ebaïssoyent hommes & Dieux,
 De la tromperie admirable
 Qui n'est aux humains evitable.
 De cette Pandore lon tient
 Que la race des femmes vient.

Tel est des femmes le lignage
 Aux humains grand charge & dommage,
 Sortable, non à pauvreté,
 Mais à bobance & fouleté.

Comme les chetiues auettes
 Dans leurs ruches en voute faittes
 Nourrissent les guespes qui ont
 Part à leur œuvre, & rien ne font :
 Elles du long de la journee
 Jusques à la nuit retournez
 Sont à la peine bastissant
 Leur doux goffrage blanchissant.
 Tandis les guespes paresseuses
 Acouert se tiennent oyseuses,
 Et dans leur panse font amas
 Du labour qu'elles ne font pas.
 Tout ainsi Iupiter qui tonne,
 Femmes (vn mal) aux hommes donne
 Parfonnières de leur trauail,
 Et pour vn bien vn autre mal.

Qui abhorrant le mariage,
 Et des femmes le tribouillage,
 Marier point ne se voudra:
 Quand en la vieilleſſe viendra
 N'ayant perſonne qui le traite,
 Languira riche en grand' diſette:
 Luy mort, ceux qui s'en gaudiront
 Son bien par entr'eux partiront.
 Mais qui ſe met en mariage,
 Et rencontre vne femme ſage,
 Honneſte & de bon entretien,
 Le mal ſe contrepoïſe au bien
 A cetuy-cy toute ſa vie.
 Mais auſſi l'homme qui ſe lie
 A celle du tige peruers,
 Vit acablé de maux diuers,
 Portant touſiours en ſa poitrine
 Vn ennuy qui jamais ne ſine,
 Et va tel malheur encourir
 Qu'on ne pourroit l'en recourir.

Ainſi ne peut eſtre paſſee
 Du grand Iupiter la penſee,
 Que nul homme ne doit penſer
 Ny dérober ny deuancer.

MOREAU, que Dieu te doint l'auête
 Menagere qui bien te tréte.
 L'auête auiene à mon amy,
 Et la gueſpe à mon ennemy.

A LA LYRE.

DOUCE Lyre, ie te loué,
 Mon ſoulas & reconfort,
 Par qui ſeule ie ſecoué
 De mon cœur tout deconfort.

Nulles joyes tant soyent douces
 Ne te pourroyent égaler,
 Toy qui mes ennuis repouffes
 Si tost qu'ils t'oyent parler.
 Il n'a ny sens ny oreille
 Digne d'ouïr ta chanfon,
 Qui plein de gaye merueille
 Ne se rauist de ton son.
 Amphion avec toy, Lyre,
 De murs Thebes couronna :
 Arion hors du nauire
 Aux Daufins s'abandonna.
 Aux hommes ils firent honte
 En le sauuant de la mort,
 Quand sous le chant qui les domte
 Le rendirent à bon port.
 Bien auoyent l'âme brutale
 Ces pirates assassins,
 Cruels d'auarice sale,
 Sourds à ses acors diuins :
 Qui par la campagne humide
 Tiroyent les daufins courtois,
 Menez, comme d'une bride,
 Du son touché de ses doigts.
 Douce Lyre enchanteresse,
 Le mal tu fais oublier
 Au malade, qui te laisse
 A son mal remedier.
 La resonante armonie
 De tes gracieux accents,
 Si Courvile te manie,
 Rend aux esprits le bon sens.
 Tel qui d'une auengle rage
 Se lâchoit à la fureur,
 Amolissant son courage
 Par elle voit son erreur.
 Tel qui de gourde paresse
 Auoit le cœur abatu,
 Eut de Batf. — 11.

*Par elle rempli de prouesse
 Se ranime à la vertu,
 Douce Lyre ie te louë,
 Mon soulas & reconfort,
 Par qui seule ie secouë
 De mon cœur tout deconfort.
 Nulles joyes, tant soyent douces,
 Ne te pourroyent égaler,
 Toy qui mes ennuis repouffes
 Si tost qu'ils t'oyent parler.*

A MONSIEUR DE

LA MOSLE.

MOSLE, ta douce courtoisie
 Fait qu'en ma libre poésie,
 Je vien à toy me decharger
 D'un faix que j'ay dans ma poitrine,
 Qui m'étouffe & qui me chagrine,
 Et cuide me decowager :
 Quand malcontent resueur ie panse,
 Que vingt & cinq ans par la France
 J'ay fait ce malheureux mettier,
 Sans recevoir aucun salaire
 De tant d'ouvrages qu'ay sçeu faire.
 O que j'usse esté coquetier !
 Deux fois me trouuant la semaine
 Au marché, j'usse de ma peine
 Le loyer par un gain present :
 Là où la nuit & la journée
 Trauillant du long de l'année,
 Je n'ay pas un chetif present.

Et ma teste ademy pelee
 Grifonne : & ma barbe meslee
 Montre des toufets de poil blanc.
 De dents ma bouche est degarnie :
 La goutte desia me manie :
 Et n'ay de rente vn rouge blanc.
 Que beniste soit ta fortune,
 Qui te cherche tant oportune
 Qu'en la primeur de ton printems,
 Tu tiens vne grasse abaie.
 Toute la cour est ebaie
 D'un tel heur en si peu de tems.
 Ny desfortune ny disgrace,
 MOSLE, jamais ne te deplace
 Du bon heur qui si prompt te rit.
 Mais croissant l'amour de ton maistre.
 Ton heur croissant face décroistre
 Toute envie qui s'en marrit.
 Bien que toute grande largesse
 De Fortune la changereffe,
 Ne soit guiere sans grande peur :
 Et bien qu'en la race mortelle
 Nulle grandeur perpetuelle
 Ne s'exente du fort trompeur :
 Ta sageffe bien attrempee
 Ne sera du hazard trompee :
 Mais comme vn marinier acort,
 Sous la faueur de ton etoile,
 Ou guindant ou calant ta voile,
 Te scauras sauuer à bon port.
 Voulontiers la caute prudence
 Au moyen trouue l'assurance,
 Qui de son heur ne dechét pas :
 Lors que le mortel humain sage
 Retient son modeste courage,
 D'aler ny trop haut ny trop bas.
 Car s'il faut que l'homme descende,
 Du moyen la chute n'est grande :

Et le mechef se peut porter.
 Mais tombant d'une haute butte,
 Par trop dangereuse est la chute,
 Qui ne se peut reconforter.
 Quiconque bien heureux prospere,
 Jamais ne croye ny n'espere
 Que sa chance dure tousiours.
 Fortune inconstante Deesse,
 (S'il faut que ce tiltre on luy laisse)
 Se lasse tost d'un mesme cours.
 Mais la maudite ne se lasse
 De me montrer toute disgrâce.
 Bien que des grands ie soy cognu :
 Et bien que ma Muse sacrée
 Par fois leurs oreilles recree,
 Tu me vois encores tout nu.
 Et quatre dizaines d'annees
 En vain desta sont retournees,
 Depuis qu'au monde ie nasqui.
 Je criray s'il faut que ie meure,
 (Si ie n'ay fortune meilleure)
 Le meur qui jamais ne vesqui.
 Je n'estime pas que soit vie,
 Viure plein d'une bonne envie,
 Et de desirs gaillards & sains :
 Et sçachant bien le bien élire,
 Ne pouuoir, quand on le desire,
 Parfaire vn seul de ses desseins.
 Encore sen-ie dans mon âme,
 Qu'une fureur diuine enflâme,
 Quelque valeureuse vigueur,
 Pour entreprendre vn haut ouirage,
 Que poursuiuray d'un chaud courage,
 Si nos Princes m'aident le cœur.
 Voire en dépit de ma misere
 A nos enfans montrer j'espere,
 Par l'ongle quel fut le Lyon.
 Et que nostre âge par la France

*De bestes d'une telle enjance
 Ne nourrit pas un million.
 Si les arts étoient en estime,
 Je sçay, si ie ne suis le prime,
 Que ie ne suis pas le dernier.
 Lors ma vertu recompensee,
 Elargiroit de ma pensée
 Le desir qui meurt prisonnier.
 C'est à moy malheur : mais c'est honte
 A mon siecle, ne faire conte
 Du sçavoir ny de la vertu.
 MOSLE, il m'est permis en mon âge
 D'en degorger bien davantage,
 Qui n'ay pas le cœur abatu.*

A V C H E V A L I E R

B O N E T.

*B I E N que plusieurs larges campagnes,
 Bien que maintes hautes montagnes,
 Et longues trauerfes de mer,
 BONET, aujourdhuy nous separent,
 Mon cœur entier elles n'égarent
 Du vray deuoir de bien aimer.
 Car ie retien le mot du sage,
 Que ie mé souuent en usage :
 (Et vers toy ne soit pas omis.)
 Aye des amis souuenance
 En absence autant qu'en presence :
 C'est le deuoir des vrais amis.
 En cette souuenance douce
 Je discour : & ie me courrouce*

Des fadêzes du genre humain :
 Qui pour un vain honneur aquerre,
 Ou pour du bien, vagabond erre,
 Ne sçachant s'il viura demain.
 Encore pour un tems j'excuse
 Le jeune homme nouveau sans ruse,
 Qui ne peut chez luy s'amuser :
 Mais voit des hommes les manieres,
 Meurs & façons particulieres,
 Pour se façonner & ruser.
 Epoin de si louable enuie
 M'auint une fois en ma vie
 Les monts des Alpes repasser,
 Pour voir Venise ma naissance.
 Une fois desjà dès l'enfance
 On me les auoit fait passer.
 Mais fils de François ie me vante
 François : & la France ie chante
 Que j'honore pour mon païs.
 Autres que nos Princes ne prise
 Pour seigneurs : autre foy n'ay prise
 Pour tenir que la foy du Lis.
 Doncque moy François ie repasse
 Les monts, que l'eternelle glace
 Et la nége couure l'esté.
 Passé de là ie considere
 Tout tant que j'y voy fait ou faire,
 Par bonne curieuseté.
 Ie n'y voy rien que des campagnes,
 Torrents, riuieres, & montagnes :
 Coutaux, rochers, bois, vignes, eaux :
 Prez, friches, pastis, paturages :
 Bourgades, villes, & vilages :
 Chateaux, bordes, & des hameaux.
 I'y voy qu'on labore la terre :
 On sème blés : puis on les serre :
 On mét la vendange au pressoir.
 On trafique on plaide . on temogue.

L'un perd, l'autre gagne : on besogne.
 Le matin y est, & le soir.
 Le soleil de jour y éclaire :
 De nuit, pourveu qu'elle soit claire,
 La lune avec les astres luit.
 Il y pleut & gresle : il y tonne :
 Il y nége. L'esté, l'automne,
 L'yuer, le printems, s'entresuit.
 I'y voy les humains enfans naistre :
 Et puis garçons ie les voy croistre :
 Et d'autres hommes deuenus,
 Qui à diuers metiers s'adonnent.
 I'en voy de barbus qui grisonnent :
 Et d'autres desja tous chenus.
 Et bien ne verray-ie autre chose ?
 Ce di-je en moy-mesme : & propose
 Là plus long tems ne séjourner.
 Mes desirs contents ie ramasse :
 Et soudain les monts ie repasse
 Pour en ma France retourner.
 Puis que sans bouger de ma terre,
 Sans que dans mille perils j'erre,
 I'y voy tout ce qu'on voit ailleurs :
 Où ne sont fontaines plus saines,
 Ny de vents plus saines alénes,
 Ny cher, ny pain, ne vin meilleurs :
 Que me sert changer de contree ?
 Que me sert d'auoir l'âme outree
 De mille vains & fots desirs ?
 Pour se perdre loin à la queste
 De la chose qui pres & preste
 Nous offre l'aise des plaisirs ?
 Ce fut ma certaine pensée
 Du tems que la Paix, embrassée
 Du peuple François, florissoit :
 Et loin de ciuile rancune
 La France, patrie commune
 De tous, concorde nouu rissoit :

Mais s'il faut que d'avis ie change
 Pour chercher loin en terre étrange
 Sous bonnes loix ferme vnion?
 Que la mere en fust auortee
 De celle maudite portee,
 Qui peruertit religion!
 D'elle fut des-autorifée
 L'ancienne foy méprifée,
 Et l'honneur diuin terraffé :
 Par elle chut en nostre France
 Des loix la sainte reuerance
 Detruite, & le bonheur chaffé.
 Que Dieu le bon Dieu fauorife
 De mon Roy la haute entreprife
 D'extirper ces malins peruers!
 Mais que le bon il garentiffe,
 Qu'auéc le méchant ne patiffe,
 Iettant ses desseins alenuers.
 Tandis que sa prompte sageffe
 Et de ses Freres la prouesse
 Les fous rebelles reduira,
 Ma chiere Muse, retiree
 Où regne la Paix assuree,
 A plus haut stile se duira.
 Meditant en pais estrange
 Des vers dignes de la louange
 De ces vaillans & nobles cueurs,
 Je reuiendray vanter leur gloire,
 En quelque beau chant de victoire,
 Lors qu'ils trionferont vainqueurs.
 Je le dy : mais il faut atendre,
 Quelque fin qu'il en doie prendre :
 Dieu me gardera si luy plaist.
 Meur ou vy quand & ta patrie :
 Bien meurt qui luy donne sa vie :
 Qui la suruit miserable est.
 Que Dieu d'un ceil benin regarde
 T'oufours vostre bande gaillarde :

Et conduise en ses jeunes ans
 Du Marquis l'ame genereuse,
 Tant que sa vertu valeureuse
 Soit la fraieur des mécreans.
 Tu salúras le bon Delbene,
 Luy disant, qu'il trompe la pene
 De l'amour, du trauail de Mars.
 A tous ceux de ma conoissance,
 (Bonet je t'en auouē) auance
 Mille souhets bons & gaillars.
 Ainsi vostre guerre parfēte
 Par vne Turquesque deffēte,
 Vous ramene pleins de butin.
 Nous dirons faisans bonne chiere,
 Vous vos beaux faits, nous la maniere
 Dont sera domté le mutin.

A SON LIVRE.

RYMES, sortez de la pouffiere:
 Et vous decouurez en lumiere
 En beau papier bien imprimé.
 Qui naguere en brouillas traſsees
 Giziés dans l'ordure leſsees,
 Faites vn gros liure estimé.
 Tu veux donque sortir, mon Liure.
 Que pusses-tu longuement viure
 De quelque bon ange conduit !
 J'ay peur de ton outrecuidance,
 Qui vas te mettre en euidance
 En tems qui aux Muses ne duit.
 T'oy canons, tambours & trompettes,
 Ecarmouches, assauts, deffettes :

*Les fleuves vont le sang coulant.
 Rien que guerre, famine, peste.
 Ce qui d'elles échappé reste,
 Le sac & gast le va foulant.*

*Je voy galiasses ramees,
 Je voy naus volantes gommees,
 Grosses d'armes, couvrir la mer.
 Je voy grandes haines ouuertes :
 Je voy les campagnes couuertes
 Des batailles qui vont s'armer.*

*Que vois-tu que rage & turie ?
 Vois-tu la meurtriere furie,
 Qui hoche ses cheueux épars,
 Sa baue venimeuse crache,
 Les serpens de son chef arrache,
 Et les épand de toutes parts ?*

*Les pauvres Muses dedaignees
 Cherchent retraites éloignees
 En quelque desert écarté,
 Tant que la barbare fumiere,
 Qui cache la bonne lumiere,
 Refuië dauant la clarté.*

*Plus prompt à sortir deuois estre :
 Ou plus rétif encore à nestre
 En quelque âge moins vicieux.
 Mais souuent entre les epines,
 Et parmy les ronces malines,
 Sortent fleurons delicieux.*

*Que Dieu sauue les lis de France,
 Qui nous gardent hors de souffrance,
 Des Muses l'aimable confort !
 Le seul ornement de nostre âge,
 Des lettrés le bon auantage.
 Leur party soit toujours plus fort.*

*Honore nos Princes : & t'arme
 De leur écu, comme d'un charme
 De grande efficace & valeur :
 Qui me garentist de l'enuie,*

Et garde mon heureuse vie
 Pour tout jamais de tout malheur.
 Ne tay que leur bonté royale
 Ont ouuert la main liberale
 A Baif, qui ne veut tenir
 Sinon d'eux, & qu'à eux, Mon Liure,
 Te dedy', pour y faire viure
 Leurs noms, & pour se maintenir.
 Mé donque CHARLE en aparance,
 Comme il aſiert au ROY de France.
 Montre HENRI Duc valeureux.
 FRANCOIS le gentil y reluiſe.
 CATERINE bonne conduiſe
 En plus d'un lieu mon cours heureux.
 Les vns diront, que tu es rude :
 D'autres, que tu ſens plus l'etude
 Que la Court : tant tu es diuers.
 Laiſſe toy blâmer & reprendre,
 A qui ne voudra point aprendre
 De la lecture de tes vers.
 Tel louera ce que moins je priſe :
 Et tel, ce que plus j'autoriſe,
 En ſe moquant mépriſera.
 Iupiter ou pleuve ou ne pleuve,
 Touſiours quelque fâcheux ſe treuve,
 Qui du tems ſe douleuſera.
 Dy, que je ſuis du bon Lazare
 Fils naturel, qui ne m'égaré
 De la trace de ſa vertu :
 Afin qu'autant qu'on me retranche
 D'une part, à mon âme franche
 Se rande l'honneur qui eſt du.
 Dy, que pauvreté ny l'enuie
 N'ont ſçu tant abatre ma vie,
 Que mon los ne ſoit aparú :
 Et que volant d'aſſez haute cèle
 Pour trouuer la gloire immortelle,
 Dauant les grands j'ay comparú.

Pour vn, qui mené d'ignorance
 Ou d'une maline méchance,
 Voulut amoindrir mon renom,
 Dix sçauans & francs de rancune
 Ont dite ingrate ma fortune,
 Qui ne répondoit à mon nom.
 Peu les membres grelles alegres,
 Forts assez, bien qu'ils fussent megres,
 Pour gaillard & sain me porter.
 De hauteur moyenne & non basse,
 Dieu m'a fait souuent de sa grace
 Valeureux le mal supporter.
 Peu large front, chauue le feste,
 L'œil tané creusé dans la teste,
 Assez vif, non guiere fendu :
 Le nez de longueur mesuree :
 La face viuue & coloree :
 Le poil chatein droit etandu.
 Dy leur que je fu debonere :
 Souuent pensif : par fois colere :
 Mais soudain il n'y paroissoit.
 Oust dans Paris vit le carnage,
 Le Feurier dauant de mon âge
 L'an quarentième acomplissoit.
 L'aspét de Mercure & Saturne
 Me firent prompt & taciturne
 Inuentif & laborieux.
 Des Iumeaux la douce influence,
 Au ciel montant sur ma naissance,
 Des Muses m'ont fait curieux.
 Venus d'un regard amiable,
 Auec Iupiter fauorable,
 D'amour m'aprirent les ébas.
 Et sur le tard m'ont fait conoitre
 Aux Grands : & dauant eux paroître,
 M'empefchant d'auoir le cœur bas.
 Mon Liure n'oubly pas à dire,
 A quiconque te viendra lire,

*Que n'ay foruoyé de la foy :
Dy que jamais dans ma ceruelle
N'entra religion nouvelle,
Pour oster celle de mon Roy.
Dy que cherchant d'orner la France
Le prin de Courvile acointance,
Maistre de l'art de bien chanter :
Qui me fit, pour l'art de Musique
Reformer à la mode antique,
Les vers mesurez inuenter.
Et si quelcun autre se vante
D'auoir pris le premier la sante,
Sans mentir nous nous vanterons
Dauansant leur tardie course,
Que nous, des Muses en la source,
Les premiers nous des-alterons.*

FIN DES POEMES

DE I. A. DE BAIF.





NOTES

I. LE PREMIER DES METEORES, p. 1.

Cet ouvrage a paru d'abord isolément. Baif nous apprend les motifs qui l'ont empêché « d'achever la chanson » (Voyez p. 31) et réclame, dans sa dédicace à Catherine de Médicis, les moyens de terminer ce poème commencé sous ses auspices (p. 3). Ce premier livre a d'abord paru sous le titre suivant :

LE PREMIER
DES METEORES
DE IAN ANTOINE
DE BAIF
A CATERINE DE MEDICIS

ROYNE MERE DV ROY.

A PARIS,

Par Robert Estienne Imprimeur dudit Seigneur

M.D.LXVII.

Aucc priuilege de Sa Maiefté.

Ce volume, de format in-4°, porte sur le frontispice la grande marque de Robert Estienne. Il se compose de 40 pages et de 4 feuillets non chiffrés, dont les 3 premiers portent les signatures typographiques : F. i, F. ii, F. iii. Voici ce qu'ils renferment :

F. i (recto) : A MONSEIGNEUR LOUIS DE GONZAGVE
DUC DE NEVERS, PAIR DE FRANCE (sonnet).

(Verso) : AV PEUPLE FRANÇOIS, DV ROY ESTANT A
PARIS LE I. DE L'AN 1567.

Ces pièces ne se trouvent pas dans les recueils généraux de
Baif. Nous les placerons à leur date dans les Poésies diverses.

F. ii et F. iii : PRESAGES D'ORPHEVS... réimprimés en
tête du PREMIER LIVRE DES POEMES (Voyez p. 33-36 du
présent volume).

Feuillet non chiffré ni signé (recto) : A LA FRANCE. ELEGIE
(signée IODELLE), réimprimée dans ses OEUVRES (t. II, p. 185-
186 de notre édition).

(Verso) : SONET, en l'honneur de Baif, signé : PHILIPPE DE
HOTMAN.

Quant à la pièce : SVR LES METEORES DE I. A. DE BAIF,
recueillie dans les OEUVRES de Jodeile (Voyez t. II, p. 184,
185 et 364 de notre édition), nous avons déjà fait remarquer
qu'elle ne figure ni dans l'édition originale des *Meteores* ni
dans les OEUVRES de Baif.

2. A... CATERINE DE MEDICIS, p. 1.

Dans l'édition originale on ne trouve pas cette adresse à la
Reine, et la dédicace commence, sans titre, par : *le chante la
sujon.*

3. *Les grand's pointes*, p. 1, v. 5.

1567. *Les grand' pointes.*

4. ...*ouurier*, p. 5, v. 19.

En deux syllabes, comme tous les mots de ce genre, jusqu'au
XVII^e siècle.

5. *Sa fureur afoiblit*, p. 7, l. 27.

Ici *afoiblit* est neutre. Corneille l'a encore employé de la sorte :

J'afoiblis, ou du moins ils se le persuadent.

(Tome X, p. 312, édit. des *Grands Écrivains.*)

Cette leçon de l'édition originale était devenue, dans l'édition
de Granet : *Je foiblis.*

6. ...*futile*, p. 11, v. 3.

Orthographe conforme à la prononciation.

7. ...*violamment secouffe*, p. 12, v. 10.

Secouffe, secouée. Participe féminin du vieux verbe *secore*
ou *secourre* (secouer), qui faisait au participe *secoux* ou *secous*.

8. ...*l'enflamez on couliffe*, p. 15, v. 27.

Couliffe, féminin de l'adjectif *coulis*, qui subsiste encore dans « vent coulis ».

9. ...*on la veu'*, p. 23, v. 5. *La* est une réunion arbitraire du pronom féminin *la* élidé et de *a*, 3^e personne du présent du verbe *avoir*; quant à *veu'*, c'est le participe féminin *veue* avec élision de l'*e* muet.

10. ...*le Sur*, p. 23, v. 7. Le *Sud*. Les consonnes finales des monosyllabes, ne se prononçant pas, ou du moins se prononçant très faiblement, pouvaient sans inconvénient varier dans l'écriture. *Sur* figure dans le dictionnaire de Cotgrave; c'est la forme espagnole. Voyez JAL, *Glossaire nautique*.

11. ...*baudrier*, p. 28, v. 36. Voyez ci-dessus, note 4.

12. ...*déjà deſta*, p. 67, v. 5.

Ce mot est ainsi répété dans le texte avec une double orthographe.

13. ...*jouatil*, p. 72, v. 30.

Baif a l'habitude d'écrire ainsi en un seul mot diverses locutions divisées par le sens, mais réunies par la prononciation.

14. *Autour d'Orphee en vn rond affemlee*, p. 76, v. 35.

Il y a *Orphé* dans le texte; mais nous avons suivi l'habitude la plus ordinaire de Baif, qui écrit *Orphée*, devant une voyelle, avec élision de l'*e* muet :

Adonc Orphee à laſon... (p. 79, dernier vers); ou à la rime :

Ainſi le Preux ſ'acompanyant d'Orphee (p. 82, v. 22); et même dans le corps du vers, devant une consonne, quand ce nom compte pour trois syllabes :

Elles ſuiuir d'Orphee les doux ſons (p. 85, v. 7), et qui ne met *Orphé* que dans le corps du vers, devant une consonne, quand ce nom ne compte que pour deux syllabes :

Doncques Orphé race de Calliope (p. 81, v. 8).

15. ...*blaſmeur de la femme*

De l'Atride puisné... p. 120, v. 36.

Stésichore, qui attaque dans ses vers Hélène, femme de Ménélas.

ous n'avons pas coutume de faire des notes historiques ou mythologiques; mais il y a ici une série d'énigmes dont il faut au moins donner les mots.

16. ...*le mari de ſa mere*, p. 121, v. 3.

Œdipe.

Iean de Baif. — II.

17. ...*le chaste fils d'Hippolyte guerrière*, p. 121, v. 10.
Hippolyte, fils de Thésée et de l'Amazone Hippolyte.
18. ...*le Roy de Megare*, p. 121, v. 13.
Nisus, à qui sa fille Scylla arracha le cheveu de couleur pourpre auquel était attachée la conservation de son royaume.
19. ...*violateur de la forêt sacrée*
A Cérés... p. 121, v. 25.
Érisichthon, Thessalien, qui, ayant abattu une forêt consacrée à Cérés, fut puni par la déesse du supplice de la faim.
20. ...*l'aveugle guide*
Des preux par la coulombe, p. 121, v. 29.
Phinée.
21. ...*vn qui se fouilla, domestic étranger,*
Dans le sang maternel pour son pere vanger, p. 122, v. 13.
Oreste.
22. ...*l'autre Hercule*. p. 122, v. 25.
Thésée.
23. ...*le courbepin Sine*, p. 122, v. 28.
Le brigand Sinnis, surnommé Πιτυοκλῆμπος, « qui courbe les pins ».
24. ...*le bourreau Sciron*,
Qui les rocs mal-nommez diffama de son nom, p. 122, v. 29.
Un passage le long des monts Géranien portait le nom de « roches Scironides ».
25. ...*le Duc Itacois*, p. 123, v. 7.
Ulysse. *Duc* a ici son sens latin de chef.
26. ...*Egide*, p. 123, v. 9.
Nom patronymique de Thésée, fils d'Égée. Au vers suivant, *Minoïde* désigne Phèdre, fille de Minos.
27. ...*quelle à Præte fut celle*, p. 123, v. 13.
Sténobée, femme de Prætus, roi d'Argos, qui, ayant accusé Bellérophon de l'avoir voulu séduire, fut cause qu'on lui donna la Chimère à combattre.
28. *La niépe du Soleil*, p. 123, v. 24.
Pasiphaé, fille, et non pas nièce du Soleil.
29. ...*celuy qui par trop aux parjures fidelle*, p. 124, v. 4.
Régulus.

30. ...*le fol Satyre*, p. 124, v. 7.

Marsyas.

31. ...*le trop chaste Thésée*, p. 124, v. 11.

Hippolyte, fils de Thésée.

32. ...*le coturné Poëte*, p. 124, v. 16.

Euripide.

33. ...*de Calliope*

Le traine-bois enfant, p. 124, v. 19.

Orphée.

34. ...*les Belides sœurs*, p. 125, v. 37.

Les Danaïdes, filles de Danaüs et petites-filles de Bélus.

35. ...*le torreau, dont l'espreuve*

Se fait par son ouvrier, p. 126, v. 35.

Phalaris, tyran d'Agrigente, fit brûler Pérille dans le taureau d'airain que celui-ci avait fait.

36. ...*à tout son eau*, p. 130, v. 21.

À tout est ici une locution prépositive qui a le sens d'*avec*.

37. *On a gagné Rifban : la forteresse forcée*, p. 149, v. 37.

Ce vers a une syllabe de trop ; mais *forteressè* ne compte que pour trois syllabes, conformément à sa prononciation populaire : *fortressè*.

38. ...*entroit*, p. 153, v. 10.

Entend à demi. Du verbe *entr'ouïr*, dont on trouve le participe présent, *entr'oyant*, au premier vers de cette page.

39. *Par elle m'estoyent apprestez*, p. 154, v. 26.

Il y a dans le texte : *n'estoyent*, qui est une faute évidente.

40. ...*lapas*, p. 154, v. 31.

En latin *lapathum*. C'est l'herbe appelée patience ou parelle.

41. *L'un & l'autre parent ému de la friere*

De leur biforme fils, l'accorderent entière, p. 195, v. 2.

Cette expression *biforme* n'est pas de la création de Baïf ; elle est, ainsi du reste que le passage où elle est encadrée, littéralement transcrite des *Métamorphoses* d'Ovide (IV, 387) :

Motus uterque parens natî rata vota biformis

Fecit...

L'un et l'autre, traduction du mot latin singulier *uterque* a

amené *parent* au singulier ; mais le sens a fait mettre ensuite *émus* et *accordèrent* au pluriel.

42. ...*nuances*, p. 197, v. 32.

Changements. C'est la forme populaire, aujourd'hui disparue, tirée sur le latin *mutatio*, d'où l'on a fait plus tard *mutation*. Ce mot se trouve encore dans *La Fontaine*, à la fin du 2^e livre de *Psyché*, dans un passage où l'auteur parle des « *müances* », c'est-à-dire des changements de couleurs qu'on observe au coucher du soleil. Il faut toutefois avoir soin de lire ce texte dans l'édition originale, ou dans celles qui en sont des reproductions fidèles, car beaucoup de réimpressions portent : *nuances*, qui change singulièrement le sens.

43. *Par succés elles refleuriffent*, p. 198, v. 11.

C'est-à-dire elles fleurissent successivement, elles se *succèdent*.

44. LA FVRIE MEGERE. ENTREMETS DE LA TRAGEDIE DE SOPHONISBE, p. 204.

Ce monologue de Mègère paraît avoir été destiné à faire partie de la représentation de la *Sophonisbe* de Saint-Gelais, jouée, comme nous le raconte Brantôme, devant Catherine de Médicis, « et tres bien representée par Mesdames ses filles et autres dames et damoiselles et gentilshommes de sa court, qu'elle fit jouer à Bloys aux nopces de M. de Cypièrre et du marquis d'Albenf. » (*Œuvres de Brantôme*, édit. Lalanne, tome VII, p. 346.) Ce morceau ne figure pas dans la pièce imprimée.

45. DITHYRAMBES A LA POMPE DV BOVC D'ESTIENNE IODELLE. 1553, p. 209.

Voyez, en tête des *Œuvres d'Estienne Iodelle*, les pages XVIII-XXIII de la *Notice biographique* sur ce poète.

46. *De faire au faux le vray semblable*, p. 219, v. 20.

Le texte original donne cette leçon inintelligible :

De faire aux faux le vraysemblable.

47. ...*Il vous foumèt les fiens*, p. 228, v. 19.

Le texte porte *fommèt*, qui est une faute évidente.

48. LA GENEVRE, PAR SAINGELAIS ET BAIF, p. 231.

Cette pièce a paru pour la première fois en 1572, dans les *Imitations de quelques chants de l'Arioste par diuers poètes françois*. — Paris, L. Brayer, in-8°, où elle a pour titre : *Genevre, Imitation des IV, V & VI chants de l'Arioste*.

Dans cette édition le texte de Saint-Gelais s'arrête à :

Qu'il feignoît prou, & qu'il aimoit bien peu... (P. 240, v. 11. de notre édition ; mais, dans l'édition que nous reproduisons,

le nom de BAIF est imprimé en petites capitales un peu plus haut, en face du vers :

Toujours croissant mon amoureuse flâme, p. 240, v. 8.

C'est à ce même endroit que la continuation de Baif est indiquée dans *l'Arioste françois de I. de Boeffieres*. Lyon, Ancelin, 1580, in-8°. — Suivant l'opinion la plus probable, la traduction de Saint-Gelais s'arrêtait donc au milieu d'une période, sans que le sens fût achevé.

49. *...te les va reueler*, p. 245, v. 32.

Va est ici une première personne : Je vais te les révéler.

50. *Si de ces yeux*, p. 246, v. 27.

Le texte porte *ses yeux*, qui ne peut s'expliquer.

51. *Toute autre amour, soit ou bon ou meschant*, p. 265, v. 14.

Il y a bien *toute*, quoique les adjectifs qui suivent soient au masculin.

52. *Escarmouches, affauts, ce font tous ses estbas*, p. 280, v. 10.

Nous avons ajouté *ses* à ce vers, qui était faux.

53. *Dame, ie te saluë, qui que fois, qui ainsi*. p. 283, v. 19.

Le vers. ainsi imprimé dans le texte, a un pied de trop. Il faudrait, comme le font quelquefois les poètes de ce temps, supprimer *le de saluë* et le remplacer par une apostrophe : *salu'*.

54. *...qui de Venus est dine*, p. 285, v. 24.

L'orthographe suit ici la prononciation du temps, ainsi que fait encore La Fontaine quand il écrit *maline* (*Fables*, liv. VI, fable 15).

55. *O vous que j'ay repris*, p. 311, v. 13.

Le texte porte à tort : *qui j'ay repris*.

56. *Le meurtre felon de ton Pere*, p. 330, v. 10.

Il y a dans le texte *le meutre*. C'est assurément une faute, car Baif met toujours *meurtre* et *meurtrier* ; mais cette faute nous indique peut-être la prononciation, et mérite, à cause de cela, d'être signalée.

57. *Bois & rochers artez au fon*

De ma charmeresse chanson, p. 333, v. 19.

Artez est une contraction du patois normand pour *arrêtez* :

A cela ne vous fault *arter*.

(*Farce d'un amoureux*. Voir *Ancien Théâtre françois*, collection de la *Bibl. élév.*, t. I, p. 214.)

Les altérations de ce genre sont fréquentes dans les œuvres des poètes du XVI^e siècle, et particulièrement chez Baif :

Le fils que tu auras *porta* le nom d'Énée (p. 287, v. 18).

58. ...*large*, p. 339, v. 10.

Ce mot, qui signifie un bouclier, rime ici avec *fruitage*, ce qui, contrairement aux habitudes des poètes de la Pléiade, ne donne qu'une simple assonance. Peut-être l'*r* de *large* se prononçait-elle alors très faiblement.

59. *La fureur la surprit : & soudain la fureur*

Dans les antres aussi se saisit de leur cœur, p. 349, v. 5.

Peut-être faut-il lire *autres* au lieu de : *antres*.

60. *Que le faineant chassé de place*, p. 396, v. 7.

Faineant ne compte ici que pour deux syllabes, suivant la prononciation populaire *feignant*, qui, du reste, suivant Génin (*Des variations du langage françois depuis le XII^e siècle*, 1845, in-8°, p. 371-373), se rattache au mot feindre.

61. *Au gré du vent ne fouloit se ranger*, p. 405, v. 5.

Ne, indispensable au sens et à la mesure, n'est pas dans le texte

62. *O toy donc Paix! ô toy sainte Equité!* p. 406, v. 13.

Le premier *toy* manque dans le texte, ce qui rend le vers faux.

63. *Comme aux moissons demarche pas-à-pas*

Le peuple oyssif, p. 425, v. 35.

Il y a *demarchent* dans le texte.

64. *Ne t'ay que leur bonté royale*

Ont ouvert la main libérale, p. 459, v. 3.

Voici une construction qui dépasse les libertés de la syllepse la plus hardie; peut-être n'y faut-il voir qu'une faute qu'il eût été facile de corriger; néanmoins ces tournures sont familières à Baïf. Voyez ci-après, la note 66.

65. *Iupiter ou pleuve ou ne pleuve,*

Toujours quelque facheux se treuve, p. 459, v. 24.

Il y a bien dans le texte des *v* dans les mots *pleuve* et *treuve*, et en général assez souvent après un *u*, ce qui n'empêche pas que, dans l'avant-dernier vers de cette page, on lit bien dans le texte, ainsi que nous l'avons mis : *trouuer*.

66. *L'aspét de Mercure & Saturne*

Me firent, p. 460, v. 25.

Le pluriel peut s'expliquer facilement en sous-entendant *& l'aspét de Saturne*. Mais *Des lumeaux la douce influence... m'ont fait*, qu'on trouve un peu plus bas, est une licence beaucoup plus forte.



TABLE DES MATIÈRES

CONTENUES DANS LE SECOND VOLUME

LE PREMIER DES METEORES.

A tresauguste & tresage Princeffe Caterine de Medicis Royne Mere du Roy	1
(Le premier des Meteores).	4

PREMIER LIVRE DES POEMES.

Prefages d'Orpheus sur les tremblemens de terre.	
A Ian de Belot.	33
Vie des chams.	36
Le Laurier. A Monsieur de Fizes Secretaire d'Etat	43

LE SECOND LIVRE DES POEMES.

A Monseigneur le Conte de Retz.	57
L'Hippocrene. A Monsieur de Villeroy Secretaire d'Etat. —Vers Baifins.	61

Les Muses. A Monsieur Belot.	71
Du Menil la belle Agnes Sorelle. Au Seigneur Sorel.	92
Au Roy.	95
Embassade de Venus. Au Seigneur de Mondre- uille	97

LE TIERS LIVRE
DES POEMES.

A Monsieur Brulard Secretaire d'Etat.	109
Amymone. A Pierre de Ronfard.	128
Remontrance sur la prinse de Calais & Guine.	148
A Monsieur de Fittes Tresorier de l'Epargne.	152
Amour vangeur. A Monsieur de Pogni.	155
A Ian Dorat	160

LE QVATRIEME LIVRE
DES POEMES.

Le Meurier, ou la Fable de Pyrame & Thifbe. A Madame Claude Caterine de Clermont Com- tesse de Rees	165
Helene. A Madame de La Tour	182
Cartel des tenans pour Amour. A Monsieur d'En- tragues.	187
Cartel des affaillans contre Amour.	189
Salmaci. Au Sieur Mandat.	190
Les Rofes. Au Sieur Guibert.	195
Au Seigneur Bertelemi	198
Contretrene. A Nicolas Vergece, Candiot.	202
La Furie Megere. Entremets de la Tragedie de Sophonifbe.	204
A Nicolas Nicolai.	206

Dithyrambes à la pompe du bouc d'Estienne Iodelle. 1553. Au Seigneur Ian de Sade Sieur de Mazan.	209
L'Aurore. A Peroton & Batiste Tibaus.	215
A Ian Vatel.	218

LE CINQUIÈME LIVRE
DES POEMES.

L'Hymne de la Paix. A la Royne de Nauarre. .	223
Au Roy.	229
La Geneure, par Saingelais & Baif. A Monsieur de Royssi Chancelier du Roy de Nauarre . . .	231
Fleurdepine. A Monsieur de Maintenon, Cheualier de l'ordre du Roy, Grand Marchal des logis	261
Complainte de la Royne Marie. Au Seigneur Simon Nicolas.	273
A Madamoiselle Victoire.	276

LE SIXIÈME LIVRE
DES POEMES.

Hymne de Venus. A Madamoiselle de Chateaufneuf.	279
La Sorgue. A Monsieur de La Tour.	291
A Phelippes Des Portes	295
L'Amour de Medee. A Monsieur de Maintenon.	298
Hymne de Pan. Au Seigneur de Bray, Tresorier ordinaire des Guerres	304
Atalante. Au Seigneur Iules Gaffot.	310
Epithalame. A Monsieur d'Asserac Seigneur de La Fueillee	316

LE SETTIEME LIVRE
DES POEMES.

A Monfeigneur Louis de Gonzague Duc de Ne- uers.	321
Le Mariage de François Roydaufin & de Marie Roine d'Ecoffe. A Monfeigneur le Cardinal de Guife	323
A Monfeigneur le Duc de Guife.	328
La Mascarade de Monfeigneur le Duc de Lon- gueuille à Bayonne.	331
L'Entree de la fee	331
La Fee	333
InfcRIPTION des arbres.	336
InfcRIPTIONS des rochers.	338
InfcRIPTIONS des pommes d'or.	339
A la Royne.	339
Au Roy	339
A la Royne d'Efpage	339
A Monsieur	340
A Madame Marguerite fœur du Roy.	340
Au Duc d'Aibe.	340
Sur les pommes pour les Dames	340
A lan Poiffon Griffin	342
Chant, des trois Parques & de Saturne, au bap- tefme de Henri Huraut premier fils de Mon- fieur de Cheuerni Chancelier de Monfeigneur le Duc d'Aniou parrein avec le Roy de Nauarre & Madame de Lorraine. A l'enfant	345

Les Bacchantes. A Monsieur Pinard, Secrétaire d'Etat	346
A Monsieur Garraut Tresorier de l'Epargne . . .	350
Epithalame. A Monsieur Morel Ambrunoys. . .	352
Allegorie. A Monsieur Brethe.	358
A Michel Anteaume	359
A Monsieur de Pimpont.	361
Du trepas de Marguerite de Valoys Royne de Nauarre	363
Du latin de Dorat	365
A Monsieur de Mauru.	366

LE HVITIEME LIVRE
DES POEMES.

A tres auguste & tres vertueuse Princesse Cate- rine de Medicis Royne Mere du Roy.	369
A la Roine Mere du Roy.	376
A Monfeigneur de Lanfac.	378
L'Auantnaillance de Madame	382
A Monsieur de Marillac Controleur general des Finances	385
Amour de Vertun & Pomone. Au Seigneur Pelloy	387
A Ioachim Tibaud de Couruile.	391
A Monfeigneur le President de Birague.	394
Au Seigneur de Nogent Tresorier de la Maison du Roy	397
A Remy Belleau.	400
A Monfeigneur de Villequier.	403
Sur la paix avec les Anglois, l'an mil cinq cens quaranteneuf.	404
A la Roine Mere du Roy	407

LE NEUVIEME LIVRE
DES POEMES.

A Monfeigneur le Duc d'Aniou.	409
Au Roy. De la victoire de Moncontour fous la conduite de Monfeigneur le Duc d'Aniou . . .	418
Le Rauiffement d'Europe. A Monfeigneur de Cheuerni Chancelier de Monfeigneur d'Aniou.	421
A Monsieur le Grand Aumonier	432
A Monsieur de Belot	435
La Ninfe Bieure. Au Seigneur de Berni.	438
A Mefdamoiffelles, Iane de Briffac, & Helene de Surgere.	441
Du naturel des femmes. Au Seigneur Moreau Treforier de Monfeigneur d'Aniou.	444
A la lyre	448
A Monsieur de La Mofle.	450
Au Cheualier Bonet.	453
A fon liure.	457

FIN DE LA TABLE.



Achévé d'imprimer

LE VINGT NOVEMBRE MIL HUIT CENT QUATRE-VINGT-TROIS

PAR D. JOUAUST

POUR A. LEMERRE, LIBRAIRE

A PARIS







PQ
1665
A1
1881
t.2

Baïf, Jean Antoine de
Evvres en rimé

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

